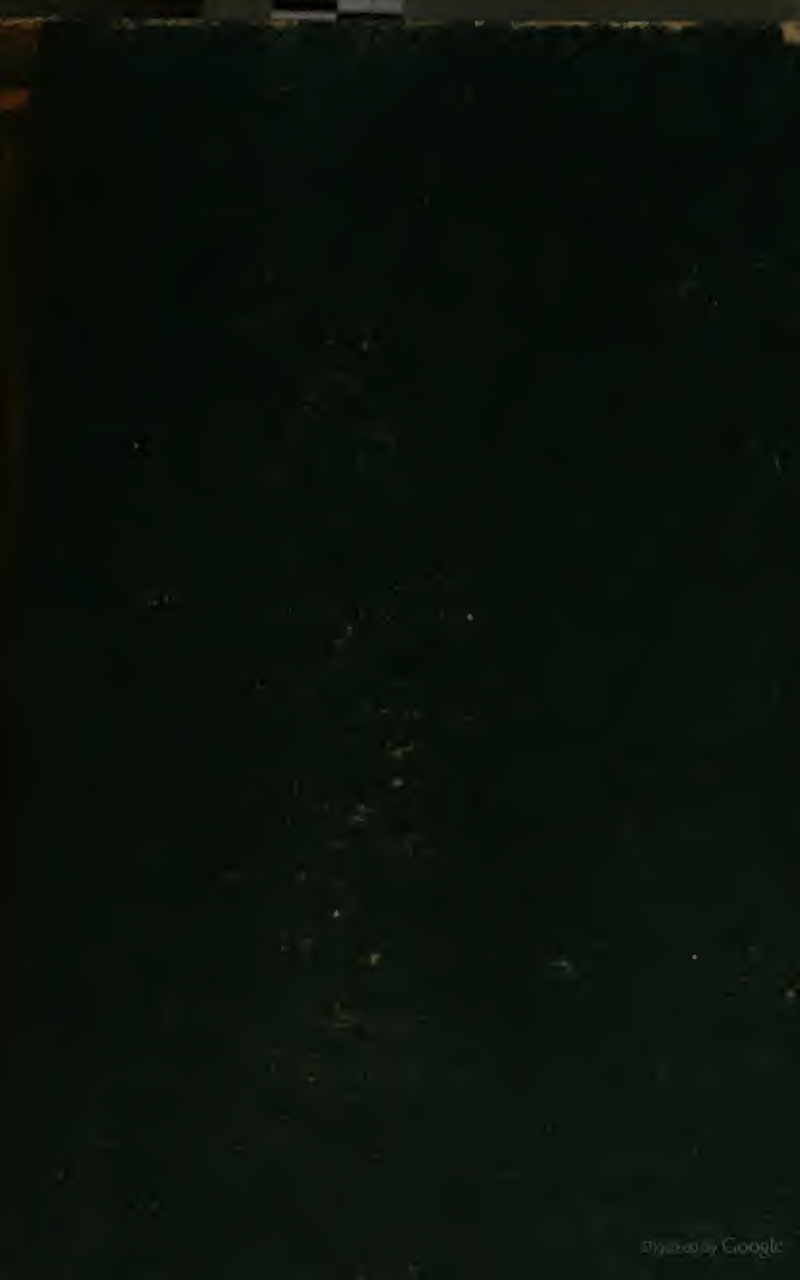


Manquent au t. II. les pages 19 à 30
les planches 22. 23. 24



VOYAGES

EN PERSE.

I.



VOYAGE
EN PERSE, EN ARMÉNIE,
EN ASIE-MINEURE,
ET
A CONSTANTINOPLE,
FAIT DANS LES ANNÉES 1808 ET 1809;

PAR M. JACQUES MORIER,

SECRÉTAIRE D'AMBASSADE A LA COUR DE PERSE.

Enrichi de vingt-quatre planches gravées d'après les dessins de l'Auteur, et d'une carte des pays situés entre Chyraz et Constantinople.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR M. E***.

SUIVI, 1°. d'un Mémoire sur Trébizonde, par BEAUCHAMP; d'un *Voyage de l'Inde à Chyraz* par le golfe Persique, Bouchyr, Kazroun; et retour à Bombay par Fyrouz-Abâd, Bassorah, Ormus et Mascate; contenant la description des lois, des coutumes et des connoissances des Persans; traduit de l'anglais de M. Scott-Waring, et augmenté de détails, de notes et d'éclaircissemens, sur quelques usages, sur la géographie, l'histoire et la littérature, par M. M***; suivi de l'Itinéraire inédit d'un Voyage en Perse, par Constantinople et l'Asie mineure, fait en 1805.

TOME PREMIER.

PARIS,

NEPVEU, LIBRAIRE, PASSAGE DES PANORAMAS.

MDCCCXIII.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Voici, depuis Chardin, les premiers Voyages sur la Perse qui aient été publiés dans notre langue. Il est vrai qu'Otter, le comte de Ferrières, Sauvebœuf, et récemment M. Olivier, savant aussi recommandable par l'étendue, la variété de ses connoissances, que par ses qualités personnelles, ont mis au jour des Relations plus ou moins complètes ; mais aucun ne s'est attaché spécialement à nous offrir le tableau de la Perse. Otter n'a consacré que quelques pages à cette contrée, M. de Ferrières a voyagé en poste, et son style, sa narration, ses remarques, portent l'empreinte de la rapidité de sa course. L'attention des savans, de quiconque aime l'instruction, s'est donc fixée toute entière sur l'ouvrage de M. Olivier. Cependant il faut avouer que la peinture des productions du sol, du climat, des dernières révolu-

tions, en forment la partie la plus importante. Nous pouvons donc dire, sans crainte d'être réfutés, que les trois volumes que nous publions, sont tout-à-fait neufs, et forment, avec les Voyages de Chardin, un tableau complet de la Perse.

Les nombreux détails que M. Morier offre dans les deux premiers volumes sur les mœurs, les usages et le costume des Persans sont dignes d'un observateur éclairé : ce qu'il dit de la cour et du gouvernement, de la manière dont le premier ministre a traité avec sir Harford, de la pêche des perles, du commerce, de l'industrie et des finances, réclame toute l'attention du lecteur.

La description des ruines de Chapour, dont aucun voyageur n'avoit encore parlé, et les dissertations fines et judicieuses dont M. Morier accompagne les dessins qu'il nous donne des bas-reliefs de cette ville, sont du plus grand intérêt.

Le même voyageur nous fait encore

connoître l'état actuel de Chyraz, d'Ispahan, cité que les Persans appeloient la *moitié de l'Univers*, et de Téhéran, aujourd'hui la capitale du royaume. Chyraz nous intéressoit par les vers consacrés à son honneur, par les éloges de Sady et de Hafez, Ispahan, par la grandeur, la richesse de ses édifices. Ce sont maintenant leurs ruines, l'état déplorable de leurs habitans qui réclament notre intérêt.

Les notions que nous donne M. Morier sur les tribus qui habitent la Perse sont également dignes d'attention. Son Journal météorologique aura son prix pour une certaine classe de lecteurs. Enfin, parmi les notes qui enrichissent son voyage, il en est quelques unes très remarquables par les pensées qu'elles renferment et les éclaircissemens précieux qu'elles fournissent sur certains points d'érudition.

Les *vingt-quatre* planches qui ornent la traduction du voyage de M. Morier ont été gravées dans le même genre et dans les mêmes dimensions que celles

de l'original anglais : elles peuvent se placer dans les volumes ou dans un atlas séparé, ainsi que la carte des pays situés entre Chiraz et Constantinople.

Nous avons cru qu'il seroit agréable à nos lecteurs de trouver à la suite du Voyage de M. Morier le *Mémoire géographique et historique* du Voyage de Constantinople à Trébizonde, dressé par M. Beauchamp, adjoint au consulat de Mascate. Ce Mémoire n'avoit paru que dans la *Décade Egyptienne*, ouvrage extrêmement, rare imprimé au Caire. Il est à remarquer toutefois que nous l'avons réimprimé sur une copie du manuscrit autographe que M. Langlès a bien voulu nous communiquer. Le nom de M. Beauchamp est une recommandation plus puissante auprès du public que tout ce que nous pourrions dire en sa faveur.

Quant au voyage de M. Scott-Waring, ancien élève du collége de Calcutta, homme très versé dans la connoissance des langues orientales, plein d'esprit

et de jugement, nous renvoyons à ce que le traducteur en dit dans sa préface.

L'Itinéraire inédit du Voyage fait en Perse, en 1805, nous a paru digne de figurer ici. Il a pour objet de décrire des contrées peu connues, et sur lesquelles la géographie recueille avidemment les rapports des divers voyageurs.

Le desir de donner au public, en trois volumes *in*-8°., une sorte de complément du Voyage de Chardin, dont M. Langlès vient de publier une fort belle édition également *in*-8°., nous a engagés à réunir au Voyage de M. Morier celui de M. Scott-Waring, le Mémoire de M. Beauchamp, et enfin l'Itinéraire d'un Voyage en Perse fait en 1805. Puisse ce motif rendre notre entreprise agréable au Public !

PRÉFACE.

Ayant trouvé, lors de mon arrivée en Angleterre, que la curiosité du public étoit très vive pour tout ce qui concernoit la Perse, je songeai à publier les notes que j'avois recueillies sur ce pays, et je le fis d'autant plus volontiers que j'avois été assez heureux pour noter quelques faits qui avoient échappé aux recherches des autres voyageurs : je veux parler surtout des bas-reliefs de Schapour. Quoique je n'entre pas à leur sujet dans des détails bien étendus, j'en ai dit assez pour diriger l'attention de personnes plus instruites que moi sur un objet également neuf, curieux, et bien digne de leur examen.

Quelque imparfait que soit mon journal, on trouvera, j'espère, qu'il

contient des matériaux suffisans pour ajouter à nos connoissances sur la Perse, jusqu'à ce qu'il paroisse une masse de documens plus complète : il n'a d'autre mérite que d'avoir été écrit sur les lieux, à la vue des objets, et au milieu des circonstances que j'ai essayé de décrire. M'étant borné, à très peu d'exceptions près, à rapporter ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu, on le trouvera exempt de partialité, de tout esprit de système, et des préventions que j'aurois pu puiser dans les relations et les dissertations d'autres auteurs. Ecrit au milieu d'embarras multipliés, il réclame beaucoup d'indulgence.

J'ai été absent d'Angleterre un peu plus de deux ans. Le 27 octobre 1807, je quittai Portsmouth avec sir Jones Harfort, chevalier-baronet, envoyé extraordiaire et ministre plénipotentiaire du roi de la Grande-Bretagne, à la cour de Perse. Nous

nous embarquâmes sur le vaisseau du roi *le Saphir*, commandé par le capitaine George Daires. Après avoir touché à Madère et au Cap de Bonne-Espérance, nous arrivâmes à Bombay le 26 avril 1808; quelques arrangemens politiques nous empêchèrent de partir de cette ville avant le 12 septembre. Nous attérîmes à Bouschir le 13 octobre, et nous nous mîmes en route le 13 décembre, pour la capitale de la Perse. L'ambassade entra à Téhéran le 14 février 1809. Le 12 mars, le traité préliminaire fut signé entre sir Harford Jones et les plénipotentiaires persans; et, le 7 mai, je quittai Téhéran, avec Mirza Aboul-Hassan, envoyé extraordinaire du roi de Perse à la cour de Londres. Arrivés à Smyrne le 7 septembre, nous nous y embarquâmes sur le vaisseau *le Succès*, commandé par le capitaine Ayscough. Nous changeâmes, à Malte, ce bâtiment pour *le Formidable*, et nous

surgîmes à Plymouth le 25 novembre 1809.

Je manquerais à la reconnaissance en ne témoignant pas les obligations dont je suis redevable à Mirza-Aboul-Hassan, mon compagnon de voyage, pour les renseignemens relatifs à son pays, et pour les facilités d'en apprendre la langue, que son caractère aimable et complaisant l'a porté à me donner. Ce personnage ayant, durant son séjour en Angleterre, peut-être reçu plus de marques constantes d'attention et de considération, qu'aucun étranger qui soit venu dans notre pays, j'ai pensé que je n'abuserais pas de la patience de mes lecteurs en insérant un aperçu de sa vie (1) : il sera au moins agréable à ceux qui lui ont témoigné, comme étranger, tant d'amitié et d'hospitalité.

Je n'ai parlé, dans mon récit, que

---

(1) *Voyez* Chap. XII.

de ce qui s'est passé depuis notre départ de Bombay, jusqu'à mon arrivée à Constantinople. On connaît trop tout ce qui concerne les voyages par mer, d'Angleterre aux Indes, et de Constantinople en Angleterre, pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans quelque détail à ce sujet.

Les planches sont tirées de dessins que j'ai pris sur les lieux. Elles sont plutôt destinées, par la manière dont elles sont exécutées, à donner des idées générales qu'à faire connaître les particularités.

Je suis redevable à mon ami M. Jacques Stherland, capitaine dans l'armée de Bombay, de la carte de Bouschir à Téhéran. Quant à la carte générale des pays que j'ai traversés, j'en fais ici mes remercîmens au major Rennel, qui m'a procuré ce document précieux, et qui, dans cette occasion, de même que dans toutes celles où j'ai eu besoin de secours, a eu la bonté de m'aider

de ses conseils et de ses connaissances. La carte de Téhéran à Amasieh est le résultat de nos observations, corrigées par sa main habile. Elle se termine à Amasieh, parce que mon voyage de cette ville à Constantinople a eu lieu autant de nuit que de jour, et avec trop de célérité, pour me permettre de rien observer avec exactitude. Indépendamment de ces motifs, j'ai trouvé qu'en Turquie, où la vue d'un voyageur excite plus de soupçons et de surveillance qu'en Perse, je ne pouvais pas faire mes observations avec autant de facilité que je l'aurais désiré, quoique j'eusse en ma faveur le déguisement de l'habit Persan. Les distances notées dans mon journal ne doivent être regardées que comme des résultats de calculs approximatifs, sujets à être corrigés par l'emploi des latitudes pour certains lieux, et par le rapprochement des positions dans d'autres; et pour tous, il faut passer

quelque chose pour les sinuosités et les inégalités de la route.

Je dois à MM. Juxes et Bruce, employés à Bombay, les renseignemens qu'ils m'ont fournis durant notre séjour en Perse, et je n'ai pas manqué de leur en témoigner ma gratitude toutes les fois que j'ai profité de leurs avis.

Mais je dois, en particulier, exprimer ma reconnaissance à M. Robert-Henri Inglis, pour la bonté qu'il a eue de corriger et d'arranger mes notes, et de mettre mon journal en état d'être imprimé (1).

Je répète que ce livre n'est qu'une espèce d'essai. Je suis bien loin d'avoir la présomption de croire qu'on puisse le ranger à côté des excellentes relations de Chardin, de le Brun,

(1) L'éditeur est de plus responsable des notices sur les pirates et sur Schapour, ainsi que des notes, excepté de celles qui, comprises entre parenthèses, sont tirées des manuscrits de M. Morier.

d'Hanway, de Niebuhr, d'Olivier. Il faut espérer que les liaisons étendues que nos dernières transactions politiques avec la cour de Perse vont nous faire former avec ce pays, nous donneront lieu de connaître l'ensemble de cette contrée, si intéressante à tant d'égards, et, entr'autres objets dignes de nos recherches, ses nombreuses antiquités : Examinées avec plus de soins qu'elles ne l'ont été jusqu'alors, elles jetteront un jour nouveau sur son histoire, ses mœurs, sa religion et son langage.

INTRODUCTION.

L'HISTOIRE de Perse, depuis la mort de Nadir-Chah jusqu'à l'avénement du roi actuel, ne présente guère, dans une période de cinquante-un ans, qu'une liste de noms de tyrans et d'usurpateurs, et une suite de meurtres, de perfidies et de scènes de désolation.

Au milieu des troubles qui suivirent l'assassinat de Nadir, un des plus formidables compétiteurs à la couronne fut Mohammed-Hassan-Khan, chef de la tribu des Kagiars, et personnage d'un rang distingué parmi les nobles de Chah Thamas, le dernier roi de la race des Sophis (1). Mohammed-Hassan-Khan eut plusieurs fils. Hossein-Kouli-Khan, l'aîné, fut le père du roi actuel. Il

(1) Les Kagiars sont, suivant Olivier, une tribu d'origine turque qui, sous le règne de Chah-Abbas I, se réfugia en Perse, et y prit le nom Kagiars, ou fugitifs. (Forster, tom. II, pag. 198.) Les historiens de Nadir-Chah font mention de Feth-Ali-Khan, comme d'un des chefs de cette tribu, du temps de Chah-Thamas. Olivier rapporte qu'en 1723, il fut nommé gouverneur du Mazanderan, et que lorsque Nadir-Chah s'empara de la couronne, il résista à son autorité, fut défait et tué. On voit dans la vie de Nadir, par Jones (liv. I, ch. XI), un Feth-Ali-Khan dont l'histoire s'accorde mieux avec ce qui est dit dans la relation de Morier. On peut comparer à ces récits ce que Bell, t. I, raconte

périt dans un bataille livrée aux Turcomans. Aga-Mohammed-Khan, son second fils, fut le prédécesseur immédiat de son neveu.

Mohammed-Hassan-Khan régnoit depuis peu de temps, lorsqu'il eut à combattre Kérim-Khan, natif du Courdistan, qui, sous prétexte de défendre les droits d'Ismaël (1) alors enfant, descendant direct des Sophis, s'assura dans l'Etat une autorité et une influence si considérables, qu'il ne tarda pas à supplanter le fantôme de souverain qu'il avoit créé, et que tout en cachant son ambition sous le titre de *vakil*, ou régent, il exerçoit réellement tous les droits de l'autorité suprême. La naissance de Kérim-Khan étoit obs-

---

d'un Feth-Ali-Khan, et ce que dit Fraser dans la vie de Nadir-Chah, pag. 89. Son fils aîné fut Mohammed-Hassan-Khan, dont Olivier rapporte en détail les prétentions, l'élévation et la chute (T. III, chap. 14 et 15.), et dont Francklin, p. 299; Ives, p. 220; Forster, t. II; Jones, t. II, et Scott-Waring, ont exposé l'histoire sous les différens noms de Baba-Khan, de Mumtaz-Khan, de Foltra-Alla-Khan, etc.

(1) Ali-Merdan-Khan-Bactyari, premier protecteur d'Ismael, le fit passer pour fils de Séyd-Moustapha par une fille de Chah-Hossein. (Olivier, tom. III, pag. 283.) Il fut le simulacre d'un souverain reconnu par trois compétiteurs différens : il fut d'abord proclamé roi par Ali-Merdan ; une seconde fois par Kérim, en 1756, et la même année par Mohammed-Hassan, qui, à l'exemple de ses rivaux, et même de Nadir, se déclara, lors de ses premiers succès, esclave du monarque légitime.

cure ; mais les habitudes de sa jeunesse le rendirent propre à jouer un rôle dans le temps où i vécut, et à arriver au rang auquel il aspira. Sa famille tenoit à une branche subalterne d'une obscure tribu de voleurs du Courdistan, celle des Zunds, dont sa dynastie avoit pris le nom. Le pillage, alors l'unique occupation de ses compatriotes (1), semble ne pas entraîner avec lui toute l'infamie qui le flétrit ailleurs, lorsqu'il est ainsi exercé par toute une nation. Kérim-Khan acquit les talens et la fermeté impassible d'un soldat : il étoit renommé pour son habileté à tenter et à conduire les entreprises hasardeuses, et par une adresse incomparable à se servir de l'épée; qualités auxquelles les Persans attachent le plus grand prix. Les longues révolutions de Perse développèrent tous les talens et toutes les passions. Les espérances de Kérim-Khan furent excitées par les succès des autres, et par la conscience de ses propres ressources. Il entra en campagne, et défit Mohammed-Hassan-Khan, son principal compétiteur, qui prit la fuite, et fut tué dans le Mazanderan. Le vainqueur, après s'être emparé des enfans de son rival, et les avoir fait enfermer, s'occupa à dompter les chefs subalternes qui, à leur tour,

(1) Il ne faisoit pas difficulté d'avouer que, dans sa jeunesse, il suivoit la profession de voleur, et qu'il avoit perdu ses dents de devant par la ruade d'un âne qu'il avoit volé, et qu'il emmenoit. (*Voyage de Forster.*)

aspiroient à la domination. L'avantage que lui donnèrent son activité et ses talens, lui assura la victoire. S'étant fixé à Chiraz en 1755, il établit dans cette ville le siége de son gouvernement. Il l'embellit de plusieurs édifices, les uns destinés à l'utilité publique, les autres purement de luxe : leur état actuel atteste sa magnificence et la solidité de son goût. Sa mémoire est chérie en Perse; car son règne, qui fut tout entier de dissipation et d'éclat, convenoit parfaitement au caractère persan. De son temps les prostituées, protégées publiquement, furent rangées parmi les personnes qui exerçoient une profession. Leur chef, ou représentant, pris parmi elles, et accompagné de la pompe et du train des Khans ou des Mirzas les plus respectés, se présentoit tous les jours au souverain à son *Derbar*.

Le 13 mars 1779, Kérim-Khan cessa d'exister par une mort naturelle, fin extraordinaire pour les souverains de la Perse dans ce période récent de l'histoire moderne. Il étoit âgé de soixante-quatorze ans, et avoit régné dix-neuf ans ou trente ans, suivant que l'on fait remonter son avénement au pouvoir souverain à la mort de tel ou tel de ses compétiteurs. Si l'on compte depuis la chute de Mohammed-Khan, qui fournit l'époque la plus précise, il régna dix-neuf ans avec une autorité absolue.

Une confusion générale suivit sa mort : la Perse présenta de nouveau une scène de carnage

et d'usurpation. Il n'est pas nécessaire de rapporter les succès éphémères de ses successeurs; leurs noms mêmes ont cessé de nous intéresser. Il suffit d'observer que ses fils, ses frères, et ses autres parens se firent la guerre pendant quatorze ans après sa mort, jusqu'à la chute de Loutf-Ali-Khan, le dernier et le plus considérable de tous ces contendans, qui, par sa défaite, entraîna la ruine totale de sa famille. L'empire fut transféré en 1794 à son vainqueur, Aga-Mahomet-Khan, oncle du roi actuel.

Lors de la guerre qui eut lieu entre Tippo-Saïb et la compagnie des Indes anglaises, sous le gouvernement du marquis de Wellesley, on renouvela les anciennes relations politiques entre la Perse et l'Angleterre. Une ambassade, que Tippo envoyoit à Feth-Ali-Chah, roi de Perse, fut bientôt suivie d'une ambassade anglaise. Le gouvernement de l'Inde confia cette mission à Mehdy-Ali-Khan, qui étoit d'extraction persane. Sur ces entrefaites, Tippo perdit la vie; sa mort laissa l'Angleterre maîtresse des conseils de la Perse. En 1801, le capitaine Malcolm fut envoyé à la cour de Téhéran pour l'engager à conclure une alliance contre Zéman-Chah, roi des Afghans. Cet envoyé conclut un traité (1) par lequel il fut stipulé que la Perse attaqueroit le

(1) Ce traité forme le Supplément de l'Histoire politique de l'Inde, par le général Malcolm, pag. 553-549.

Khorazan et l'Etat des Afghans, et que nous l'aiderions en contribuant aux dépenses de la guerre. Le roi de Perse porta ses armes dans le Khorazan, et conquit cette province.

Ce prince envoya une ambassade au gouvernement de l'Inde. Hadji-Kélil-Khan, qu'il avoit chargé de cette mission, fut, par malheur, tué à Bombay, dans une querelle qui s'étoit élevée entre ses domestiques et les Indiens, et qu'il s'efforçoit d'apaiser. On expédia aussitôt M. Covett, employé au gouvernement de Bengale, pour expliquer cette affaire à la cour de Téhéran; mais il n'alla pas au-delà de Bouschir, et remit sa mission à M. Monesty, résident de la compagnie des Indes à Bassora. Le roi de Perse nomma un nouvel ambassadeur; ce fut Mohammed-Nabi-Khan, qui arriva heureusement à Calcutta.

Cette démarche donna lieu à la mission de sir Harford Jones, qui, à son arrivée à Bombay, trouva que le gouverneur-général de l'Inde avoit déjà fait partir le brigadier-général Malcolm pour la Perse. La mission de ce dernier ayant échoué, sir Harford Jones se mit en route pour sa destination.

ERSE,

CONSTANTINOPLE,

809,

PERSE.

MAS, N°. 26.

ERSE.

assade anglaise de Bouschir à Téhéran;
alcolm, en 1801.

de Persépolis.
de Persépolis.
près de Persépolis.
nère de Salomon.
On y reconnoît encore les restes de cette magni-
es édifices dont Chardin a parlé.
, capitale actuelle de la Perse.
-Cadjar. Maison de plaisance, bâtie à deux milles
néran par le roi de Perse actuel. Ce bâtiment n'est
urs étages, mais formé de constructions différentes
s terrasses.
. Cette ville occupe dans la plaine une vaste éten-
u sud. L'édifice le plus considérable est le tombeau
Khodabendeh, auquel on donne six cents ans d'an-

l-Ozzan. Il est d'une construction ancienne attribuée
, mais que M. Morier croit des premiers temps de

rarat. Il s'élève du milieu de terrains de formes
variées; il est couvert de neige, et presque tou-
é de nuages.
iptions grecques et cufiques, relevées à Chapour,
stan, à Boli, etc.

VOYAGE EN PERSE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Bombay, pays de Guzarat. —Côte de Mekran. — Balouches. — Entrée du Golfe de Persique. — L'Iman de Mascat : sa flotte.— Sondes dans le golfe.— Bouschir. — Visite du Scheik. — Nous descendons à terre. — Entrée en Perse.

Le 6 septembre 1808, tandis que l'ambassade anglaise, destinée pour Teheran, étoit encore à Bombay, l'envoyé extraordinaire, sir Harford Jones, reçut des dépêches du gouverneur général du Bengale, qui le déterminèrent à partir sans délai pour sa destination. La composition de l'ambassade avoit éprouvé du changement depuis notre arrivée aux Indes. Le major L. F. Smith, qui, en partant de l'Angleterre, étoit revêtu du caractère de secrétaire de légation, partit pour le Bengale dès que nous arrivâmes à Bombay, et les fonctions dont il avoit été chargé, furent jointes à celles que j'avois d'abord remplies comme secrétaire particulier de l'envoyé. Le nombre des personnes à la suite, fut augmenté de M. Thomas Henri Sheridan et du capitaine Sutherland, atta-

chés l'un et l'autre au service militaire et civil de la présidence de Bombay, ainsi que de M. Henri Willock, cornette de la cavalerie de Madras, qui commandoit les gardes; enfin M. Blacker, lieutenant de la cavalerie de Madras, et M. Campbell, chirurgien de la légation, se joignirent aussi à nous. Indépendamment de ces Européens, et de quelques domestiques indiens, l'envoyé emmenoit des blanchisseurs, des tailleurs et divers ouvriers, tels que charpentiers, forgerons et serruriers. Le 12 septembre, sir Harford Jones s'embarqua sur la frégate du roi, *la Néréide*, commandée par le capitaine Corbett. M. Shéridan et moi l'accompagnâmes. MM. Sutherland et Willock s'embarquèrent sur *le Saphir*, commandé par le capitaine Davis; et *le Sylphe*, navire garde-côte de la Compagnie, prit à bord le secrétaire persan et d'autres personnes. Pour imposer du respect aux habitans du pays, le gouverneur de Bombay fit ranger les troupes en haie, depuis son hôtel jusqu'au port; elles rendirent les honneurs militaires à l'envoyé, lorsqu'il passa; et la forteresse, ainsi que la frégate, le saluèrent de leur artillerie. Le même jour, dans l'après-midi, l'escadre quitta le port de Bombay. Le lendemain *la Néréide* avoit de beaucoup pris les devants sur *le Saphir*, et perdu de vue *le Sylphe*; le vent étoit variable et le temps par grains; dans la chambre, le thermomètre de Fahrenheit se soutenoit à 82° (22° de Réaumur.) Le 14 au matin, nous eûmes connoissance de la côte de Diu; nous courûmes la bordée

presque jusqu'à terre, et à midi nous virâmes de bord, vent devant. Le pavillon portugais flottoit sur le fort; thermomètre à 80° (21° de Réaumur.) Le 15, temps calme. Le pays de Guzarat est très-plat; la pointe de Diu est couverte de bourgades et de pagodes. Nous ne faisions que peu de route en courant des bordées; nous apercevions un grand nombre d'habitations le long de la côte. Le dernier endroit que nous vîmes fut Pour-Bondar; à peine distinguoit-on une inégalité le long de terre. J'ai cru devoir entrer dans quelques détails; quoiqu'incomplets, j'ai pensé qu'ils feroient plaisir, parce que la côte du Mekran, comprise depuis l'embouchure du Sind jusqu'à l'entrée du golfe Persique, n'a pas été beaucoup fréquentée de nos jours, et n'a peut-être guère été décrite depuis le temps d'Alexandre.

Le 18, nous perdîmes la terre de vue; nous la revîmes le 24; son aspect étoit remarquable. La côte consistoit en une terre un peu élevée et aplatie; le sol, quoique de couleur claire, présentoit des couches horizontales bien marquées. En approchant, nous découvrîmes une suite de caps qui offroient des formes bizarres. Il y en avoit un, entre autres, si singulier, que nous fûmes surpris de ce qu'il n'avoit pas été particulièrement décrit par les auteurs qui ont publié des routiers de ces mers. Notre chronomètre nous fit penser que cette partie de la côte étoit le cap Moran (1),

(1) C'est le Malana du périple d'Arrien, par Vincent,

Le fond diminuoit graduellement de douze à cinq brasses. Nous virâmes vent devant, et nous portâmes au large dans la soirée, comptant sur une brise de terre, mais notre espoir fut déçu. La mer est en ce lieu d'une couleur trouble; ce qui vient probablement de la vase noirâtre qui en forme le fond.

25 *septembre*. Le cap Aroubah est un prolongement de terres hautes et aplaties, qui, au premier aspect, ressemblent à une île (1), et paroissent être composées d'argile de couleur un peu plus foncée que la pierre de Portland. Parmi les pointes de terre qui forment ce cap, nous ne pûmes découvrir celle qui a donné le nom à l'ensemble; cependant la pointe la plus élevée à l'ouest, nous parut dominer les autres. Au-delà de cette extrémité occidentale, la côte forme une baie terminée par une longue rangée de montagnes très-raboteuses. Nous nous imaginâmes apercevoir un village dans l'un des enfoncemens des falaises d'Aroubah. Nous étions même sûrs, à l'aide de nos lunettes, de reconnoître les maisons de couleur blanche; mais en approchant, nous nous convainquîmes que ces prétendus bâtimens n'étoient que des tas énormes de terre blanchâtre tombés de la falaise, et disposés par le hasard,

---

p. 218..... Horseburgh, dans son Routier, n'en fait mention que légèrement: « En prolongeant la côte à l'ouest vers Hinglah, on découvre une autre pointe appelée Mouran. » Pag. 231.

(1) Dans le Journal de *la Néréide*, ce cap est noté comme une île.

T. I

N° 1 p. 5



T. I.

N° 2 p. 5



de manière à donner à leur réunion l'apparence d'une bourgade divisée par des rues. Un grand nombre de canots à voiles latines, pêchoient tranquillement le long du rivage, mais nous n'en approchâmes pas assez pour distinguer les gens qui les montoient, et l'espèce de marchandises qu'ils portoient.

Le 26, le temps fut très-brumeux; le thermomètre à 75° (19°.) Le 27, le brouillard augmenta; nous mouillâmes par 9 brasses. Le 28, le brouillard s'étant dissipé, nous aperçûmes la petite île d'Aschtola, longue d'environ deux milles, partout de hauteur égale, et dont le sol paroît être de la même nature que celui du continent. A peu de distance de cette île, nous prîmes des tortues. Vue d'Aschtola, la terre ferme offre une longue file de montagnes très-hautes, mais la partie voisine de la mer est très-basse. Les sondes sont régulières, et il n'y a aucun danger tant que la ligne file. A huit heures, nous étions à la hauteur du cap Posmi, pointe remarquable.

Le premier octobre, nous vîmes le cap Guadel, promontoire de hauteur moyenne et égale partout; il avance beaucoup en mer et tient au continent par un isthme qui n'a pas un demi-mille de largeur. Il existe encore une ville au bas de la partie nord du cap, et autant que nous pûmes en juger, il y a sur l'isthme les ruines d'un ancien fort. On voit aussi dans les environs, les vestiges d'une ville bâtie en pierre, et quelques puits (1). Quant au

(1) Faria-y-Sousa raconte qu'en 1581 les Portugais, après avoir

village de Guadel, qui est moderne, il ne consiste qu'en cabanes bâties en jonc. Ses habitans, peu nombreux, sont tisserands; ils fabriquent des toiles grossières et des tapis communs. De Crotchey au cap Monze, les habitans se donnent le nom de *Balouches ;* et du cap Monze au cap Jaski, celui de *Brodies.* Ils diffèrent un peu par le langage, peut-être aussi par la religion; mais ils se ressemblent par l'habillement et les usages. Le haut pays, aux environs du cap Guadel, est très-remarquable; il présente des sommités, les unes pointues, les autres arrondies, toutes de formes si correctes, que l'on croit voir sur plusieurs points de la côte, des villes avec leurs châteaux et leurs églises. La partie qui forme l'entrée de la baie, derrière le cap Guadel, ressemble, surtout, à une longue suite de ruines gothiques. Nous distinguâmes trois chameaux qui paissoient sur les hauteurs du cap; d'autres signes de culture, frappèrent aussi nos yeux pour la première fois depuis que nous suivions cette côte.

---

pris et brûlé la riche et belle ville de Pesani, détruisirent Guadel qui ne lui cédoit en rien. = Asia Portugueza, II, pag. 373. Il semble, d'après ce qui est dit, tome III, pag. 426, que par la suite ils y formèrent un établissement, qui, en 1613, leur avoit probablement déjà été enlevé, car Herbert dit en parlant de son passage vis-à-vis de ces lieux : « Que l'exemple de sir Robert Sherley vous apprenne à vous défier du cap Guadel, port infâme, habité par un peuple perfide. Sous le couvert de l'amitié ils engagèrent, en 1613, Sherley à venir à terre avec sa femme. Sans la loyauté d'un Hadji qui comprit leur dessein, et qui le fit connoître, Sherley, sa femme, et le capitaine Newport auroient été assassinés, par les habitans qui vouloient les voler. » Voy. de Herbert...pag...

Le 3, nous vîmes la ville de Chobar. Nous distinguâmes très-nettement, entre autres objets, un bâtiment entouré de murs; nous le prîmes d'abord pour un fort, mais suivant le Routier, c'est un cimetière. Nous aperçûmes plusieurs canots à voiles latines, faites d'un tissu très-blanc, et taillées exactement comme celles des barques des côtes de Sicile et d'Italie. Le thermomètre étoit à 84° (25°.) Le 5, l'air fut étouffant, et le thermomètre à 90° (26°.) Le 6, un vent brûlant vint de terre; les tables, les règles de mathématiques, les meubles de la chambre se déjetèrent, nos manœuvres devinrent lâches. Ce vent apporta en outre une nuée épaisse d'un sable impalpable qui se dissipa graduellement, et nous permit d'apercevoir le cap Jask.

Le 7, vers une heure du matin, il s'éleva un vent de sud; en cinq heures de temps nous avions passé les *Quoins* (1), à l'entrée du golfe Persique, et nous étions vis-à-vis l'île de Kischmis. Nous aperçûmes en même temps les terres hautes de la côte d'Arabie, qui se terminoient par un pic très-distinct; ce sont les environs du cap Mosseldom (2). On peut fixer l'entrée du golfe Persique entre les caps Bombarik (3) et Mosseldom. Je donne à ces lieux les noms qu'ils portent sur nos cartes, car

(1) Les encoignures, rochers de Baba-Selan de d'Anville. (*Note du Trad.*)

(2). Cap Moçandom de d'Anville et des cartes françaises (*Note du Trad.*)

(3) Bombareca de d'Anville. (*Note du Trad.*)

les noms du pays ne seroient vraisemblablement pas compris par nos compatriotes. Bombarik, par exemple, que nos marins appellent aussi Bombay-Rock, dérive originairement de *Moubarek*, *heureux*, *fortuné*. Mais Mosseldom offre un exemple encore plus frappant de l'altération que les noms éprouvent. Le vrai nom de ce cap est *Mama-Selemeh*, dérivé, suivant la tradition du pays, de Selemeh, femme arabe, renommée pour sa sainteté, qui habitoit dans les environs. Lorsque les Indiens passent devant ce promontoire, ils jettent à la mer des cocos, des fruits et des fleurs pour s'assurer un voyage heureux. Celui qui me donnoit ces détails, ajouta que les Persans ne se conformoient pas à ces pratiques superstitieuses.

Sur le rivage du cap Bombarik, on voit une masse de rochers, isolée et d'une forme singulière; nous y aperçûmes une ouverture. La masse de ces rocs me parut offrir la ressemblance d'un pot à anse, dont l'anse étoit formée par l'ouverture. Après avoir doublé le cap Mosseldom, situé à dix-huit lieues à l'ouest de Bombarik, nous arrivâmes aux cinq petites îles qui portent généralement le nom de *Quoins*. Kischmis est peut-être l'île la plus considérable du golfe; et suivant ce que j'ai appris, elle pourroit acquérir un haut degré de fertilité, si on la cultivoit; mais elle est presque totalement abandonnée, quoique appartenant de nom à la Perse. Nous passâmes ensuite auprès de deux petites îles basses, appelées la grande et la petite Tombe.

Notre navigation étoit favorisée par un vent du sud très-fort, phénomène extraordinaire dans cette saison; *la Néréide*, avec toutes ses voiles dehors, filoit dix et onze nœuds. Ce vent est accompagné de beaucoup de brume qui ne peut néanmoins nullement se comparer à celle que nous avoit apportée le vent brûlant qui venoit de terre, quoiqu'elle produisît le même effet sur les meubles et sur les manœuvres.

Le 8, nous passâmes devant l'île de Boschib qui, sur la carte de Heattiers, est placée trop à l'est, et que l'on devroit appeler l'île *Khoshaub*, ou de *Belle-Eau*, à cause de la source d'eau fraîche que l'on y trouve. Elle est longue et basse, mais le continent vis-à-vis est très-élevé. Nous eûmes pendant tout le jour un léger vent de mer qui nous fit parvenir à la hauteur du cap Nabon, situé dans le Farsistan. L'après-midi, le thermomètre, dans la chambre, se soutenoit à 93° (27°). Le 9 au matin, on nous dit que, du haut du mât, l'on voyoit à l'avant une flotte de cinq vaisseaux. Nous jugeâmes que c'étoient des navires arabes qui alloient de Mascat à Bassora, parce que c'est l'époque de ce voyage qu'ils font annuellement; ils portent à Bassora huit mille balles de café, et reviennent chargés de dattes. Le vent de mer fut très-foible toute la journée, et cessa à midi. Dans la soirée, nous avions au N. O. le *Barnhill* (la Grange), partie remarquable de la côte, qui tire son nom de sa ressemblance à un vieux bâtiment couvert en paille et tombant en ruine. Ce *Barnhill*

est situé au-dessus de la ville de Congoon. Toute cette côte est très-haute.

Le 10, dans la matinée, nous étions à la hauteur du *Barnhill*. Les cinq navires, vus la veille, avoient tellement tenu nos esprits en suspens, que nous imaginâmes qu'ils pouvoient faire partie de la flotte de l'iman de Mascate, qui a environ trente bâtimens de grandeurs différentes. Quelques-uns de ces bâtimens sont du port de mille tonneaux; l'un d'eux, construit à Bombay, et armé de quarante canons, est un vaisseau redoutable (1). L'iman en personne vient souvent faire des évolutions dans le golfe Persique. C'est un prince indépendant, et sa juridiction, quoique restreinte originairement à Mascat, s'étend aujourd'hui sur tout le pays d'Oman. Il est en ce moment notre ami, et nous avons à sa cour un résident qui n'y fait pas ordinairement un long séjour, parce que l'insalubrité de l'air a fait de cette ville le tombeau d'un grand nombre d'Anglais.

A la fin, nous atteignîmes la flotte arabe, qui se trouva être, comme nous l'avions supposé d'abord, composée de navires marchands appartenans à l'iman, chargés de café, de riz, etc., et destinés pour Bouschir et Bassora. Ils étoient partis depuis quinze jours de Mascat; l'un d'eux étoit un beau navire de six cents tonneaux, que l'iman avoit fait acheter quatre ans auparavant à

(1) Jackson parle d'un de ces vaisseaux qui portoit plus de mille hommes. Voyez son Voyage qui eut lieu en 1797, pag. 8.

l'île de France ; il s'appeloit alors le *Stirling-Castle*. Il y avoit deux *grabs*, espèce de navires semblables aux autres, à l'exception de l'avant qui est allongé, au lieu d'avoir les bossoirs arrondis. Les Arabes construisent eux-mêmes cette espèce de navire ; ils savent bien joindre ensemble des pièces de bois, de manière à faire à une embarcation une proue allongée; mais ils n'ont pas encore pu parvenir à donner au bois une forme ronde convenable pour faire des bossoirs.

La veille, avant le coucher du soleil, nous avions aperçu, à l'aide de nos lunettes, la ville de Congoon, située au-dessous d'un pic, à l'est du *Barnhill*. Elle est entourée d'une forêt de dattiers, au-dessus de laquelle s'élèvent les coupoles des mosquées. On dit que le cheik de Congoon est un jeune Arabe plein de courage, en état de lever un corps de deux mille hommes de cavalerie, et capable de les conduire. On fréquente le port de Congoon pour y prendre du bois ; mais, autant que nous avons pu en juger à la distance où nous étions, le dattier est le seul arbre des environs.

Nous souffrîmes beaucoup de la chaleur pendant la nuit ; mais dès que la lune se fut levée, une brise légère vint rafraîchir l'air, et nous fit grand bien. Un des navires arabes étoit si près de nous, que j'entendois distinctement les chants des matelots. Je me rappelai alors les scènes de clair de lune de l'Archipel ; car la musique de ces Arabes me parut semblable à celle des matelots grecs ou esclavons, lorsque l'un d'eux chante en s'accom-

pagnant de la lyre, et que ses camarades font chorus.

Dans la matinée nous étions vis-à-vis le cap Verdistan (1), et nous avions connoissance des mornes de Kenn. Le banc, qui s'étend au large du cap Verdistan, est dangereux à cause d'un récif de roches qui se prolongent à six ou sept milles de terre. On a sur le banc de bonnes sondes, fond de vase, et un navire peut le traverser sans danger à son extrémité. Cependant il vaut tout autant s'en tenir à une certaine distance. Nous mîmes en travers pendant la nuit du 12. Les sondes du banc, données par Mac-Cluer, ne correspondent pas avec celles que nous avons obtenues. Pendant plus d'une heure nous avons eu sept brasses, et aucune de ses sondes ne donne cette quantité; nous en avons ensuite trouvé cinq et demi, puis quatre : alors nous avons pensé qu'il étoit temps de virer de bord vent devant. Le peu de connoissance que nous avions du golfe Persique, vient de la réserve et de la prudence qui dirigent la compagnie des Indes dans ses relations avec les gouvernemens de Perse et d'Arabie. Pour éviter tout sujet de soupçon et de plainte, jamais elle n'a fait explorer ni relever officiellement les côtes du golfe. On auroit cependant pu faire indirectement cette opération, si on l'eût jugée d'une grande importance. Peu de vaisseaux, à l'exception des navires marchands, fréquentent le golfe;

(1) Cap Bardiston de d'Anville. Le banc est marqué sur sa carte du golfe Persique. (*Note du Trad.*)

et les cartes dont ceux-ci sont pourvus, et, ce qui vaut mieux, leur expérience, suffisent pour les conduire sûrement dans leur navigation. On n'a jamais demandé un relevé plus exact de ces côtes. Le géographe et le philosophe désirent néanmoins quelque chose de plus positif : voilà pourquoi on regrette de n'avoir que des renseignemens imparfaits sur des parages qu'il étoit facile à notre nation de bien connoître.

13 *octobre*. Nous restâmes en calme toute la nuit au-dessous des *Oreilles d'âne*, pointes de terre plus verticales et plus distinctes que celles qui les environnent. L'ensemble de cette côte présente l'aspect le plus âpre, le plus aride, le plus triste que l'on puisse imaginer : après que l'on a passé le cap Verdistan, elle est très-escarpée. Nous la longeâmes, ayant toujours onze et douze brasses. Dans la soirée nous découvrîmes le pic de Hallilah, pointe de terre très-haute et très-reconnoissable. Nous aperçûmes, le long de la côte, des murs en ruine, entourés de dattiers (1). Au coucher du soleil, nous vîmes la côte basse sur laquelle est située la ville de Bouschir (2). Le calme, qui dura toute la nuit, nous empêcha de faire beaucoup de route; et le 14, au matin, nous étions à peu près à la même place que la veille au soir. Nous tirâmes

(1) Ce sont probablement les ruines de Reshire. Bender Risher de d'Anville.

(2) Les Anglais écrivent *Buschire*. Le nom de Bouscher se trouve sur la carte de Perse jointe au Voyage de M. Olivier ; dans sa relation il appelle cette ville Abouchir. C'est le Bender-Boshavir de d'Anville. (*Note du Trad.*)

deux coups de canon à un petit navire pour qu'il vînt à nous, mais ce fut inutilement. Ces sortes d'embarcations sont surtout employées à porter du bois à Bouschir : elles le vont prendre le long de la côte, probablement dans l'intérieur; car à peine, durant notre navigation, aperçûmes-nous un arbuste.

Le 14 octobre, à trois heures et demie, nous avons mouillé sur la rade de Bouschir, où nous avons trouvé un bâtiment garde-côte de la compagnie et un navire marchand. Avant que nous eussions jeté l'ancre, un canot vint à notre bord. Le commandant de ce canot, petit homme qui avoit l'air fin, répondoit avec beaucoup de prestesse à toutes les questions de sir Jones Harford, et confirmoit chaque fois, par des sermens multipliés, la vérité de ce qu'il disoit. L'envoyé ayant appris que l'aide assistant de la compagnie, M. Bruce, étoit à Bouschir, il lui écrivit pour le prier de venir à bord sur-le-champ, et de notifier l'arrivée de l'ambassade au cheik Abdallah-Resoul, gouverneur de Bouschir. Nous distinguâmes avec nos lunettes la maison de M. Bruce, située à quelque distance hors de la ville, et nous reconnûmes que la lettre lui avoit été remise; car, un instant après, nous le vîmes à cheval s'avancer au grand galop vers le canot : une heure après il étoit à bord.

Il commença par nous apprendre la mort de notre roi, dont la nouvelle, arrivée de Bagdad à Bouschir, tiroit son origine d'un article inséré dans des journaux. L'envoyé remit à M. Bruce un papier

contenant les points dont il désiroit que l'on donnât communication au cheik de Bouschir, et il ajouta, pour éviter tout malentendu, qu'il s'attendoit, de la part du cheik, à tous les égards dus à son caractère public, et que s'il ne recevoit pas les honneurs auxquels l'ambassadeur du roi avoit droit, le cheik en seroit responsable jusqu'à ce que l'on connût les sentimens de la cour de Perse. M. Bruce assura sir Harford que le cheik ne feroit aucune difficulté de venir lui rendre ses devoirs le lendemain : en conséquence, on convint que l'entrevue auroit lieu à dix heures.

Le 15, au matin, les pavillons furent hissés à la vieille factorerie dans la ville, et à la nouvelle, à la campagne. En attendant l'arrivée du cheik, nous nous régalâmes de raisins, de citrons et de grenades, que l'on nous avoit envoyés de terre. Nous découvrîmes enfin un canot, avec un tendelet cramoisi, qui paroissoit porter beaucoup de monde. Il alloit contre le vent du large, qui souffloit grand frais. Lorsqu'il approcha de notre bâtiment, on baissa les voiles, et les matelots prirent leurs avirons; nous aperçûmes bientôt que le canot n'avançoit que lentement, et que les forces de l'équipage étoient presque épuisées. Le capitaine Corbett envoya alors son grand canot pour prendre celui du cheik à la remorque. Nous nous complaisions dans l'idée de la satisfaction dont les Persans devoient jouir à la fin de leur trajet, lorsque nous fûmes alarmés par l'air de souffrance empreint sur leur visage. Heureusement le mal de mer fut oublié dès qu'ils

se trouvèrent à bord. On salua le cheik de cinq coups de canon, ce qu'il regarda comme une marque particulière de distinction, car trois coups de canon sont le salut usité en Perse pour un grand personnage.

Les soldats de marine étoient sous les armes. Le capitaine Corbett donna poliment la main au cheik pour lui faire traverser le pont, et l'aida à descendre dans la chambre, opération difficile, l'escalier étant étroit et roide, et le Persan se trouvant gêné par un vaste manteau et des pantouffles qui ne tenoient pas à ses pieds. Sir Harford Jones reçut le cheik au bas de l'escalier. La frégate fut remplie en un instant par les gens de la suite du cheik; leur curiosité indiscrète n'avoit pas de bornes. Le cheik étoit accompagné des principaux habitans de Bouschir, parmi lesquels l'envoyé en reconnut plusieurs. Tous parurent contens de l'accueil qu'ils reçurent, et témoignèrent combien ils étoient charmés de la beauté, de l'ordre et de la propreté du bâtiment. La conversation fut générale, et consista principalement en questions relatives à des personnes que l'on avoit connues, et en récits qui rappelèrent des faits familiers aux interlocuteurs. Sir Harford Jones avoit connu le cheik dans sa jeunesse; il étoit alors un très-joli garçon : ses traits avoient subi une grande altération; son visage étoit inanimé, son corps plié en deux par l'excès des débauches. Cette réunion d'individus ne pouvoit nous donner qu'un modèle imparfait

de la beauté du sang persan. A Bouschir il est trop mêlé à celui des Arabes.

Le seul individu dont la figure me plût, parce qu'elle annonçoit de l'esprit, étoit un Turc nommé Abdalla-Aga, ancien ami de l'envoyé. Il avoit été long-temps musselin de Bassora, où il s'étoit fait chérir et respecter. Des injustices l'avoient contraint à se réfugier à Bouschir; cependant son intégrité reconnue et l'attachement que lui portent les habitans de Bassora et de Bagdad, font espérer qu'il deviendra un jour pacha de Bagdad. Ce bon musulman étendit son tapis près d'un canot, fit sa prière avec recueillement, sans être dérangé par le bruit et le mouvement qui avoient lieu autour de lui : dès qu'il l'eut achevée, la compagnie se retira.

Le cheik et Abdalla-Aga, qui avoient beaucoup souffert dans leur traversée du matin, préférèrent retourner à terre avec sir Harford Jones, dans le canot de *la Néréide*. Lorsque nous fûmes en mer, on salua l'envoyé de quinze coups de canon, qui étourdirent les Persans occupés en ce moment à se rembarquer. Une foule immense nous attendoit sur le rivage. Le cheik avoit ramassé tous les soldats de la ville pour nous escorter à sa maison. Quand nous mîmes pied à terre, la foule, en courant, fit élever une poussière si épaisse, que j'avois peine à distinguer un Anglais d'un Asiatique. Le feu des canots, auquel les canons de la côte répondirent, augmenta encore l'épaisseur de l'atmosphère. Le cortége fut obligé de passer derrière ces canons

pendant qu'ils tiroient : ils me parurent si vieux et si remplis de trous, que je craignois à chaque instant qu'ils ne crevassent. Nous marchâmes au milieu d'un nuage de poussière, et par des rues larges de six pieds, jusqu'à la maison du cheik, où nous entrâmes par une porte si petite et de si chétive apparence, qu'elle auroit dû servir plutôt de porte à son écurie. Nous nous trouvâmes après cela dans une cour, dont un des côtés étoit occupé par l'appartement de parade où nous nous assîmes sur des chaises que l'on y avoit placées exprès pour nous. Une visite en Perse, lorsque l'on reçoit une personne d'un rang distingué, est composée de trois actes : dans le premier, on donne un *caleoun* ou une pipe, où la fumée est rafraîchie par l'eau, et du café; dans le second, un *caleoun* et du café doux, ainsi nommé de ce qu'il consiste en eau de rose et en sucre; enfin, dans le troisième, seulement un *caleoun*. Pour finir, on sert très-souvent des sucreries. Tout s'étant passé dans l'ordre, nous montâmes à cheval pour nous rendre à la maison de campagne de M. Bruce.

Une partie de la troupe armée qui nous avoit escortés à la maison du cheik, nous accompagna à la Factorerie. Cette troupe est la milice de la ville; elle ne reçoit pas de paie, et se fournit ses armes, qui sont un mousquet, une épée et un bouclier qui pend derrière le dos. Elle est composée d'ouvriers de différentes professions : nous reconnûmes le teinturier à ses mains noircies par la couleur, le chaudronnier à sa figure crasseuse,

le tailleur aux brins de laine qui s'étoient attachés à son habit.

Arrivés à la Factorerie, nous fermâmes nos dépêches pour l'Europe, et nous terminâmes la solennité du jour par un bon dîner.

Dans la nuit, *la Néréide* partit avec nos paquets; avant le jour elle étoit hors de vue; elle fit, en douze jours, la traversée de Bouschir à Bombay: nous en avions mis trente-quatre pour parcourir la même distance.

CHAPITRE II.

Histoire de Bouschir. — Le cheik Nasr. — Le Nasakchi Bachi, ou exécuteur en chef, est expédié de Schiraz contre le cheik Abdallah Rezoul; il vient voir l'envoyé; sa visite lui est rendue. — Embarras du cheik. — On se saisit de lui. — Consternation de la ville. — Précautions prises par l'envoyé. — Explications données par le Nasakchi Bachi. — Le Cheik a pour successeur Mahomet Nebi Khan. — Le Nasakchi Bachi prend le gouvernement de la ville. — Mahomet Jaffer, nommé gouverneur provisoire; sa disgrâce; son rétablissement. — Reçoit un calaat. — Cérémonie. — Destinée du dernier cheik de Bouschir.

Notre séjour à Bouschir fut marqué par le renversement du pouvoir du cheik et de la domination arabe. Chaque jour amena de nouveaux événemens importans pour le pays. Les renseignemens que les voyageurs du siècle dernier ont donnés sur les prédécesseurs de ce cheik, peuvent inspirer la curiosité de connoître sa destinée; mais quand même on ne prendroit d'avance aucun intérêt aux individus, le récit de ce que nous avons vu est digne d'attention, parce qu'il montre la mise en pratique des principes qui dirigent les gouvernemens de l'Orient.

De temps immémorial, la côte du golfe Persique étoit occupée par différens cheiks arabes (1), tous souverains chez eux. Ceux qui habitoient la partie de la côte limitrophe de la Perse, ne reconnoissoient que foiblement la suprématie de cette puissance. Ils régloient leurs obligations plutôt d'après le caractère et la force relative de ceux avec qui ils avoient à traiter, que d'après des stipulations primitives. Nadir-Chah et Kerim-Khan avoient essayé de réduire ces chefs arabes à une obéissance plus complette. Leur autorité étoit à peine reconnue dans plusieurs districts, et ne se faisoit que rarement sentir. Parmi ces chefs, Nasr, cheik de Bouschir, se maintint long-temps dans une indépendance réelle. Le Daschtistan, ou le bas pays, au-dessous des montagnes, lui appartenoit. Au milieu des troubles qui déchiroient la Perse, ce territoire, et plus particulièrement celui qui entouroit Bouschir, fut un lieu de sûreté et de tranquillité. Les ressources de ce petit Etat soutinrent même, dans une occasion, la fortune chancelante de la dernière dynastie persane (2). Lorsque Loutf-Ali-

(1) Niebuhr, qui leur a consacré un chapitre particulier intitulé *Etats indépendans aux environs du golfe Persique*, fixe notre attention sur eux par cette remarque : « En un mot, le gouvernement et les mœurs de ces Arabes ressemblent beaucoup à ceux des anciens Grecs. » Puis il ajoute : « Mais ils manquent d'historiens pour décrire leurs guerres et pour célébrer leurs héros : voilà pourquoi ils ne sont pas connus hors de leur pays. »

Description de l'Arabie, p. 270.

(2) Olivier raconte cet événement. *Voy.* son Voyage, T. III, p. 391, édit. in-4°.

Khan apprit, au milieu de son armée, la nouvelle de l'assassinat de son père, Jaffier-Khan, et que l'on entendit dire que les conspirateurs avoient donné ordre de s'assurer de sa personne, chacun l'abandonna, et se soumit aux usurpateurs. Cinq personnes seulement s'enfuirent avec lui pendant la nuit, et le suivirent à Bouschir. Il se mit sous la protection des Arabes vassaux ou alliés de son père. Le cheik Nasr, en mémoire de son ancien attachement pour Jaffier-Khan, accueillit le prince, lui témoigna le plus vif intérêt, et, réunissant les tribus arabes qui lui étoient soumises, résolut de les mener à la défense de la cause confiée à sa fidélité et à son honneur. Le prince cependant préparoit, par ses lettres, ses partisans à Schiraz à seconder les opérations que l'on alloit entreprendre. Toutes ces mesures se préparoient dans le plus profond secret, et promettoient le succès, lorsque le cheik fut attaqué d'une maladie mortelle. Dans ses derniers momens, il chargea son fils de s'acquitter du devoir qu'il ne pouvoit remplir. Le fils obéit fidèlement aux volontés de son père. En deux ou trois mois il réunit plusieurs tribus arabes, qui formèrent une armée considérable : il marcha à leur tête vers Schiraz. Une conspiration qui éclata dans le camp ennemi les mit en état de réussir sans livrer bataille, et ensuite de rétablir sur le trône le prince qui avoit placé en eux sa confiance.

On parle encore du cheik Nasr comme d'un homme qui se faisoit généralement respecter. Quand son petit Etat étoit menacé, soit par la Perse, soit

par un cheik voisin, il couroit aux armes. Dans ces occasions il avoit, suivant la tradition du pays, une manière de convoquer ses adhérens également singulière et efficace : il faisoit placer deux grandes marmites à pilau sur un chameau, qu'il envoyoit courir çà et là dans le pays ; le trot rude de l'animal faisoit sauter les cuillers ; elles frappoient, à intervalles marqués, les parois des vaisseaux de cuivre, et produisoient un bruit très-sonore qui réunissoit les habitans de chaque district du Daschtistan. Tous avoient éprouvé l'hospitalité du cheik, tous se souvenoient du signal, et se pressoient autour de l'étendard de leur ancien chef. Enfin, le chameau revenoit entouré d'une force suffisante pour repousser l'invasion dont le cheik étoit menacé. Le même moyen, employé toutes les fois que l'occurrence l'exigeoit, amenoit le même résultat.

Le territoire de Bouschir et le district voisin étoient, par conséquent, restés sous la domination des Arabes, et n'avoient pas été violés par les princes qui successivement avoient conquis et gardé une portion considérable du reste de la Perse. Mais Abdallah Rezoul, petit-fils du cheik Nasr, n'avoit hérité que du poste de son prédécesseur ; il ne possédoit aucune des qualités qui pouvoient lui gagner l'affection et lui assurer les services de son peuple. Quoique, à l'époque de notre arrivée, il fût revêtu du gouvernement, comme descendant de ceux qui l'avoient exercé avant lui, il paroissoit improbable que Bouschir, qui étoit devenu le principal port de la Perse, restât entre les mains d'un

jeune Arabe connu par son caractère paresseux; dissolu et peu belliqueux.

Le 16 octobre au soir, le lendemain de notre arrivée, le cheik, escorté de plusieurs des principales personnes de la ville, vint rendre visite à l'envoyé. Ils y étoient depuis peu de temps, lorsque quelqu'un entra et parla tout bas à l'un de nos hôtes. Le cheik se leva aussitôt, prit congé de nous à la hâte, et courut au grand galop à la ville. Le gouvernement de Schiraz avoit envoyé un détachement pour se saisir de lui. Le cheik n'eut que le temps d'arriver à Bouschir pour échapper à la poursuite de ce détachement composé de cavaliers. Il passa aussitôt sa petite troupe en revue, mit des sentinelles le long des remparts, et fit lui-même la garde aux portes. Il avoit ainsi prévenu les desseins probables de la cour de Schiraz, et, quoique résolu, en apparence, à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, il avoit déjà pris la précaution d'embarquer la plupart de ses effets sur ses propres navires, et comptoit se retirer ainsi à Bassora avec tout ce qu'il possédoit.

Le commandant des cavaliers de Schiraz, chargé d'arrêter le cheik, étoit Mahomet-Khan, revêtu de l'emploi de nasakchi-bachi, que l'on peut rendre par les mots d'exécuteur en chef (1). Sa charge

(1) Hanway dit, T. II, p. 372, que cet officier arrête simplement les personnes. *Voy.* aussi Abdoul-Kerim, p. 14. Ces deux auteurs ajoutent d'ailleurs que cette charge donne un rang et de la considération. Il paroît, au reste, que les Orientaux ont à cet égard, comme à beaucoup d'autres, une façon de penser qui

consiste, en effet, à se saisir au moins des criminels d'Etat : cependant son caractère personnel doit s'opposer à ce qu'il remplisse ses fonctions dans toute leur étendue; car, d'après le témoignage de ses compatriotes, il doit à sa gaieté les bonnes grâces du prince de Schiraz, qui lui a donné cette place et le monopole du tabac (1). On suppose que le nasakchi-bachi gagne beaucoup d'argent chaque fois qu'il remplit ses fonctions, indépendamment de ce qu'il vit, ainsi que ses gens, aux dépens de ceux contre qui il est expédié. Cette fois-ci, en attendant qu'il se fût acquitté de sa commission, il resta campé à peu de distance de la ville. Le 18, vers midi, il fit une visite de cérémonie à l'envoyé. Il étoit à cheval, accompagné de dix-huit hommes à pied. A son arrivée, il s'assit sur un sofa, à côté de sir Harford Jones, et ses gens s'étendirent par terre, à sa droite et à sa gauche. La conversation se passa en complimens,

---

diffère de celle des Européens. « Les bourreaux en Géorgie, dit Tournefort, sont fort riches, et les gens de qualité y exercent cette charge ; bien loin qu'elle soit réputée infâme, comme dans tout le reste du monde, c'est un titre glorieux en ce pays-là pour les familles. On s'y vante d'avoir eu plusieurs bourreaux parmi ses ancêtres, et ils se fondent sur le principe qu'il n'y a rien de si beau que d'exercer la justice, sans laquelle on ne sauroit vivre en sûreté. Voilà une maxime digne des Géorgiens. » T. II, p. 31. Arioch, le capitaine des gardes du roi de Babylone, est appelé, dans la Bible, le chef des exécuteurs ou des meurtriers. » *Daniel*, II, ch. 14.

(1) Le tabac croît dans le district de Djouyom ; on suppose que ce commerce s'y fait avec habileté et profit par celui qui en est le propriétaire.

en expressions qui manifestoient le desir de voir continuer l'amitié entre la Perse et l'Angleterre, en observations sur le temps. Le détachement portoit le bonnet de peau de mouton noir, coiffure de tous les Persans; la plupart avoient des pistolets à leur ceinture; quelques-uns portoient des mousquets, et tous, excepté les domestiques du khan, des épées; la plupart aussi étoient chaussés de pantouffles de cérémonie, vertes et à talons hauts, et tous avoient la barbe longue et noire. Ce jour même le cheik, apparemment pour se ménager l'intervention de l'envoyé, lui fit présent de deux chevaux.

Le 20, j'allai, de la part de l'envoyé, rendre au nasakchi-bachi sa visite. Il étoit campé au milieu de quelques dattiers, et logeoit dans une maison totalement en ruine; mais il l'avoit garnie de nattes pour se préserver du soleil et du vent. Je vis dans l'intérieur une natte très-propre étendue à terre, des tapis placés à l'entour; le lit et les coussins du khan roulés dans un coin; une toile de coton bleu clair recouvroit le tapis sur lequel il étoit assis. Lorsque nous étions encore à deux cents pas de lui, je l'aperçus qui se promenoit; mais, aussitôt que nous nous approchâmes, il s'assit à la place d'honneur, et ne se leva pas quand nous entrâmes. Je lui fis un compliment en turc; il me répondit en s'informant de la santé de l'envoyé. Il me sembla très-flatté du titre d'effendi dont je me servois fréquemment en lui adressant la parole. J'appris par la suite qu'on ne le donne, en Perse,

qu'aux personnes de la plus haute distinction. Sa vanité en fut très-flattée, et il dit à ceux qui l'entouroient que j'étois *khoub jouani*, un joli garçon. Après avoir épuisé respectivement nos complimens, je me retirai.

Le sujet de sa mission à Bouschir, venoit de ce que, quelques années auparavant, le gouverneur du Farsistan avoit demandé au cheik une certaine somme d'argent. Celui-ci s'en étoit excusé sur sa pauvreté : on lui donna ordre d'emprunter; et, pour lui ôter tout motif d'objection, on lui fit dire qu'une telle personne lui avanceroit l'argent. L'intérêt fut fixé par celui qui demandoit la somme. Le nasakchi-bachi étoit envoyé actuellement pour exiger le paiement du capital et des intérêts, qui s'élevoient ensemble à la somme de vingt-huit mille tomans, somme qui correspond à peu près à la même quantité de livres sterling. Pour sauver son autorité, et peut-être sa tête, le cheik essaya d'accommoder l'affaire, en offrant de payer cinq mille tomans à l'instant, et de donner des sûretés pour le reste : sa proposition fut rejetée. Le malheureux cheik fit aussitôt publier que ses effets, ses chevaux, ses mulets alloient être vendus : en peu de jours il leva cinquante mille piastres.

Il n'avoit pas tout-à-fait perdu l'espoir d'obtenir un arrangement moins rigoureux : il alla voir le khan, en se faisant accompagner des principaux habitans de la ville, et disposant une garde nombreuse de manière à ce qu'elle pût, au premier signal, voler à son secours. Le khan a juré de ne

pas inquiéter le cheik actuellement. Lorsque celui-ci demanda que ce serment fût indéfini, le khan répondit qu'il ne pouvoit pas répondre des ordres que lui enverroit son gouvernement. Deux jours après cette visite, nous vîmes un parti de quarante cavaliers arriver au camp du nasakchi-bachi; ils lui apportoient probablement les derniers ordres de sa cour.

Le 25 octobre, l'envoyé fut averti que le cheik et le khan viendroient le voir ensemble. Il fit dire qu'à cause de ses occupations, il ne pourroit pas les recevoir. Quelques instans après, nous entendîmes un grand mouvement parmi les domestiques; on dit que le cheik venoit d'être arrêté. A l'aide de nos lunettes, nous aperçûmes cet infortuné, les bras liés, entouré d'une vingtaine de cavaliers, et entraîné au galop sur la route de Schiraz. Il paroît que, se fiant au serment conditionnel du khan, il avoit accepté son invitation d'aller avec lui faire une visite à l'envoyé; il étoit sorti de la ville avec cinq hommes seulement. Il prit le khan en passant. A peine étoient-ils tous deux à cheval, que le khan cria à ses gens de le saisir, de le désarmer, et de l'emmener.

La consternation de la ville fut soudaine et générale. L'envoyé dépêcha M. Bruce pour s'informer de ce qui s'y passoit; les portes étoient fermées, les tours garnies de soldats. M. Bruce entra par le guichet, et fut témoin du trouble et de la désolation qui régnoient dans la ville. Les femmes et les esclaves du cheik s'embarquoient à

la hâte à bord de ses vaisseaux. Le visir Hadji Soliman faisoit aussi ses préparatifs pour s'échapper. Les boutiques étoient fermées, les rues encombrées de gens qui transportoient leurs effets au rivage; les femmes se frappoient la poitrine, et remplissoient l'air de leurs lamentations. Personne, à l'exception de ceux qui étoient sur les remparts, ne faisoit mine de vouloir se défendre; personne n'y songeoit. Chacun ne pensoit qu'à sauver sa petite fortune et l'honneur de ses femmes. L'alarme étoit la même hors de la ville. Les pauvres villageois accoururent tous à la Factorerie pour y trouver un asile. La cour et ses dépendances étoient remplies de femmes, d'enfans, de poules, d'ânes; nous n'apercevions autour de nous qu'une scène de détresse et de terreur.

M. Bruce, à son retour, fut envoyé au khan pour lui représenter les alarmes de la ville; il ajouta que sir Harford Jones espéroit qu'aucune personne attachée à sa légation ne seroit inquiétée. Le khan le reçut très-poliment, et le régala comme à l'ordinaire de café et de trois caleouns. Il instruisit M. Bruce du sujet de sa mission, qui étoit de se saisir du cheik, de son cousin, de son visir, et lui lut son firman qui contenoit d'abord l'ordre d'arrêter tous ces individus, ensuite l'injonction expresse de n'inquiéter en aucune manière les Anglais, de leur témoigner au contraire tous les égards possibles; puis des menaces, des châtimens sévères contre ceux qui contreviendroient à ces dispositions; enfin, la défense de faire le moindre

tort aux habitans de la ville ou de la campagne. Le khan assura, en son nom, M. Bruce de sa résolution à se conformer entièrement au firman, et se tournant vers ses gardes et les gens de sa suite : « Malheur, s'écria-t-il, à quiconque se rendra coupable de la moindre offense envers un Anglais, envers quelqu'un de ses domestiques, ou fera tort à ce qui lui appartient. » Il ajouta que le sort du cheik étoit une punition de sa conduite déloyale envers les Anglais (1), et jura qu'il n'avoit rien plus à cœur que de se concilier l'attachement de notre nation. Il dit enfin que dans la visite qu'il devoit faire dans la matinée à l'envoyé avec le cheik, son dessein avoit été de lire d'abord le firman à l'*elchi* (l'ambassadeur), et de le mettre à exécution sur la personne du cheik; mais que celui-ci lui ayant présenté une si belle occasion de s'acquitter de sa commission, il n'avoit pu y résister, ce qui l'avoit empêché de faire connoître d'avance le firman à l'envoyé.

On disoit que Mahomet Nebi-Khan, connu des Anglais pour avoir été ambassadeur de Perse à Calcutta, s'étoit fait nommer au gouvernement de Bouschir, moyennant la somme de quarante mille tomans (2).

---

(1) Quelque temps avant l'arrivée de la mission, le cheik avoit donné des sujets de plainte au brigadier-général Malcolm.

(2) Il étoit originairement mounshi, c'est-à-dire copiste et écrivain public. Sir Harford Jones, étant dans sa jeunesse à Bassora, apprit de lui à lire et à écrire l'arabe et le persan. Mahomet Nebi se mit ensuite à vendre des objets de peu de valeur au bazar

On arrêta dans ce moment le visir Hadji-Soliman qui alloit s'embarquer. Le khan avoit déclaré qu'il n'épargneroit Bouschir qu'autant qu'on lui livreroit le visir; alors le peuple empêcha ce dernier de s'enfuir, et le remit au khan; mais le cousin du cheik, compris aussi dans la proscription, réussit à s'échapper. Ici, de même qu'en Turquie et dans tous les Etats despotiques, le crime ou plutôt la disgrâce d'un individu, enveloppe toute sa famille et ses partisans.

Le lendemain matin Mahomet-Khan entra dans Bouschir, et en prit le gouvernement. La tranquillité se trouvoit si bien rétablie, que le bazar étoit ouvert. La proclamation du khan qui promettoit paix et sûreté aux habitans, les avoit rappelés dans leurs maisons, et la punition sévère qu'il infligea à un de ses gens pour avoir volé le turban d'un juif, fut plus efficace encore que ses paroles. Dans la matinée, nous fîmes une promenade à cheval jusqu'aux portes de la ville; nous y trouvâmes une réunion nombreuse d'hommes armés; mais ils y étoient dans le seul but d'apprendre les nouvelles, vraies ou fausses. Les visages brûlés du soleil, et les traits fortement dessinés des habitans

---

de Bouschir. Ce commerce lui ayant réussi, il fit peu à peu des affaires plus considérables qui ne furent pas moins fructueuses. Enfin, le roi de Perse ayant résolu d'envoyer une ambassade à Calcutta, il fut en état de se présenter comme plus fort enchérisseur pour être nommé. Cette mission lui avoit procuré une fortune immense. Cependant il se plaignoit sans cesse au roi de sa mauvaise étoile qui l'avoit porté à accepter ce poste où il s'étoit ruiné.

de cette partie de la Perse, donnoient à cette réunion un air caractéristique, digne d'occuper le pinceau d'un artiste. Quoique le premier sentiment de consternation fût apaisé, le peuple n'avoit pas encore repris ses occupations habituelles. Nous ne rencontrâmes pas, dans notre promenade, une seule femme occupée à porter de l'eau, ou un seul âne chargé de bois. Ce qui venoit de se passer étoit inouï, et excitoit la plus vive émotion dans tout le pays.

La ville étoit tranquille en apparence, mais les mesures prises par le khan contrarioient trop les habitudes des habitans, pour que son administration pût leur plaire. Quelques-uns des principaux négocians se disposoient à quitter le pays; chacun regardoit avec terreur les officiers de la police, faire leurs préparatifs pour donner la bastonnade, genre de punition usité en Perse. On opposoit à cette rigueur future, la douceur du gouvernement du cheik. Le khan exaspéra aussi les esprits par ses extorsions. Mahomet Jaffer, frère du gouverneur nommé, ayant reçu du khan une demande de ce genre, il ne se contenta pas de refuser; il écrivit aussi aux habitans de la ville de s'armer pour venger leur injure, et pour se mettre à l'abri de semblables exactions.

Peu de jours après, Mahomet Jaffer fut, en conséquence d'ordres nouveaux, proclamé gouverneur temporaire jusqu'à l'arrivée de son frère. On l'investit de sa dignité en lui ceignant un cimeterre. Il n'accepta cet honneur qu'avec une

répugnance qui n'étoit peut-être pas entièrement feinte. Lorsqu'on le complimentoit à cette occasion, il répondoit : « Vous voyez à quoi je suis arrivé à la fin ; rien n'y a fait, j'ai été obligé de ceindre ce cimeterre. » Cependant, du moment où il prit le gouvernement, il ne fut pas moins rigoureux que son prédécesseur, et donna la bastonnade sans miséricorde à ses nouveaux sujets.

Son règne ne fut pas de longue durée. Le 7 novembre, le khan l'arrêta, le mit en prison, et l'attacha au mur par une chaîne envoyée, disoit-il, expressément de Schiraz pour lui mettre au col, mais destinée réellement pour Hadji-Soliman, le dernier visir de Bouschir. On supposoit que la disgrâce de Mahomet Jaffer venoit de ce qu'il étoit soupçonné d'avoir favorisé la fuite du visir, qui avoit réussi à s'échapper par mer. Son châtiment devoit durer jusqu'à ce qu'il eût livré le fugitif, ou payé vingt mille tomans. Comme il étoit dans l'impossibilité réelle ou feinte de satisfaire à ces deux conditions, il resta en prison. A la fin pourtant il résolut d'essayer de s'emparer du visir; il se seroit même mis en voyage pour tenter l'entreprise, si la caution qu'il offroit pour assurer son retour, eût paru suffisante au nasakchi-bachi.

Sur ces entrefaites, Mahomet Nebi-khan, quoique peu affectionné pour son frère, n'eut pas plutôt appris sa catastrophe, que jaloux de l'honneur de sa famille, il ressentit vivement l'indignité du procédé dont on avoit usé envers Jaffer en le mettant à la chaîne. Il jura de ne pas reposer sa

tête, que celle de son ennemi ne fût coupée, et le premier acte de son crédit fut de faire réintégrer son frère dans sa place.

Pour donner une idée du caractère persan, je ne dois pas omettre la manière dont ce changement fut annoncé à Bouschir. Le messager qui apporta la nouvelle de la disgrâce du nasakchi-bachi, se présenta à Mahomet Jaffer, et lui dit : « Viens, il est temps de délier les cordons de ta bourse ; tu n'es plus ni marchand ni prisonnier, tu ne vendras plus de *dougari* (1), tu es gouverneur ; viens, tu dois être libéral, je t'apporte une bonne nouvelle. Si j'avois reçu l'ordre de te couper la tête, j'y aurois obéi avec le plus grand plaisir ; mais puisque je t'apporte de bonnes nouvelles, je dois recevoir de l'argent. » L'homme qui s'exprimoit ainsi, étoit un domestique ; celui qui l'écoutoit patiemment étoit le gouverneur de Bouschir.

Peu de jours après, Mahomet Jaffer nous fit une visite, et n'eut pas l'air de ressentir du tout l'indigne traitement qu'il avoit souffert. Ces gens sont tellement accoutumés à être témoins d'actes despotiques, qu'ils se familiarisent avec les violences que l'on exerce sur eux, considèrent tous les événemens d'un œil également indifférent, entrent en prison et en sortent, reçoivent la bastonnade, paient des amendes, et supportent des traitemens ignominieux avec une apathie qui ne

(1) Espèce de toile grossière.

peut naître que de l'habitude ou de l'opinion du fatalisme.

Le 4 décembre, le vice-gouverneur fut revêtu d'un *calaat* ou habit d'honneur, envoyé par le prince de Schiraz. Des salves d'artillerie annoncèrent la cérémonie de son investiture. Accompagné des personnages de distinction, et de toute sa garde, composée en grande partie de marchands et d'artisans de Bouschir, armés pour cette circonstance, le nouveau gouverneur sortit de la ville pour aller au-devant du *calaat*. Dès qu'il le rencontra, il descendit de cheval, et après qu'il eut fait des salutations, la personne envoyée par le prince de Schiraz pour accompagner le *calaat*, le lui présenta. Alors toute la troupe se rendit à cheval au lieu désigné pour l'investiture. On y porta le *calaat* en pompe sur un plateau entouré d'autres plateaux couverts de sucreries. On aida Jaffer à se défaire de ses vêtemens, et à revêtir ceux dont il étoit honoré. Ils consistoient en une veste de brocard avec une ceinture, et une autre veste bordée de fourrure. On évaluoit le tout à la somme de cent cinquante piastres; mais peut-être celui qui recevoit cet honneur étoit obligé de payer, soit en présens au porteur, et au prince, en témoignage de sa gratitude, la somme de mille tomans. Ensuite on fit lecture du firman; il contenoit les motifs qui avoient porté le prince à conférer un honneur aussi insigne à Aga Mahomet Jaffer : chacun des assistans s'empressa ensuite de féliciter Jaffer par un *monbarek-busched*, (que le bonheur vous accom-

pagne). Après quoi on fuma, on prit du café, on mangea des sucreries et des gâteaux; puis on monta à cheval, et l'on escorta le gouverneur jusqu'à la ville. Revêtu de son costume brillant, mais gênant, il y fit son entrée au bruit du canon et au milieu d'une foule qui le regardoit la bouche béante. Ainsi finit la cérémonie.

Ces honneurs furent conférés à Mahomet Jaffer, probablement par un effet du crédit de son frère, comme un dédommagement du traitement indigne qu'il avoit récemment éprouvé. Mais ce frère fit une action bien plus louable que de venger les torts soufferts par sa famille; son prédécesseur lui fut redevable de la vie. Lorsque le malheureux cheik eut été traîné à Schiraz et mené en présence du prince, on lui rappela tous ses crimes réels ou supposés; il fut jugé coupable de tous ceux qu'on lui imputa; ce qui enflamma tellement la colère du prince, qu'il ordonna de le décapiter à l'instant. Mahomet Nebi-Khan se jeta aux pieds du prince, et le conjura d'épargner la vie du cheik. Ce prince apaisé accorda la demande, mais commanda de faire perdre la vue au cheik. Son médiateur se jeta encore une fois aux pieds du prince, et sauva les yeux du malheureux. Le prince se contenta de faire mettre le cheik en prison.

En supposant que ces changemens de gouverneur aient pu exciter quelqu'intérêt parmi le peuple de Bouschir, tout cédera à la réflexion, que leurs nouveaux maîtres, quels qu'ils soient,

sont Persans, et que la domination des Arabes a fini. Ce sentiment n'a pas dû être un titre de recommandation pour les Arabes, auprès des successeurs de leur cheik. Un vieil Arabe que nous rencontrâmes, pêchant seul sur le rivage, nous peignit assez bien l'opinion générale de ses compatriotes : « Qu'est-ce que notre gouverneur? Il y a quelques jours, il étoit marchand au bazar; puis il a été notre gouverneur; hier on le mit en prison, la chaîne au cou; aujourd'hui il est de nouveau notre gouverneur : quel respect pouvons-nous avoir pour lui? Le gouverneur qui va arriver étoit, il y a quelques années, un pauvre scribe; et ce qui est pis, c'est un Persan. Il est clair que nous autres Arabes, nous sommes chassés, et que les Persans vont prospérer. »

CHAPITRE III.

Correspondance avec le Gouvernement persan. — Discipline européenne introduite à Schiraz. — Préparatifs militaires. — Lettre persane. — Derviches. — Conduite du Nasakchi Bachi. — Présens de la Cour au Gouverneur. — Mehmandar. — Arrivée d'un officier de Schiraz. — Description de sa suite. — On lui rend sa visite. — Cérémonies observées à cette occasion. — Fête du Bairam. — Récit de la prise et de la reprise du *Sylphe*. — Mort de M. Coare.

LES négociations étoient commencées : le lendemain de notre arrivée à Bouschir, sir Harford Jones avoit envoyé ses dépêches à Jaffer-Ali-Khan, qui remplissoit les fonctions d'agent anglais à Schiraz, et l'avoit chargé d'expédier celles qui étoient adressées au prince Ali-Mirza, gouverneur du Farsistan, à Nasr-Oalah-Khan, ministre de ce prince, et à Mirza-Cheffi, premier ministre, à Téhéran. Ces lettres exposoient simplement que le soussigné, envoyé extraordinaire du roi de la Grande-Bretagne, auprès du roi de Perse, étoit arrivé pour cimenter et augmenter l'amitié qui avoit si long-temps existé entre les deux pays.

Le 19 octobre, nous reçûmes la réponse de Jaffer-Ali-Khan ; il nous donnoit, entre autres,

de grands détails sur la campagne des Persans contre les Russes, objet le plus important de la politique actuelle de la Perse, et nous entretenoit de la sensation que cet événement avoit produite à Téhéran. Ces détails étant de peu d'intérêt pour des Européens, je les passerai sous silence, à l'exception d'une particularité qui tient au caractère national. Le roi, en conséquence du revers éprouvé par ses armes, avoit distribué des aumônes aux pauvres, ordonné de dire des prières dans les mosquées, et de lire la proclamation de vengeance contre tous les infidèles à la loi du Koran. On hâtoit en conséquence, à Schiraz, les préparatifs militaires; il est vrai qu'ils avoient en partie un but différent; les prisonniers russes qui se trouvoient dans cette ville, avoient reçu ordre de dresser les troupes persanes, levées et équipées à la russe. D'autres lettres que nous reçûmes le 23, et qui avoient mis deux jours et demi à nous parvenir, contenoient la suite des renseignemens relatifs à ce nouveau corps. Le prince étoit chargé de former un corps de jeunes gens robustes, de les faire raser s'ils avoient déjà de la barbe, et de les habiller à la russe. Il y avoit à Schiraz un autre corps de sept cents hommes, forts et dispos, venus du Bolouk ou district de Noor, dans le Mazanderan. Ils devoient de même être formés à la discipline russe, perdre leur barbe, avoir des fusils au lieu de mousquets, et prendre l'habillement complet des soldats russes. Mahomet-Zeky-Khan, et Cheik-Routa-Khan, étoient nommés

pour les commander. Les Jézirchi qui sont armés d'espingoles devoient aussi être habillés à la russe. Les Français, à cette époque, avoient le plus grand desir d'aller à Schiraz pour dresser les nouvelles levées ; mais le roi qui les avoit empêchés, dans une occasion antérieure, d'envoyer un résident à Bouschir, de crainte qu'ils ne s'aperçussent que la factorerie anglaise étoit encore en Perse, ne leur permit pas non plus, cette fois, de se rendre à Schiraz, de peur que les Anglais, à leur tour, ne découvrissent l'arrivée de leurs ennemis. On ordonna de construire de nouveaux affûts, d'après ceux des Russes, quoique ceux que l'on avoit déjà faits, d'après le même modèle, eussent éclaté au premier coup de canon. On commanda aussi de fabriquer cinq mille fusils; mais le prince, ayant éprouvé beaucoup de difficulté à faire exécuter une commande antérieure de deux mille, envoya chercher dans le Laristan trois mille mousquets, et le reste dans d'autres provinces, dans l'intention de leur faire subir à Schiraz les changemens nécessaires pour les convertir en fusils. On rassembloit aussi dans les magasins de Schiraz, des provisions de toute espèce. Le prince, par des motifs qui lui étoient personnels, hâtoit ces préparatifs. On avoit parlé avec tant d'emphase de son adresse à toucher, d'un coup de fusil, un but en courant au grand galop, et à fendre un âne en deux d'un coup de cimeterre, que le roi conçut le plus vif desir d'être témoin de ces exploits, et auroit appelé son fils à

la cour, si la crainte qu'il éprouvoit de voir revenir de l'Inde le général Malcolm à la tête d'une armée, n'eût pas rendu la présence du prince nécessaire dans la province où il commandoit. Celui-ci se préparoit sérieusement à marcher à Bender-Abassi, pour attendre l'arrivée des Anglais dans le golfe Persique (1).

Pour donner une idée de l'impression reçue par la cour de Perse, je dois ajouter, suivant ce que l'on dit, que des ordres subséquens, arrivés de Téhéran, enjoignoient aux princes d'adopter

(1) J'extrais littéralement de la lettre de Jaffer-Ali le passage suivant relatif au prince de Schiraz, pour donner un exemple de gaité persane. « Comme il est grand parleur et flatteur, il me » cajole beaucoup, et je lui rends la pareille. L'énorme pous- » sière qu'il y avoit le long de la route, ayant rendu ma face » et ma barbe poudreuses, ce qui me donnoit l'air blanc, le » prince me dit que ma barbe noire blanchissoit à son service; » je lui répondis que quiconque servoit *Khadmute Boozurk Whan* » (Son Altesse) acquéroit une face blanche pour l'éternité; un » proverbe des Persans nous apprenant que lorsqu'un homme » sert son maître avec zèle, son maître l'appelle *rou sefid* (visage » blanc), et que dans le cas contraire, il lui dit *rou sich* (visage » noir). » Ces deux expressions, très-communes dans le pays, indiquent, l'une l'honneur, l'autre la défaveur. Lorsqu'Amurat I institua les janissaires, un célèbre derviche prononça sur eux cette bénédiction : « Qu'ils s'appellent janissaires (*yengi cheris*, nou- » veaux soldats); que leur face soit toujours éclatante, leur main » victorieuse, leur épée tranchante; que leurs lances menacent » toujours la tête de leurs ennemis, et que partout où ils aillent » ils en reviennent avec un visage blanc. » *Voy.* Histoire de la Décadence de l'Empire Romain, par Gibbon, T. VI, p. 320 de l'édition originale in-4°. Il explique le texte par cette phrase latine, usitée chez les Romains, qu'il cite dans une note : *Hic niger est ; hunc tu, Romane, caveto.*

eux-mêmes l'uniforme russe. Abba-Mirza, prince de Taliz, s'étoit déjà conformé à cette mesure, et le prince de Schiraz, ainsi qu'une centaine de personnes de sa suite immédiate, se préparoient à imiter cet exemple. Nous apprîmes par des lettres du 10, qu'ils s'étoient montrés dans ce costume. La proposition que fit le sultan Sélim en Turquie, d'adopter l'habillement des troupes du Nizam-Gedid, fut le signal de la révolte des janissaires, et la cause directe du détrônement de ce prince. Mais la légèreté naturelle au Persan balance la rigidité primitive de leurs principes religieux, et les dispose, par le simple amour du changement, à admettre l'introduction des usages européens; essai qui porteroit les Turcs plus réfléchis au désespoir et à la vengeance, et les exciteroit à défendre le moindre de leurs usages, avec tout l'enthousiasme de la religion (1).

(1) Il ne sera pas hors de propos de faire mention d'un incident lié aux superstitions invétérées des Persans, qui eut lieu durant la première partie de notre séjour à Bouschir. Un derviche s'assit pendant plusieurs jours à la porte de la maison du résident, et ne la quitta que lorsqu'il eut arraché de l'envoyé un don de vingt roupies. Cette sorte de gens va d'un lieu à un autre, et leurs demandes étant autorisées par une longue habitude, ils exigent leurs droits partout où ils se trouvent *. M. Bruce me raconta qu'à son arrivée dans le pays, un derviche se présenta à lui, et lui

* Lord Teignmouth a, dans un Mémoire intéressant inséré dans les Recherches asiatiques, T. IV, p. 334, etc., fait mention d'une coutume semblable, le *dherna*, usitée dans une religion différente. « Les Bramines même, à Calcutta, ont trouvé le » moyen d'obtenir la charité ou leur nourriture de la part des Hindoux, en se plaçant » à la porte de leurs habitations, et déclarant qu'ils y resteront jusqu'à ce qu'on leur » ait accordé ce qu'ils demandent. » Les religieux mendians de l'Hindoustan s'assemblent quelquefois au nombre de cinq mille hommes.

Quoique la marche des négociations avec la Perse n'eût aucune connexion avec le change-

---

demanda dix piastres; sa requête ayant été refusée, il dit qu'il ne s'en iroit pas qu'il n'eût reçu cette somme. En conséquence il se posta à la porte, et se mit à répéter sans discontinuer ce mot, *hag*, *hag*, *hag*, avec un tel emportement, qu'il finit par en ressentir une espèce de frénésie qui donnoit à sa voix un ton épouvantable. Pour se débarrasser de cet horrible inconvénient, M. Bruce paya ce que le derviche avoit d'abord demandé. M. Monesty, résident de la compagnie à Bassora, fut assailli d'une manière plus terrible encore, et se défendit avec plus de persévérance, mais sans succès. Un derviche lui demanda cent piastres : refusé, il s'établit à la porte de M. Monesty, et y resta deux ans. Le résident fut enfin obligé de céder. M. Bruce m'apprit aussi le fait suivant, qui est bien plus curieux. M. Bankey, quand il étoit résident à Bouschir, fut un jour averti qu'un derviche desiroit lui parler. Croyant que c'étoit un de ceux qui courent le pays pour extorquer des dons, il dit de donner à cet homme quelques piastres suivant l'usage, et de le renvoyer. Alors on l'informa que, bien loin d'être un derviche du commun, cet homme étoit le *Peisch Namaz* (grand-prêtre) de Bouschir, et qu'il jouissoit parmi le peuple d'une considération égale à sa dignité. En conséquence, M. Bankey le fit entrer et le reçut très-poliment. Dans une seconde visite, le derviche fit tant de questions concernant Calcutta, M. Hastings et son procès, et d'autres sujets également extraordinaires dans la conversation d'un derviche, que M. Bankey lui dit franchement qu'il ne le croyoit pas musulman. Cette conjecture étoit bien fondée. Le *Peisch Namaz* avoua qu'il étoit Français, et qu'il s'appeloit Talamasch, qu'il avoit servi la compagnie anglaise sous M. Hastings, que des dégoûts lui avoient fait quitter Calcutta, et que depuis lors il avoit constamment voyagé. Il avoit parcouru l'Hindoustan tout entier et le Cachemir, résidé long-temps à Caboul, à la cour de Zemann-Chah, et traversé la plus grande partie de la Perse, se donnant en chaque lieu pour le plus dévot de tous les croyans. C'étoit un homme d'une intelligence rare; il connoissoit particulièrement tous les secrets de la politique des Afghans, et avoit acquis une connoissance si étendue et si correcte du langage de tous les pays qu'il avoit vus, que les habitans, doués de l'oreille la plus fine,

ment de maître de Bouschir, effectué par le nasakchi-bachi, lorsque nous étions dans les environs de cette ville, et qu'il existât par conséquent peu de relations politiques entre l'envoyé et cet officier, cependant, comme il étoit le représentant ostensible du gouvernement de Schiraz, nous eûmes avec lui quelques rapports. Avant de prendre le gouvernement de Bouschir, tandis que l'affaire

---

ne pouvoient trouver dans ses discours le moindre accent étranger. Il est vraisemblable que jamais Européen n'a autant vu de l'Asie, ou ne l'a vue avec autant de profit. De Bouschir il se rendit à Bahrein, où il fut aussi fait *Peisch Namaz*. De Bahrein il alla à Surate, où sa connoissance profonde des mœurs, des coutumes, des langages des nations différentes qui forment la population de cette ville, partagea les opinions sur son compte; Arabe, Persan, musulman de l'Hindoustan, chacun le réclamoit comme son compatriote. Talamasch, étant à Surate, s'adressa au gouvernement anglais de l'Inde, et lui communiqua entre autres ses notions sur les vues de la cour Afghane On ne fit pas à ses avis l'attention dont il les jugeoit dignes. Se trouvant ainsi sans espoir d'être de nouveau employé dans l'Inde, il s'embarqua pour l'île Bourbon. Il s'y associa avec une troupe d'aventuriers, arma un petit navire en corsaire, et fit voile pour la mer Rouge. Il y rencontra *le Léopard*, commandé par l'amiral Blanquet, qu'il prit pour un vaisseau indien. Il essaya en conséquence de l'aborder, mais il fut pris. On l'envoya à Bombay, d'où il se rendit de nouveau à l'île Bourbon. Depuis lors on n'a plus entendu parler de lui.

Il est extrêmement rare de voir des Européens réussir ainsi à prendre le caractère asiatique. J'ai connu en Turquie plusieurs renégats anglais; mais ils ne pouvoient jamais se déguiser suffisamment, pour qu'on pût les prendre pour des hommes nés dans l'islamisme.

Il est bon de savoir néanmoins que toutes les apparences faisoient regarder Talamasch comme étant né à Constantinople, à la vérité, d'un père français; mais dès sa tendre jeunesse, il n'avoit pas pris l'empreinte des usages européens.

qui l'amenait n'étoit pas encore terminée, nous n'eûmes guère à nous plaindre de lui ; mais postérieurement à cette affaire, il y eut dans la conduite du khan avec l'ambassade anglaise, quelque chose de l'insolence d'un homme nouvellement parvenu au pouvoir : plus d'une fois il fit dire qu'il alloit arriver chez l'envoyé, et très-fréquemment il manquoit à cet engagement ; une fois il arriva tout essoufflé, et dès qu'il se fut assis, il ôta son bonnet, et se mit à lire un papier qu'il tira de sa poche. L'envoyé lui demanda s'il lisoit un firman de la cour, qui l'obligeât à rester tête nue. Ce reproche le surprit, et l'envoyé ajouta que, représentant son souverain, il ne pouvoit souffrir que le khan se permît, en sa présence, des manières peu respectueuses, dont il s'abstiendroit devant ses égaux, et encore plus devant ses supérieurs. Le khan remit aussitôt son bonnet, et, tout confus, fit signe de la main, à ses gens, pour qu'ils se retirassent. Sir Harford commanda aussi à ses Persans de se retirer, et pendant que chacun quittoit l'appartement, le khan eut le loisir de réfléchir à la réprimande.

L'envoyé avoit eu d'autant plus de raison de prendre garde à une démarche peu respectueuse du khan, qu'il lui étoit arrivé dans la matinée, une lettre du prince de Schiraz, dont la forme et la teneur exigeoient quelque explication ; ce qui le mit dans la nécessité de remarquer que durant les négociations, la correspondance devoit être absolument, et sous tous les rapports, entiè-

rement libre, et il pria en conséquence le khan de notifier cette détermination au ministre du prince. Cette représentation eut sur-le-champ un plein succès, et les deux parties se conformèrent, dans leur correspondance ultérieure, à la marche tracée par ce discours.

Cet objet arrangé, on causa amicalement, et l'on rit de l'affaire du bonnet et de la tête nue. L'envoyé exprima son desir de mettre le khan à son aise, autant que cela seroit possible, à chaque visite; mais il réitéra la ferme résolution de ne supporter devant les domestiques et les étrangers, rien qui annonçât un manque d'égard. Le khan refusa de fumer, à cause du ramadan, mais il sortit l'air satisfait.

Dans un autre cas, cependant, il manifesta encore le même manque de respect, quoique ce ne fût probablement qu'un effet de son ignorance.

Le 30 octobre, il envoya un présent de fruits et deux chevaux, un pour sir Harford Jones, et l'autre pour le résident de la compagnie. Sir Harford renvoya aussitôt celui qui lui étoit destiné, afin de rappeler au khan, qu'il existoit une distinction à observer.

Le 8 novembre arriva, transporté sur quatorze mulets, le *balconah*, présent ordinaire, offert aux ambassadeurs. Voici les objets qui le composoient :

50 pains de sucre.

35 petites boîtes de confitures.

1 charge de jus de citron, comprenant 96 bouteilles.
23 bouteilles de jus d'oranges et autres espèces de sorbets.
22 bouteilles de conserves de diverses espèces.
4 charges de melons musqués.
1 charge de coins d'Ispahan.
1 demi-charge de pommes.
1 charge de grenades.
1 charge de vin, consistant en 39 bouteilles.

Ce présent étoit accompagné d'une lettre de Nasr-Oalah-Khan, ministre à Schiraz, remplie de complimens pour l'envoyé, et de questions relatives à sa santé; elle étoit confiée aux soins d'Aga-Mahomet-Ali, un des serviteurs du prince. L'envoyé lui fit un présent de cinq cents piastres. Les personnes en place profitent de l'occasion d'enrichir ainsi un de leurs serviteurs à qui ils ont quelque obligation, et à qui ils témoignent leur gratitude sans qu'il leur en coûte rien. Mais souvent un présent à porter devient l'objet d'un marché entre les gens de la suite de celui qui l'envoie, et peut-être cette commission est-elle achetée directement du grand personnage.

Le 13 novembre, nous apprîmes que la cour avoit nommé un *mehmandar* pour escorter l'envoyé à Téhéran. Un *mehmandar* est chargé de faire auprès d'un ministre étranger les fonctions d'intendant et de pourvoyeur. En Angleterre, on avoit donné sir Gore Ouseley, pour mehmandar à Mirza-Aboul-Hassan, lorsqu'il y résida

comme ambassadeur du roi de Perse; mais les fonctions de cet emploi en Angleterre, sont très-bornées, en comparaison de l'étendue qu'elles ont en Perse; ce qui vient de la différence de l'état social dans les deux pays. En Angleterre, on se procure tout avec de l'argent, et c'est même le seul moyen de se fournir de ce dont on a besoin. Malheureusement pour le peuple, la manière féodale de se pourvoir de tels ou tels objets, est en pleine vigueur en Perse. Le mehmandar, muni de la commission de son souverain, a droit d'exiger, dans chaque lieu où il passe, tout ce qu'il juge lui être nécessaire, en telle quantité que ce soit; et comme il n'y a point, ainsi qu'en Angleterre, de magasins sur la grande route, où l'on trouve ces objets, il faut les arracher du villageois. Quelquefois le firman du mehmandar, indépendamment des provisions et des voitures à lui fournir lors de son passage, spécifie aussi qu'on lui donnera de l'argent. Il n'est donc pas surprenant que l'homme à qui on donne cette commission, quoique étant généralement d'un rang élevé, passe pour acheter très-cher sa nomination. Le prix qu'il offre est proportionné à ce qu'il aura à exiger dans les campagnes. Le villageois gémit sous le poids qui l'opprime, mais il cherche en vain à y échapper; il a beau alléguer sa pauvreté; ce qui peut lui arriver de moins fâcheux est de recevoir la bastonnade.

On nous avoit donné un avis prématuré. Mahomet-Hassan-Khan, officier d'un haut rang, avoit été réellement envoyé de Schiraz, mais

pour une commission qui concernoit plus particulièrement l'envoyé. Le 19, on annonça qu'il alloit arriver à Bouschir. Comme indépendamment de la confiance du gouvernement dont il paroissoit jouir, par la nature de la mission qu'on lui avoit confiée, il occupoit un rang éminent, étant un des chefs de la tribu de Karagouzlou, une des plus nombreuses, des plus belliqueuses et des plus considérées de toutes celles qui relèvent de la Perse, le premier ministre de Schiraz écrivit à l'envoyé pour le prier d'envoyer à la rencontre de Hassan-Khan, la personne qui le suivoit immédiatement pour le rang. L'envoyé m'ordonna en conséquence d'aller recevoir Hassan-Khan : j'obéis, et je me fis accompagner de M. Bruce, du docteur Jukes et de M. Willock le cornette, avec dix cavaliers et cinq *chattars ;* ces derniers sont des coureurs qui, vêtus d'une manière bizarre, entourent le cheval d'un personnage de distinction; mais on donne aussi ce nom aux messagers à pied qui courent avec une célérité incroyable. Ayant fait un mille, nous rencontrâmes Hassan-Khan. Comme il avoit voyagé à la hâte, sa suite n'étoit pas nombreuse. Quand nous approchâmes de lui, notre petit escadron se forma en ligne à son passage : nous nous avançâmes l'un vers l'autre, et nous nous complimentâmes réciproquement. Nous revînmes tous ensemble, et je le présentai à l'envoyé qui le reçut assis sur un coin du sopha; mais il se leva lorsque Hassan-Khan s'approcha de lui. Nous étions tous plus ou moins parés en l'hon-

neur de notre hôte, et nous gardâmes nos chapeaux tout le temps que dura sa visite. Le Nasakchi-Bachi l'avoit déjà rejoint lorsque nous le rencontrâmes; et pendant qu'il étoit chez l'envoyé, le vice-gouverneur de Bouschir vint lui rendre ses devoirs: il s'avança vers lui, et lui prenant la main, la baisa. Hassan-Khan appliqua sa barbe et sa bouche contre le visage de Mahomet-Jaffer, et le baisa à la joue. Les manières de Hassan-Khan étoient aimables et modestes, et annonçoient la franchise d'un homme élevé dans les camps. Quand l'envoyé se fut informé de sa santé, ainsi que de celle du prince, du ministre, et successivement des autres personnes en dignité, il prit congé pour aller chez le vice-gouverneur où il devoit loger. Lorsqu'il entra dans Bouschir, on tira les canons posés aux portes de la ville; mais l'un d'eux ne put supporter le choc et sauta de dessus son affût; aussi, par crainte pour les portes et pour la tour, on ne tira pas la pièce de 68, placée dans la ville; appréhension qui n'étoit pas purement imaginaire.

Les gens de la suite de Hassan-Khan avoient, ainsi que lui, un air singulièrement lugubre. Leurs habits étoient d'une couleur sombre, leurs barbes très-noires, leurs bonnets de même couleur. Chacun d'eux avoit un mousquet, un sabre, une paire de pistolets, et toutes sortes d'objets accessoires, comme poires à poudre, gibernes, marteaux, etc.; de sorte qu'ils étoient complétement équipés. Le khan ne se distinguoit de sa suite, que parce qu'il avoit moins d'armes, et que l'on menoit devant

lui un *jedouk*, ou cheval de main. Les harnois de leurs chevaux sont très-simples en comparaison de ceux des Turcs. La têtière de la bride est ornée de petits morceaux d'or, d'argent ou de cuivre, mais il n'y a ni glands, ni chaînes, ni écussons, ni grains de métal comme chez les Turcs. Les chevaux n'ont pas de plaque brillante sur le poitrail, et les cavaliers des éperons éclatans et massifs. Le siége de leur selle est beaucoup plus étroit, et le derrière en est beaucoup moins élevé; le seul ornement d'une selle persane consiste dans un pommeau saillant doré ou argenté, et une housse, ou plutôt une espèce de tapis élégant, bordé d'une large frange.

Le lendemain, l'envoyé me chargea d'aller en son nom chez Hassan-Khan, lui rendre sa visite. Il logeoit dans la maison qui appartenoit au vice-gouverneur, et qui avoit précédemment été possédée par Hadji-Khelil-Khan, ambassadeur de Perse, tué par accident à Bombay. L'appartement où l'on nous fit entrer étoit très-gai, et beaucoup plus joli que je ne m'y attendois dans une ville telle que Bouschir; le plafond étoit supporté d'un côté par deux piliers, incrustés de miroirs, et qui le séparoient d'une cour remplie de domestiques. Au milieu de la cour, s'élevoit un oranger. Les parois de l'appartement étoient enduites d'un très-beau stuc blanc qui ressembloit au plâtre de Paris; tout à l'entour, de larges rideaux mettoient la compagnie à l'abri du soleil. Le khan étoit assis dans un coin. Ayant laissé nos souliers à la porte, nous

lui rendîmes chacun nos devoirs, et nous nous assîmes suivant notre rang. Dès que nous eûmes pris place, il vint à chacun de nous en particulier; et, nous faisant une inclination de la tête, il nous dit que nous étions les bien-venus (*khosch amedid*). Le vice-gouverneur vint ensuite, et se tint respectueusement à une petite distance. Il fut suivi par le gouverneur de Desti, petit district voisin, homme d'une physionomie rude, qui reçut le baiser du khan, et lui en donna un. Nous eûmes les caleouns, puis les herbes odoriférantes, et encore les caleouns. On ne parla guère, et nous ne fîmes presque autre chose que nous regarder. Deux ou trois Arabes entrèrent, le khan les salua d'un *khosch amedid*, pendant qu'ils s'asseyoient dans l'appartement. Il paroît que les Persans s'occupent beaucoup de mesurer les distances où ils se tiennent les uns des autres dans les visites, et que la science des complimens est la seule dont ils fassent parade dans leurs réunions, si les visites de cérémonies, les seules dont nous avons été témoins, peuvent donner une idée des usages de la nation ou de l'état de la société.

Quand un Persan reçoit la visite d'un supérieur, il se lève à la hâte, et reçoit son hôte presqu'à la porte de l'appartement. Lorsqu'un de ses égaux entre chez lui, il se lève et reste debout; mais, pour un inférieur, il fait seulement le geste de se lever. Quand un homme éminent parle, la formule de respect persane n'est pas aussi servile que celle de l'Inde. L'Indien, en écoutant, joint

les mains, les place sur sa poitrine, fait des inclinations profondes, et ne dit mot. Les visites en Perse ne se reçoivent pas avec autant de luxe qu'en Turquie; on n'y a ni sophas ni coussins; on est assis sur une natte ou un tapis, et l'on n'a rien pour s'appuyer, à l'exception des mains, ou, dans l'occasion, d'un mur, seul moyen de se soulager de la position incommode des jambes. Le désagrément de cette posture, telle que la requiert la politesse la plus recherchée, ne peut guère se comprendre, à moins qu'on ne l'ait éprouvé. On doit rester assis sur les talons accroupis sous les cuisses, à la manière des chameaux. Ce raffinement de bel usage nous fut impossible; nous pensâmes qu'il y avoit déjà beaucoup de mérite de notre part à rester assis les jambes croisées, à la manière des tailleurs. En présence de son supérieur, le Persan reste assis sur ses talons, il croise les jambes devant son égal, et se tient d'une manière quelconque devant son inférieur. Le temps pendant lequel un Persan peut ainsi demeurer sur ses talons, sans se fatiguer, paroît très-extraordinaire à un Anglais qui n'en a pas l'habitude; car cela dure quelquefois une journée entière; souvent même pendant le sommeil. Ils ne songent jamais à changer de posture, et de même que les autres Orientaux, ils regardent notre manière d'être si opposée à la leur, à cet égard, comme aussi singulière que leur immobilité nous le paroît. Quand ils nous voient promener de long en large, nous asseoir, nous lever, nous mouvoir en tout sens, ils s'ima-

ginent souvent que les Européens sont tourmentés par quelque mauvais esprit, ou que c'est une manière de réciter nos prières.

Avant la fin de notre visite, il fut convenu que le khan enverroit dans la soirée, les lettres qu'on lui avoit remises pour sir Harford Jones, et que le lendemain il viendroit pour avoir avec lui une conférence particulière, et lui faire ses communications verbales.

Le ramadan étoit passé; la nouvelle lune qui en indique la cessation avoit été aperçue la veille au coucher du soleil. Les navires à l'ancre tirèrent le canon à cette occasion, et le matin du jour de notre visite, le bairam fut annoncé par une décharge d'artillerie. Un concours nombreux, ayant à sa tête le peisch-namaz, alla faire sa prière sur le rivage de la mer; quand elle fut terminée, le bruit du canon retentit de nouveau. Lorsque nous sortîmes à cheval de la maison du khan, nous traversâmes une foule de tout âge et de tout sexe, vêtue de ses plus beaux habits; chacun célébroit la fête par toutes sortes de divertissemens. Parmi les jeux, j'en aperçus un qui ressembloit au jeu de bague des foires d'Angleterre, si ce n'est qu'il consistoit dans une machine beaucoup plus grossière; elle étoit composée de deux siéges en cordes, suspendus comme des balances, chacun à l'extrémité d'une pièce de bois posée sur un gros poteau fixé en terre. Des hommes faits s'étoient entassés comme des enfans sur ces siéges, et s'amusoient à se faire tourner en rond,

par le mouvement qu'un pauvre arabe, maître de cette machine, lui imprimoit, en y employant toutes ses forces.

La fête du bairam commence successivement dans chaque saison de l'année; car, pour leur année, les Persans, de même que les autres mahométans, se servent de mois lunaires. Lorsque le ramadan, ou mois de jeûne, qui précède le bairam, arrive en été, rien de plus pénible, car les gens même occupés aux travaux les plus rudes ne peuvent prendre aucune espèce de nourriture depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, dans les plus longs jours de l'année: leurs jours se comptent d'un coucher du soleil à l'autre; mais leur subdivision du temps varie, ainsi que celle des Hindoux et des musulmans de l'Inde, suivant que les jours naturels sont plus ou moins longs. Pour calculer la fin du jeûne et le commencement du bairam, ils se servent rarement d'almanachs; voilà pourquoi il arrive fréquemment que cette fête est célébrée deux jours plutôt, ou retardée de deux jours dans différentes parties du pays, parce que l'état de l'atmosphère permet d'apercevoir la nouvelle lune dans un canton, tandis qu'il la cache dans un autre.

Le 21 novembre, Hassan-Khan vint, suivant sa promesse, voir l'envoyé. On envoya à sa rencontre un détachement de la garde. Quand les cérémonies accoutumées furent terminées, l'envoyé l'emmena dans un appartement voisin, où leur conférence dura quatre heures. En partant,

Hassan-Khan fut accompagné de la même escorte, à laquelle il fit un présent de cinquante sequins. La conférence avoit été satisfaisante, et à dîner, l'envoyé nous annonça que nous pouvions terminer les préparatifs de notre voyage pour Téhéran. Cependant, par l'effet d'une légèreté assez ordinaire dans la diplomatie de l'Orient, le khan refusa, deux jours après, de signer, au nom du gouvernement persan, la note des conditions dont il étoit convenu avec l'envoyé, lors de leur conférence; et, à dix heures du soir, le vice-gouverneur et les deux mounschis vinrent nous trouver. Ils nous quittèrent après avoir long-temps débattu l'objet en litige. Le lendemain matin, l'affaire fut arrangée définitivement à la satisfaction de tous les partis, lorsque le khan, avant de retourner à Schiraz, fit sa visite d'adieu à l'envoyé.

Les premières dépêches de Jaffer-Ali nous apprirent qu'aussitôt après son retour à Schiraz, Hassan-Khan s'étoit présenté devant le prince, à qui il avoit parlé pendant sept heures, sans discontinuer, de l'envoyé, et de son mérite. Jaffer-Ali ajoutoit que lui-même avoit dîné avec le premier ministre du prince, et qu'ils s'étoient entretenus du même sujet jusqu'à deux heures du matin. Après être convenus que, par la marche de la négociation, ils s'étoient tous deux rendus immortels, ils allèrent prendre du repos. Le lendemain matin, le ministre, en nommant un mehmandar pour l'ambassade, demanda à Jaffer-Ali le moudjehlouk, ou présent accoutumé, et reçut un shawl de Ca-

chemire. Quant à la politique générale, les dépêches rapportoient que les Russes avoient repris les hostilités.

Le mehmandar annoncé dans cette missive étoit Mahomet-Zeky-Khan, chef de la tribu de Noury, un des corps formés suivant la nouvelle méthode, homme qui jouissoit d'un grand crédit à la cour de Téhéran, et que le roi venoit d'élever à la dignité de khan : on ajoutoit qu'il lui avoit été accordé des appointemens plus considérables que ceux qui jusqu'alors avoient été donnés au mehmandar d'un envoyé anglais; et, pour fournir une nouvelle preuve de la considération que l'on avoit pour l'ambassade de notre souverain, Jaffer-Ali ajoutoit que le prince avoit préparé pour lui, en sa qualité d'agent anglais à Schiraz, un magnifique habit d'honneur; mais, craignant que ce signe de distinction n'excitât de la jalousie contre lui, il avoit trouvé moyen de le refuser. Cependant le prince, déterminé à lui conférer une marque éclatante de sa faveur, lui avoit donné un shawl qui faisoit partie de ceux qu'il portoit à sa tête, ainsi qu'un jeune et superbe cheval arabe, qui lui avoit été envoyé en présent par le gouverneur de Chobi. Jaffer-Ali avoit si bien gagné la confiance des deux parties occupées à négocier, que sir Harford Jones, à la clôture des préliminaires qui venoient d'être arrangés, lui expédia une patente qui le constituoit agent des affaires britanniques à la cour de Schiraz.

On doit se rappeler que *la Néréide*, *le Saphir*

et *le Sylphe* étoient partis ensemble de Bombay, le 12 septembre. *La Néréide* arriva la première à Bouschir; *le Saphir* y aborda le 18 octobre au soir. Les navires arabes que nous avions rencontrés à la hauteur du cap Verdistan, y étoient arrivés le même jour à midi. Mais *le Sylphe* qui avoit à bord le secrétaire persan et une partie des présens, ne paroissoit pas. Nous n'avions pas vu ce bâtiment depuis le surlendemain du jour où nous avions ensemble quitté Bombay. Le 29 octobre arriva *le Nautile*, vaisseau garde-côte de la compagnie des Indes, parti de Bombay le 22 septembre; il n'avoit pas vu *le Sylphe*, ni appris directement de ses nouvelles; mais les circonstances de sa traversée nous préparèrent à supposer les événemens les plus fâcheux. *Le Nautile* avoit été attaqué, à la hauteur de la Grande-Tombe, dans le golfe Persique, par les pirates Joasmi. Il n'avoit d'abord aperçu que trois de leurs navires; mais à un coup de canon, il en parut un quatrième, et tous arrivèrent sur *le Nautile*, deux à l'avant, deux à l'arrière; ils étoient remplis de monde. Le nombre de ces forbans se montoit peut-être à six cents, tous armés de sabres et de lances; en proférant leur invocation religieuse, ils lancèrent leurs armes contre le vaisseau; lorsque l'on se battit de plus près, ils continuèrent leur feu pendant vingt-cinq minutes, et tuèrent le maître d'équipage du *Nautile*.

M. Loane a publié dans l'Inde, un Essai très-intéressant sur ces pirates; cet auteur avoit été

leur prisonnier ; il est par conséquent inutile de rien ajouter sur leur compte, sinon que leur repaire principal est à Roselkeim, sur la côte d'Arabie, dans le golfe Persique. Un autre chef de cette horde, mais tributaire du premier, réside à vingt-cinq milles de Roselkeim, à Egmaun, dans l'O. S. O. du cap Mossoldom, où ces forbans ont une pêche de perles très-lucrative. Cet article, réuni à la vente des objets que leur ont procurés leurs pirateries, compose le principal commerce de cet endroit. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans de plus grands détails, pour prouver que l'honneur de notre pavillon et l'intérêt de notre commerce dans l'Inde exigent la destruction de ces pirates. Leur flotte, forte d'environ cinquante bâtimens réunis dans le port de Roselkeim, en sort pour s'emparer des navires anglais, ainsi que de ceux des naturels du pays, et répand la terreur dans tout le golfe Persique.

Le rapport fait par *le Nautile* engagea l'envoyé à prier le capitaine Davis, commandant *le Saphir*, de faire voile pour l'entrée du golfe, afin de mettre *le Sylphe* en sûreté, s'il étoit possible. Le 6 novembre, il arriva un bateau de Roselkeim. Lors de son départ de ce lieu, on ne savoit pas que *le Sylphe* eût été pris; mais trois jours après, un autre bateau, venant du même lieu, annonça que quatre navires, dont un portant un nabab, avoient été pris. Nous reconnûmes aussitôt, à cette désignation, le malheureux secrétaire persan, que son habit brillant avoit fait prendre pour un nabab

par les pirates. Le lendemain, nous reçûmes sur cet événement des détails plus circonstanciés, qui nous convainquirent que le navire pris étoit *le Sylphe ;* mais ils ajoutèrent qu'un grand navire de Bouschir, que nous reconnûmes aussitôt pour *la Néréide*, étant arrivé au milieu de l'action, avoit repris au pirate le bâtiment capturé, après avoir coulé à fond un des pirates, dont l'équipage composé de trois cents hommes avoit presque totalement péri. Les pirates perdirent aussi dans la mêlée Sal-Ben-Sal, un de leurs chefs principaux. La mort de l'individu le moins important de leur tribu suffit pour provoquer de leur part une déclaration de guerre; mais la destruction d'un nombre aussi considérable des leurs tendroit à décourager le reste plutôt qu'à l'animer; et jamais la tribu ne se hasarderoit, probablement, à s'approcher d'un bâtiment anglais. Les pirates, en effet, étoient tellement accablés par cet échec, que peu de jours après, un navire arabe, commandé, à la vérité, par un Anglais, tombé au milieu de leur flotte, se voyant dans l'impossibilité de combattre ou d'échapper, courut sur eux, pour leur faire croire qu'il vouloit résister. Tous prirent la fuite.

Enfin, le 26 novembre, *la Minerve*, bâtiment garde-côte de la Compagnie, commandé par le capitaine Hopgood, arriva ayant à son bord le secrétaire persan; comme celui-ci avoit beaucoup de connoissances à Bouschir, la nouvelle de sa détention y avoit occasionné de grandes inquié-

tudes parmi ses amis, qui avoient fait dire à la mosquée des prières pour sa délivrance. Voici ce que le secrétaire a raconté :

Tandis que les pirates faisoient la même route que *le Sylphe*, ce navire aperçut *la Néréide* qui venoit à lui; lorsque la frégate fut arrivée près du *Sylphe*, elle mit en travers; mais voyant qu'il ne lui envoyoit pas son canot, elle fit servir, et continua sa route. Lorsqu'elle fut à une certaine distance, deux *dows* des pirates se dirigèrent sur *le Sylphe;* le secrétaire persan avertit le capitaine de ne pas laisser approcher les *dows;* mais celui-ci ne tint compte de cet avis, déclarant qu'ils ne le toucheroient pas. Cependant les *dows* vinrent si près du *Sylphe*, qu'il n'eut que le temps de leur tirer un coup de canon, et de faire sur eux une décharge de mousqueterie, avant qu'ils vinssent à l'abordage, et que leur équipage se précipitât dans son navire en nombre supérieur au sien. Il est inutile d'entrer dans un détail circonstancié de l'affaire. Le Persan, quoique caché dans un coin où il s'étoit réfugié, fut en état de dire positivement, que pour premier acte de possession, les Arabes jetèrent de l'eau sur le navire pour le purifier; qu'ensuite, ils procédèrent de sang-froid au massacre des gens de l'équipage qui étoient sur le pont, ou qu'ils purent découvrir. Ils les amenèrent l'un après l'autre par le passe-avant, et dans le délire de leur fanatisme barbare, ils leur coupèrent la gorge comme à des victimes offertes en sacrifice, s'écriant *akbar*, lorsque l'on en égor-

geoit une, et *allah il allah*, lorsqu'elle tomboit. Ils avoient, en une heure de temps, égorgé vingt-deux personnes, et alloient avec des lumières en chercher d'autres, lorsqu'ils furent surpris par un boulet de canon qui, parti de *la Néréide*, traversa *le Sylphe*. Le capitaine Corbett, s'apercevant du malheur arrivé au *Sylphe*, avoit aussitôt serré le vent, et quoiqu'il fût très-loin au vent, le coup de canon porta. Les Arabes se jetèrent aussitôt dans leurs *dows*, et le cœur élevé par leur succès et par le sang qu'ils avoient répandu, ils se dirigèrent sur *la Néréide*. Dès que le capitaine Corbett eut reconnu qu'ils venoient à lui, il cessa son feu. Le Persan nous dit qu'il avoit vu les *dows* venir si près de la frégate, qu'ils avoient pu commencer leur attaque en lançant, à leur ordinaire, des pierres à bord. *La Néréide* ne répondit pas, et attendit que les *dows* fussent bord à bord avec elle; alors elle leur lâcha deux bordées terribles; il ajouta qu'un des *dows* avoit sur-le-champ disparu, et que l'autre n'avoit pas non plus tardé à être englouti. Les deux équipages, en coulant à fond, s'étoient écriés, *allah!* par trois fois; il ne s'étoit échappé que neuf hommes, qui avoient à l'avance pris la fuite dans un canot. *Le Sylphe* fut conduit à Mascat, où le secrétaire s'embarqua à bord de *la Minerve* (1).

---

(1) Ce rapport vient d'un Persan. Il ne sera donc peut-être pas hors de propos de lui comparer l'exposé des mêmes faits, tiré du journal de bord de *la Néréide*:

Jeudi, 21 octobre 1808.

« A neuf heures du matin, vu deux dows, avec pavillon arabe,

La légation, après avoir recouvré le secrétaire persan, fit une perte bien difficile à réparer. Le 19 novembre, *le Bénarès*, bâtiment garde-côte de la Compagnie, qui nous apportoit nos tentes, les présens et une partie de nos gardes, arriva de Bassora, et mit à terre à Bouschir, M. Coare, traducteur persan et latin. Sorti de Bassora avec une fièvre qui le minoit, ce savant, après avoir langui quelques jours sans douleur apparente, mourut le 30 du même mois. Il étoit jeune encore, tout le monde en parloit avec éloges; ses talens faisoient beaucoup espérer, et il avoit devant lui une perspective agréable. Il fut enterré

---

gouvernant sur nous. A 1 h. 30 m., vu une voile dans le S. S. E. A midi, le navire nous dépasse; on reconnoît que c'est la goëlette de la Compagnie, *le Sylphe*. Après midi, joli frais, beau temps. A une heure et demie, observé que les dows serrent le vent et abordent la goëlette. Mis nos bonnettes et serré le vent pour leur donner chasse. Les dows avoient alors pris la goëlette à la remorque. Couru de temps en temps des bordées pour venir au plus près. A quatre heures, arrivé à portée du canon; commencé à tirer. A quatre heures et demie, observé que le grelin de remorque de la goëlette étoit coupé, nous avons supposé que c'étoit par nos coups de canon. Continué à tirer sur les dows. A cinq heures et demie, nous abattons les vergues d'une des dows. A six heures, tiré à toute volée : observé que la goëlette faisoit des signaux de détresse, et tiroit le canon. L'équipage du dow dont les vergues étoient abattues, le quitta et alla sur l'autre. Continué à tirer à portée de fusil, avec de la mitraille, et à faire feu de mousqueterie. Hélé à diverses reprises, sans recevoir de réponse. A huit heures, cessé le feu; les dows couloient à fond; gouverné sur la goëlette. A neuf heures, mis en travers, et envoyé un canot au commandant. Etant grièvement blessé, il donna le commandement de la goëlette au lieutenant C***. Il revint avec un cipaye blessé aussi très-dangereusement. »

dans le cimetière des Arméniens, sans avoir été mis préalablement dans un cerçueil, parce que les planches sont si chères à Bouschir, que l'on eût peut-être profané sa sépulture pour dérober le bois qui auroit renfermé son corps. L'envoyé, suivi de tous les membres de la légation, ainsi que des soldats européens et des cipayes, accompagna le convoi. Je lus les prières consacrées aux services funèbres, entouré d'une foule de Persans et d'Arabes réunis, pour être témoins de la cérémonie. Tous parurent prendre part à cette scène touchante. Rien de plus propre à donner une idée favorable de notre caractère, que les actes de dévotion et les pratiques religieuses : quand même ce ne seroit pas notre devoir comme chrétiens, nous devrions nous y conformer, pour produire une influence avantageuse à notre pays. Jamais nous n'avons négligé de faire le dimanche le service divin; nous n'avons pas souffert non plus qu'on vînt nous interrompre dans nos dévotions, et nous avons employé tous nos efforts pour imprimer aux naturels du pays une idée convenable de la sainteté du dimanche.

CHAPITRE IV.

Administration des Gouvernemens en Perse. — Le Farsistan, le Mekran. — Les Balouches. — Côtes du golfe Persique. — Isles. — Pêche des perles. — Bouschir. — Situation et description de cette ville. — Commerce. — Aspect. — Ruines de Reschir. — Halila. — Rade de Bouschir. — Eau. — Température. — Salubrité. — Femmes de Bouschir. — Superstition. — Animaux du Daschtistan. — Chevaux. — Chiens. — Renards blancs. — Bêtes sauvages. — Faucons. — Jerboises.

Considérée sous le rapport historique, la Perse nous intéresse peut-être plus que tous les autres états de l'Asie, à cause de ses liaisons plus étroites avec les destinées de l'Europe. La position géographique de ce royaume ne mérite pas moins de fixer l'attention, car ses limites déterminées et fortifiées par de hautes montagnes que l'on ne peut franchir que par des passages d'un accès très difficile, présentent des objets saillans et bien marqués dans la géographie générale de l'Asie. Nous n'avions vu que la chaîne méridionale de ces hauteurs; rien de plus tranché que leur forme escarpée qui les fait juger inaccessibles, tout le long du rivage, depuis le cap Jask, jus-

qu'à l'extrémité la plus reculée du golfe. La petite plaine du Daschtistan, où est située Bouschir, qui semble avoir empiété sur la mer, est la portion la plus considérable de terrain uni, le long de cette côte. Sa vue soulage l'œil fatigué de la suite continuelle de terres hautes et arides; mais au-delà de ces montagnes, l'on rencontre fréquemment des plaines étendues, bornées par une seconde rangée de terrains élevés qui couvrent de même parallèlement à la côte; c'est ce que l'on voit au-delà de Congoun : et dans notre voyage à Schiraz nous avons trouvé successivement des plaines d'une élévation considérable, mais séparées de même les unes des autres par des rangées alternatives de terres plus hautes. La plaine de Merdast, au-delà de Schiraz, est la Perse creuse de la géographie ancienne. Ces grandes inégalités de surface produisent naturellement une variété analogue du climat.

L'administration des provinces de Perse est confiée à présent à des princes. La juridiction du prince Hosseim-Ali-Mizza, un des fils du roi, est très-étendue : elle comprend, sous le nom général de Farsistan, non-seulement la province dont la capitale étoit Schiraz, qui par suite devint celle de la Perse, et comme telle l'est encore des gouvernemens réunis sous ces princes; mais aussi le Laristan au sud, et le Bebehan au nord-ouest. Toutes ces provinces, de même que le Farsistan, avoient autrefois leurs beglierbeys particuliers.

La partie brûlante et déserte du Farsistan, dé-

signée par sa dénomination actuelle, s'appelle le Germesir, terme générique, pour désigner un pays très-chaud. Il est aisé à reconnoître dans les noms anciens de Germania, Kermania, ou Carmania. Les confins de la Perse, de ce côté, consistent dans une région impraticable, située entre le Germesir et le Mekran. La Perse se vantoit jadis de n'avoir pas pour limite un fleuve chétif ou une ligne imaginaire, mais des rangs de montagnes inabordables, ou des déserts d'un accès non moins difficile. Il est peu vraisemblable que la partie maritime perde de son prix, comme frontière, en devenant plus cultivée et mieux habitée. Malgré les travaux les plus assidus, on tire si peu de parti du sol, qu'aucun gouvernement ne feroit de grands efforts pour étendre son autorité sur des cantons aussi peu profitables. Chaque siècle a rendu témoignage à la barbarie permanente des habitans, suite de la stérilité inaltérable du sol. Le Balouchistan, ou le pays des Balouches, la partie la plus déserte de la côte, commence vers Minou (1), à l'ouest du cap de Jask. Ce pays est à peu près le Mekran des géographes. Jadis ses habitans étoient soumis à la Perse, mais ils ont reconquis l'indépendance propre aux Arabes, et forment des communautés errantes, sous le gouvernement de leurs cheiks, dont deux, notamment, ont une espèce de prééminence sur les

(1) Mina de d'Anville.

autres. Ils conservent pourtant quelques liaisons de commerce avec la Perse, et l'on voit accidentellement un Balouche venir vendre à Bouschir ses chétives marchandises, consistant principalement en nattes, ouvrage de ses mains. Un de leurs cheiks réside à Guadel, sur la côte de Makran. D'après le rapport fait par un Balouche au capitaine Salter, il existe dans l'intérieur un roi très puissant; mais il m'est impossible de dire, d'après les mêmes renseignemens, s'il est de la même race que les Balouches. Ils sont continuellement en guerre les uns contre les autres, ou bien se louent comme soldats aux divers petits états des côtes du golfe. Plusieurs gardes du cheik de Bouschir, sont des Balouches, de même que les cipayes des bâtimens arabes.

Leur religion est le mahométisme : comme tous les musulmans de l'Inde, ils sont sunnites; mais ils ont peu de moyens de conserver la pureté de leur croyance, et leur ignorance leur a fait confondre leurs dogmes religieux avec ceux d'une origine bien différente; une certaine analogie de barbarie a confondu dans une classe commune l'Afghan, le Seik et le Balouche. La coutume de porter la barbe entière, ou simplement des moustaches, un animal ou un mets quelconque regardés comme souverainement impur, quelque différence insensible dans les opinions, distinguent peut-être un de ces peuples de son voisin; mais ils sont parfaitement identiques par leurs mœurs farouches et grossières. Ceux qui habitent le long

de la côte, vivent encore presque exclusivement de poisson, comme au temps de Néarque. L'on m'a dit cependant qu'ils ne construisoient plus leurs maisons avec de gros os de poisson; il est possible que le marsouin, peut-être la baleine d'Arrien, soit encore abondant sur ces côtes. L'envoyé se souvint d'avoir vu précédemment à Bouschir un chien d'une taille énorme, qu'un Balouche avoit donné à M. Galley, résident à cette époque; cet homme ajouta que les montagnes qui s'étendoient vers son pays étoient très-hautes. Son chien sembla confirmer cette assertion, car un poil épais et floconneux le défendoit contre le froid de son pays natal.

Quoique les Balouches ne s'avancent pas beaucoup dans le golfe, les Persans n'occupent pas entièrement les côtes de leur propre pays; elles sont peuplées en grande partie par des familles arabes. Le Daschtistan qui s'étend du cap Bang à la plaine de Bouschir, a, jusqu'à ces derniers temps, été gouverné par des cheiks de cette nation; le district de Dasti, le long de la côte, depuis Bouschir jusqu'au dessous de Congoun, est toujours soumis à leur domination; et le cheik arabe de Congoun, dont le territoire est contigu, jouit d'une espèce d'indépendance.

A Tahrie, port au-dessous de Congoun, on voit des ruines considérables, et des morceaux de sculpture couverts de caractères persépolitains. Les marques de reconnoissance pour entrer dans le port, sont deux espaces blancs, sur le sommet

d'une montagne. Les habitans du pays disent que ces taches sont l'ouvrage des hommes, et la tradition ajoute qu'autrefois elles étoient couvertes de verre. La réflexion des rayons du soleil rendoit cet objet visible à une grande distance en mer, et guidoit le navigateur pour entrer sûrement dans le port. On dit qu'il y reste encore du verre. Parmi les ruines de la ville, on voit deux puits très-profonds, et des écuries pour cent chevaux, creusées dans le roc. J'ai appris qu'un des agens de la compagnie des Indes s'étoit assuré par lui-même de l'existence de ces ruines.

A Kharrac, lieu situé plus bas, en descendant le golfe, entre le cap Sertes et le cap Bostion, il existe une ville possédée autrefois par les Danois; il est singulier que les habitans qui prétendent descendre de cette colonie européenne, conservent un teint blanc et des cheveux blonds; signes que l'on peut regarder comme venant à l'appui de la tradition relative à leur origine. La même nation avoit aussi un établissement dans une baie profonde, près de Mosseldom; le fort existe encore aujourd'hui. On treuve au cap Bostion une mine de cuivre, exploitée autrefois par les Portugais; ils y bâtirent un fort que l'on y voit encore; mais la mine est abandonnée et presqu'entièrement oubliée. Il y a quelques années, M. Bruce, étant prisonnier chez les Arabes de cette partie de la côte, apprit qu'immédiatement derrière la rangée de montagnes qui borde ce rivage, une rivière, venant de Schiraz, coule vers Gomron; c'est sans doute

le Bendemir, qui, conformément à d'autres rapports, est tracé comme ayant son cours vers Gomron, mais comme se perdant dans les sables. Khoresser (1) est le nom d'une petite rivière qui se jette dans la mer, au-dessous des *Oreilles d'âne*, et sur les bords de laquelle est située la ville de Tangistoun. A l'embouchure de cette rivière, on trouve une petite île formée par les sables que le courant a charriés. Ces détails conviennent parfaitement à l'Hieratemis d'Arrien. Il n'existe pas aujourd'hui de torrent dans l'endroit indiqué par le docteur Vincent, pour être *Podargus;* mais j'ai su du docteur Jukes et de M. Bruce, qu'à Harem, à trente milles dans l'intérieur des terres, sur la pente des montagnes, à l'est, on trouve un courant d'eau qui se fraye un chemin jusqu'à la mer; ce qui s'accorde peut-être avec la position exigée.

Les îles du golfe Persique ont beaucoup perdu de leur célébrité politique. Ormus, la plus aride de toutes, car son sol n'est composé que d'une terre imprégnée de sel et de soufre, présente toujours ses réservoirs voûtés, qui fournissent de bonne eau aux besoins des bâtimens, et conservent la réputation de ne tarir jamais. Dans l'île de Kenn, s'il faut en croire les habitans, on trouve, après les pluies, des paillettes d'or dans le lit des torrens. Bahrein, possédée aujourd'hui par les Wahabis, est encore remarquable par les sources d'eau

(1) Couser de Thevenot.

fraîche qui sortent du fond de la mer, et dont les Arabes se servent pour procurer de l'eau à leurs bâtimens, en plaçant sur le lieu où ils sondent, un vaisseau auquel est adapté un syphon. Le capitaine Skeine, qui commandoit un navire arabe, dit à quelqu'un qui m'a rapporté ces détails, qu'il avoit tiré de l'eau à la profondeur d'une brasse. Ces sources soumarines s'étendent tout le long de la côte d'Arabie, sur le golfe Persique. L'île de Kharrak est aujourd'hui le lieu principal où l'on fait de l'eau sur la côte nord du golfe; et l'île où se tiennent les pilotes de l'embouchure du Tigre n'est guère bonne qu'à cela. Le cheik qui la gouverne, quoique jouissant d'une paix profonde, présenta un mémoire au cheik de Bouschir, pour lui représenter que lui et ses troupes mouroient de faim. Une des obligations imposées au Nasakchi-Bachi par le gouvernement de Schiraz, étoit d'aller à Kharrak, d'en examiner les fortifications, et de faire un rapport sur leur état de défense.

On connoît peu d'endroits dans le monde, où ce que les hommes regardent comme des richesses, soit plus répandu que dans le golfe Persique. Son fond est garni de perles, ses côtes abondent en mines de métaux précieux. On regardoit l'île de Bahrein, près de la rive arabique, comme ayant le banc d'huîtres perlières le plus productif de ceux qui existent. Aujourd'hui, l'île de Kharrak partage cette renommée; la pêche a lieu tout le long de la côte d'Arabie, et sur une partie considérable de la rive persique. Verdistan,

Nabon et Buschib, sont à cet égard les lieux les plus fameux sur cette côte; mais on peut admettre, comme une règle générale, que, dans ce golfe, partout où il existe un banc, on y trouve des huîtres perlières.

Depuis que les Anglais font leurs plus grands achats de perles aux bancs de la côte de Ceylan, on peut dire que la pêche ne s'en fait point ici avec la même activité qu'autrefois: quoiqu'aussi abondante, elle est moins productive. Cependant les perles de Perse sont toujours demandées. Une petite partie du produit de la pêche va directement en Perse. Ce commerce est à présent presqu'entièrement concentré à Mascate. La plupart des perles sont ensuite portées de là à Surate: les agens de la compagnie des Indes étant constamment sur les lieux, et les pêcheurs préférant le débouché certain de leur marchandise au prix peut-être plus élevé, mais incertain, qu'ils pourroient en obtenir dans un autre marché, il arrive assez souvent que dans l'Inde l'on achète les perles à meilleur marché qu'elles n'auroient été vendues à un particulier en Arabie. On distingue deux espèces de perles, les jaunes que l'on envoie chez les Marattes, et les blanches qui vont de Bassora et de Bagdad dans l'Asie-Mineure, et de là en Europe, quoiqu'une grande partie reste à Constantinople. La perle de Ceylan est sujette à s'écailler; celle du golfe Persique, au contraire, est aussi solide que le roc sur lequel elle croît, et quoiqu'elle perde annuellement un pour cent de sa couleur et de son eau,

elle perd bien moins que celle de Ceylan. A cinquante ans, elle cesse de perdre.

Il y a environ vingt ans, la pêche étoit affermée par les différens chefs, le long de la côte. Ceux de Bahrein et d'El-katif, après avoir pris une certaine partie du banc de perles, obligeoient chaque spéculateur de leur payer une somme pour le droit d'y pêcher. Aujourd'hui la pêche qui continue à employer un grand nombre d'individus, se fait entièrement par des particuliers; ils courent de deux manières la chance de la pêche : la première est de fréter un bateau par mois ou par saison; on met un surveillant dans ce bateau, monté d'environ quinze hommes, parmi lesquels se trouvent généralement cinq à six plongeurs; ceux-ci commencent leur travail au lever du soleil, et le finissent à son coucher. Les huîtres qu'ils ont apportées sont successivement confiées au surveillant, et quand la journée est finie, on les ouvre sur un morceau de toile blanche; le pêcheur qui en ouvrant une huître, y trouve une perle de prix, la met aussitôt dans sa bouche, parce que ces gens imaginent que cela lui donne une belle eau; à la fin de la pêche, il a droit à un présent. Les frais de la pêche montent environ à cent cinquante piastres par mois; les plongeurs ont dix piastres par tête, et le reste de l'équipage est payé à proportion. La seconde manière de spéculer, qui est la plus sûre, consiste dans un arrangement entre deux personnes; l'une paye tous les frais relatifs au bateau, aux provisions, etc.; l'autre se charge

de diriger les opérations de la pêche : les perles que l'on a trouvées sont soumises à une estimation, d'après laquelle on les partage également; mais les péculateur est en outre, d'après les clauses de l'association, en droit d'acheter l'autre moitié des perles, à dix pour cent au-dessous du prix courant.

Les plongeurs parviennent rarement à un âge avancé; leur corps se couvre de plaies, leurs yeux deviennent foibles et sanguinolens: ils peuvent rester cinq minutes sous l'eau; à peine en sont-ils sortis qu'ils y rentrent, car s'ils tardoient trop longtemps, l'état de leur corps les empêcheroit de recommencer; ils oignent d'huile l'orifice de leurs oreilles, et couvrent leur nez d'une corne : ils suivent, dans l'habitude ordinaire de la vie, un régime particulier; ils ne se nourrissent que de dattes et d'autres alimens légers; ils plongent à une profondeur de cinq à dix brasses, et quelquefois plus; on les paye suivant qu'elle augmente. Les plus grosses perles se trouvent généralement à une plus grande profondeur; c'est ce qu'a prouvé la pêche faite au banc de Kharrak qui est très bas. On en avoit tiré à une profondeur de dix-neuf brasses (95 pieds), la perle la plus grosse que sir Harford Jones eût encore vue.

On a souvent mis en discussion la question de savoir si la perle est aussi dure dans le corps de l'animal vivant, que lorsqu'elle circule dans le commerce; ou si elle acquiert sa dureté, parce qu'elle est exposée à l'air. Une personne qui avoit

campé quelque temps à Congoun, tout près d'un banc, et qui avoit souvent acheté des huîtres aux pêcheurs, à l'instant où ils les tiroient de l'eau, m'assura qu'ayant ouvert l'écaille pendant que l'animal étoit encore en vie, elle avoit trouvé les perles dures et bien formées, et qu'en ayant coupé en deux, elle pouvoit assurer qu'elles étoient également dures partout et formées de couches concentriques comme la bulbe d'un oignon : mais sir Harford Jones, qui connoît beaucoup la pêche des perles, m'apprend qu'en pressant la perle entre ses doigts, quand on vient de la tirer de l'écaille, on s'aperçoit aisément qu'elle n'a pas encore acquis toute sa consistance; mais pour peu qu'elle soit exposée à l'air, elle durcit très promptement. On peut concilier ces deux opinions, soit en supposant une idée différente attachée au mot dureté, une personne appelant dur tout ce qui dans l'huître n'est pas gélatineux, l'autre restreignant strictement cette épithète à la consistance de la perle parfaitement formée; soit en admettant qu'il y a une différence primitive dans le caractère des deux espèces, la perle blanche et la perle jaune, et que l'on n'aura pas noté l'espèce sur laquelle on a fait l'observation.

L'animal qui remplit la coquille est bon à manger; il n'existe pour le goût aucune différence entre l'huître commune et l'huître perlière. La semence de perle dont la grosseur est peu considérable, se trouve rangée autour des lèvres de l'huître, comme si elle y avoit été placée par les

mains d'un artiste. Les grandes perles sont placées presqu'au centre de la coquille et au milieu de l'animal.

On emploie les perles en Perse à des ornemens moins distingués qu'en Europe ; on s'en sert principalement pour enrichir les *kaleouns* ou pipes dont la fumée traverse l'eau, les glands des brides, quelques colifichets, et les garnitures des miroirs; mais on ne fait usage que de celles qui sont d'une qualité inférieure. Quand les Persans les destinent à orner leur personne, ils en font des cordons qu'ils tournent dans la main, ou des chapelets pour leurs dévotions.

Lorsque les pluies ont été abondantes, les pêcheurs augurent favorablement du produit de la pêche des perles; l'expérience leur a donné à cet égard des notions si exactes, que lorsque le grain est à très bon marché, ils exigent un plus haut prix pour leur travail. L'opinion relative à la connexion qui existe entre une pêche de perles abondante et de fortes pluies, est si bien établie, non-seulement parmi les pêcheurs, mais aussi parmi les marchands, que le prix augmente quand la saison a été très pluvieuse.

Bouschir, ou plus proprement Abouschehr (car le premier nom n'est qu'une altération du second, due aux navigateurs anglais), est aujourd'hui le port principal de la Perse ; il est situé par les 28° 59′ de latitude septentrionale, et les 50° 43′ de longitude à l'est de Greenwich, à l'extrémité d'une presqu'île, formée d'un côté par la mer,

et de l'autre par une crique aboutissant à de grands marécages. Lors des marées d'équinoxes, la mer couvre quelquefois la partie la plus étroite de cette langue de terre et en fait une île; cela n'étoit arrivé qu'une fois dans la période des dix années qui avoient précédé immédiatement notre séjour en ce lieu, et après deux ou trois jours, la mer s'étoit retirée; mais aujourd'hui la terre empiète si visiblement sur la crique, que le retour d'une inondation semblable sera bientôt impossible. Tout fait présumer, en effet, que la presqu'île entière a été formée ainsi aux dépens de la mer; il suffit de considérer la surface extrêmement unie, le sol, les eaux, et la position de la presqu'île, relativement aux montagnes qui s'élèvent par une pente très-escarpée à son extrémité du côté de la terre.

A la rive méridionale de la crique, on voit une longue file de rochers, éloignés aujourd'hui de deux ou trois milles de la mer, mais qui jadis ont peut-être été battus par ses vagues. Pour avoir de l'eau, les habitans de la presqu'île ont creusé des puits à la profondeur de trente brasses; et avant d'arriver à la source, ils ont été obligés de percer trois couches d'une pierre tendre, composée de sable et de coquilles. Le sol est en général formé par le sable.

La ville de Bouschir occupe la pointe de la presqu'île, et forme un triangle dont la base, du côté de la terre, est seule fortifiée; le mur est garni à distances inégales, de douze tours, dont deux servent

de portes. Le sommet de chacune de ces tours est percé de meurtrières par lesquelles les habitans peuvent diriger le feu de leur mousqueterie. On voit à la porte un canon de fonte de soixante-huit, fondu par les Portugais, posé sur un méchant affût, et deux ou trois autres pièces en plus mauvais état. On rapporte que lors d'un siége qu'essuya cette place, on tira ce canon; la commotion fut si soudaine et si forte, que les portes s'ouvrirent, et des fragmens de murs tombèrent; de sorte que l'ennemi put entrer sans obstacle. La pierre dont sont construites les maisons est tendre, sablonneuse, et incrustée de coquilles; on la tire des ruines de Reschire, située à peu de distance. La plupart des villages sont bâtis de cette même pierre, la seule que l'on trouve dans la presqu'île, et que l'on rencontre toute taillée dans les décombres de Reschire. Mais cette sorte de pierre se décompose sans cesse, et la poussière qui en résulte augmente celle des rues qui ne sont point pavées; aussi lorsque le vent ou le passage d'une caravane mettent ce sol en mouvement, il s'élève un nuage d'une épaisseur impénétrable. Les rues ont six à huit pieds de large, et n'offrent de chaque côté que des murs fort tristes. Les maisons des personnages de marque se distinguent par un tuyau à vent, espèce de tourelle carrée, dont les pans sont percés d'ouvertures perpendiculaires, et dont l'intérieur est coupé par des compartimens, ce qui forme différens courans d'air, et procure un peu d'air frais aux appartemens; mais cet avantage n'est pas exempt de

danger. Il y a quelques années, un tremblement de terre renversa les tourell s, dont la chute endommagea les bâtimens voisins.

On estime que cette ville renferme quatre cents maisons, indépendamment de plusieurs rangs de huttes en bois de dattier, placées près des portes, ce qui en double le nombre. Bouschir est très-peuplée en raison de son étendue; on compte dix mille habitans; il y a trois mosquées de sunnites, et quatre de schiites; deux bains, et deux caravanserails; mais on n'y voit aucun édifice digne d'attention. L'ancienne factorerie anglaise est un vaste bâtiment près du bord de la mer; l'aîle gauche tombe en ruine. Les bazars ressemblent absolument à ceux d'une ville de province en Turquie; la boutique consiste en une petite plate-forme, élevée d'environ deux pieds au-dessus de la rue, et où le vendeur étale ses marchandises, après s'y être réservé une petite place pour s'y asseoir les jambes croisées. On ouvre, comme en Turquie, les boutiques le matin, et on les ferme le soir; le marchand retourne alors à son logis, parce que la boutique n'est que le lieu destiné à serrer ce qu'il a à vendre.

Le 2 novembre, il arriva à Bouschir un convoi de bateaux, venant de différens endroits de la côte; ils étoient chargés de toile grossière pour les turbans, de poterie, de nattes; ils emportent en retour des dattes. Ces bateaux naviguent ainsi réunis, par la crainte que leur inspirent les pirates Jousmi.

T. I

N° 3 p. 81.



A l'est de la ville, il y a une petite élévation qui rompt heureusement l'uniformité de tous ces bâtimens, et en fait un sujet assez intéressant pour un dessin, surtout quand la mer et les vaisseaux y ajoutent de la vie. Quel qu'ait pu être jadis l'état du canton d'alentour, il est trop vrai que l'on n'y trouve plus les plantations et les jardins décrits par Néarque, ou dessinés depuis par le capitaine Simmons. Si Néarque avoit aujourd'hui à décrire Bouschir et son territoire, il diroit que quelques cotonniers, des dattiers épars, des melons d'eau, des concombres, sont les seuls objets dont la verdure tempère un peu le reflet de l'immense plaine de sable dont cette ville est entourée.

Je dessinai une vue de Bouschir, prise d'un tertre situé près d'un puits, le long d'un grand chemin; une troupe de jeunes chameliers qui marchoient gaiement, m'ayant découvert, ne cessa de crier *Frangui*, *Frangui*, et accompagna d'injures et de railleries, ce mot par lequel les Orientaux désignent les Européens. (*V*. la pl. n°. 3.)

La nouvelle factorerie est environ à deux milles de la ville. La garde du résident est composée de cipayes que l'on devroit, d'après les réglemens, changer tous les cinq ans; mais on les y laisse jusqu'à ce qu'ils se relâchent tellement de la discipline, qu'ils méritent à peine le nom de soldats : on fait la parade au coucher du soleil; ils y viennent ordinairement en chemise et en bonnet de nuit, et les sentinelles font la faction sans fusil.

Peu de jours après notre arrivée, nous allâmes

à cheval visiter les ruines de Reschire : les moins éloignées occupent une très-petite partie de l'emplacement de l'ancienne ville ; tout à l'entour sont des villages bâtis avec des matériaux provenant des ruines ; d'autres décombres qui les environnent, attestent qu'ils sont placés sur le lieu même où fut la ville. Un de ces villages, appelé Iman-Zode, est exempt de taxes, parce que ses habitans prétendent tous descendre de Mahomet.

Le fort a été bâti par les Portugais, quoique le peuple des environs n'en veuille pas convenir, par un motif de jalousie : il en attribue la fondation à Chah-Abb. Autant que l'on en peut juger par un coup-d'œil rapide, il a dû former un carré de 250 verges de superficie (1). On voit encore les réservoirs pour l'eau ; mais un jeune homme que nous rencontrâmes dans l'enceinte, nous dit que lui et ses compagnons étoient occupés à détruire les bains. Sir Harford Jones en vit encore, il y a vingt ans, plusieurs parties et des maisons entières ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un amas d'immondices et de décombres. L'enceinte du fort se reconnoît au fossé creusé dans le roc ; on distingue encore la porte dont un massif de maçonnerie fait connoître la force. Au-dehors du fort, on aperçoit des pierres plates et oblongues : nous pensions qu'elles couvroient les tombeaux des Portugais ; mais leur surface présente des caractères singuliers. Sir Jones Harford, qui se souvient de

(1) Environ 23,101 mètres carrés.

la figure de ces caractères quand ils étoient plus lisibles, croit qu'ils tiennent le milieu entre le vieux cufique et le nekchi.

Dans une autre excursion, nous allâmes jusqu'à Halila, environ à neuf milles au midi de Bouschir. On y voit une portion de terrain avancée dans la mer, et si peu élevée, qu'il n'est pas impossible que les hautes marées en recouvrent la surface. Le sol est fréquemment coupé de cavernes et de crevasses profondes. Halila est un petit village, avec un fort carré de peu d'importance, garni d'une tour à chaque angle, mais dépourvu de canons. Dans le canton de Halila, on suit pour la culture du coton une marche plus systématique que dans le territoire de Bouschir. On voit çà et là, dans la plaine, des emplacemens consacrés aux morts, et protégés par de petits ouvrages en pierre.

Le Saphir étoit mouillé à quatre milles du rivage, par quatre pieds d'eau de mer basse, et quatre pieds trois quarts de mer haute. Le fond est de marne et de vase très épaisse, si tenace, que tous les trois ou quatre jours, il falloit changer les ancres de place. La réfraction étoit si considérable que pour les observations journalières du soleil au méridien, on étoit obligé de faire une déduction plus forte que celle qui est notée dans les tables nautiques. Dans une visite que je fis à bord, je pris les relevemens suivans, de dessus le gaillard d'arrière : la ville restoit au N. 55 E., la loge de la Concorde à l'E., le pik d'Halila au S. 70 E., les oreilles

d'âne et la pointe de Reschire au S. 35 E., le cap Boug, dernière pointe de terre, au N. 11 E.

L'eau de Bouschir a une qualité purgative qui produit un effet immédiat sur les étrangers ; mais au bout d'un mois elle n'opère plus aussi fortement.

Le journal météorologique que j'ai tenu pouvant être de quelque utilité, je donne dans le supplément le tableau de mes observations pendant le mois de novembre. Dans la nuit du 10 de ce mois, il survint une tempête violente du nord-ouest ; toute l'atmosphère étoit en feu ; les coups de tonnerre se succédoient avec une telle rapidité que l'on ne pouvoit pas les compter ; la pluie tomboit à torrens. Lorsque tout fut passé, l'air avoit acquis une fraîcheur singulièrement agréable. Les tempêtes du nord-ouest y sont très fréquentes en hiver ; quoique je ne me souvienne pas d'en avoir vu une aussi terrible que celle dont je viens de parler, j'appris que l'on en avoit encore éprouvé de plus épouvantables.

Deux ou trois jours après, les montagnes situées au nord-nord-est de notre demeure, furent couvertes de neige ; on regardoit ce phénomène comme prématuré ; chacun se couvrit de vêtemens plus chauds ; les rhumes devinrent fréquens, surtout parmi les domestiques indiens, vêtus plus légèrement que les Européens et que les naturels du pays.

Vers le 20 novembre, on commença à labourer la terre, le sol est si léger, qu'on le retourne sans beaucoup de peine ; la charrue n'est généralement

traînée que par un bœuf, et souvent même par un âne. Tous les ustensiles d'agriculture sont de construction très grossière. Dans ce moment, les cailles sont très nombreuses dans les environs, et mangent le grain qui vient d'être semé. On voit aussi de grandes troupes de pigeons, de cormorans, de courlis et de houbaras (1).

Le 25, nous aperçûmes une hirondelle blanche qui voltigeoit autour de la maison : les moineaux n'étoient plus aussi nombreux que dans le commencement du mois : les mouches paroissoient avec le vent du sud, mais on en voyoit à peine par le vent du nord. Les fruits de la saison étoient les melons, les dattes, les grenades, les pommes, les poires et les citrons doux ; on commençoit à manger une petite orange très délicate. Nous avions en plantes potagères, des épinards, des oignons, ainsi que des choux et des navets de Bassora. La meilleure viande étoit le mouton ; nous trouvions le veau très dur, le bœuf assez bon, et le gibier exquis. On n'avoit ni dindons, ni oies, ni canards, que ceux que nous recevions quelquefois de Bassora.

Le climat de Bouschir est sain, si l'on en juge par trois exemples de longévité, accompagnée de l'usage des forces et des facultés des individus ; exemples dont nous avons été témoins. L'un a été fourni par Mollah-Hassan, mon maître de persan : le second, par un vieillard attaché à la

(1) Espèce d'outarde.

maison du résident, depuis plus de soixante ans; il s'occupe à arranger les pipes, et à l'époque où Nadir-Chah se trouvoit à Schiraz, il entroit dans l'adolescence : le troisième est un nommé Ayecal, à qui son adresse et son goût pour la chasse, ont fait donner par les Anglais, le nom de Jackal.

On voit rarement les femmes d'un certain rang; et quand cela arrive, elles sont tellement enveloppées que l'on ne distingue aucun de leurs traits. Les femmes pauvres ne sont pas aussi strictement renfermées; elles vont en grandes troupes aux puits chercher de l'eau pour les besoins de la ville : j'ai vu les plus âgées assises auprès du puits, filer du coton en faisant la conversation, tandis que les plus jeunes remplissoient l'outre où l'on met l'eau; elles portent ces outres sur le dos. Elles vont nu-pieds; leur habillement consiste en une chemise très large, une paire de pantalons lâches, et un voile qui couvre toute leur personne. Leur apparence est lugubre; j'ai néanmoins, à travers leurs habits crasseux, découvert de jolis visages. La couleur de leurs vêtemens est originairement brune; mais quand ils deviennent trop sales pour que l'on puisse continuer à les porter de cette couleur, on les envoie au teinturier qui, à ce que l'on prétend, les nettoye en leur appliquant une teinte bleue foncé ou noire. Ces femmes ont constamment l'air d'aller à un enterrement; mais lors des funérailles, on loue des pleureurs de profession, qui rendent les devoirs convenables à la mémoire

du défunt, en se conformant aux lamentations d'étiquette.

Parmi les superstitions des Persans, celle qui consiste à observer le chant du coq n'est pas la moins remarquable. Quand cet oiseau se fait entendre aux heures propices, ils pensent que c'est un bon augure; quand au contraire, le coq chante dans un instant défavorable, ils le tuent. Les bons momens sont à neuf heures du soir et du matin, à minuit et à midi.

Mais l'opinion des Persans attribue au lion un discernement bien plus important pour le genre humain : un homme me dit de l'air le plus sérieux, qu'un lion de son pays ne feroit jamais le moindre mal à un schite, nom par lequel on désigne les mahométans qui reconnoissent Ali, et qui sont les plus nombreux en Perse; mais qu'il dévoreroit sur-le-champ un sunnite, nom de la secte qui reconnoît trois califes avant Ali : c'est pourquoi, quand vous rencontrerez un lion, vous n'avez qu'à dire *Ya Ali*, et l'animal passera respectueusement à côté de vous; mais si par zèle ou par un oubli, effet de la peur, vous vous écriez, *Ya Omar* (Oh Omar), le lion s'élancera sur vous.

Il y a environ vingt-cinq ans, du temps du cheik Nasr, qui possédoit Bouschir et l'île de Bahrein, et étoit par conséquent à portée d'améliorer la race persane, en faisant amener dans le Daschtistan, des étalons du Nedji, les chevaux de cette province jouissoient d'une grande célébrité par leur vigueur et leur beauté; mais la race per-

sane primitive est haute, grêle, mal faite, généralement vicieuse, bonne pour les travaux pénibles, mais désagréable à monter, en comparaison du cheval arabe, non moins recommandable par l'élégance de ses mouvemens que par sa docilité. Une autre race, la turcomane, que l'on rencontre à Smyrne et dans l'Asie-Mineure, est petite, ramassée, a le cou arrondi, les jambes grosses, la carrure courte, la croupe basse; mais il existe une belle race qui provient de la jument turcomane et de l'étalon Nedji. Deux fois on vint nous offrir plusieurs chevaux à acheter: la première fois, ce furent les gens de l'officier de Schiraz; ils demandoient des prix exorbitans : on ne voulut pas les leur accorder; ils s'en allèrent de mauvaise humeur; mais ils revinrent et prirent la somme qu'on leur avoit proposée. Nous achetâmes aussi de cette manière quarante chevaux, la plupart de race turcomane, destinés à être envoyés dans l'Inde: on en avoit demandé trois cent cinquante piastres de chacun à Bouschir; mais à la fin du mois, on nous les vendit à deux cent cinquante. Deux chevaux de ce pays, que le cheik de Bouschir envoya en présent à sir Harford Jones, nous servirent à bien connoître le caractère distinctif de ces animaux; l'un étoit un superbe poulain arabe, d'une douceur inconcevable; il cabrioloit comme un agneau, mais étoit en même temps si docile, que quoiqu'on le montât pour la première fois, on l'auroit cru accoutumé depuis long-temps au frein, preuve incontestable, suivant l'opinion des

gens du pays, de la bonté de sa race: l'autre étoit un poulain persan, singulièrement vicieux et rétif; cependant, au grand étonnement et à la grande admiration des Persans, l'écuyer de l'envoyé, en ne faisant usage que du fouet et des éperons, dompta cet animal, et en fit un bon cheval de selle: cet exploit mit l'écuyer en réputation chez un peuple qui se pique notamment de supériorité dans l'art de dresser les chevaux. Nous fûmes témoins d'une singulière manière de dompter un cheval extraordinairement vicieux; après l'avoir muselé, parce qu'il mordoit d'une manière terrible, on le lâcha dans un emplacement clos, pour y essuyer les attaques de deux chevaux qui l'assaillirent aussitôt de leurs pieds et de leur bouche: le succès ne fut pas moins étonnant que l'essai. La violence de la discipline que subit cet animal, dompta son naturel et le rendit le plus tranquille de son espèce. Les chevaux sont attachés dans l'écurie par leurs jambes de devant, et liés à des poteaux à six pieds de distance derrière eux, par une corde qui tient à leurs jambes de derrière; de sorte que ces animaux, quoiqu'ils ne soient séparés que par un espace de quatre à cinq pieds, quelque forte envie qu'il leur prenne de se battre, ne peuvent dans cette position se faire beaucoup de mal; mais souvent ils parviennent à se détacher, et alors commence un combat furieux. J'ai souvent admiré le courage et la dextérité des *jelondars* ou écuyers persans, quand ils se précipitent au milieu des chevaux qui se battent avec

acharnement; malgré les ruades et les morsures, ils parviennent à les séparer.

Le haras du résident est composé d'environ vingt chevaux, mulets et ânes; huit chevaux appartiennent à la compagnie des Indes, et sont principalement employés à transporter à Schiraz les choppers ou couriers; mais il faut renouveler fréquemment les chevaux consacrés à ce service, parce que ce voyage les abîme; accident qui est dû à la difficulté des passages des montagnes, et à la manière dont le cavalier maltraite sa monture.

On a en Perse un chien très grand et très méchant, appelé chien *Kofla*, à cause de sa vigilance et de sa fidélité quand il suit une caravane ou kofla. Chaque muletier a son chien; cet animal connoît si bien les mules dont son maître est le propriétaire, qu'il découvre celles qui s'égarent, et les fait rejoindre les autres. Quand la caravane s'arrête pour passer la nuit, et que l'on partage les mules en plusieurs divisions, le chien ne souffre pas qu'une mule étrangère vienne se mêler à celles qu'il est chargé de surveiller, ou empiète sur leur terrain. Sa force et sa férocité égalent son intelligence et sa vigilance.

Nous donnâmes un jour la chasse à un grand renard blanc : ces animaux parcourent en grand nombre le pays autour de Bouschir, car les habitans ne mettent pas autant de zèle que les Anglais à les détruire. Les animaux sauvages du Daschtistan, sont le loup, l'hyène, le renard, le porc-épic, la mangouste, l'antilope, le sanglier, la gerboise et

la chèvre sauvage. Les montagnes recèlent aussi des lions, qui, quelquefois, descendent dans la plaine. Le 12 décembre, le capitaine Davis tua deux cormorans au milieu d'une troupe de ces oiseaux accroupis sur des arbres. Les perdrix mêmes se reposent dans cette position; les oiseaux de proie dont on se sert pour la chasse sont le cherk, le balbau et le schohein.

Nous partîmes le 29 novembre avant le lever du soleil, pour aller chasser avec le faucon; le froid, ou plutôt la fraîcheur de la matinée, ranima nos esprits. Nous étions accompagnés par un vieux chasseur très rusé, renommé depuis long-temps, dans la plaine de Bouschir, pour son adresse à dresser les oiseaux de proie, et sa persévérance à poursuivre le houbara. Cet homme, connu sous le nom du vieux Reis, offroit, étant à cheval, une figure extrêmement pittoresque; il étoit grand, avoit le cou très long, la barbe blanche; son corps courbé en avant, par un effet de l'âge ou de l'habitude de sa position favorite à cheval, formoit à peu près un angle de quarante cinq degrés, avec ses cuisses qui étoient parallèles avec le dos du cheval; sa barbe pointue et très-saillante complétoit la singularité de son profil. Le faucon étoit perché sur le poing droit du Reis, couvert d'un gant très ample: on laisse la tête de l'oiseau couverte d'un chaperon, jusqu'à ce que l'on soit près du gibier. Nous fûmes joints en route par Hassan-Khan, gouverneur de Dasti, qui avoit aussi un faucon, et qu'accompagnoient quinze

hommes avec des lances et des kaleouns. Arrivés à Halila, nous commençâmes la chasse; leur houbara s'envola presque de dessous les pieds de mon cheval. A l'instant où l'oiseau s'envola, on découvrit la tête d'un des faucons, pour qu'il vît quelle direction il prenoit, et on ne le lâcha que quand le houbara se fut posé : on fit quelques essais qui ne furent pas heureux. Lorsque le faucon a, dans un vol, manqué sa proie, il faudroit lui donner le sang d'un pigeon, puis lui recouvrir la tête, et ne pas le lâcher de nouveau dans la journée. Dès qu'il a pris son vol, les chasseurs restent tranquilles, jusqu'à ce qu'ils voyent qu'il a saisi sa proie, et alors ils courent à lui pour la lui enlever.

Le 1er décembre nous prîmes des gerboises, de sorte que j'eus l'occasion de les dessiner et de les observer à mon aise. Sonnini a décrit cet animal d'une manière si détaillée (1), qu'il seroit fastidieux de dire encore quelque chose sur ce sujet; mais les gerboises que j'ai vues à Bouschir présentent quelques différences; je vais tâcher de les indiquer. D'abord je ne remarquai point cette gradation de l'oiseau au quadrupède que Sonnini décrit dans les sauts de la gerboise; cet animal saute certainement quand il n'est pas poursuivi, mais il n'en résulte nullement, que sa seule manière de marcher est de sauter; quand il fuit pour échapper à quelque danger, on peut dire, d'après la

(1) Voyage en Egypte, pag. 156 et suiv.

longueur démesurée de ses pattes de derrière, qu'il est en quelque sorte étendu à plat, et littéralement qu'il court ventre à terre; mais comme il est évident aux yeux de l'observateur, que des nuances fondent les ouvrages de la création les uns dans les autres, et par une marche graduelle, unissent le zoophyte au monde animal, et l'oiseau au quadrupède, la gerboise peut continuer, dans le dernier cas, à servir d'exemple, ainsi que le kangaroo, animal beaucoup plus gros et plus beau.

Je suis d'accord avec Sonnini pour la description de la gerboise, si ce n'est que dans celle que j'ai examinée, je n'ai pas trouvé d'éperon, ou le rudiment d'un quatrième doigt au pied de derrière; particularité sur laquelle se fonde essentiellement la ressemblance qu'il a découverte entre la gerboise et l'alagtaga de Tartarie; mais comme il paroît que la gerboise d'Hasselquist, celle de Bruce et celle de Sonnini, diffèrent dans quelques points les unes des autres, et de celle que j'ai examinée, il est raisonnable d'en conclure qu'à moins de quelque inexactitude dans les descriptions, il existe une variété essentielle entre ces animaux. La gerboise du désert des environs de Bouschir ne vit pas en troupe, comme celle d'Égypte, d'après le témoignage de Sonnini; chacune a son trou dans lequel elle se retire avec une précipitation extrême. Il n'est pas possible non plus, comme me l'a dit sir Harford Jones, qui a eu de fréquentes occasions de l'observer, de la prendre de jour par surprise; par conséquent, ce que rap-

porte Bruce, que son janissaire en a tué à coups de bâton, ne peut servir d'exemple général. Je ne pense pas non plus que Sonnini ait raison d'avancer que les gerboises aiment la lumière ; j'en ai gardé en cage ; pendant le jour, elles restoient tapies l'une contre l'autre, sous du coton ; mais pendant la nuit, elles faisoient tant de bruit en grattant la cage, que je fus obligé de les mettre hors de l'appartement. J'ajouterai à ce fait, qu'une des manières les plus usitées de les prendre, est d'aller à elles avec une lanterne dont la lumière soudaine semble les priver de la faculté de se mouvoir, de sorte qu'elles se laissent saisir sans résistance. Un autre moyen de s'en emparer est de verser de l'eau à l'embouchure de leur tanière; elles en sortent aussitôt en sautant. Nous en fîmes chasser quelques-unes par des chiens, mais quoique cernées de tous côtés, elles s'échappèrent avec beaucoup de facilité : quand elles sont serrées de très près, elles sautent à une hauteur prodigieuse, par dessus la tête de celui qui les poursuit, et faisant deux ou trois culbutes en l'air, elles retombent sans se faire mal, sur leurs pieds de derrière, à quelques toises du lieu d'où elles se sont élancées; elles font probablement usage de leurs petites pattes pour prendre leur élan; un lévrier même ne peut les forcer ; car dès qu'il en approche, elles ont recours à leurs grands sauts, et mettent ainsi le chien en défaut. On dit que leur chair est très délicate; cet animal étant très sensible au froid, ayant un extérieur si délicat, et si peu de

possibilité de résister aux gelées et à la neige, je ne puis me persuader, quoique Sonnini paroisse le faire entendre, qu'on le trouve dans les climats très septentrionaux ; on rencontre, il est vrai, des rats et des lièvres dans les pays les plus froids, de même que dans les plus chauds; mais la nature les a revêtus d'une fourrure propre à supporter le changement de température.

CHAPITRE V.

Départ de Bouschir. — Arrangement du camp. — Rencontre de Mahomet Nebi Khan-Regal. — L'Istakball. — Daulaki. — Sources minérales. — Végétation. — Passage du Cotul. — Plaine de Khischt. — Le gouverneur. — Caravanserai. — Voleurs montagnards.—Khaumauridge. —Kauseron. —Honneurs rendus à l'envoyé. — Ruines de Schapour. — Coup-d'œil général.— L'Acropolis. —Bas-reliefs. —Figures romaines. — Théâtre. — Traditions. — Passage des montagnes.—Firman du roi. —Approche de Schiraz. — Istakballs.— Présent du prince.

Nous reprîmes avec activité les préparatifs de notre départ, suspendus par divers événemens. M'étant aperçu que le froid auquel nous serions bientôt exposés pourroit faire mourir mes domestiques indiens, je les renvoyai à Bombay. Le Ferosch-bachi, ou le chef des hommes chargés de dresser les tentes, officier très essentiel dans un voyage, vint à notre camp avec tous ses subalternes. En arrivant, ils demandèrent à l'envoyé la permission de faire leurs prières, de la manière et aux heures fixées par leur religion. Le lendemain matin, éveillé par un grand bruit, je décou-

vris qu'il provenoit du son de la trompette qui éveilloit ces gens, et de la voix du prêtre persan qui appeloit les fidèles à la prière; les poumons de cet homme naturellement fort avoient été si bien exercés, que sa voix couvroit le son de la trompette.

Notre mehmandar, Mahomet-Zeky-Khan, arriva le 10; nous allâmes à sa rencontre, escortés de nos gardes vêtus de leur plus bel habit, et accompagnés d'une troupe de Persans. Les préparatifs de notre départ étant terminés, il fut fixé au 17 décembre 1808. Le 16, *le Ternate*, commandé par le lieutenant Sealy, fit voile pour Bombay avec les dépêches de l'envoyé au gouvernement de l'Inde: le lendemain, *le Saphir*, désigné pour porter nos lettres en Angleterre, partit pour Carrack, afin d'y faire de l'eau pour son voyage.

Quand nous partîmes, *le Saphir* nous salua: un peu après nous rencontrâmes le mehmandar et son cortége; la cavalcade marchoit dans l'ordre suivant: dix chevaux de main, conduits chacun par un jelondar, ou écuyer; le grand jelondar avec son bâton de commandement; l'arzbeg ou chef des requêtes; six chatters, ou coureurs à pied, qui précédoient immédiatement l'envoyé, monté sur un cheval arabe de choix. A sa droite marchoit le chef des chatters, homme de très haute stature; il étoit suivi des personnes attachées à la légation, parmi lesquelles se trouvoient quelques mounchis. A droite et à gauche, des hommes chargés d'ar-

ranger les pipes, portoient dans des boîtes préparées à cet effet tout l'appareil nécessaire pour fumer. Derrière la légation et les mounchis, suivoit une foule nombreuse de Persans à cheval ; et des soldats, gardant leurs rangs, fermoient la marche.

Notre bagage porté par des mulets, nous précédoit très régulièrement; de sorte qu'en arrivant au lieu du repos, nous trouvions toujours nos tentes dressées.

Voici comme notre camp étoit arrangé : il y avoit deux tentes d'apparat; une pour manger, l'autre pour recevoir les visites; la dernière, ainsi que celle de l'envoyé, étoit entourée d'une palissade. Tout autour se trouvoient les tentes des personnes attachées à la légation; chacun avoit la sienne; enfin, des tentes pour faire la cuisine; d'autres plus petites pour les domestiques et les cavaliers de la garde.

Notre dîner fini, ce qui arrivoit généralement une ou deux heures après le coucher du soleil, on abattoit la tente du repas, on la chargeoit sur les mulets, et on l'envoyoit en avant, nous attendre au prochain campement. Vers le point du jour, on commençoit à abattre les tentes, et avant que le déjeûner, qui avoit lieu dans une tente particulière, fût achevé, toutes étoient enlevées, et déjà en route. Les Persans sont si habitués à ce genre de vie, qu'ils dressent et abattent les tentes avec une dextérité et un ordre incroyables. On conçoit, par conséquent, de quelle importance



est le férosch-bachi, et quelle doit être l'activité de ce chef des ouvriers chargés de ces opérations. Le nôtre étoit un homme très expéditif, mais, suivant toutes les apparences, un grand coquin; car il avoit perdu une oreille, preuve évidente qu'il avoit été puni pour quelque méfait. L'emploi de charwadar, ou muletier en chef, exige aussi beaucoup d'activité et de vigilance, pour que l'opération de charger et décharger les mulets soit exécutée avec ordre et promptitude.

Ayant fait environ quatre milles, en nous dirigeant sur le pic de Halila, situé au sud-sud-est de la maison de M. Bruce, nous arrivâmes aux marécages qui terminent la crique, et se prolongent depuis le port de Bouschir. Pendant deux heures, nous traversâmes ces marécages, et prenant notre direction plus à l'est, nous fûmes camper au village d'Alichangi. La distance que nous avions parcourue étoit de cinq farasanges, que je n'estime guère qu'à quatorze milles. Le sol étoit sablonneux; çà et là on apercevoit des couches de rochers. Le temps brumeux empêchoit de saisir l'ensemble de l'aspect du pays.

En approchant de notre campement, nous vîmes un échantillon de la magnificence et de l'étiquette persannes, dans notre rencontre avec Mahomet Nebi-Khan, gouverneur de Bouschir, ancien ami et instituteur de sir Harford Jones. Instruit que l'envoyé avoit dessein de passer avec lui la journée du lendemain, il fit des préparatifs pour sa réception.

Nous le rencontrâmes à un mille environ de notre camp ; une grande partie de la garnison de Bouschir lui avoit déjà fait, à son arrivée, les saluts d'usage. Tous ses gardes placés sur notre route, pour effrayer nos chevaux, avoient d'abord annoncé son approche par une décharge de leurs mousquets. Alors le khan parut entouré d'une foule nombreuse qui se partagea en approchant de notre troupe, de sorte que Mahomet Nebi-Khan et sir Harford Jones purent s'avancer l'un vers l'autre. Après s'être embrassés, ils remontèrent à cheval ; nous retournâmes tous ensemble, et nos deux troupes réunies faisoient voler une poussière épaisse qui obscurcissoit l'air.

Mahomet Nebi-Khan et notre mehmandar escortèrent l'envoyé jusqu'à sa tente, et après une courte visite, se retirèrent avec tout leur cortége et au milieu de la même foule.

Le dimanche 18, après que j'eus fait le service divin dans la tente de l'envoyé, nous allâmes rendre une visite de cérémonie à Mahomet Nebi-Khan. Conformément à l'usage du pays, nous étions à cheval, quoique sa tente ne fût qu'à un jet de pierre ; nous fûmes reçus par un de ses officiers et une escorte de dix hommes. Ils rendirent leurs devoirs à l'envoyé, et précédèrent son cheval jusqu'au moment où nous arrivâmes à la tente de Mahomet Nebi-Khan qui nous attendoit à l'entrée. Ils nous accueillit très gracieusement, et après que nous eûmes ôté nos bottes et nos souliers, que sir Harford Jones et le khan se furent assis, non

sans avoir fait quelques cérémonies, nous prîmes nos places sur des chaises que l'on nous avoit préparées. La tente du khan étoit très jolie, et nous parut contenir un logement très agréable ; elle étoit bien couverte en dehors, et entourée à son extrémité d'une enceinte : l'intérieur étoit garni de tapis, et orné d'une perse très fine, bordée d'une large frange. Notre hôte, homme très connu et très considéré en Perse et dans l'Inde, se distinguoit par ses manières nobles et aisées; je n'avois pas encore vu de personnage de distinction aussi bien mis: sa barbe étoit soigneusement peignée; le poignard fiché dans sa ceinture étinceloit de pierres précieuses. Quand on eut fini les complimens d'usage, on garda le silence propre à une visite d'étiquette, jusqu'au moment où l'on apporta les caleouns, qui nous tirèrent d'embarras; vinrent ensuite le café et les sorbets : le régal fut terminé par des sucreries; on les servit sur des plateaux, dont chacun étoit destiné à deux convives. Une seule chose me déplut dans cette visite, ce fut l'action de deux domestiques, qui, par politesse, rompirent des sucreries avec leurs mains, dont la propreté me sembloit suspecte, soufflèrent la poussière de dessus les fragmens, avec leur bouche, dont l'haleine ne me paroissoit pas bien pure, et les posèrent devant nous. Après nous être lavé les mains, cérémonie dans laquelle nous sentîmes vivement le manque de serviettes, et avoir accepté le caleoun d'adieu, nous prîmes congé, et nous laissâmes l'envoyé en conférence close avec le khan.

Les plateaux sur lesquels on nous servit sembloient être d'argent; mais j'ai appris ensuite qu'ils étoient seulement plaqués : ils sont décorés de fleurs et d'autres ornemens. Les sucreries étoient composées d'amandes et de pistaches, unies par une pâte en sucre; d'autres ressembloient à des gâteaux de fleurs d'orange et à notre sucre d'orge; tout étoit délicat. Les Persans aiment prodigieusement les sucreries, et en mangent de grandes quantités. L'abondance de sorbets et de fruits présentés chaque jour à l'envoyé par le mehmandar, prouvoit que le goût du pays en exige d'immenses provisions. Ce que l'on nous offroit étoit très proprement arrangé sur des plateaux ou dans des caisses; des domestiques les apportoient en grande cérémonie sur leurs têtes; mais il falloit donner au porteur un présent en argent pour chaque caisse ou plateau, ce qui rendoit le cadeau moins agréable. Les grands en Perse ne donnent pas de gages à leurs domestiques, et les payent de cette manière; par conséquent la personne à qui on confie un emploi tel que celui de mehmandar est entourée par une foule d'individus, attirés par l'espoir certain de profits considérables.

Le nouveau gouverneur avoit consulté les astrologues, afin de connoître le jour et le moment les plus favorables pour faire son entrée à Bouschir; d'après leurs pronostics, elle fut fixée au 19, à trois heures de l'après midi. En conséquence de leur décision, le khan différoit sa marche jusqu'à ce que le jour heureux arrivât. Dans une circons-

tance antérieure, étant prêt à s'embarquer à Bouschir sur le navire qui devoit le transporter à Calcutta, où il alloit en mission, ses astrologues lui commandèrent, comme le seul moyen de combattre l'influence d'une certaine mauvaise étoile, de sortir de sa maison dans un aspect particulier; comme il n'y avoit malheureusement pas de porte dans cette direction, il fit faire au mur un trou par lequel il sortit.

Le soir, nous dînâmes avec Mahomet Nebi-Khan; nous ne partîmes que lorsque le khan nous eut fait dire que le festin nous attendoit, usage auquel on se conforme toujours dans ces sortes d'occasions (1). Quand nous arrivâmes, les cérémonies observées le matin eurent lieu, excepté que nous fûmes assis à terre, où l'inflexibilité de nos genoux rendit notre position extrêmement pénible. Le khan qui avoit l'air d'être fâché de ce que nos pantalons étoient si justes, nous pria d'étendre nos jambes; mais craignant de paroître grossiers, nous aimâmes mieux rester mal à notre aise, et nous conformer à leur manière aussi exactement que cela nous étoit possible. Quant à moi, je puis dire qu'il est impossible de pousser la complaisance plus loin; les convives, indépendamment des membres de la légation, étoient le mehmandar et le secrétaire persan. Je me souviens d'une partie

(1) On peut supposer que cette coutume est très ancienne dans l'Orient. — *Voy.* saint Mathieu, chap. XXII, vers. 2-4; saint Luc, chap. XIV, vers. 16-17.

de la conversation qui me parut assez curieuse. Le mehmandar, en parlant de l'adresse admirable avec laquelle *la Néréide* avoit tiré ses canons lorsqu'elle reprit *le Sylphe*, dit au secrétaire : « Vous auriez dû baiser les lèvres de ces canons, dont l'action étoit si efficace ; en faire le tour à pied avec recueillement ; et plein de gratitude de votre délivrance, adresser des vœux au ciel pour leur conservation et leur prospérité. »

Après que nous eûmes été assis quelque temps, l'on apporta successivement des caleouns, du café, des caleouns, du café doux, et enfin des caleouns. Tout cela s'étant succédé très rapidement, le khan demanda le dîner ; on étendit à terre, devant nous, *le sofra*, grande nappe de perse très fine qui couvroit entièrement nos jambes : on s'en sert longtemps sans les changer, de sorte que l'accumulation des fragmens des repas précédens forme une espèce de pâte grasse, et répand une odeur peu agréable ; mais cela ne choque point les Persans, parcequ'ils disent que changer le sofra, porte malheur. L'on plaça ensuite devant chaque convive un plateau, sur lequel étoient posées trois jattes de porcelaine remplies de sorbets ; deux préparées avec des liqueurs sucrées, la troisième avec une sorte de limonade exquise. Il y avoit aussi des fruits coupés en tranches, des assiettes couvertes de sucreries et de confitures très artistement arrangées, et de petits vases avec du sorbet doux. Tout cela étoit placé symétriquement, et avoit l'air très appétissant. Dans chaque vase de

sorbet, se trouvoit une cuiller de bois de poirier, à fond très profond, et d'un travail si délicat, que le long manche se courboit un peu quand on le portoit à la bouche. Les pilaus vinrent ensuite; on en mit trois devant chaque convive : un consistoit simplement en riz, c'est ce que l'on appelle *chillo;* l'autre en mouton avec des raisins secs et des amandes; le troisième, en volaille épicée et en pruneaux. On ajoute à ces mets des jattes remplies de sauces savoureuses, qui toutes avoient un arrière-goût un peu sucré. La cuisine des Persans est en général composée de choses sucrées. Manger fut un plaisir pour eux, ce fut une désolation pour nous : ils avançoient leurs mentons jusques sur les plats, et se servant de trois doigts et du pouce de leur main droite, se lançoient le riz et les autres mets dans la bouche; nous faisions de vains efforts pour les imiter; nos vêtemens serrés nous en empêchoient : nous faisions du mieux que nous pouvions; mais des fragmens de viande et de riz s'échappoient à chaque instant de nos doigts. Quand on eut assez mangé, on emporta le dîner avec le même appareil qu'on l'avoit apporté; le domestique qui fit cette opération se mettant avec beaucoup de grace sur un genou quand il enlevoit les plateaux, et les passant adroitement par-dessus sa tête avec les deux mains, les donnoit à un autre domestique placé derrière lui et prêt à les emporter. Après le dîner nous fûmes encore régalés de caleouns, et nous allâmes nous coucher.

Le 19, au lever du soleil, on leva le camp;

nous déjeûnâmes à la hâte dans la tente de l'envoyé : mais une visite du khan, précédée d'un présent de deux chevaux et de sa propre épée, nous retint jusqu'à neuf heures. Le khan, avec toute sa suite, nous accompagna environ deux milles. Il se disposoit à entrer dans le chef-lieu de son gouvernement avec toute la pompe imaginable; depuis la ville jusqu'au marécage, on avoit dressé des échafauds sur lesquels on devoit sacrifier des bœufs, dont les têtes seroient jetées sous les pieds du cheval du khan, à mesure qu'il avanceroit; cérémonie réservée aux princes seuls, et en certaines occasions. Le khan, quoiqu'il eût demandé le poste qu'il alloit occuper, et quoiqu'il déployât beaucoup de faste, sentoit tout le danger de son élévation; ses paroles, ses actions annonçoient une inquiétude, un désordre qui nous déceloient toutes ses craintes : il reconnoissoit si bien les difficultés de sa position, qu'il envoya au roi un présent de deux mille tomans, avec une requête pour le supplier de lui permettre de résigner son gouvernement.

Nous marchâmes d'abord au nord-ouest, jusqu'aux bords d'une rivière, ou plutôt d'un torrent, qui dans ce moment n'avoit pas plus de dix pieds de largeur, quoiqu'il y en eût à peu près quatre-vingt d'une rive à l'autre. Il va tomber dans la mer, en coulant directement de l'est à l'ouest.

A deux heures, nous arrivâmes à Ahmadieh; une demi-heure après nous passâmes de-

vant un petit fort appelé Khosch-Aub, où une troupe nombreuse de gens armés attendoit notre passage (1); ils portoient tous des piques, des mousquets, des sabres et des boucliers, et nous saluèrent de deux décharges de mousqueterie : ils s'avancèrent ensuite vers nous; l'arz-beg nous les présenta; ils nous souhaitèrent un bon voyage : nous leur répondîmes par la formule ordinaire de politesse : *khosch amedid*, soyez les bien-venus. Nous continuâmes notre marche, précédés de ces soldats. Ils étoient couverts de haillons, et commandés par un homme à cheval, qui, avec son fouet, les maintenoit en ordre, et les excitoit de la voix quand il vouloit qu'ils courussent. Deux individus choisis dans les villages firent devant nous des tours avec leurs chevaux étiques, ce qui augmenta la poussière excessive qui nous étouffoit. Cette troupe marcha avec nous jusqu'au lieu où nous en rencontrâmes une semblable, l'avant-garde de la petite armée qui nous attendoit à Borazjoun; elle nous salua également par deux décharges de mousqueterie.

De Khosch-Aub à Borazjoun, nous vîmes le sol cultivé. En approchant de ce dernier village, nous aperçûmes des paysans qui, revenant du

---

(1) C'est la première fois que dans le journal il est question de l'*istakball*, dont il est si fréquemment question dans le reste du voyage de la légation. Cet *istakball* consiste en une réunion de gens rassemblés pour recevoir un étranger de distinction, et l'accompagner dans sa marche.

travail des champs, rapportoient leur charrue sur leurs épaules. Je pense que la distance d'Alichangi à Borazjoun est de vingt-cinq milles; les Persans l'estiment à neuf farasanges. Pour arriver à Borazjoun, on traverse des plantations de dattiers et de tamariscs; ce village est un amas de huttes qui entourent un fort semblable à tous ceux que j'ai vus dans le pays; il consiste en une enceinte carrée, garnie aux angles de tours crénelées. On rencontre dans tout le Daschtistan les ruines d'un grand nombre de petits forts bâtis par des rebelles dont les efforts ont échoué. Après avoir apaisé l'insurrection on a abandonné les forts. J'ai appris que la population de ce canton a constamment diminué depuis les jours heureux du cheik Nasr. La géographie y connoît beaucoup de lieux qui ont des noms, mais n'ont pas d'habitans; s'il s'en trouve quelques-uns, ce ne sont plus que les tristes restes de familles jadis nombreuses et florissantes.

Nous avons vu aujourd'hui des volées innombrables de *fououi* ou perdrix du désert, et quelques corbeaux. Le mehmandar et le plus âgé de nos mouschis se sont amusés à galopper dans la plaine et à jouer au djérid, divertissement très dangereux. Le vieux scribe y a attrapé un coup très violent. Les Persans sont très courageux à cheval; car sur quelque terrain qu'ils se trouvent, ils font aller leur monture au grand galop; ils font par conséquent des chûtes fréquentes : mais quoiqu'ils tombent généralement sur la tête, ils se blessent

rarement, parceque leurs grands bonnets de peau de mouton les préserve d'accident.(1)

Le 21, il étoit plus de huit heures un quart lorsque nous montâmes à cheval, et plus de midi quand nous arrivâmes à Daulaki; nous avions fait quatre farasanges ou à peu près douze milles. La position de Daulaki est marquée par une ouverture dans les montagnes, qui sert d'entrée à la route qui les traverse. Cette ouverture nous restoit au N. 30 E., quand nous commençâmes à monter; la route étoit souvent coupée par les lits des torrens nombreux, qui, lors des pluies et de la fonte des neiges, se précipitent du haut des montagnes voisines. Nous rencontrâmes des camps d'Eleuths; ils ressemblents aux Turcomans que j'ai si fréquemment vus à Smyrne et dans toute l'Asie-Mineure. A deux milles de distance, nous rencontrâmes l'istakball; tout se passa comme la veille. La troupe étoit postée sur un terrain élevé; au pied de ce monticule, couloit un ruisseau d'eau minérale sulfureuse que l'on reconnoissoit à son odeur. Nous traversâmes encore d'autres ruisseaux de même nature; l'un d'eux étoit presque brûlant en sortant de dessous le roc. Nous avons pris quelques incrustations formées sur les rochers d'alentour, par les rejaillissemens

(1) Je me suis souvent amusé à tâter leurs crânes pour m'assurer s'ils sont aussi tendres aujourd'hui qu'ils l'étoient du temps d'Hérodote, comme le rapporte cet historien; mais je les ai trouvés très solides, et très durs.

de l'eau. Le lit de ce ruisseau étoit généralement de couleur de soufre; on y distinguoit pourtant çà et là des taches d'une teinte cuivreuse. Un peu plus loin, à gauche de la route, on voit deux sources de naphte; l'huile surnage à la surface de l'eau; les paysans la ramassent avec une branche de dattier, et la déposent dans des trous creusés autour de la source, afin de l'avoir toute prête quand ils veulent s'en servir. Au printemps ils en frottent leurs chameaux; cette opération conserve le poil de ces animaux, et les préserve d'une maladie cutanée à laquelle ils sont très sujets.

Le toit des chaumières du village de Daulaki nous parut couvert avec des feuilles de dattiers tressées. Les maisons qui avoient un peu plus d'apparence sont bâties en terre, et leur toit est en terrasse. Le bâtiment qui nous frappa le plus, fut la mosquée; l'intérieur étoit voûté, et très proprement enduit en stuc blanc. A l'extrémité de Daulaki, il y a un petit bain, et au milieu du village le fort qui défend ce lieu. Les terrasses de la plupart des maisons étoient garnies de Persans, que la curiosité y avoit attirés. Daulaki, de même que tous les autres endroits que nous avons traversés, offroit l'image de l'extrême pauvreté. On n'y voyoit que ce qui est indispensablement nécessaire pour l'existence.

La rivière qui passe à Daulaki fait de nombreux détours dans la plaine que nous avions traversée; elle reçoit tous les ruisseaux d'eaux minérales dont j'ai parlé plus haut; ce qui en rend l'eau saumâtre.

Le sol même est, en certains endroits, au pied des montagnes, saturé d'acide nitreux, dont les habitans des environs de Daulaki se servent pour faire une boisson agréable. Dans un recoin de ces montagnes, coule une source d'eau très pure, ombragée d'un bosquet de dattiers; j'y allai, je la trouvai très limpide, et peut-être un peu tiède; les bords du ruisseau qu'elle forme dans la plaine sont garnis de beaux arbres touffus, qui lui doivent leur superbe végétation. Dans la région inférieure de ce canton, on aperçoit un espace très étendu, couvert de dattiers; ils forment un massif de verdure sur lequel l'œil se repose avec plaisir, après avoir été fatigué par le reflet continuel d'un désert aride. Il est difficile de s'imaginer la force et la promptitude de la végétation de ce pays, partout où il y a le moindre courant d'eau : quand on peut arroser, on fait croître des plantes; c'est une règle générale; et pourtant la plaine de Bouschir, appelée par tous les observateurs, une terre aride, quoiqu'elle ne reçoive d'autre humidité que la rosée, et quelques pluies d'hiver, produit cent grains pour sept que l'on a semés. La méthode défectueuse que l'on suit dans la culture suffit pour faire connoître la bonté intrinsèque du sol. On répand la semence sur l'emplacement désigné pour être labouré; ensuite on trace quelques sillons à la surface, et l'on obtient des récoltes abondantes.

Nous sommes partis ce matin à huit heures; un peu avant une heure, nous étions arrivés au camp.

On évalua à quatre farasanges la distance que nous avons parcourue ; je pense qu'elle est de seize milles. En partant, nous n'avons pas tardé à entrer dans les montagnes, et notre route s'est dirigée vers l'est. Nous sommes arrivés à neuf heures et demie à une rivière qui, plus bas, passe à Daulaki. Nous l'avons traversée de nouveau un quart-d'heure après, et à dix heures nous l'avons passée pour la troisième fois près d'un pont en ruines, qui paroissoit avoir été d'une belle architecture. Quand il a beaucoup plu, cette rivière devient très large et très rapide ; mais au gué où nous l'avons passée, son cours étoit tranquille ; elle n'alloit qu'au ventre des chevaux. Nous avons ensuite prolongé ses rives pendant un demi-mille en nous dirigeant au sud-est, et nous l'avons aperçue pour la dernière fois poursuivant son cours sinueux, quand nous gravissions un pic élevé qui appartient à la chaîne du Cotul. Nous avons atteint son sommet à onze heures et demie, et nous avons continué à marcher dans la montagne jusqu'à midi que nous sommes arrivés à la plaine de Khist. Un peu avant une heure nous étions à notre camp. La route fait un si grand nombre de détours dans la montagne, qu'il est presque impossible de déterminer avec précision dans quelle direction nous avons voyagé depuis Daulaki jusqu'à Khist. Il paroissoit pourtant évident que nous avions presque toujours porté nos pas à l'est, en déviant un peu vers le nord. Les montagnes se présentoient sous les formes les plus bizarres. Leurs couches avoient leur plus grande élévation vers le sud, où

elles formoient un angle de quarante-cinq degrés. Le sol est composé généralement d'une pierre tendre qui se brise aisément en fragmens. Quelques rochers sembloient suspendus aux bords du précipice, et prêts à se détacher au moindre mouvement qu'on leur imprimeroit. Le passage de la rivière par notre troupe nombreuse, et la marche des cavaliers et des mulets chargés le long des sinuosités de la montagne, animoient ces lieux solitaires. Quelques amandiers sauvages interrompoient par leur verdure la monotonie de la couleur jaunâtre des rochers.

Avant d'arriver à la plaine de Khischt, l'istakbal, qui venoit à notre rencontre, se montra sur le bord du précipice au-dessus de nos têtes. Le bruit de la salve de mousqueterie que les Persans tirèrent en notre honneur fut répété par les échos des montagnes. Quand nous arrivâmes au milieu de cette troupe, les cavaliers commencèrent à caracoler autour de nous; ils arrêtoient leurs chevaux, les faisoient courir, baissoient leurs lances, les lançoient, galoppoient en avant. Les fantassins firent une charge dans la plaine, et jetèrent de grands cris en marchant en avant, ce qui étoit peut-être une image de la chaleur de leur attaque dans un combat réel. En approchant de notre camp, nous rencontrâmes Zaul-Khan, gouverneur de Khischt. Il a perdu les yeux et une partie de la langue. durant les troubles qui ont déchiré la Perse. Il étoit monté sur une mule menée par un jeune Persan ; mais ce qui est très extraordinaire, c'est qu'il parle très distincte-

ment, quoiqu'il n'ait que la moitié de sa langue. Avant de subir cette affreuse opération, il articuloit d'une manière si confuse, qu'il avoit toutes les peines imaginables à se faire entendre. Ce fait nous a été attesté par l'envoyé qui avoit connu Zaul-Khan avant qu'il souffrît le supplice qui l'a mutilé.

La plaine de Khischt paroît former un ovale parfait; elle nous offrit plus d'indices de culture que les autres cantons du Daschtistan où nous avions passé. Des buissons touffus de *konor* bordoient la route; on voyoit aussi des plantations de dattiers. A Konar-ai-Takta, village à quatre milles et demi de Khischt, où nous campâmes, il y a un caravanseraï fondé récemment par une des femmes de Zaul-Khan; c'est un bâtiment joli et très commode; une porte ceintrée conduit dans une cour carrée, autour de laquelle sont placées les chambres, et derrière se trouvent les écuries; il y a aussi des logemens au-dessus de la porte. Au milieu de la cour est une plate-forme élevée, qui forme le toit d'une chambre souterraine, appelée un *zirazemion*, où les voyageurs se retirent dans les grandes chaleurs de l'été, parce qu'elle offre un asile où l'on respire le frais. Derrière le bâtiment est un grand réservoir où se rassemblent les eaux de pluies; on l'a ajouté récemment à l'édifice, et il n'est pas encore achevé. L'ensemble est un établissement extrêmement utile aux voyageurs, et digne du gouvernement persan dans de meilleurs temps.

Le 23, nous partîmes avant le lever du soleil. Quoique nous fussions dans une région beaucoup plus élevée que celle où nous nous trouvions la veille, la température me sembla la même; le temps étoit nébuleux et annonçoit de la pluie. Un de nos mounchis qui passoit pour astrologue, nous dit que d'après ses observations il pleuvroit, s'il plaisoit à Dieu : la journée se passa néanmoins sans pluie ; et l'opinion de l'astrologue ne put nullement être attaquée.

La trompette, signal du départ, se fit entendre à sept heures et demie. Notre route se dirigea vers le nord-est ; mais, après avoir fait environ quatre milles, nous tournâmes à peu près droit à l'est. Une heure après notre départ, nous arrivâmes sur les bords d'une rivière ; elle est la même que celle qui passe à Zeyra, tombe dans celle de Daulaki à Dirouga, et, suivant ce que j'ai appris, prend sa source dans les montagnes, près de Schapour. Dès que nous fûmes sur la rive, nous commençâmes à gagner, par des chemins tortueux, les passages de la montagne qui, dans quelques endroits, sont très dangereux. Les chevaux arabes, accoutumés au sol uni des plaines sablonneuses de leur pays, marchoient d'un pas craintif et mal assuré le long des flancs rocailleux de la montagne ; deux ou trois des plus beaux chevaux de l'envoyé firent même des chutes dangereuses. Le cheval persan, au contraire, grimpe hardiment sur les éminences, et marche le long des précipices avec une confiance et une indifférence qui inspirent

de la sécurité au cavalier. Notre mehmandar, par manière de bravade, poussa son cheval par dessus un monceau de rocs brisés; prouesse qui paroissoit tenir plus d'un fou que d'un homme sensé.

Pendant ce trajet, nous découvrîmes quelques points de vue singulièrement grands et pittoresques. Le sentier serpentoit si bizarrement sur les flancs de la montagne, que les personnes qui étoient encore au bas apercevoient toute sa surface entrecoupée par les rangs de notre caravane; les objets qui se trouvoient au sommet paroissoient si petits, que l'on ne pouvoit guère distinguer le cavalier de sa monture. Un peu avant d'atteindre à la cime la plus élevée, nous rencontrâmes un poste de rhadars, et l'habitation d'un derviche, formée par la crevasse d'un rocher. Nous vîmes çà et là des rhododendrons, indice manifeste d'un changement de climat. A onze heures un quart nous étions à notre camp que l'on avoit dressé près d'un caravanseraï. Le village de Khaumaridge est situé dans une plaine peu étendue, à la distance d'environ un mille, au N.-O. du caravanseraï. Sur une éminence au-dessus de nous, on voyoit une petite tour, dans laquelle un rebelle soutint un long siége.

Les montagnes que nous avons traversées sont infestées par une race de voleurs appelés les *Memmeh-Sunnis;* ils vivent dans les coins les plus reculés des vallées peu fréquentées, et commettent leurs brigandages sur le voyageur sans défense, avec une impunité qui caractérise parfaitement

l'état de ce pays. On a essayé quelquefois de les soumettre par la terreur des châtimens sévères infligés à ceux que l'on a saisis; mais l'exemple a été perdu pour ceux qui sont restés, l'amour de l'indépendance et du pillage ayant été plus fort que la crainte d'une punition cruelle et d'une mort ignominieuse. Leurs repaires, dont l'entrée est dans la montagne, sont de vrais labyrinthes pour ceux qui ne les connoissent pas par une longue pratique, ce qui favorise si efficacement cette horde de bandits, qu'on en a vu enlever du milieu d'une caravane, un voyageur qui annonçoit devoir faire moins de résistance que ses compagnons, ou un mulet bien chargé, qui promettoit un butin plus riche que les autres. Lorsque le brigadier général Malcolm, chargé d'une mission pour la cour de Perse, traversoit leurs montagnes, les brigands enlevèrent quelques-uns de ses mulets chargés d'une partie des riches présens destinés au roi de Perse. Ils sont actuellement si solidement établis dans leurs retraites, que les khans et les gouverneurs des districts voisins ont préféré, depuis que le mal est inévitable, d'en tirer avantage, et l'on dit qu'ils ont, parmi les *Memmeh-Sunnis*, des agens chargés de veiller à l'exécution de leurs arrangemens avec ces bandits, relativement aux produits du pillage. Lors de notre passage, ils étoient assez tranquilles, et nous avons traversé les montagnes sans éprouver le moindre dommage.

Le caravanseraï situé près de notre camp étoit de structure solide et très ancienne; les murs cou-

verts de noms, de phrases et de couplets, attestoient que les voyageurs y avoient fréquemment habité. Nous vîmes un merle; sir Harford Jones tira trois fois sur une grive qui ne bougea pas de place; on la prit avec la main, et elle se laissa prendre ensuite tant que l'on voulut, sans essayer de s'envoler.

On fait aux frais seuls de Hadji-Mahomet-Hassan, négociant de Bouschir, une route qui coupera la montagne de Kauzeroun à Khaumaridge, et abrégera la distance de deux parasanges. Elle se dirige vers l'est en partant de Khaumaridge.

Le 24, nous nous sommes mis en route à huit heures; nous sommes arrivés à Kauseroun à deux heures et demie. Nous avons marché environ une heure dans la plaine de Khaumaridge; en admettant que l'autre partie de cette plaine que nous avions traversée la veille, ait un mille d'étendue, on peut évaluer sa longueur totale à cinq milles; elle est ouverte du côté de Kauseroun, par un passage appelé Tengui-Turkoun, placé entre deux branches de montagnes très hautes. On voit aussi une route à gauche qui conduit par-dessus la montagne. L'envoyé et quelques personnes de sa suite la prirent, parce que les attaques des voleurs rendent ce passage très fameux; la route étoit gardée, à différens intervalles, par des hommes armés de mousquets; le prince avoit donné ordre de les y placer : preuve nouvelle de ses nombreuses attentions pour la légation.

Etant descendus de nouveau, nous arri-

vâmes dans les plaines de Kauzeroun. Du haut de l'éminence, nous découvrîmes la rivière que nous avions passée près de Khischt ; elle se dirigeoit, par des sinuosités du nord au sud, derrière les hauteurs à l'ouest. Nous aperçûmes au pied d'une montagne au N. 50 E, la ville de Schapour; des collines de hauteur médiocre partent de la grande chaîne des montagnes, et divisent différentes petites plaines, toutes comprises sous la dénomination générale de plaine de Kauzeroun.

Nous avons trouvé à Deris la troupe de gens armés, qui nous a salués et a caracolé comme à l'ordinaire. En traversant le village, nous avons vu les femmes penchées sur le toit des chaumières ; elles nous ont accueillis par des chants d'un ton très haut et fort extraordinaire, mais assez agréable à une certaine distance. On jeta de l'argent au milieu de la foule, ce qui augmenta le désordre de la scène en occasionnant une lutte à qui emporteroit les pièces de monnoie.

Environ à deux milles de Kauzeroun, nous avons rencontré Mahomet-Kouli-Khan, gouverneur de ce lieu ; il étoit accompagné d'une troupe nombreuse de cavaliers; M. Bruce, le docteur Jukes, et moi, nous sommes aussitôt descendus de cheval pour lui aller rendre nos devoirs ; il a après cela tourné la bride, pour faire route avec nous. Un mille plus loin, tous les habitans mâles de cette ville étoient assemblés pour nous recevoir. Une bouteille qui renfermoit du sucre candi a été brisée sous les pieds du cheval de l'envoyé ; céré-

monie qui ne se pratique en Perse que pour les personnes du sang royal. Ensuite une trentaine de lutteurs, vêtus seulement de pantalons bigarrés, et armés de deux bâtons appelés *mils*, se plaçant devant nos chevaux, se mirent à faire le bruit le plus singulier, à prendre les postures les plus extravagantes, et à déployer leur adresse et leur habileté tout le long de la route, jusqu'à notre camp. Il seroit difficile de se faire une idée d'une foule aussi étrange et aussi confuse. J'étois assourdi, et la poussière nous suffoquoit. Il y avoit bien dix mille individus de toute espèce, pressés dans le plus grand désordre, courant, sautant, se poussant. Des officiers, armés de fouets et de bâtons, tâchoient de maintenir l'ordre, en faisant, suivant les occasions, reculer ou avancer la foule; c'étoit un tumulte, des cris inconcevables. Ici, l'inégalité du sol faisoit trébucher les fantassins les uns sur les autres; là, des chevaux couroient dans tous les sens, pendant que les cavaliers faisoient toutes sortes d'évolutions avec leurs longues piques; derrière nous, la foule étoit impénétrable; en avant, les lutteurs sautoient au son de trois tambours de cuivre, et faisoient tourner leurs bâtons. De tous côtés enfin, ce n'étoit que bruit et confusion; mais ces honneurs, je le répète, n'étant réservés qu'aux princes du sang, nous les considérâmes comme une preuve nouvelle de l'influence que le nom anglais commençoit à reprendre dans ce royaume.

Le jour de Noël, sir Harford Jones et moi,

nous avons visité les ruines de Schapour. Elles sont, suivant notre estime, à quinze milles de distance, à peu près en ligne droite au nord de Kauzeroun. A sept milles environ de notre camp, nous avons de nouveau traversé le village de Deris qui, si l'on en juge d'après l'étendue des ruines, doit avoir été une grande ville. Toutes les maisons ont des combles ceintrés, genre de construction qui tire sans doute son origine de la rareté du bois. On le retrouve dans tous les endroits que nous avons parcourus, où les portes et les portiques ont leur partie supérieure terminée en arceau gothique. La chétive population, éparse dans les ruines de Deris, vint nous recevoir à notre passage. A l'extrémité septentrionale de la ville, on voit un cimetière. Un des tombeaux étoit surmonté de la figure d'un lion.

Après avoir passé deux tombeaux placés de chaque côté de la route, nous sommes arrivés sur les bords d'un torrent au-dessus duquel il semble qu'il a existé un aqueduc, car sur les deux rives on voit des ruines de maçonnerie, et sur la rive méridionale on reconnoît la trace des conduits. La limite des ruines de Schapour au sud est un ruisseau d'une eau limpide. Au-dessus de la source qui lui donne naissance, la route est soutenue par des fragmens d'architecture. Ils ont appartenu à l'entablement d'un édifice public, et leur dimension fait présumer qu'il étoit très considérable.

Dès que nous eûmes traversé le ruisseau, nous entrâmes dans l'enceinte des ruines de Schapour. Etant placés sur un endroit élevé, nous estimions

qu'elles occupoient une circonférence de six milles, renfermant une plaine et une colline sur laquelle on voit les restes d'une ancienne citadelle qui domine les environs. Soit caprice de la nature, soit effet du travail de l'homme, cette colline, ou cet *acropolis*, est séparée de la grande chaîne de montagnes qui forment à l'est la plaine de Kauzeroun. Entre cette éminence et une autre masse de rochers imposans, coule la belle rivière de Schapour. (*V.* la pl. 4) Nous avons évalué à quatre-vingt-cinq pieds l'espace compris entre les deux éminences ; il forme une petite plaine verdoyante parsemée d'arbrisseaux, et coupée par le cours de la rivière. L'ouverture qui existe entre ces deux grandes masses laisse apercevoir le paysage le plus varié, le plus calme, le plus pittoresque, et en même temps le plus sublime que l'on puisse imaginer. Un rocher énorme d'une teinte sombre, dont les couches fortement marquées affectoient les positions les plus étranges, et qui formoit un angle aigu avec l'horizon, encadroit le tableau à droite, tandis qu'un autre rocher plus extraordinaire, aussi éclairé que le premier étoit obscurci, se présentoit à gauche. Une chaîne de montagnes, dont la base se terminoit par une plaine, bornoit l'horizon dans le lointain, remplissoit l'intervalle de l'un à l'autre rocher, et produisoit une belle perspective aérienne : la rivière avec les bocages touffus qui ornoient ses rives, offroit un premier plan riche et animé. La colline, dont le sommet supporte les restes de la citadelle, est couverte de ruines de murs et de

T. I



tours. On reconnoît aisément sur son flanc oriental la nature des fortifications ; on voit que des murs remplissent les vides qui séparent un rocher d'un autre, et que l'ensemble compose un lieu de défense singulièrement fort.

Notre attention fut d'abord attirée par deux figures colossales à cheval, sculptées sur la surface du roc, et très mutilées. La figure à droite avoit le plus souffert : nous ne pûmes bien distinguer qu'une partie du poitrail et des pieds de derrière d'un cheval placé au-dessus de la figure d'un homme étendu tout de son long, la face tournée en avant, et posée sur la main droite ; son costume ressembloit à celui des Romains. Une figure vêtue de même étoit dans une posture suppliante aux genoux du cheval, et une tête en demi-bosse se montroit entre les pieds de derrière de l'animal. La figure équestre à gauche n'étoit pas autant mutilée. Le cheval et une partie de la draperie qui couvroit les cuisses étoient bien conservés. Le vêtement des figures consistoit en un jupon court qui descendoit des hanches jusqu'au-dessous des genoux (1).

Le bas-relief voisin, sculpté comme le premier

---

(1) *Dimensions des figures.* — Longueur du pied de l'homme étendu sous le cheval. . . . . 15 pouces.

Longueur totale de l'homme.	16 pieds	1 pouce.
Longueur du bras	5	
Du menton au sommet de la tête.	1	2
Longueur de la jambe du cheval, depuis le bas de l'épaule jusqu'au sabot.	4	4

sur le roc de la citadelle, est entier dans toutes ses parties. Il consiste en trois grands compartimens. Celui du milieu, qui est le plus intéressant, représente un homme à cheval. L'habillement de ce cavalier annonce un personnage royal. Sa tête est ceinte d'une couronne surmontée d'un globe; ses cheveux flottent en boucles larges et touffues sur ses épaules; une moustache peu épaisse couvre sa lèvre supérieure, et donne beaucoup d'expression à une physionomie où est fortement empreint le caractère de la fierté et de la majesté. Cette figure est vêtue d'une robe qui, tombant en plis nombreux à la ceinture, lui couvre ensuite les cuisses et les jambes jusqu'à la cheville. Un carquois est suspendu à son côté. De la main droite elle tient la main d'une autre figure placée en arrière, de manière à cacher la partie postérieure du cheval, et vêtue à la romaine, avec la tunique et le casque. Une troisième figure, aussi habillée à la romaine est à genoux devant le cheval, et étend les mains; ses traits annoncent un suppliant. Une quatrième figure étendue sous les pieds du cheval a le même vêtement et le même caractère que les deux figures romaines. A droite de la tablette, derrière la figure en attitude de suppliant, on en aperçoit une qui a aussi les mains étendues, mais vêtue d'une manière différente, et autant que nous avons pu juger, ayant les traits plutôt égyptiens qu'européens. Dans un angle entre la tête du roi et celle du cheval, une Victoire déploie le rouleau de la Renommée. Enfin une figure dont une partie se trouve cachée par



celle qui est à genoux, complète l'ensemble du compartiment (*V.* la pl. 5). Le second, placé à la droite de celui-ci, est subdivisé en six parties. Chacune offre trois figures sculptées, toutes différentes par leur posture et leur costume. La plupart sont néanmoins dans l'attitude de supplians, et je suppose qu'elles représentent des peuples vaincus. Dans le troisième compartiment à gauche, deux files de cavaliers sont partagées par une ligne droite, en deux petits compartimens. Tous ces cavaliers vêtus comme la figure royale du centre, et lui ressemblant par les traits, représentent sans doute son armée. L'ensemble de ce monument intéressant est taillé dans un roc très dur, qui reçoit le plus beau poli, et que nous avons appelé une espèce de jaspe grossier. La brièveté de notre séjour en ce lieu ne m'a pas laissé le temps de dessiner en détail le grand nombre des figures si fidèlement représentées par l'artiste qui les a sculptées. Il a si bien observé la différence des visages et des traits de tous les personnages réunis dans son groupe, que si l'on connoissoit leurs pays respectifs, chose que l'étude et un examen attentif découvriroient probablement, on obtiendroit sur quelque point important de l'histoire ancienne, des lumières certaines, au moyen de cette preuve non moins ingénieuse que convaincante (1).

Nous avons ensuite traversé la rivière pour pro-

(1) *Dimensions de ce groupe.* — Hauteur des figures à

céder à l'examen des bas-reliefs sculptés sur le rocher opposé. Nous avons d'abord vu une longue tablette contenant un grand nombre de figures. Le principal personnage, qui est indubitablement le roi représenté sur le grand compartiment du côté opposé, est placé au centre, seul dans un petit compartiment; il est assis, ayant entre ses jambes un sabre, dont le pommeau soutient sa main gauche : une perruque d'un volume immense couvre sa tête, et lui donne un aspect bizarre. A sa droite, une longue file d'hommes semble composée de Persans et de Romains. Les premiers mènent les seconds qui sont prisonniers ; au-dessous de cette file on en voit une autre dont les personnages, d'après leur perruque, ont l'air de Persans. Leur conducteur porte dans ses mains une tête d'homme, et la présente à la figure du centre. A gauche, sont quatre petits compartimens : le premier, le plus près de la figure royale, et le plus élevé au-dessus du sol, renferme une troupe nombreuse d'individus qui ont les bras placés sur les épaules les uns des autres. Au-dessous, on aperçoit cinq figures dont une mène un cheval qui n'a d'autre harnois qu'une bride. Dans chacun des deux autres compartimens, on compte huit figures. Nous avons

---

pied. . . . . 5 pieds 9 pouces.

Hauteur des figures à cheval, mesurée depuis le bonnet du cavalier, jusqu'au sabot du cheval 6 5

Les petites tablettes ont quatre pieds dix pouces de long ; la longueur de la grande est de onze pieds onze pouces.

pensé que l'ensemble de ce bas-relief représentoit un roi assis dans sa salle d'audience, entouré de son peuple et des nations tributaires (1).

A la gauche sont deux figures colossales à cheval, sculptées en demi-bosse. Celle qui est à droite a les traits, le caractère, l'habillement du roi qui se trouve représenté dans les compartimens; celle qui est à gauche nous a paru aussi un personnage royal; mais il diffère du premier par son habillement, et par l'équipement de son cheval. Tous deux ont la main étendue, et tiennent un anneau que nous avons pensé être l'emblème de la paix. L'envoyé qui avoit déjà vu ces bas-reliefs et ceux de Nakshi-Roustan, m'a fait entendre que j'en verrois de semblables dans ce dernier endroit; et comme je n'avois pas le loisir de dessiner en détail tous ceux de Schapour, j'ai préféré ne copier que ceux dont il n'existe pas d'autre exemple; ainsi nous avons continué notre examen général. Je ne dois pourtant pas omettre de dire que la sculpture de ces deux dernières figures est parfaite. Les proportions, ainsi que les lois de l'anatomie, sont soigneusement observées, tant pour les chevaux que pour les hommes, les veines et les artères des jambes et du ventre des chevaux étant représentées avec une délicatesse infinie.

Nous sommes ensuite arrivés à un immense bas-relief, dont la partie inférieure est totalement

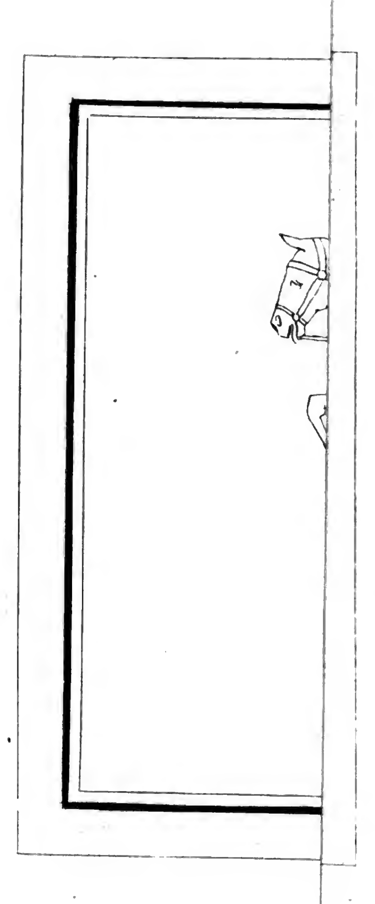
(1) La longueur de ce morceau est de trente pieds.

détruite. Nous avons cependant vu à gauche une file de têtes d'hommes et de chameaux entremêlés, et au-dessous une file de têtes d'hommes et de chevaux, dont la partie au-dessous de l'œil étoit saccagée ; en face, à la distance d'environ quatre pieds, on voit une portion de figure à cheval. Le roi, tel qu'il est décrit plus haut, tient un arc, et quatre flèches dans sa main droite. Nous avons supposé que ce pouvoit être le commencement d'un morceau qui représentoit une chasse. (*V.* la pl. 5).

Notre examen s'est terminé par un bas-relief d'un travail parfait et d'un intérêt si grand, que nous avons vivement regretté l'impossibilité où nous étions, faute de temps, de l'observer et de l'étudier comme il le mérite. Il contenoit un plus grand nombre d'objets que les autres, et offroit plus de variété dans les caractères. La surface du roc est divisée en plusieurs compartimens inégaux, tous occupés par une multitude de figures. Dans le milieu, on voit une copie du second bas-relief que j'ai décrit, celui du roi et du suppliant, à l'exception qu'en face du roi il s'y trouve un autre personnage qui a les bras étendus et tient un anneau. Dans la première rangée, en haut, à la droite, il y a beaucoup de figures minces, les bras croisés ; dans la seconde est une foule nombreuse, quelques individus portent des paniers ; la troisième est remplie par les mêmes figures ; et dans le coin, à droite, on aperçoit un homme qui conduit un lion



T. 1. N° 8 p. 129



enchaîné. Dans la quatrième rangée, justement en face du roi, est un groupe très remarquable, dont les vêtemens lâches et plissés désignent des Indiens. L'un mène un cheval, dont j'ai dessiné soigneusement l'équipage; derrière le cheval, il y a un éléphant. Au-dessous, et joignant le sol, on voit des hommes vêtus à la romaine; au milieu d'eux, un chariot est traîné par des chevaux, dont j'ai copié exactement les harnois (*V.* pl. 8). Dans cinq compartimens, à gauche, dont les divisions correspondent à celles de la droite, des escadrons de cavalerie persane sont rangés en bon ordre, et comme disposés par échelons (1).

Le sentier qui nous a conduits à ces magnifiques monumens est le lit d'un aqueduc qui nous a paru de construction moderne. Le long de la route qui serpente derrière la colline de la citadelle, on rencontre de nombreux canaux faits avec beaucoup d'art, et cimentés solidement au moyen du *darna.* Indépendamment de ces canaux, des puits très profonds sont traversés en partie par les conduits de l'aqueduc. Après avoir repassé la rivière, nous avons parcouru les nombreux mon eaux de pierres et de terre qui couvrent les ruines de Schapour, et qui, si on les examinoit soigneusement, découvriroient une foule de secrets de l'antiquité. Les paysans qui étoient avec nous, nous conduisirent aux restes d'un très beau mur, dont la structure symétrique égaloit celle des plus fameux ouvrages

(1) Ce morceau a trente-huit pieds d'étendue.

grecs que j'eusse vus. Chaque pierre avoit quatre pieds de long, vingt-sept pouces d'épaisseur; et les angles en étoient parfaitement taillés. Ce mur formoit la façade d'un bâtiment carré de cinquante-cinq pieds de superficie. Au sommet étoient placés deux sphinx couchés, ce que nous avons reconnu en découvrant par hasard deux yeux, et un pied mutilé à l'extrémité d'une des pierres supérieures. Il y a dans ce mur une fenêtre, dont la partie d'en haut est ceintrée. Derrière ce bâtiment carré, nous avons aperçu le contour d'un théâtre long de trente pas et large de quatorze. Cet endroit ressemble au moins à ceux que l'on appelle théâtres, et que j'ai vus en Grèce. En comparant la position des édifices, nous avons pensé que le bâtiment qui existe encore a dû être joint à celui qui est situé par derrière, et en a peut-être fait l'entrée (*Voyez* pl. 9.)

Des monceaux de terre sont épars sur toute la surface occupée par les ruines de la ville. Chacun de ces monceaux est adjacent à un puits; nous avons conjecturé que c'étoient les ruines de maisons séparées. Les habitans de Kauzeroun racontent qu'il existe d'immenses passages souterrains à Schapour, et joignent à ce rapport des histoires extraordinaires. Un de ces récits qui portent le moins ce caractère, est certainement celle d'un cheval et d'une jument qui, s'y étant égarés, reparurent quelque temps après avec un poulain. Le narrateur ajouta qu'un homme de sa connoissance fut envoyé dans ces souterrains, et, s'y étant avancé,

T. I.

N.° 9 p. 130.



aperçut une figure gigantesque qui, à sa grande épouvante, eut l'air de marcher vers lui. Il se remit néanmoins assez pour oser aller vers elle; et au lieu d'un monstre vivant, il trouva une figure semblable à celles qui sont sculptées sur les rochers du dehors. Pour donner une idée de l'étendue de ces labyrinthes, ils disent qu'il faudroit employer vingt *mauns* d'huile pour en éclairer un avec tous ses détours. Le *maun* pèse sept livres un quart.

Les productions végétales que nous avons observées près de la rivière, du côté de la ville, et dans la plaine qui l'entoure, sont le ricin, le rhododendron, le saule, le figuier sauvage, les roseaux désignés par les Persans sous les noms de *shauk-e-bouz*, *cavir* et *benax* ou plante à épice. La plaine en allant vers Schapour est beaucoup plus cultivée que celle qui avoisine Kauzeroun; elle est entrecoupée par un grand nombre de petits canaux artificiels, qui sont alimentés par la rivière, dont l'eau est claire et pure: mais, après avoir coulé environ dix-huit milles, elle rencontre dans les montagnes des couches salées, qui lui communiquent leur saveur jusqu'à son embouchure dans la mer.

Après avoir goûté le plaisir d'examiner les ruines de Schapour, nous sommes retournés à Kauzeroun. Cette ville couvre une vaste surface; mais ses murs sont presque tous en ruine. On voit à très peu de distance un emplacement bien vert; c'est un jardin planté principalement de cyprès et d'orangers; il appartient au gouverneur. Dans la soirée nous sommes allés nous y promener. A l'entrée est un

pavillon d'où l'on aperçoit l'allée la plus remarquable. Nous prîmes le café dans l'appartement supérieur; il est très joli, revêtu de stuc et de nattes, les fenêtres sont en verres peints. Ayant si long-temps rôdé au milieu de montagnes arides et de plaines désertes, nous avons éprouvé beaucoup de plaisir à voir des allées régulières, de frais ruisseaux et une belle végétation (1). Les merles et les grives, en volant d'un arbre à l'autre, nous rappeloient bien évidemment que nous avions changé de climat.

Le 26, nous sommes partis à huit heures du matin, et nous sommes arrivés à midi et demi à notre camp dans la vallée d'Abdoui. Nous avons suivi les murs de Kauzeroun, et traversé la plaine jusqu'à une chaussée appelée le *Poul-aub-guini*, dont on estime la distance de Kauzeroun à deux parasanges. Depuis ce point, où se trouve un marécage qui forme l'extrémité d'un lac s'étendant au sud, la route gagne en serpentant une haute montagne nommée le *Dockter* ou la Fille (*Daughter* en anglais, *Tochter* en allemand). Dans la partie de la montée la plus difficile, on a fait une route, et l'on a construit des parapets pour garantir les voyageurs du danger de tomber dans les précipices qui dans quelques endroits présentent des escarpemens immenses au bord du chemin. Jadis il étoit très dangereux; les muletiers et les conducteurs de

(1) Le miel recueilli par les abeilles sur les bosquets d'orangers de Kauzeroun jouit d'une grande réputation.

caravanes avoient besoin de déployer tous leurs efforts et toute leur adresse pour faire arriver les mulets et les chevaux en sûreté au bas de la descente. On nous dit que les muletiers, quand leurs bêtes descendoient à l'endroit le plus escarpé du passage, les prenoient par la queue, et les retenoient de toutes leurs forces, jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé un point à passer sûrement les pieds de devant, et recommençoient le même manège, jusqu'à ce qu'elles n'eussent plus rien à craindre. A dix heures et demie nous sommes parvenus à la cime du Dockter ; nous avons ensuite trouvé une meilleure route qui nous a aidés à descendre dans la vallée d'Abdoui, qui est petite mais très jolie, bien plantée de chênes : elle doit, quoique l'espèce de ces arbres soit petite, offrir en été une verdure et une fraîcheur enchanteresses.

Pendant que nous dînions, on annonça à l'envoyé que Mahomet-Reza-Khan, un Persan de ses anciens amis, ne tarderoit pas à le joindre, qu'il étoit porteur de bonnes nouvelles, et qu'en conséquence il demanderoit le *moodjehlouk*, ou présent accoutumé. Cette nouvelle étoit la défaite des Russes près d'Erivan. Leur perte, tant en tués qu'en blessés et en prisonniers, s'élevoit à six mille hommes, suivant le rapport des Persans. On annonçoit en même temps qu'un firman du roi, pour l'envoyé, étoit en route.

Le 28, nous avons quitté à sept heures trois quarts du matin notre camp, placé si pittoresquement au milieu des chênes. Après avoir parcouru la plaine

dans toute sa longueur que j'évalue environ à quatre milles, nous avons commencé à gravir la longue et fatigante montagne appelée le *Pirat-Zoun*, ou la Vieille Femme. Parvenus à sa cime qui étoit le terme des hauteurs que nous avions à franchir, nous sommes descendus dans la plaine de *Descht-e-Arjoun*. Le village de même nom est situé à son extrémité septentrionale. Avant d'y entrer, nous avons rencontré Mahomet-Reza-Khan, qui a présenté les lettres du ministre de la cour de Schiraz, et reçu des félicitations sur les succès des armes persanes. A deux milles environ, avant d'arriver à notre camp, nous avons trouvé l'*istakball*, qui ne différoit des autres qu'en ce qu'il étoit accompagné d'un vieillard qui souffloit dans une trompette de cuivre, dont le son étoit singulièrement rauque et discordant, et par un jeune homme en haillons, monté sur un âne, et frappant deux petites timbales de cuivre. A-peu-près à un quart de mille du village, on voit un cimetière; une des tombes est, comme à Deris, surmontée de la figure d'un lion. Au-dessous de la montagne, un bosquet de saules est arrosé par un beau ruisseau.

La plaine est marécageuse; mais les montagnes qui la bornent sont toutes composées d'un roc âpre et aride. Le marécage est couvert de troupes innombrables de canards sauvages, de bécassines et d'autres oiseaux. Le printemps étoit ici dans toute sa beauté, et rendoit la plaine de Descht-e-Arjoun un des sites les plus délicieux que nous eussions vus dans ce pays. En été, quelques-unes des éminences

sont couvertes de vignobles, dont les ceps laissoient échapper en ce moment les premiers signes de végétation qui sortoient d'un sol noirâtre. Ce fut un bonheur pour nous d'avoir passé les montagnes; à peine étions-nous arrivés à notre camp, que des nuées épaisses s'arrêtèrent sur leurs cimes, et en couvrirent de neige des espaces étendus.

Le 28, la matinée a été très froide. Nous sommes partis à huit heures, et nous sommes arrivés à midi moins un quart à notre lieu de repos, éloigné du précédent de dix milles. Nous avons marché constamment dans un pays qui ressemble à la plaine de Descht-e-Arjoun, et je ne pense pas que nous soyons descendus beaucoup plus bas que le sommet du Pirai-Zoun. Les habitans de ce canton pensent que Khoné-Zenioum est plus froid que Descht-e-Arjoun et que tous les autres lieux habitables de la Perse situés de leur côté. Ces points sont certainement bien plus élevés que tous ceux que nous avons traversés dans notre route. A Khoné-Zenioum, il n'y a qu'un caravanseraï. Tout auprès un petit ruisseau coule à l'est. Nous sommes arrivés sur ses bords à dix heures et demie; mais nous ne l'avons traversé que lorsque nous avons été sous les murs du caravanseraï.

Pendant que nous étions tranquillement assis dans nos tentes, on est venu nous dire que Kérim-Khan, porteur de la lettre du roi, n'étoit plus qu'à un mille. Comme il convenoit de recevoir cette dépêche avec tous les honneurs possibles, nous avons quitté nos habits de voyage pour prendre nos uniformes et

nos épées, parce que les Persans savent à présent que c'est le costume de cérémonie chez les Européens. Nous nous sommes portés à la hâte sur la route de Schiraz, accompagnés de nos cavaliers, vêtus de leurs plus beaux habits, et marchant enseignes déployées, et au son des trompettes. Nous avions à peine fait un mille, que nous avons aperçu le khan et sa suite qui descendoient une colline. L'envoyé, le mehmandar et tous les membres de la légation sont descendus de cheval, et ont marché en ordre vers Kérim-Khan qui s'est avancé vers nous de la même manière, suivi d'une personne qui portoit le firman du roi. Après les salutations et les complimens d'usage, le khan a pris la lettre du roi sous un mouchoir qui la couvroit, et la mettant dans la main de l'envoyé, lui a dit à haute voix : « Ceci est le firman du roi. » Sir Harford Jones l'a reçu avec les deux mains, et l'ayant portée respectueusement à sa tête, l'a placée sur son sein. Nous sommes remontés à cheval, et nous avons regagné la tente de l'envoyé, où chacun s'est assis suivant son rang. Kérim-Khan et l'envoyé se sont félicités mutuellement en répétant : « *Khosch amedid*, *Bisgor Khosch amedid.* — Vous êtes le bien venu, vous êtes le très bien venu. » Cette phrase, ainsi que le *Selam Alek*, est usitée en Perse, et correspond au *Khosch Gueldin* des Turcs. Ceux-ci n'emploient pas le *Selam Alek* pour un chrétien ou pour quelqu'un qui n'est pas de leur religion ; mais les Persans ne sont pas si scrupuleux. Kérim-Khan a adressé à l'envoyé beaucoup

de complimens flatteurs de la part du roi, et y en a ajouté un grand nombre de lui-même. Sir Harford Jones a fait venir Pir-Mourad-Bey, son principal mounschi, pour qu'il lût le firman. Celui-ci est arrivé pieds nus, et s'est tenu respectueusement à l'extrémité de la tente. Quand on lui a mis le firman en main, toute l'assemblée s'est levée, et les Européens ont ôté leurs chapeaux. Pir-Mourad-Bey a lu le firman à haute voix, d'un ton emphatique, chantant et comme noté. Il l'a remis ensuite à sir Harford Jones, et tout le monde s'est rassis. On a ensuite, conformément à l'usage, fumé et pris du café; durant cette cérémonie, on a présenté à Kérim-Khan les membres de la légation. Notre mehmandar s'est acquitté de ce devoir, et a fait connoître nos titres et nos qualités avec beaucoup d'aisance. Kérim-Khan nous a ensuite quittés pour aller loger avec ce mehmandar qui en cette occasion s'est montré très attentif et très obligeant, quoique ses manières fussent en général celles d'un militaire brusque. Sachant que l'envoyé, qui, suivant l'étiquette, devoit loger Kérim-Khan, n'avoit pas ce qu'il falloit pour recevoir un pareil hôte, il demanda la permission de lui faire les honneurs de sa tente.

Le 29, nous avons quitté Khoné-Zenioum à sept heures et demie du matin, et à onze heures un quart nous étions arrivés à Bagh-Schah-Cheragh, qui est éloigné de vingt milles. Nous avons presque toujours traversé un pays entrecoupé de montées et de descentes, et nous avons trouvé la route meil-

leure que celle que nous avions parcourue les jours précédens. La rivière sur les bords de laquelle nous avions campé se dirige vers l'est, en faisant beaucoup de détours ; nous l'avons traversée à Rahdars (1), à l'entrée de la plaine de Schiraz, sur un pont très délabré, et nous avons aperçu la ville de Schiraz à l'extrémité de la plaine. Cette journée fut remplie par les honneurs et les égards que l'on rendit à sir Harford Jones et à la légation. Un istakball composé de cinquante cavaliers de la tribu de notre mehmandar, est venu au-devant de nous à trois milles environ de notre camp. En avançant, nous avons rencontré une troupe de gens à pied qui ont fait la même cérémonie que ceux de Kauzeroun, de jeter sous les pieds du cheval de l'envoyé une bouteille remplie de sucrerie, en nous donnant de même à entendre que c'est un honneur réservé au roi et à ses fils. Deux des principaux négocians de Schiraz, accompagnés du fils du nouveau gouverneur de Bouschir, se sont ensuite présentés ; mais ils ont mécontenté l'envoyé, en ne descendant pas de leurs montures, formalité constamment observée en Perse par les personnes d'un rang inférieur, quand elles rencontrent quelqu'un qui leur est supérieur. Nous avons par conséquent dans cette journée été reçus par trois istakballs. Notre mehmandar s'est beaucoup diverti à écouter les chants d'un jeune homme, l'un des plus distingués de sa profession à Schiraz. Les cavaliers

(1) Niebuhr appelle ce lieu Tchinar-Raddar, tom. 2, pag. 91.

qui couvroient la plaine ont fait de leur côté tous les exercices accoutumés. Ils ont lancé le dgerid, tiré leurs pistolets et leurs fusils en courant au grand galop, jetant leurs lances en l'air, et les recevant.

Le mehmandar a reçu sur la route un message de Schiraz, et a annoncé aussitôt qu'une des tentes du prince étoit dressée à Bag-Schah-Cheragh pour l'envoyé, et que le prince le prioit de vouloir bien l'accepter. Un présent, offert avec une attention aussi délicate, étoit digne de la main qui le donnoit. En arrivant, nous avons trouvé cette tente qui étoit d'une élégance et d'une étendue remarquables. Elle occupoit un vaste emplacement de forme carrée, clos par une enceinte. L'extérieur étoit de couleur cramoisie avec une broderie en vert; des cyprès et des lions combattant étoient brodés dans l'intérieur; trois poteaux très hauts et peints avec beaucoup d'élégance la supportoient. De riches tapis étoient étendus à terre; les plus fines toiles de Mazulipatam composoient le plafond et les côtés; des devises en vers, appropriées à la circonstance, ornoient les plafonds. Les *féroschis* avoient disposé un petit jardin devant l'entrée, et conduit un petit courant d'eau au milieu des branches vertes qu'ils avoient plantées en terre. Trois grands plateaux de sucrerie attendoient, dans la tente, l'arrivée de l'envoyé; nous leur avons fait honneur aussitôt que les personnes qui étoient venues nous visiter nous ont quittés. Pendant la nuit il est tombé de la neige, circonstance très heureuse;

parce que cela a abattu la poussière, qui nous auroit beaucoup incommodés pour notre entrée dans la ville : cérémonie où nous devons déployer notre splendeur et notre magnificence.

CHAPITRE VI.

Entrée publique à Schiraz. — Honneurs rendus à l'ambassade. — Description de la ville. — Ses environs. — Tombeau de Hafiz. — Haft-Ten. — Histoire du cheik Chenan. — Jardins; maisons de plaisance. — Présentation à la cour de Schiraz. — Le palais. — Le prince. — Son gouvernement. — Fête donnée à l'envoyé par le ministre. — Présent d'un mets de la table du prince. — Fête donnée par le secrétaire principal. — Seconde entrevue avec le prince. — Revue. — Fête donnée par le Mehmandar. — Présent du prince; habits d'honneur.

Le 30 décembre, jour fixé pour notre entrée publique à Schiraz, toute l'ambassade étoit dès le matin en grand uniforme; l'envoyé portoit un *catabi* ou manteau persan fait avec un schâl et bordé de fourrures précieuses. L'envoyé avoit choisi exprès le costume dont les princes seuls font usage, comme le meilleur moyen de faire connoître au peuple de Schiraz le caractère éminent de l'emploi dont il étoit revêtu. Nous avons quitté notre camp à dix heures. Nos cavaliers vêtus de leurs uniformes les plus riches nous composoient une escorte brillante. Notre mehmandar a disposé ses cavaliers persans dans un si bon ordre, qu'aucun d'eux ne

s'est mêlé à nous dans notre marche, et qu'ils ont simplement couru autour de nous, en jouant et faisant dans la plaine leurs évolutions accoutumées.

A deux milles environ de la ville, nous avons été reçus par quelques-uns des principaux personnages. On a été long-temps à parlementer pour savoir s'ils rendroient à l'envoyé l'honneur de descendre de cheval; ils ne se seroient pas conformés à cette partie du cérémonial, si Kérim-Khan, le porteur de la lettre du roi, ne fût pas allé en avant pour leur représenter, qu'envoyé par sa majesté pour veiller à ce que l'on rendît au représentant du roi de la Grande-Bretagne tous les honneurs qui lui étoient dus, il seroit obligé d'exposer à Tehéran leur conduite actuelle. Cette observation produisit l'effet desiré; et quand la troupe a approché, les principales personnes sont descendues de cheval; en même temps quelques membres de la légation, au nombre desquels j'étois, en ont fait autant, et sont allés au-devant d'eux. L'envoyé a en même temps déclaré sa résolution expresse de ne descendre que pour le ministre. Ceux qui avoient rendu avec tant de répugnance les honneurs à l'envoyé, étoient Bairam-Ali-Khan-Cadjar, isch-agassi ou maître des cérémonies de la maison du prince, et Hassan-Khan-Cadjar, tous deux de la famille du roi; Ahmed-Beg, un des fils de Nasr-Oallah-Khan, premier ministre du prince, et Mirza-Zain-Labadin, secrétaire principal. Nous avons traversé lentement la plaine; cependant la foule et

la confusion augmentoient tellement en approchant de la ville, que l'on n'avançoit qu'avec peine ; il a fallu toute la vigueur de notre mehmandar pour nous frayer le passage. Monté sur un grand et fort cheval, il se portoit partout, dispersoit la foule d'un côté, la poussoit d'un autre, et distribuoit sans ménagement des coups de bâton à ceux qui n'obéissoient pas à ses ordres. Mais, à la porte de la ville, malgré tous ses efforts, la presse étoit si grande que nous y avons été retenus pendant plus d'un quart d'heure, et il a fallu redoubler de coups pour dégager l'entrée.

Nous sommes enfin entrés : l'envoyé ouvroit la marche ; il étoit entouré des Persans de distinction, et suivi des membres de la légation chacun à son rang, ainsi que des cavaliers. Nous avons traversé plusieurs rues pour arriver au Bazar-ai-Vakil. grand et spacieux édifice, dont toutes les boutiques étoient garnies des marchandises les plus précieuses pour donner une idée de la richesse et de la prospérité du pays. Ce Bazar est un superbe monument de la magnificence de Khérim-Khan qui, sous le nom de Vakil ou régent, exerça en Perse l'autorité souveraine, et mourut en 1779. Au centre du Bazar s'élève une rotonde, au-dessous de laquelle est une plate-forme entourée d'une enceinte. Le Cotoual ou ministre de la police y étoit assis. Le son des trompettes qui n'avoit pas cessé de se faire entendre en passant par les rues, produisit un très bel effet sous les voûtes du Bazar. Quand l'envoyé a passé,

chacun s'est levé ; on savoit que tout retard en ce genre étoit suivi de coups de bâton.

Après une longue marche, nous sommes arrivés à la maison destinée à nous recevoir. Elle étoit élégante, construite en briques, et très grande, mais très négligée, car quelques parties tomboient en ruines. On nous a fait entrer dans un appartement où l'on avoit préparé pour nous un service complet de sucreries et de fruits. Nous y sommes restés assis jusqu'au moment où nous avons terminé les formalités relatives aux visites envers les grands qui étoient venus à notre rencontre, et qui nous avoient accompagnés; le reste de la journée se passa à recevoir des visites de personnages moins considérables, et à accepter les innombrables présens que l'on nous envoyoit de toutes parts : ils consistoient la plupart en agneaux vivans, en fruits et en sucreries. La quantité des sucreries finit même par devenir si grande que nous les distribuâmes parmi nos domestiques, nos cavaliers, et nos féroschis. Au nombre des personnes qui vinrent les premières, étoit un officier envoyé par le ministre Nasr-Oallah-Khan, pour nous notifier qu'il remettoit au lendemain le plaisir de faire sa visite à l'envoyé, parce qu'il craignoit qu'il ne fût fatigué du voyage. Mais les visites les plus brillantes que nous ayons reçues ont été celle de Yousouf Beg, jeune géorgien d'un extérieur agréable, et favori du prince, et celle d'Abdallah-Khan, nommé pour nous servir de mehmandar jusqu'au moment où nous rencontrerions sur la route l'officier désigné par le roi

pour remplir auprès de nous les mêmes fonctions pendant le reste de notre voyage.

Le 3, Nasr-Oallah-Khan, accompagné d'un grand nombre de personnages distingués de Schiraz, fit sa visite de cérémonie à l'envoyé. Ses manières étoient simples, ses traits durs; sa barbe se distinguoit par son extrême noirceur. Tout le temps qu'il resta avec nous se passa en complimens et en cérémonies d'usage. L'envoyé, d'après les invitations pressantes de la cour, se détermina à hâter son départ pour Téhéran. Il fut en conséquence décidé que nous resterions huit jours à Schiraz; mais des circonstances forcèrent ensuite à changer cette première résolution.

Schiraz a six portes; cette ville est divisée en douze *mahalez* ou paroisses. On y compte quinze grandes mosquées, et plusieurs autres moins importantes, onze *medressez* ou collèges, quatorze bazars, treize caravanseraïs et vingt-six bains; les principaux jardins des environs appartiennent à des particuliers.

Parmi les mosquées, celle que l'on appelle *Mesjid Ali*, bâtie sous le califat d'Abbas, est la plus ancienne; et *Mesjid No* est la plus grande. Elle étoit originairement le palais d'Altabek-Schah. Lors d'une maladie dangereuse dont son fils fut atteint, il consulta les mollahs, qui lui répondirent que le seul moyen de sauver son fils étoit de consacrer au Tout-Puissant celui de ses biens terrestres qu'il estimoit le plus. Il convertit en conséquence son palais en une mosquée, et les Mahométans ajoutent que son fils recouvra la santé. *Mesjid-Jomeh* est

aussi une mosquée de structure ancienne; il y en a six autres antérieures au temps de Kerim-Khan; *Mesjfid-Vakil*, la seule mosquée que ce prince ait bâtie, est la plus belle de toutesles mosquées modernes de Schiraz.

Kerim-Khan commença la construction d'un collége, mais il ne l'acheva pas. Il en existoit déjà six : le plus ancien, celui que fonda l'iman Khouli-Khan, est toujours le plus fréquenté. Hauschem, père de Hadji-Ibrahim, visir du dernier roi, en ajouta un autre, ainsi que le Peish-Namez et Mouschtehed, ou prêtre principal de la ville.

Les différens genres de commerce sont exercés en Perse, de même qu'en Turquie, dans des bazars séparés, où les boutiques sont rangées des deux côtés du bâtiment. Avant le règne de Kerim-Khan, il y avoit les bazars des cordonniers, des étameurs, des potiers de terre, des poulaillers, et environ sept autres. On a bâti ensuite le Bazar de Sadok-Khan; mais le plus vaste et le plus beau est celui de Kerim-Khan que j'ai décrit plus haut, et que l'on appelle Bazar-ai-Vakil.

Le Kaisariêh-Khonch, bâti par l'iman Kouli-Khan, est le plus ancien caravanseraï; aujourd'hui il tombe en ruines. Un autre ancien bâtiment de ce genre, très délabré, fut restauré par Ali-Khan, et prit le nom de ce second fondateur. Il en existe cinq autres; l'un porte le nom de *Daphaugaun* ou des apprêteurs de peaux de moutons pour les bonnets; un autre, celui de *Dakaukha* ou des teinturiers : ils furent élevés avant l'avènement de

Kerim-Khan, époque où Schiraz vit renaître son ancienne splendeur; ce prince en ajouta encore deux dans l'enceinte de la ville. On en a depuis lui établi quelques autres.

Ce prince orna aussi sa capitale de trois bains publics, deux dans la ville et un au-dehors. Il en existoit dix-neuf avant son règne, et depuis on en a fondé quatre nouveaux.

On voit plusieurs mausolées à Schiraz; le plus remarquable de ceux qui sont hors de la ville est celui de Hafiz : hors des murs on distingue aussi ceux de Mir-Ali, fils de Mirza-Hamza, petit-fils de l'iman Mouza.

Nous sommes allés, après-midi, nous promener à cheval aux environs de la ville, en sortant par la porte d'Ispahan. Nous avons passé sur un pont en très mauvais état, un torrent qui, du temps de Chardin, traversoit Schiraz, et aujourd'hui coule dans la solitude; preuve manifeste et bien triste de la décadence de cette ville. Nous sommes arrivés à la mosquée de Mirza-Hamza, fondée par Kerim-Khan, et où, dans une pièce séparée, on conserve les restes de son fils Abdoul-Rakim-Khan. Dans la cour qui précède l'entrée, on voit un vieux cyprès d'un aspect majestueux. Quoiqu'une partie du bâtiment tombe en ruines, il n'en est pas moins très beau. Les murs en sont construits avec la belle espèce de brique que le fondateur a employée dans tous les édifices qu'il a érigés, et dont on fait usage pour toutes les maisons de Schiraz qui ont le plus d'apparence. La

coupole de cette mosquée est couverte en tuiles vertes vernies, de forme demi-circulaire, qui, placées en rangs très-serrés, donnent à sa surface brillante l'air d'être formée symétriquement par des écailles. Au pied de la coupole, des versets du Coran, et des invocations au Prophète sont tracés sur les murs en caractères persans. En quittant cette mosquée, nous avons dirigé nos pas vers la grande route qui est large de cinquante pieds et très unie; puis nous avons pris un petit sentier à droite pour gagner le tombeau d'Hafiz, le prince des poètes persans. Ce monument, au moins dans son état actuel, est aussi l'ouvrage de Kerim-Khan. Il est placé dans la cour d'une maison de plaisance qui fait connoître le lieu que le poète aimoit à fréquenter. Le bâtiment s'étend à droite et à gauche jusqu'au mur d'enceinte, de sorte que la façade tournée vers la ville, est précédée d'une petite cour, et qu'il y en a une autre par derrière. Au centre est un vestibule ouvert, supporté par quatre colonnes de marbre, et donnant entrée dans de jolis appartemens. Le tombeau de Hafiz est placé dans la cour de derrière, au pied d'un cyprès qu'il a planté de ses mains. Il est en forme de parallèlogramme, posé sur une base saillante. Sa surface est couverte de sculptures délicates. On y a gravé une des odes de ce poète, et l'artiste a exécuté cet ouvrage avec tant de perfection, que les lettres semblent formées avec la plume la plus fine plutôt qu'avec le ciseau. Le monument est en marbre de Tautris, de nature diaphane, et d'un vert clair, entremêlé de veines

rougeâtres et quelquefois bleues. Quelques-uns des cyprès qui ornent l'enceinte sont très gros ; mais Aga-Bechir, le chef actuel des eunuques de la reine, ayant besoin de bois de charpente pour une construction, fit couper deux des plus beaux arbres. C'est un lieu de réunion très fréquenté par les Persans ; ils y viennent fumer des caleouns, boire du café, et réciter des vers.

Nous avons ensuite passé près de *Chehel-ten*, ou les quarante corps, et nous sommes arrivés au *Haft-ten*, ou les sept corps, deux édifices élevés l'un et l'autre par Kerim-Khan à la mémoire d'hommes renommés par une haute piété, qui y ont vécu en derviches. Le *Haft-ten* est une maison de plaisance dont la façade donne sur un jardin planté d'allées de cyprès et de *chenars*, espèce d'érable dont la verdure ressemble à celle du platane : entre les arbres sont placées des fontaines de marbre. Dans le principal appartement qui est ouvert sur le devant, et soutenu par deux colonnes de marbre, on voit quelques tableaux dont la plupart représentent la sainteté de la vie des derviches, et les tourmens qu'ils infligent à leur corps par esprit de pénitence. A droite, on remarque le Sacrifice d'Abraham ; à gauche, Moïse qui garde les troupeaux de Jethro : dans le milieu, l'Histoire du cheik Chenan, objet d'un conte populaire à Schiraz. Chenan, persan musulman, homme savant et distingué, devint amoureux d'une Arménienne extrêmement belle. Elle refusa de l'épouser, à moins qu'il ne changeât de religion. Il la satisfit

sur ce point. Elle exigea de plus qu'il bût du vin; il surmonta ce scrupule. Elle voulut, pour se rendre à ses vœux, qu'il mangeât du porc; il lui obéit. Elle résista encore, et lui dit que, pour obtenir sa main, il falloit qu'il menât les pourceaux en sa présence; il se soumit aussi à cette condition : alors elle lui déclara qu'elle ne se soucioit pas du tout de lui, et le tourna en dérision pour tout ce qu'il avoit fait. Le tableau représente la coquette à sa fenêtre, se moquant de Chenan qui mène les pourceaux. Les soubassemens de cet appartement sont revêtus de marbre de Tauris; la pièce la plus considérable a neuf pieds de long et cinq pieds de large.

En quittant ce lieu agréable, nous avons pris à gauche, et nous avons gagné un autre jardin, témoignage nouveau de la magnificence de Kerim-Khan. On donna à ce jardin le nom de Bagh-ai-Vakil, d'après celui de son fondateur; mais depuis il a été changé en celui de Bagh-e-Jehan-Nemah. Un mur immense très bien construit, renferme un emplacement carré disposé en allées, qu'ombragent des cyprès et des chenars, et qu'arrosent des ruisseaux coulans dans des canaux de marbre, et de petites cascades, ouvrages de l'art. Au-dessus de l'entrée, formée par une arcade très haute, est un pavillon qui consiste en une grande pièce avec des cabinets à chaque coin. Les peintures et les autres ornemens qui décorent ce lieu, sont d'une richesse et d'une magnificence que je ne puis décrire. Le soubassement est en marbre

de Tauris, incrusté d'or et de figures de fleurs, d'oiseaux et d'animaux domestiques. Les panneaux des portes sont des peintures exquises, recouvertes du vernis le plus brillant; le plafond et les parois sont partagés en compartimens décorés de la même manière. Je pris, de la fenêtre, une vue du tombeau de Hafiz que j'avois à gauche; la ville de Schiraz et la campagne qui l'entoure étoient en face de moi, et le soleil couchant répandoit les teintes les plus douces et les plus agréables sur les montagnes qui bornoient l'horizon (*V.* pl. 10). Au centre du bagh, ou jardin, on voit un autre pavillon appelé Koula-Frangi, ou le chapeau du franc, parce que sa forme approche un peu de celle d'un chapeau. Pour les ornemens et les peintures, ce pavillon ne le cède en rien à celui que j'ai décrit plus haut; il offre même à cet égard plus de variété: les corniches sont divisées en petits compartimens, dans lesquels le peintre a donné l'essor à son génie et à son imagination en dessinant les objets les plus fantasques. Ce sont ici des chasses de lions; là, des combats d'éléphans et de dragons; dans un coin, des ours et des singes dansant; dans un autre, des héros et des héroïnes de contes de fées; plus loin, le cortége d'un mariage et les divertissemens qui le suivent; à côté, les cérémonies d'une circoncision. En un mot, si l'art du peintre avoit égalé son imagination, ces diverses compositions auroient excité notre admiration autant qu'elles piquoient notre curiosité, et nous amusoient. Le

sol du jardin a été créé par l'art; on l'a pris sur l'emplacement qui est au-dessous, et on en a formé une terrasse élevée. Le jardin est actuellement très négligé. Ceux qui l'ont vu sous le règne de Kerim-Khan se plaisent à décrire son état brillant, et ne cessent de faire des peintures ravissantes de la beauté des environs de la capitale à cette époque.

Nous avons ensuite repris la grande route que nous avons suivie jusqu'à Tengui-Ali-Acbar, passage fortifié aux jours de la grandeur de Schiraz, et long-temps même auparavant. On y voit les restes de la porte dont le Brun a donné un dessin très exact. D'après ma position, quand j'ai copié ces ruines, je pense que je me suis assis sur la même pierre où le Brun s'étoit placé pour prendre cette vue: la seule différence qui existe entre la sienne et la mienne est celle qui existe malheureusement dans la réalité des objets que nous avons tous deux représentés. Il n'a eu à peindre que la vie et la culture, j'ai dû offrir les ruines et la dévastation. Un vieux derviche habite actuellement dans une petite cellule qui tient à la porte ruinée, et donne aux passans une tasse d'eau pure pour les rafraîchir. Les murs et les tours qui subsistent encore du côté de Schiraz font connoître la force que l'art avoit ajoutée à ce passage, et la nature du pays d'alentour l'indique comme un point que la science militaire moderne parviendroit à rendre presque imprenable.

Le Takht-Cadjar est une maison de plaisance

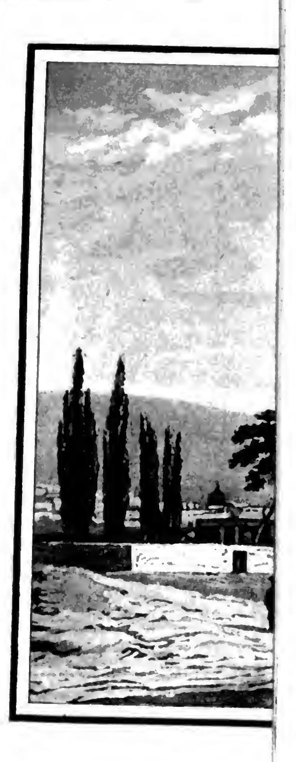
à un mille et demi, environ, à l'est de la ville; elle a été bâtie par la famille régnante actuelle, et est située dans un jardin d'à peu près vingt acres, enclos de murs; elle est sur un roc : mais elle le cède, pour la solidité et les ornemens, aux maisons de plaisance élevées par Kherim-Khan. Le prince vient souvent dans cette maison, d'où l'on jouit d'une vue magnifique de la ville. Dans une enceinte placée à gauche, il y a des antilopes et d'autres bêtes fauves, ainsi que du gibier. La grande quantité d'eau qui arrose ce jardin doit rendre sa végétation vigoureuse, et en faire en été un endroit délicieux.

Le 1er janvier 1809 avoit été fixé pour le jour de notre visite au prince; en conséquence, sir Harford Jones, précédé de notre mehmandar, et suivi de tous les membres de la légation, ainsi que de ses gardes, traversa la ville en grand appareil, comme le jour de notre entrée, et se rendit au palais. Les rues étoient de même pleines de monde, et les bazars étaloient toutes leurs richesses. En sortant du bazar, nous sommes entrés immédiatement par la porte d'honneur, dans la première cour du palais qui est vaste et bâti dans de belles proportions. Les murs qui l'entourent sont hauts et surmontés de créneaux cintrés, dont la partie pleine est sculptée en forme de treillis serré. De cette cour, nous avons passé dans une autre, qui est spacieuse, et à peu près de forme carrée; ses murs étoient partagés en compartimens réguliers par des trophées militaires placés dans des niches,

et dans lesquels, indépendamment des lances, des mousquets, et des petits drapeaux usités dans le service, on distinguoit les canons de fonte qu'ils appellent *zombourek*, et qu'ils placent sur des chameaux. La haie étoit formée par des soldats vêtus d'uniformes en drap rouge; imitation gauche de l'habit militaire des Russes.

A trente pas de la porte principale, sir Harford Jones descendit de cheval, et suivi de son cortége, qui marchoit au son des trompettes de nos gardes, il entra dans le portique. Bairam-Ali-Khan-Cadjar, isch-agassi, ou maître des cérémonies, qui étoit assis vis-à-vis la porte, se leva pour venir au-devant de nous; il demanda son bâton de commandement, qui est une canne noire à pomme sculptée, et se plaçant à notre tête, nous conduisit par un passage assez chétif, dans une cour spacieuse, à l'extrémité de laquelle nous vîmes le prince. Il étoit assis dans une espèce d'appartement ouvert, dont deux piliers peints et dorés avec beaucoup d'élégance supportoient le plafond en avant. On nomme cet appartement le *divan khoneh*, ou salle d'audience.

Au milieu de la cour, est une avenue de grands arbres, bordée de chaque côté par un long canal. De nombreuses fontaines lançoient différens petits jets d'eau de toutes les formes, et faisoient mouvoir des roues à carillons. La cour étoit remplie d'hommes bien vêtus, armés de fusils, de pistolets et de sabres, et disposés en rangs très serrés. Ce sont les soldats et les officiers de la garde du prince.



Parmi eux on voyoit des officiers de haut rang: dans le milieu de l'avenue, et sur les bords des canaux, les officiers généraux, les khans, les gouverneurs des villes et des districts, formoient de longues files, se tenoient dans une posture humble, et gardoient un silence respectueux.

Quand nous sommes entrés dans la cour, l'isch-agassi s'est arrêté, et a fait un salut profond au prince. Sir Harford et la légation ont salué à l'européenne, et ont ôté leurs chapeaux; ces saluts, que nous avons renouvelés quatre fois à différens intervalles dans la cour, ont été répétés en entrant dans la salle d'audience. Le prince nous regardoit, mais sans faire le plus léger mouvement. Nous avons marché droit devant nous, jusqu'à ce que sir Harford fût absolument en face du prince. On lui dit de s'asseoir; nous nous sommes aussi assis chacun à son rang. Alors le prince a dit à haute voix, *khosh amedid*. Ce souhait de bien-venue fut répété par Nasr-Oallah-Khan le premier ministre, qui se tenoit à quelques pas du prince, dans l'attitude la plus respectueuse. Sir Harford a fait les façons d'usage, quand le prince nous a invités à nous asseoir à notre aise, et nous avons préféré être gênés plutôt que de manquer à l'étiquette persane.

Le prince ajouta aux paroles qu'il avoit proférées beaucoup de choses flatteuses, parla de l'amitié qui unissoit les deux nations, exprima à l'ambassadeur le vif desir que son père avoit de le voir, et lui conseilla de se rendre à la cour sans

délai. Nous eûmes des kaleouns, puis du café, et encore un kaleoun, honneur qui ne s'accorde pas aux personnes du commun. Nous nous sommes levés ensuite, et après avoir fait un salut, nous sommes sortis en prenant bien garde de ne pas nous retourner en présence du prince. Un nombre de saluts, égal à ceux que nous avions faits en entrant, et répétés aux mêmes endroits, a terminé l'audience.

Ali-Mirza, prince de Schiraz, n'est pas le moins aimable des fils du roi. Il est après Abbaz-Mirza, gouverneur de l'Aberdijan, et héritier présomptif de la couronne, l'enfant chéri de son père; il est jeune, d'une figure agréable, et a des manières affectueuses. Ses habits étoient de la plus grande richesse; une veste brodée en perles se dessinoit sur sa taille; elle étoit terminée en bas par une ceinture de la plus haute magnificence, où étoit fiché un poignard dont le manche éblouissoit par le grand nombre et l'éclat des diamans qui le couvroient. Sa robe de brocard d'or et cramoisi étoit bordée d'une large fourrure dans la partie supérieure. Un schâl de Cachemire entouroit son bonnet noir; on voyoit à côté de lui, sur un plat d'or, un chapelet composé des perles les plus fines; devant lui, son kaleoun de parade, colifichet superbe, enrichi de pierres précieuses. Il me sembla que le prince avoit souffert une contrainte affreuse pendant tout le temps qu'avoit duré l'audience, pour laquelle le ministre lui avoit d'avance fait sa leçon; et d'après ce que j'ai en-

tendu raconter de lui, je suis tenté de croire qu'il échange volontiers toute cette étiquette attachée à son rang, contre les agrémens et les plaisirs qu'il lui offre ; c'est à eux qu'il consacre tous ses revenus; et un magnifique équipage de chasse, des fantaisies pour les habits, et les délices de son harem, lui font dépenser tous les ans cent mille tomans. Quoiqu'il ne soit âgé que de dix-neuf ans, il a déjà huit enfans; le peuple aime beaucoup son gouvernement, et je n'ai jamais entendu mal parler de lui, malgré l'inclination des Persans à ne pas ménager, dans la conversation, les fautes de leurs supérieurs. Il n'a pas ces penchans sanguinaires qu'inspire naturellement la possession du pouvoir despotique; et tandis que d'autres font couper des oreilles, fendre des nez et crever des yeux, il se contente de faire administrer la bastonnade.

Nasr-Oallah-Khan est chargé par le roi de faire passer à Téhéran le surplus des revenus; emploi probablement aussi peu facile au ministre que peu agréable au prince, dont le grand et brillant état de maison exige la plus grande partie des recettes de la province. Le prince n'a actuellement à son service et à sa paye que mille hommes de cavalerie, dont deux cents, fournis par la tribu Baktiar, pour son contingent, forment sa garde du corps; mais dans un cas pressant, il pourroit lever vingt mille cavaliers pour la guerre. Ses troupes sont tenues de s'armer et de s'habiller; chaque individu reçoit annuellement quarante

piastres de paye, indépendamment de sept livres un quart d'orge, d'une livre trois quarts de froment, ration journalière d'un homme, et de quatorze livres et demie de paille, excepté au printemps que l'on envoie les chevaux au vert. Chacun a encore dans son pays, pour l'aider à faire subsister sa famille, une concession d'une certaine quantité de terre, qu'il cultive, et dont il tire la récolte. Quand on demande une nouvelle levée, le chef de chaque tribu amène le nombre d'hommes que l'Etat l'a requis de fournir.

Le 4, une heure avant le coucher du soleil, nous sommes allés à la maison du ministre pour prendre part à une fête qu'il donnoit à l'envoyé. A peine étions-nous descendus de cheval à la porte du ministre, que la foule qui desiroit entrer se précipita en avant, et nous empêcha de passer, jusqu'au moment où le mehmandar la fit rentrer dans l'ordre, en frappant de son bâton sur la tête des plus pressés. Aussitôt que l'envoyé fut entré dans la cour, qui, d'après le grand nombre de personnes que l'on y voyoit, sembloit devoir être le lieu où se donnoit la fête, l'orchestre se mit à jouer, et un danseur de corde, dont la corde étoit tendue au milieu de l'enceinte, commença ses tours.

Abdallah-Khan, fils du ministre, nous conduisit à son père; nous nous plaçâmes auprès de lui, au milieu d'un grand nombre de personnes de distinction invitées à nous faire accueil. Abdallah-Khan est un homme d'environ trente ans, et

un personnage de la plus haute importance à Schiraz. Il ne s'assit pas du tout dans les appartemens où se trouvoit son père; mais, conformément à la coutume orientale relative au respect filial, il se tint debout à la porte comme un domestique. J'ai dit que du moment où nous fûmes assis, les divertissemens commencèrent; en effet, le danseur de corde se mit à voltiger, les jeunes danseurs à faire leurs pas, les jets d'eau à jaillir, le bateleur à avaler du feu, les chanteurs à faire entendre leurs accens, les musiciens à jouer sur leurs kamonschas, et les tambours à battre vigoureusement. Cette réunion singulière d'objets, d'attitudes, de bruits, ajoutée au bruit et aux brouhahas de la foule, nous amusa d'abord, mais finit par nous étourdir.

Le danseur de corde exécuta des tours qui lui faisoient réellement honneur; il se promena d'abord sur la corde, son balancier à la main, puis sauta en l'air; il monta sur la corde attachée de manière à former un angle de quarante-cinq degrés; mais au moment où il atteignoit à l'extrémité supérieure de la ligne, il ne put avancer plus loin, et resta pendant deux minutes comme incertain de ce qu'il devoit faire: il lia ensuite ses mains à une échelle de corde composée de trois traverses très écartées; et, balançant son corps à la ceinture, sur la traverse du milieu, il se laissa tomber avec l'échelle, et ne fut relevé que par la force de ses poignets, ainsi liés pour qu'ils le soutinssent: il mit ensuite une paire de souliers à talons très hauts; et,

ainsi chaussé, il dansa sur la corde ; il plaça après cela ses pieds dans deux casseroles, et marcha en avant et en arrière, puis il se suspendit par les pieds à la corde, et prenant un fusil, le chargea, l'amorça, et, sans changer de position, visa un œuf placé à terre au-dessous de lui, et le perça avec la balle. Il plaça un enfant sur son dos, il se suspendit à la corde, ainsi chargé, et posa l'enfant à terre : en un mot ses tours furent très nombreux ; et comme la corde étoit bien plus élevée qu'elle ne l'est ordinairement en Angleterre pour ces sortes d'exercices, on peut dire que ses tours présentoient un certain danger ; car s'il eût fait un faux pas, il eût été perdu sans ressource. Il portoit un juste-au-corps bizarre, et une culotte de satin cramoisi, à peu près semblable à celle des Européens. La danse des jeunes gens consistoit plutôt en pas cadencés qu'ils accompagnoient du bruit de leurs doigts pour garder la mesure avec la musique, de leurs petites castagnettes de cuivre, et de cris extraordinaires : tout cela nous parut très ennuyeux, mais aux Persans très divertissant et très ingénieux. Un jeune homme, après avoir exécuté plusieurs sauts difficiles, finit par prendre un *koundjour*, ou poignard, dans chaque main ; et, prenant son élan, les enfonça la pointe en terre, et fit le saut périlleux ; ensuite il le répéta en tenant un sabre nu dans sa bouche.

Un nègre se plaça à côté d'un bassin dans lequel trois fontaines lançoient déjà de l'eau, et par l'effet d'une faculté particulière de sécréter les li-

quides, il fit de sa bouche une quatrième fontaine: nous l'observâmes attentivement; il but deux jattes et demie d'eau contenant chacune une bouteille, et mit cinq minutes à les rendre. Il fut suivi d'un mangeur de feu, qui apporta un grand plat rempli de charbons ardens, et prenant les morceaux les uns après les autres, les mit tous successivement dans sa bouche, et ne les en retira que quand ils furent éteints; il prit après cela un morceau de charbon dont il fit jaillir par son souffle les plus brillantes étincelles pendant plus d'une demi-heure. L'adresse de ce tour consiste à mettre dans sa bouche du coton trempé dans de l'huile de Naphte qui procure au charbon un feu vif; mais, comme la flamme de ce combustible est presque dépourvue de chaleur, il n'en résulte pas d'inconvénient. Un autre bateleur mit alternativement dans sa bouche deux balles qui brûlèrent avec une flamme très brillante; elles avoient été trempées dans le même liquide.

La musique étoit de l'espèce la plus grossière: l'orchestre placé en rond autour d'un bassin rempli d'eau étoit composé de la manière suivante: deux musiciens jouoient du kamouncha, espèce de violon; quatre, du tambourin; un, de la guittare; un, des cuillers de bois, et deux chantoient: ceux-ci faisoient le plus de bruit, car lorsqu'ils donnoient l'essor à leurs poumons, ils couvroient entièrement les instrumens. L'homme qui avoit des cuillers de bois pour instrument me sembla le plus habile, et celui qui gardoit le mieux la me-

sure. Il arrangea d'une manière particulière et très adroite deux cuillers de bois entre les doigts de sa main gauche; plus il les frappa d'une autre cuiller qu'il tenoit dans sa main droite.

Ces exercices continuèrent jusqu'à la nuit ; alors commencèrent les feux d'artifice qui surpassèrent tout ce que j'avois vu en ce genre en Europe. L'artificier en chef fit d'abord placer sur la surface de la fontaine, en face de nous, une grande diversité de pièces fixées sur des planches carrées : dès qu'elles lancèrent leurs gerbes de feux et leurs torrens de flamme, elles semblèrent convertir l'eau en une surface enflammée. Il lança ensuite en l'air des fusées dont la flamme bleue produisoit le plus bel effet, et finit par une décharge de fusées volantes réunies par groupes de vingt pièces plaeés en différens endroits du jardin, et particulièrement sur le faîte des murs ; toutes les fusées partirent et s'élevèrent à la fois dans les airs : ce qui produisit un effet dont la magie ne peut se décrire.

Ce spectacle fini, une troupe de musiciens et de chanteurs choisis vint dans les appartemens où nous étions assis : un joueur de kamouncha tira de son instrument des sons qui eussent fait honneur aux violons des pays occidentaux, et l'aisance avec laquelle il promenoit son archet sur les cordes, me fit penser qu'il auroit pu briller parmi les musiciens d'Europe, si son oreille avoit été accoutumée de bonne heure à l'harmonie et à la pureté de notre musique : les notes

de la guittare persane correspondent exactement à celles de cet instrument en Europe. Un chanteur nous fit entendre des odes de Hafiz accompagnées par le kamouncha, et en chœur par les tambourins.

Après ce concert, dont quelques parties furent très brillantes et d'autres assez agréables pour nos oreilles, nous vîmes sortir de derrière un rideau un nègre très laid mis en faquir ou mendiant, avec une bosse postiche et le visage peint en blanc; il récita des histoires plaisantes, prit des attitudes burlesques, et chanta des couplets facétieux : il étoit excellent mime, et quand il se mit à contrefaire les habitans d'Ispahan, il ravit ses auditeurs, la plupart natifs de Schiraz; c'étoient des éclats de rire, des transports de plaisir. Il imitoit le parler traînant et l'espèce de nonchalance qui caractérise les habitans d'Ispahan : ceux de Schiraz qui se regardent comme les premiers des Persans, et qui tiennent leur langage pour le plus pur et leur prononciation pour la plus correcte, sont enchantés quand on tourne en ridicule les gens d'Ispahan et leur dialecte. Ceux d'Ispahan se vantent au contraire, et avec beaucoup de raison, d'être plus ingénieux et plus instruits; mais on dit qu'à ces avantages ils joignent de l'astuce et même de la fourberie. A ce mime succéda un jeune homme, le plus habile chanteur de Schiraz, attaché à la musique du prince; il avoit réellement une voix très étendue; du ton le plus élevé, il descendoit jusqu'au plus bas, et il continuoit si

long-temps et avec tant de force, en quoi il paroissoit que consistoit surtout la perfection de son art, que son visage annonçoit un mouvement pénible et convulsif; pour s'aider dans les modulations, il tenoit à la main un morceau de papier qu'il agitoit sans cesse devant sa bouche. Ce concert terminé, nous repliâmes sous notre corps nos jambes que nous avions jusqu'alors laissées étendues, et de cette manière nous fîmes place aux sofas ou nappes que l'on étendit devant nous; on les couvrit d'abord de plâteaux chargés de sucreries, de gâteaux sucrés et de sorbets de diverses sortes; ensuite on apporta des plats de riz apprêté tout simplement : il y avoit un plat pour deux personnes, puis du pilau et des mets si variés et si nombreux, qu'ils auroient suffi pour une réunion dix fois plus considérable : en calculant sans exagération, je suis persuadé que l'on présenta plus de deux cents mets, sans compter les sorbets : tout fut servi dans des jattes et des plats de porcelaine fine : dans chaque jatte de sorbet, il y avoit une longue cuiller de bois de poirier, dont j'ai parlé plus haut; leur large fond contient autant que six de nos cuillers à bouche. Les Persans se penchent vers les plats, et mangent à la fois indistinctement des choses douces et acides, de la viande et du poisson, des fruits et des légumes; ils aiment beaucoup la glace, ils en mangent continuellement en grande quantité, méthode qui paroît en effet nécessaire pour modifier les sucreries dont ils font une consommation si prodigieuse. Le ministre

Nasr-Oallah-Khan avoit devant lui une jatte de glace pure ; il en mangeoit constamment quand on avoit emporté les autres mets. Les Persans aiment aussi beaucoup les épiceries, et tout ce qui est stimulant ; ils me vantoient beaucoup un de leurs sorbets composé de sucre, de canelle et d'autres ingrédiens très forts. J'étois assis près de l'envoyé, qui étoit à côté du ministre : aussi nous combloit-il fréquemment de marques particulières de politesse et d'attention, en nous donnant à poignée des portions des mets qu'il aimoit le plus ; il les déchiroit avec ses mains, et les posoit devant nous ; tantôt du mouton mêlé avec une sauce aux prunes, aux pistaches et au raisin ; tantôt une perdrix entière couverte d'une sauce brune et épaisse : et, puis de la même main, il cassoit une partie d'une tranche de melon qu'il mettoit dans la nôtre, ou un grand morceau d'omelette qui nageoit dans une sauce grasse. Les plats sont placés sans ordre devant les convives, et chacun mange sans s'embarrasser de ce que font les autres : le silence qui règne pendant le repas en Perse en est une des particularités les plus agréables ; on n'entend pas de cliquetis d'assiettes, de couteaux, de fourchettes ; point de tapage causé par les domestiques, par les santés que l'on porte ; on n'est pas dérangé pour découper ; à peine profère-t-on une parole ; chacun est à son affaire. Le repas ne dure pas long-temps, et quoiqu'il semble difficile de ramasser un si grand nombre de plats, et de les emporter sans

confusion et sans y employer beaucoup de temps, tout est cependant si bien réglé, que chaque objet disparoît comme par magie. Les domestiques apportent les mets sur de longs plateaux appelés *couchas;* on les ôte par ordre, on les y remet, et on enlève le tout avec une égale facilité. Quand on a enlevé les nappes, on apporte des aiguières et des cuvettes, et chacun se lave les mains et la bouche. Jusqu'à ce que l'eau arrive, il est assez bizarre de voir tout le monde poser d'une manière particulière sur le bras gauche la main droite enduite de fragmens de tous les mets que l'on a mangés; on met à ce geste une certaine aisance qui vient de l'habitude. Le repas ayant terminé la fête, nous prîmes congé dès que l'on nous eut donné à laver, et nous retournâmes chez nous. Une fête de ce genre coûte une somme considérable. Indépendamment de la légation, tous les domestiques de l'envoyé qui étoient très nombreux, et ses gardes, y furent invités, et mangèrent dans des appartemens séparés; on leur porta les mêmes mets qui nous avoient été servis. Un Européen éprouve la plus grande surprise en voyant la profusion qui règne sur la table du Persan, même dans sa vie habituelle; mais elle s'explique par la nécessité où est ce dernier de nourrir sa nombreuse maison, à qui on fait passer tous les mets après que le maître s'est rassasié.

Le 5, pendant que nous étions à dîner, un des feroschis du prince nous apporta une espèce d'omelette, deux jattes de sorbet et une assiette d'é-

pices en poudre, en nous annonçant que c'étoit un présent du prince : ces sortes d'attentions sont fréquentes entre amis en Perse. Il paroît qu'au moment du dîner le prince qui aime beaucoup ce mets desira vivement que l'envoyé en eût sa part. Cependant sir Harford soupçonna en le recevant que ce pouvoit bien être une invention de quelqu'un qui espéroit recevoir en retour un présent d'une plus grande valeur que le mets qu'il apportoit.

Le 6, un *Ziefet*, ou fête, fut donné dans la soirée à l'envoyé par Mirza-Zain-Labadin, principal secrétaire et ministre intime du prince. Comme il fut une répétition de celui que j'ai décrit, je n'en noterai qu'une seule particularité : dès que le premier ministre fut entré dans l'appartement, il se chargea de la direction de la fête ; et le maître de la maison qui en faisoit les frais ne joua plus que le rôle d'un convive invité. Cela arrive partout où va le ministre, parce qu'il est regardé comme étant le maître de tout, et comme présidant partout, après le prince son supérieur immédiat.

Le 7, Jaffer-Ali-Khan, agent anglais à Schiraz, M. Bruce et moi, nous allâmes par ordre de l'envoyé chez le ministre pour lui proposer certaines mesures relatives à l'ambassade. On nous fit entrer dans le Bagh-ai-Vakil, jardin appartenant au prince, et contigu à son palais en ville. Au milieu de ce jardin, est un pavillon appelé Koula-Frangi, construit d'après le même modèle que celui qui porte le même nom, et qui est situé dans le Bag-a-Jehannemah, hors de la ville : ce fut là que nous eûmes notre

conférence avec le ministre. Nous traversions le jardin après l'avoir quitté, quand nous rencontrâmes le prince lui même, qui nous adressa quelques questions de politesse, et continua son chemin. Le soir, le prince fit inviter l'envoyé à venir à cheval au Meidan où il se trouveroit, et exprima en même temps le desir de voir notre escouade de cavalerie exécuter quelques évolutions. Nous nous rendîmes à cette invitation; en apercevant le prince, nous descendîmes de cheval, et dès qu'il eut fait signe de la main, nous remontâmes et nous approchâmes de lui. Son air et ses manières étoient aisés, prévenans; il étoit magnifiquement vêtu. Son habit de dessus étoit de velours bleu et lui serroit la taille; sur les épaules, sur les poches de devant, et sur les basques, on voyoit une broderie en perles, enrichie à chaque angle par un rubis, une émeraude ou une topaze; sous cet habit il portoit une veste brodée en perles; des cordons de perles pendant çà et là avec une négligence étudiée rehaussoient encore sa parure. Un poignard, dont le manche étoit orné à son extrémité d'un gros diamant, brilloit à sa ceinture; chaque partie de la têtière de la bride resplendissoit de pierres précieuses, et un gros gland d'argent pendoit au bas de la tête du cheval. Le prince attiroit tous les regards.

Le cornette Willock fit manœuvrer sa petite troupe à la satisfaction du prince; les cavaliers persans se mirent aussi à courir dans toutes les directions le long du cours, en tirant leurs fusils de différentes manières très adroites; malheureuse-

ment un de ses cavaliers fit une chute dangereuse.

Imael-Beg, jeune géorgien, favori du prince, fit aussi preuve de son adresse à cheval. Il portoit l'arc et les flèches du prince, placés de chaque côté dans des carquois couverts de velours noir, et enrichis de perles et de pierres précieuses. Le prince ordonna ensuite à trente prisonniers russes de s'aligner et de faire leur exercice. Ces pauvres gens, commandés par leur officier à qui on donne ici le nom de *rouss-khan* ou khan russe, exécutèrent tout ce qu'ils purent, et se formèrent en bataillon creux ; les Persans désignent toutes ces évolutions sous la dénomination de *bazi* ou jeu. Le ministre *Nasr-Ollah-Khan* se tenoit à une distance respectueuse, et les autres grands ainsi que les personnages de distinction formoient un groupe encore plus éloigné; le prince étoit seul, isolé comme un être séquestré de la société; il n'ouvroit la bouche que pour commander ; les paroles qui lui étoient adressées lui faisoient seulement sentir la servitude de ceux qui les proféroient.

C'est la coutume des rois et des princes de congédier par un signe de tête ou de main ceux qui sont venus leur rendre visite; le prince nous ayant fait ce signe, nous retournâmes à la ville dans le même ordre que nous étions venus.

La dernière fête et la plus belle nous fut donnée dans la soirée du 8, par Mahomet-Zeki-Khan, notre mehmandar; sa maison n'étant pas assez spacieuse pour nous recevoir, nous et notre suite nombreuse,

il obtint du prince la permission de disposer de la maison d'Aga-Beschir, le chef des eunuques de la reine. La pièce où nous fûmes introduits étoit la plus élégante que nous eussions vue jusqu'alors; et si on eût pu la transporter en Angleterre, elle y eût sans doute excité l'admiration universelle, et inspiré de nouvelles idées pour la décoration des appartemens. Elle étoit, comme la plupart des pièces destinées aux audiences publiques, en forme de parallélogramme avec un enfoncement au milieu du grand côté formé par une arcade. Les murs enduits d'un vernis blanc très brillant avoient des ornemens en or d'une composition extrêmement ingénieuse. L'entablement, si l'on peut l'appeler ainsi, étoit incrusté de glaces placées en triangles et en prismes, qui réfléchissoient la lumière et les couleurs de mille manières différentes; le plafond offroit la répétition de l'entablement; dans l'enfoncement on voyoit un devant de cheminée formé alternativement de glaces et de compartimens de peinture: tout le côté opposé consistoit en fenêtres qui s'ouvroient à ras du plancher. Le travail des croisées étoit un peu lourd en comparaison de ce que l'on voit en Angleterre; mais la richesse des verres peints et la dorure de la boiserie produisoient un effet magnifique. La fête donnée par le mehmandar ressembloit en tout à celles auxquelles nous avions assisté, si ce n'est qu'il y eut une plus grande variété de divertissemens. Indépendamment du danseur de corde, du jet d'eau vivant, des jeunes danseurs, et du mangeur de feu, nous eûmes des lutteurs, un combat de

béliers, et la scène sanglante d'un lion qui tua un bœuf. La lutte fut ouverte par deux nains hauts d'environ trois pieds et demi, l'un avec une barbe qui lui descendoit jusqu'à la ceinture, les mains et les pieds difformes, mais les jambes fortes et musculeuses; l'autre, les jambes foibles et tortues, mais les bras bien proportionnés. Tous deux ressembloient aux satyres de la fable, et peut-être à l'Asmodée du roman de Le Sage. La victoire resta au nain barbu, qui culbuta son adversaire dans un bassin rempli d'eau. A ces caricatures succédèrent les lutteurs de profession. Le champion principal en renversa et en vainquit huit autres très rapidement. Le combat des béliers ressembla par cette particularité à celui des lutteurs. Un fier et superbe bélier appartenant au prince resta seul maître du champ de bataille. On amena successivement plusieurs béliers pour se mesurer avec lui; mais, après le premier choc, aucun n'osa l'affrònter.

Ensuite commença la scène sanglante. On amena un jeune bœuf qui étoit à la moitié de sa croissance; il n'attendit pas long-temps son sort. Un homme arriva conduisant un jeune lion par une corde attachée au cou; le lion s'assit pendant quelque temps contre le mur, sans faire attention à la proie qu'il avoit devant lui : à la fin, excité par les cris de son gardien, et par la vue du bœuf qu'on avoit placé tout près de lui, il fit un bond, et saisit sa victime par le dos; le pauvre animal fit quelques efforts pour se dégager : mais le lion le tint ferme jusqu'à ce que son gardien

l'emmenât. On les fit encore revenir devant nous, et le bœuf tomba sous une seconde attaque du lion; alors on donna ordre de couper le cou du bœuf, et le lion finit son repas en buvant le sang de sa victime. On fit entrer ensuite un lionceau, qui n'étoit guères plus gros qu'un barbet; il attaqua le bœuf avec une ardeur singulière, s'acharna sur lui, quoiqu'il fût mort, avec un plaisir qui faisoit connoître ses dispositions carnivores. Ce spectacle sanguinaire plut en général aux spectateurs persans; j'en aperçus pourtant quelques-uns qui compatissoient, ainsi que nous, au triste sort du bœuf exposé sans défense aux attaques du lion.

Dans la matinée, Ismaël-Bey apporta aux membres de l'ambassade les présens du prince: ils consistoient en un sabre et deux chevaux pour l'envoyé; et, pour chacune des autres personnes, en un kalaat ou habillement de brocard d'or, une ceinture et un schâl. Notre air, quand nous fûmes revêtus de nos nouveaux vêtemens, devoit être très ridicule, car on ne les avoit pas faits pour nous. Nous passâmes les riches vestes de brocard de Perse par-dessus nos habillemens à l'européenne, en nous contentant d'ôter nos habits; ensuite nous ceignîmes les ceintures, enfin nous mîmes les schâls sur nos épaules, ou nous les attachâmes à nos chapeaux à trois cornes. Cet accoutrement, joint à nos bas de drap rouge, à nos souliers verts à talons élevés, compléta l'ajustement dans lequel nous parûmes devant le prince. La matinée du 9 avoit été fixée pour notre visite de départ; nous

lui fûmes présentés dans le bagh-ai-vakil, dans une pièce appelée la salle des audiences privées. En traversant le jardin, nous rencontrâmes un de ses frères, jeune enfant d'environ six ans, qui pouvoit à peine marcher sous le poids des étoffes de brocard, des fourrures et des schâls dont il étoit surchargé. Plusieurs khans et autres personnages de distinction se tenoient debout devant lui dans une attitude aussi humble et aussi respectueuse que devant son frère, et obéissoient à ses ordres et à ses fantaisies avec le même empressement qu'ils auroient témoigné à un souverain d'un âge mûr. Il est singulier que l'on n'ait pas pris garde à une inadvertance dont nous nous rendîmes coupables. Les habits que l'on nous avoit donnés sont de ces marques d'honneur qu'un Persan ambitionne durant toute sa vie; mais, comme ils étoient très incommodes pour nous, nous les quittâmes dès que nous fûmes hors de la présence du prince. Un Anglais à qui on viendroit de conférer un ordre de chevalerie ne jeteroit pas ainsi le ruban à la porte de Saint-James. On devroit, dans la stricte règle, porter le kalaat persan pendant trois jours; c'est ce que nous apprîmes par la suite à Téhéran, quand nous reçûmes une distinction du même genre, et que nous eûmes l'air d'y faire aussi peu d'attention.

Les marchands de Schiraz étoient très mécontens de l'envoyé; les autres ambassadeurs leur avoient acheté d'énormes quantités de marchandises à des prix exorbitans; mais sir Harford n'ac-

cepta pas leurs offres de service, parce que durant son voyage il ne fit des présens qu'en argent monnoyé. Le montant de ces présens ne satisfaisoit pas toujours ceux qui les recevoient.

CHAPITRE VII.

Départ de Schiraz. — Zergoun. — Le Bend-émir, l'ancien Araxe. — Plaine de Merdascht. — Tombeaux et bas-reliefs de Nakschi-Roustan. — Temples du feu. — Persépolis. — Aspect général. — Description particulière. — Escalier. — Portails. — Cour des Colonnes. — Bas-reliefs de Nakschi-Radjab. — Traditions populaires.

Le 13, à onze heures du matin, l'envoyé a poursuivi sa route vers Téhéran. Le premier ministre et le secrétaire en chef, Mahomet-Hassan-Khan, commandant de la tribu de Karagouzlou, le chambellan du prince, Mahomet-Zeky-Khan, notre précédent mehmandar, et Adoullah-Khan, qui avoit temporairement rempli cet emploi, nous ont accompagnés à environ un mille, depuis Tengui-Ali-Acbar; après cela ils ont pris formellement congé de nous, à l'exception des deux mehmandars.

A la distance d'un quart de mille, au-delà de la porte du passage, en partant de Schiraz, une des plus belles perspectives lointaines que l'on puisse s'imaginer s'est offerte à nos regards. Comme nous la regardions de dessus une éminence, le premier plan étoit formé par les deux rochers escarpés qui forment

le passage et sont unis par une porte. Le reste du tableau étoit rempli par une partie de Schiraz, par la campagne d'alentour et les montagnes à l'horizon. Notre tente et nos bagages étant restés beaucoup en arrière, nous avons fait halte, et nous avons pris le café près d'une hutte où se trouve une glacière construite par le prince; l'idée nous en a paru simple et très bonne. On a creusé une tranchée profonde, longue d'environ cinquante pas, et large de quinze, à laquelle aboutissent d'autres fosses transversales; dès que celles-ci sont pleines d'eau, elles se vident dans le grand réservoir. Quand cette première couche d'eau est gelée, on fait encore couler l'eau des fosses dans le réservoir, et de cette manière on obtient des monceaux de glace. Un mur règne dans toute la longueur du réservoir, pour garantir la glace du vent de sud, le plus chaud de cette région. Nous sommes restés environ deux heures dans cet endroit; le capitaine Sutherland a profité de ce délai pour gravir la cime de la montagne à l'ouest, et nous a dit à son retour que l'on y jouissoit d'une vue incomparable; on y voit à ses pieds Schiraz et la plaine qui l'entoure. Les jardins et toute la ligne des montagnes sont placés sous les yeux du spectateur comme sur une carte.

Après avoir quitté nos deux derniers mehmandars, et avoir été rejoints par Mahomet-Khan, leur successeur, nous avons commencé à gravir la montagne en suivant les rives tortueuses du Rocknabad, ruisseau peu considérable, et nous

sommes arrivés à un poste de Rahdars, appelé *kalaat poschoun*, parce que c'est le lieu où le prince se revêt des kalaats que son père lui envoie assez fréquemment. Le pays que nous avons traversé est montueux et ouvert; à peine aperçoit-on la verdure d'un seul buisson égayer la teinte brune des montagnes, dont les formes ne sont pas moins bizarres que leur aspect est aride. La source du Rocknabad est environ à douze milles de Schiraz, qu'il arrose après avoir fait beaucoup de détours dans sa route. Il ne s'est passé rien de remarquable dans cette journée. De nombreuses volées de pigeons passoient souvent par-dessus nos têtes. On distinguoit çà et là des châteaux et des caravanseraïs ruinés: tous avoient des noms; mais n'étant plus habités, ils ne méritent pas de tenir leur place dans la topographie de la Perse. Après avoir reçu le salut de quelques misérables fusiliers, écouté les vers qu'ont récités quelques pauvres Mollahs, et foulé aux pieds deux ou trois bouteilles de sucre candi, nous sommes arrivés à notre campement à Zergoun.

Au premier aspect, Zergoun impose au regard du voyageur: un mur de terre l'entoure; mais comme il est renversé en plusieurs endroits, il est facile de voir que la plupart des maisons qu'il enferme ne sont que des cabanes, et que la misère des habitans répond à celle de leurs demeures. Ce lieu est situé au pied d'une file de montagnes, à l'extrémité méridionale d'une plaine peu étendue, dont le sol est excellent et assez bien cul-

tivé en approchant de la ville. Nous avons calculé que nous avions fait treize milles, depuis le Bagh-ai-Vakil, et que notre marche avoit été dirigée vers le nord-est.

La tranquillité de la nuit a été interrompue par des disputes entre les muletiers et par le bruit des féroschis. Nous avons quitté Zergoun à neuf heures; et, environ à deux milles de distance, nous sommes entrés dans la plaine de même nom, qui se confond avec celle de Merdascht. Le sol en est très bon et cultivé en partie. Trois milles plus loin, nous avons passé la rivière de Bend-Emir, et nous sommes entrés dans la véritable plaine de Merdascht. Le pont est placé derrière une partie du pied de la montagne qui s'avance beaucoup; on l'appelle le Poul-Khan; indépendamment de deux petites arches sous lesquelles l'eau ne couloit pas dans cette saison, il en a deux principales, et une un peu moins large. Le Bend-Emir est l'Araxe des anciens; il coule généralement du nord au sud; dans l'endroit où nous l'avons passé, sa direction étoit du nord-nord-est au sud-ouest. Il ne se jette pas dans la mer, au cap de Jask, du moins à présent, ainsi que je l'ai déjà dit, quoiqu'il entre encore dans le Kerman. L'on m'a appris qu'il passoit à Corbal, grande ville du Kerman, à dix parasanges de Persépolis, et que les eaux y étoient reçues et retenues par une écluse très considérable appelée *le Bond-Emir*, c'est-à-dire le Bond-Emir-Timour, ou l'écluse de

Tamerlan (1). Il y a à Corbal et dans les environs plusieurs écluses, construites chacune par un roi. Dans le Bolouk, ou district de Corbal, est un village appelé Sedeh-Nokarah-Khoneh, situé à huit ou neuf parasanges de Persépolis. La tradition rapporte que l'on y gardoit les trompettes et les tambours du roi Dehmschid; et qu'il en entendoit le son à Persépolis. D'après ce que nous ont dit les gens du pays, toute la plaine de Merdascht, à plusieurs milles à l'entour, est couverte de beaux monumens d'antiquité, qui se prolongent la plupart vers le sud.

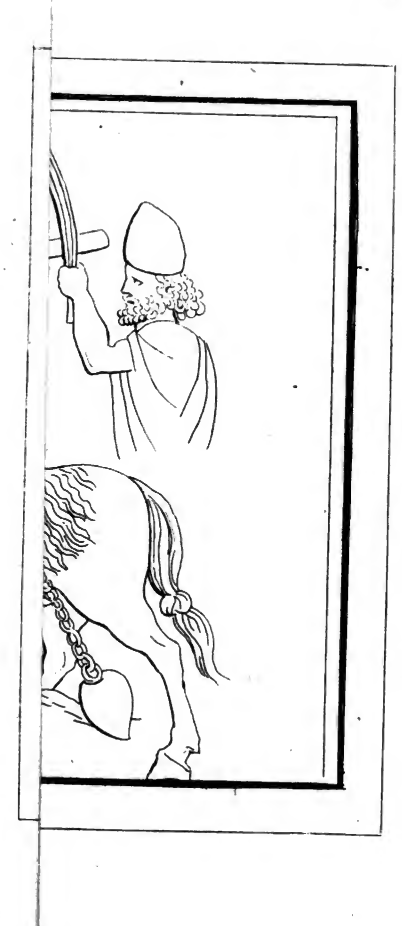
Il peut y avoir dix milles depuis le pont jusqu'à l'extrémité de la plaine. A deux milles de notre camp, près les ruines de Persépolis, nous avons tourné à gauche pour visiter les ruines et les bas-reliefs de Naschi-Roustan; elles paroissoient être à côté de nous; mais le grand nombre de canaux d'irrigation que l'on a dérivés du Bend-Emir et d'autres rivières nous a obligés de faire un circuit d'au moins quatre milles.

Les tombeaux et les bas-reliefs de Naschi-Roustou sont renfermés dans un espace d'environ cinq cent cinquante pieds, sur la surface de rochers escarpés et raboteux qui s'étendent du nord-ouest au sud-est; au nord-ouest ils tournent tout-à-coup à l'est : ce changement de direction est marqué par le fût d'une colonne de six pieds de haut;

(1) On dit que le Bend-Emir ou Araxe, tombe dans le grand lac de Baktegian, près de Darabgherd.

située sur une éminence, et construite avec la même pierre sur laquelle elle est posée : les excavations que l'on a faites à l'entour l'ont dérangée de sa position primitive, car je fis entrer la lame d'un poignard à plusieurs pouces de profondeur entre le pied de sa base et la surface du roc qui sert de fondement, et je vis qu'il y avoit un creux pour la recevoir. Le sommet du rocher est sculpté en plate-forme de vingt pieds carrés, sur laquelle est un siége élevé ou trône, où l'on monte par cinq marches, ou plutôt deux marches, un repos, et trois autres marches. Je crois néanmoins avoir aperçu les restes d'une autre marche qui remplissoit le repos. Le trône a neuf pieds de long et de large : tout ce rocher est d'un beau marbre.

Presque au-dessous de la colonne (*V.* pl. 11), est placé le premier et le plus septentrional des bas-reliefs. Il représente deux figures à cheval, et une troisième à pied. La description que Chardin a donnée de ce morceau et de tous les autres, est suffisante pour les faire connoître ; ainsi je ne ferai mention que des points sur lesquels nous différons. Il dit que la taille des chevaux est proportionnée à celle des cavaliers ; ils me paroissent trop petits sous ce rapport : la meilleure preuve est que le pied des cavaliers touche presqu'à terre. Ce qu'il appelle des brides de chaînes de fer ne nous a point paru tel. Tout l'équipement des chevaux est parfaitement conservé, et j'ai essayé de le dessiner avec l'exactitude la plus scrupuleuse. La bride du cheval à droite est absolument la même que celle des chevaux de Scha-



T. I.





pour ; la têtière est chargée de beaucoup de nœuds ou de boucles ; la bride du cheval à gauche a des ornemens différens, mais de même beaucoup de courroies et de nœuds. On remarque dans toutes deux une bande ou un morceau de fer qui descend du sommet de la tête du cheval sur la face, couvre les lèvres, et est attaché par derrière près de l'ouverture de la bouche. Le poitrail du cheval à droite est orné de larges plaques jointes l'une à l'autre ; le poitrail du cheval à gauche a pour ornement des têtes de lions. L'homme placé derrière la figure à gauche tient à la main non pas un parasol, comme le dit Chardin, mais un chasse-mouche, qui se voit aussi à la plupart des principales figures de Persépolis. Chacun de ces cavaliers foule aux pieds un homme. La figure étendue sous le cheval de la droite est plus correcte et mieux conservée que celle de la gauche. Une inscription grecque gravée sur le poitrail du premier cheval est composée de sept lignes, dont les trois premières sont illisibles. Au-dessous de ces lignes se voient des caractères extrêmement effacés, et que j'ai néanmoins tâché de copier exactement (*Voy.* pl. 24). Ce sont évidemment les mêmes que ceux que j'ai aperçus à Schapour. Sur le poitrail de l'autre cheval, se trouve de même une petite inscription en caractères semblables, mais très effacée.

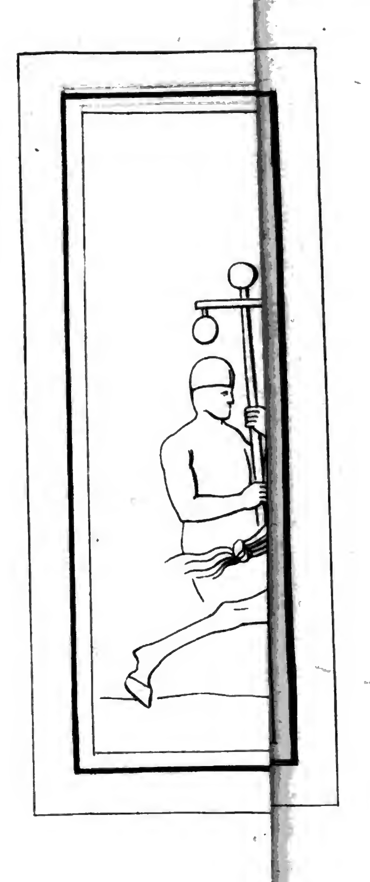
Le bas-relief suivant est composé de neuf figures, cinq à droite et trois à gauche, d'un personnage de grandeur naturelle, qui tient à deux mains une épée devant lui, et dont la tête est surmontée d'un

globe. Les figures de la droite ont l'air de faire des signes à celles de la gauche. On voit encore derrière le rocher une autre figure de grandeur naturelle ; quoiqu'elle semble détachée de ce morceau, elle en fait néanmoins partie.

Plus dans le centre de l'ensemble des rochers, et presqu'au-dessous de la base d'un tombeau, un joli bas-relief représente le combat de deux cavaliers (*Voy.* pl. 12). La figure à la gauche du spectateur a la tête ornée d'une couronne énorme, avec trois boules posées chacune sur une pointe pyramidale. Une autre boule est placée sur l'épaule droite du cavalier, une autre sur le sommet de la tête du cheval, qui est au grand galop ; sa lance qu'il pousse en avant traverse la gorge de son adversaire. Un carquois pend à son côté ; une espèce d'armure couvre son buste et la croupe de son cheval. Derrière lui une figure, qui paroît être celle de son porte-étendard, tient une espèce d'enseigne, consistant en un bâton qui en porte un autre posé en travers, et orné de cinq balles. Le reste est d'une exécution admirable et représente l'autre cheval renversé sur sa croupe par le choc de l'attaque du premier cavalier, et la lance du cavalier brisée. Le casque qui couvre la tête du second cavalier ressemble plus à celui des Grecs qu'aucun de ceux que j'ai observés dans ces ruines ; et l'ensemble, quoique très effacé, est exécuté dans de meilleures proportions, et a plus d'effet que les autres morceaux.

J'éprouvai ensuite un plaisir mêlé de surprise en


N°4 p. 183



rencontrant une copie exacte, mais d'après une échelle gigantesque, du sujet sculpté à Schapour ; il offre un personnage habillé à la romaine, à genoux devant le cheval, et un autre dont le cavalier saisit les mains. Au-dessous du ventre du cheval est une longue inscription grecque dont je n'ai pu distinguer que peu de caractères. On voit en outre d'autres caractères semblables à ceux de Schapour. J'en donne un modèle (*Voy.* pl. 13).

Après ce morceau, on en trouve un qui contient trois figures. Celle du milieu a une couronne et un globe sur la tête ; sa main droite est étendue vers une figure de femme à gauche, et toutes deux empoignent un anneau. La troisième figure, placée derrière celle de l'homme, est très effacée, et paroît n'être qu'un domestique.

Tout auprès, un morceau mutilé représente un combat de deux cavaliers. (*Voy.* pl. 14). Le premier revêtu d'une armure, et portant un globe sur la tête, pousse son cheval au galop et fond avec sa lance sur l'autre figure dont le cheval recule, et qui tient sa lance comme en se préparant à recevoir son antagoniste. La figure au globe foule un homme aux pieds de son cheval.

On voit ici quatre tombeaux. Le capitaine Sutherland a eu beaucoup de peine à entrer dans celui qui est le plus au nord. Un Persan est monté le premier, puis jetant en bas un schâl en guise de corde, il a aidé le capitaine Sutherland à en faire autant. On a taillé dans le roc une petite plate-forme devant le tombeau, où le capitaine est entré par une

porte basse et étroite; il y a trouvé une chambre longue de trente-sept pieds et haute de neuf pieds et demi. Il a vu au fond trois enfoncemens cintrés, où l'on avoit probablement déposé les corps morts.

En suivant le coude que forme brusquement à l'est le roc chargé de bas-reliefs, nous avons vu deux autels carrés posés sur une masse de rochers saillans, et placés sur une même base. Ils ont six pieds de haut. Un des côtés du carré a trois pieds. Sur le sommet de chaque autel on voit un trou carré. Plus avant, dans les enfoncemens de la montagne, on aperçoit vingt trous ou fenêtres de diverses dimensions, mais faits sur le même modèle, et au-dessus une inscription. D'après nos observations, ces caractères diffèrent de tous ceux que nous avions vus jusqu'alors dans les diverses ruines que nous avions visitées. A-peu-près en face du milieu des rochers sculptés, est un ancien temple du Feu; bâtiment carré, dont un des côtés a vingt-huit pieds de long; il est de marbre blanc et d'une construction admirable. A sa façade on voit une porte qui, à la vérité, n'est ouverte que par en haut, et qui semble ne l'avoir été que par force, parce que toutes les pierres inférieures sont mutilées. L'intérieur offre des vestiges de feu. A chacun des murs, à l'exception de celui où est la porte, il y a quatre ouvertures; il semble qu'elles n'ont pas été absolument destinées à donner passage au jour; car, aujourd'hui au moins, chacune est bouchée exactement avec une pierre. Au-dessus de la porte est une niche; une corniche enrichie de denticules fait

le tour du plafond, et au-dessus de la place des trous, des incisions perpendiculaires et oblongues sont creusées à intervalles égaux. Les gens du pays appellent ce bâtiment un pigeonnier. La plaine est couverte de réglisse sauvage. Nous en avons cueilli quelques racines sur les bords d'un ruisseau qui, environ à un mille des bas-reliefs et des tombeaux, fait tourner un moulin à la gauche de notre camp. Nous avons fait lever des bécassines et des canards sauvages de dessus les rives du Roud-Khoneh-Siouond qui arrose la plaine en venant du nord.

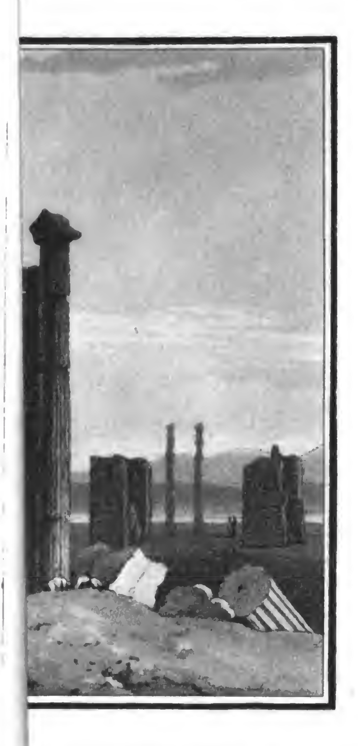
Ayant encore deux heures de jour devant nous, nous sommes allés à Persépolis, pour prendre une vue générale de ses ruines. Les premières impressions qu'elles ont produites sur nous, et celles qui ont duré le plus, ont été l'étonnement en voyant leur immense étendue, l'admiration en apercevant leur magnificence. Quoique l'architecture des bâtimens, ni les sculptures ou les bas-reliefs taillés dans le roc, n'offrent rien qui puisse supporter la moindre comparaison avec les proportions délicates et la perfection de la sculpture grecque, cependant nous nous sommes tous livrés aux vives et délicieuses sensations que le premier aspect de Persépolis nous a fait éprouver, et nous ne nous sommes pas occupés à juger ces ruines fameuses d'après des règles sous lesquelles on ne peut les ranger.

A la distance d'environ cinq milles, est une éminence que l'on aperçoit de Persépolis, et dont la cime porte une forteresse. Cette colline, qui porte aujourd'hui le nom d'Istakar, est absolument dis-

tincte de Persépolis. Les habitans du pays appellent Persépolis *Takht-Djemshid* ou le trône de Djemshid ; on lui donne aussi le nom de Tchehel-Minar ou les Quarante Colonnes. Le Brun a donné un dessin de la colline d'Istakar. Elle doit frapper les yeux de tous les voyageurs au moment où ils entrent dans la plaine ; et suivant toutes les apparences elle a été façonnée par la main des hommes.

Le 15 janvier, après avoir lu l'office divin à l'envoyé et à toute sa suite, j'ai couru aux ruines. Le but principal de mes recherches étoit de dessiner et de faire connoître ce que les voyageurs précédens avoient omis. Je pris donc le Brun et Chardin afin de pouvoir terminer ce que je trouverois d'incomplet dans les vues et les descriptions qu'ils ont données. Mais m'apercevant qu'ils différoient l'un de l'autre, et que par conséquent l'un des deux s'écartoit de la vérité dans plusieurs points essentiels, je pensai qu'une vue générale des ruines dans leur état actuel répondroit mieux à mon plan qu'une relation partielle et incohérente qui ne seroit relative qu'aux méprises et aux incorrections d'autrui (*Voy*. pl. 15).

Ce qui frappe le plus; quand on approche de ces ruines, est l'escalier et le mur qui l'entoure. Deux grands degrés conduisent de chaque côté à la plate-forme principale. A droite on voit un mur immense de la plus belle construction, et en pierres énormes ; à gauche, d'autres murs également bien construits, mais moins imposans. Quand on arrive au sommet de l'escalier, les premiers



objets qui se présentent en face de la plate-forme sont quatre vastes portails et deux colonnes ; d'abord deux portails, puis les colonnes, ensuite les portails. Sur le fronton de chacun des portails sont représentées en bas-reliefs des figures d'animaux que, faute d'une expression plus convenable, j'appellerai des sphinx. Les deux sphinx des premiers portails font face au dehors, c'est-à-dire à la plaine et à la façade de l'édifice ; ceux des seconds font, au contraire, face au dedans, ou à la montagne. A la distance de cinquante-quatre pas en ligne directe, depuis le premier portail à droite, est un escalier de trente dégrés, dont les côtés sont ornés de bas-reliefs, disposés originairement sur trois rangs, mais encombrés de terre à la base et mutilés dans la partie supérieure. Cet escalier conduit à la masse principale des ruines, que l'on peut appeler une petite plaine remplie de colonnes, dont seize sont encore debout. Après avoir traversé cette plaine, on aperçoit sur une éminence des restes prodigieux d'encadremens de portes et de fenêtres formés de blocs de marbre d'une dimension surprenante. Ces encadremens sont rangés en carré, et indiquent qu'il a existé là un appartement, le plus magnifique sans doute que l'on puisse concevoir. De chaque côté des encadremens, sont des figures sculptées dont le marbre conserve un poli qui, dans son état primitif, a dû être éblouissant. Dans chaque coin de cet appartement on trouve des piédestaux beaucoup plus hauts que les encadremens ; il y en a un formé d'un

seul bloc de marbre. La façade de cet appartement semble avoir été dirigée au S. O.; car nous avons vu de ce côté peu de marques de maçonnerie, et nous avons observé que la base en étoit ornée de riches sculptures. Cette façade s'ouvre sur une plate-forme carrée, sur laquelle il ne paroît pas qu'il ait existé de bâtiment. Mais à la partie qui correspond à l'appartement dont je viens de parler, des bases de petites colonnes rangées autour d'un espace carré semblent indiquer qu'il y en a eu un semblable, quoique l'on n'y découvre pas d'autres indices de son existence. L'intervalle entre ces deux appartemens, mesuré aux angles les plus éloignés de la grande façade du bâtiment, est rempli par une base sculptée comme celle des deux appartemens, excepté que le centre est occupé par un escalier composé de peu de degrés. Derrière ces ruines sont les restes d'un autre appartement carré, entouré de tous côtés d'encadremens de portes et de fenêtres. La base des colonnes pose à terre, l'ordre dans lequel elles sont placées m'a fait présumer qu'elles formoient six rangées, chacune de six colonnes. Un escalier taillé dans une masse immense de roches, et d'après ses dimensions, vraisemblablement l'escalier dérobé du palais conduit dans la plaine au dessous, moins étendue, et entourée d'une enceinte. Du côté de la plaine sont aussi trois petits appartemens, ou plutôt une grande pièce, et les soubassemens de deux cabinets. Tout, dans cette partie de l'édifice, indique des appartemens de repos ou de retraite.

Derrière toutes ces ruines, on rencontre des conduits d'aqueducs, taillés dans le roc; nous en avons trouvé dans chaque partie du bâtiment, et ils sont probablement aussi longs que magnifiques dans leur construction. On est obligé de chercher le grand aqueduc au milieu d'un amas confus de pierres; il se trouve à peu de distance du dernier des bâtimens que j'ai décrits dans cette partie du palais, et presque contigu à un escalier ruiné. Nous sommes descendus dans le conduit qui, dans certains endroits, est creusé de dix pieds dans le roc. Ce conduit court de l'est à l'ouest; à l'est, sa descente est rapide pendant à peu près vingt-cinq pieds; il s'abaisse alors de manière que nous avons été obligés de ramper; puis il s'élargit de nouveau assez pour qu'un homme de taille moyenne puisse s'y tenir debout; il se termine à un rocher coupé à pic.

En allant de là vers la montagne située derrière la grande salle aux colonnes, on trouve les ruines d'un appartement magnifique. On y voit des murs, des encadremens, et des portiques dont les parois sont décorées de bas-reliefs de compositions très variées. Cette salle forme un carré parfait. A droite, et plus au sud, on rencontre un plus grand nombre de débris; les murs et ce qui les compose font juger qu'il y avoit un autre appartement. A gauche, et par conséquent au nord de l'édifice, sont les ruines d'un portail sur lequel on distingue les linéamens d'un sphinx; encore plus au nord, dans un emplacement séparé, sont les

fragmens d'une colonne qui a dû porter un sphinx. Dans l'enfoncement de la montagne, au nord, on trouve un portique. Sur la surface de la montagne, presqu'en ligne directe avec le milieu de la salle aux colonnes, on voit un tombeau; au sud de celui-ci on en rencontre un autre, placé de même sur la superficie de la montagne. Entre eux, et précisément au point où la plaine commence à s'élever, est un réservoir.

Tels sont les principaux objets qui composent les ruines de Persépolis; je vais essayer d'en décrire quelques-uns un peu plus en détail. Le grand escalier consiste en deux montées, l'une septentrionale, l'autre méridionale; elles commencent à la plaine à la distance de quarante-six pieds l'une de l'autre. Chacune de ces montées est divisée en deux parties: la première, terminée par une plate-forme magnifique, comprend cinquante-quatre marches sur une base de soixante-six pieds six pouces, mesurée depuis la première marche du bas jusqu'à une ligne perpendiculaire qui tombe de la plus élevée; la seconde partie de la montée qui mène à la plate-forme supérieure comprend quarante-huit marches sur une base de quarante-six pieds huit pouces. Chaque degré a vingt-six pieds six pouces de large, et trois pouces et demi de haut: ce qui rend la montée si aisée que les gens du pays ne la gravissent qu'à cheval. La plate-forme, où les deux grandes divisions se rencontrent, est à trente-quatre pieds du sol, et a soixante-dix pieds de long. De la façade de cette plate-forme

aux portails on compte de même soixante-dix pieds.

Les portails sont construits en blocs immenses de marbre, de forme oblongue; leur longueur est de vingt-quatre pieds six pouces, leur largeur de cinq pieds; leur écartement de l'un à l'autre a treize pieds. Les deux premiers ont à leur façade intérieure des sphinx dont les parties du corps qui restent sont sculptées en bas-reliefs. Quand on a passé ces portails, les premiers objets qui se présentent sont deux colonnes; mais je présume qu'il y en a eu originairement quatre, parce qu'il existe entre les premiers portails et les derniers un espace suffisant pour deux autres colonnes, et que d'ailleurs la symétrie exige impérieusement ce nombre. Les seconds portails répondent aux premiers pour les dimensions; mais ils en diffèrent, non seulement parce que leur façade est tournée vers la montagne, mais aussi par le sujet des bas-reliefs qui les décorent. Les animaux sculptés sur les premiers portails sont posés sur des bases. D'après les contours mutilés des têtes, il paroît que c'étoient des chevaux, et leurs pieds sont terminés par des sabots; les muscles et les veines sont fortement exprimés sur leurs hanches et leurs jambes. Leurs cols, leurs poitrails, leurs épaules et leurs croupes sont ornés de roses et de perles incrustées.

Les sphinx du second portail semblent avoir eu des têtes humaines et des ornemens en forme de couronne, sous lesquelles sont réunies des boucles de cheveux massives; en un mot tout ce qui paroît

avoir formé la coiffure à la mode chez les anciens Persans. Les ailes de ces sphinx sont sculptées avec beaucoup d'art et de travail, et s'étendent depuis le dos des figures jusqu'à la partie supérieure du mur. Il est évident que l'intention du sculpteur a été que ces figures, emblêmes peut-être de la force et du pouvoir, eussent l'air de supporter sur leur dos la masse du portique, non-seulement le bloc posé au-dessus de chacun, mais aussi l'entablement; car quoiqu'il n'existe plus aujourd'hui, il a dû certainement, dans l'état primitif du palais, joindre les deux jambages, et former un linteau au-dessus de l'entrée. Dans les quatre portiques, les faces des animaux forment les façades, et leurs corps, prolongés à une certaine étendue par le bas-relief des côtés, sont supposés composer la masse des murs.

Sous le corps du premier sphinx, à droite, on lit les noms de plusieurs voyageurs, les uns taillés dans la pierre, les autres simplement tracés. Nous y avons découvert entre autres ceux de le Brun, Mandelsloh et Niebuhr. Ce dernier est tracé au crayon rouge, et semble avoir été écrit de la veille.

Un réservoir carré, rompu en plusieurs endroits, mais qui semble pourtant n'avoir consisté qu'en un seul bloc, occupe l'espace compris entre les portails et l'escalier qui conduisoit à la grande salle des colonnes. Cet escalier a quinze pieds quatre pouces de largeur. Il est composé de deux montées correspondantes dont la façade, quoique très mutilée aujourd'hui, étoit originairement sculptée

et ornée de figures en bas-reliefs. Les pierres qui supportent le terre-plein où sont placées les colonnes offrent toutes les mêmes bas-reliefs, et sont en aussi bon état qu'à l'époque où Le Brun les a dessinées. En effet, en comparant les dessins de ce voyageur avec les originaux, j'ai trouvé qu'il avoit représenté comme mutilées des figures qui ne le sont pas; et, en examinant le tout avec attention, j'ai découvert beaucoup de détails intéressans de costumes, de postures, de traits qui ne se trouvent pas dans les planches de son livre. Celles qui sont relatives à cette partie des ruines ont d'ailleurs un grand défaut; dans le dessein de faire sentir, par la comparaison avec les formes du corps humain, les dimensions des édifices, il a donné des figures si petites que, mesurées d'après cette échelle, les objets, tels qu'il les représente, ont trois fois leur grandeur réelle. Car un homme placé contre le soubassement sculpté, en touche le haut avec son menton, tandis que les figures, dans les dessins de Le Brun, n'atteignent pas à la moitié de cette hauteur.

Quand on arrive au haut de cet escalier, on aperçoit une colonne isolée : mais un examen plus attentif m'a fait découvrir les bases de onze autres colonnes, ou au moins la place où ces bases avoient été posées sur deux rangs; elles sont totalement distinctes du grand groupe que l'on voit au milieu de la grande salle, et sans doute elles en formoient la principale entrée.

En avançant au milieu de ces deux rangs, nous avons aperçu de grands blocs de pierre, placés à

des distances régulières, qui correspondent à l'arrangement symétrique des colonnes de l'entrée et de celles du centre, et qui étoient probablement des bases supportant des sphinx ou d'autres figures colossales. Après m'être étudié à bien vérifier le plan réel et le nombre primitif des colonnes de la grande salle, j'ai tiré cette conclusion: 1°. qu'il a existé deux ordres de colonnes, différens l'un de l'autre par leur hauteur et leurs chapiteaux; 2°. que deux rangées des plus hautes étoient placées, l'une à l'extrémité orientale, l'autre à l'extrémité occidentale de la salle.

Entre ces colonnes et celles qui étoient moins hautes et ornées d'un chapiteau différent, il y a de chaque côté un espace suffisant pour un autre rang, mais on n'y découvre pas la moindre trace de base, et il est traversé par les conduits des aqueducs. Dans le centre, il reste six colonnes de front, qui, avec les quatre rangées extérieures, forment une ligne de dix colonnes; chaque rangée est composée de six bases en profondeur, qui, avec les douze de l'entrée, donnent un total de soixante-douze colonnes. En dessinant le plan de cet arrangement, je trouve qu'il est symétrique dans tous les points; et sous quelque rapport que je le considère, il satisfait mon imagination: puis, en le comparant avec le plan dessiné par Niébuhr, je vois que mes idées s'accordent si parfaitement avec celles de ce célèbre voyageur, non seulement à cet égard, mais aussi pour la manière de représenter l'ensemble de ces ruines, que je crois superflu de donner mon travail au public.

Une des hautes colonnes est surmontée d'un sphinx, si fréquent dans tous les ornemens de Persépolis, et j'ai distingué sur chacune d'elles quelque chose qui ne tient pas du tout au chapiteau. A parler strictement, les plus hautes colonnes n'ont pas de chapiteau; ce n'est qu'un long fût, sur le sommet duquel repose un sphinx. Les chapiteaux des petites colonnes sont d'un ordre compliqué, composé de plusieurs pièces: j'ai observé trois différentes espèces de bases: les fûts sont cannelés comme dans l'ordre dorique, mais les cannelures sont plus rapprochées; leur circonférence est de seize pieds sept pouces. Quelques bases ont une plinthe carrée : j'en ai mesuré un côté, il avoit sept pieds de long; le diametre de la base étoit de quatre pieds quatre pouces; celui des colonnes, de quatre pieds deux pouces; la distance du centre de la base au centre de la base prochaine, vingt-huit pieds. A l'est de l'une de ces colonnes, et au pied de l'une des grandes, sont les fragmens d'une figure immense; j'ai trouvé sans peine les vestiges de la tête et des jambes de devant; la tête m'a paru ressembler plus à celle d'un lion qu'à celle de tout autre animal; les jambes venoient à l'aide de cette supposition, les griffes étant disposées de manière à indiquer que la figure étoit couchée.

L'ensemble des portiques, des murs, et de ce qui compose une salle magnifique, est derrière les colonnes, à la distance d'environ cinquante pas, et se trouve disposé en carré.

Sur la paroi intérieure de l'encadrement des portes est sculpté un grand nombre de figures que Le Brun a dessinées avec exactitude; elles représentent la pompe et la magnificence d'un roi assis sur un siége élevé, et les pieds appuyés sur un marche-pied.

Au nord de ces débris, est le reste de l'encadrement d'une porte; on y distingue les traits d'un sphinx au milieu des immenses et grossières masses de pierres. Plus loin, presque sur la même ligne, et dans la même direction, on aperçoit la tête d'un cheval, dont une partie est enfoncée en terre: elle est ornée, comme ce qui reste, de ce que nous appelons le sphinx des grands portails. C'est certainement la tête du cheval dessinée par Le Brun, qui raconte qu'il n'a pu découvrir à quelle partie elle avoit appartenu : on voit cependant, tout auprès, les restes d'une immense colonne de huit pieds de diamètre. Les diverses parties du fût sont tombées en ligne droite avec cette tête; il est donc évident qu'elles ont dû former avec elle un seul morceau, les fragmens qui sont à terre ayant probablement surmonté le chapiteau, puisqu'un sphinx est encore placé au haut des colonnes qui restent.

Du temps de Mandelsloh, qui visita Persépolis le 27 janvier 1638, le nombre des colonnes debout s'élevoit à dix-neuf. Dans une lettre adressée à Olearius, écrite de Madagascar, le 12 juillet 1639, et publiée par ce dernier, il dit qu'il restoit trente colonnes; mais comme il n'indique pas leur

position avec précision, il a peut-être compris dans ce nombre celles qui sont étendues à terre; d'ailleurs, il écrivoit une lettre et relatoit le fait de mémoire, dans un pays éloigné, et un an et demi après avoir quitté Persépolis. Ce qu'il dit dans son livre est donc un témoignage plus authentique du même fait : et comme il omet dans cet ouvrage une autre particularité beaucoup plus curieuse qu'il mentionne dans sa lettre, la validité de ce dernier document perd encore de sa force; en effet, en parlant des fameuses inscriptions de Persépolis, il dit : on voit aussi plusieurs caractères anciens, mais fort bien marqués, et conservant une partie de l'or dont ils ont été remplis. Sir Thomas Herbert dit aussi que les lettres des inscriptions de Persépolis étoient dorées.

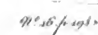
Le 17, quand nous avons quitté Persépolis, je me suis écarté de notre troupe, pour aller examiner au milieu de la plaine, un bâtiment en ruine, désigné comme un caravanseraï démoli. Je passai le ruisseau de Roud-Khoneh-Siouond, au nord de la route qui près de là tourne au nord-est, et j'arrivai à une grande masse de pierres de trente-sept pieds carrés, qui paroissoit avoir formé la base d'un édifice. Cette masse est composée de deux rangs de blocs de marbre; le rang inférieur a deux pieds de saillie au-delà de la ligne du rang supérieur. D'après les mesures que j'ai prises, les plus grands blocs ont dix pieds quatre pouces de longueur, quatre pieds quatre pouces d'épaisseur, et trois pieds quatre pouces de largeur; tous con-

servent une moulure et des traces d'une maçonnerie qui les a joints les uns aux autres. Le milieu du bâtiment est rempli par du marbre noir, et à l'angle nord-est, une pierre est plus élevée que les autres; dans le même angle, on voit un conduit qui a l'air d'avoir contenu quelque chose qui le bouchoit (1).

Un *chatter*, expédié par l'envoyé, me vint tirer de ce lieu, pour me conduire à des bas-reliefs qu'il avoit vus à quatre milles, sur la même montagne qui domine Persépolis et le long de la route d'Ispahan. Je trouvai ces bas-reliefs d'autant plus dignes d'un examen détaillé, qu'aucun voyageur ne les a décrits avec assez de soin; ils sont placés dans un enfoncement formé par des rochers saillans et très pittoresques. Le morceau qui fait face à la route comprend sept figures colossales et deux plus petites. (*V*. pl. 16) Les deux principaux personnages sont placés au centre; celui de la gauche est le même que celui que l'on voit si souvent représenté à Schapour et à Nakschi-Roustan; il en diffère simplement par la position. Il a sur la tête le globe, et offre un anneau à l'autre figure qui, le saisissant de la main droite, tient un bâton de la gauche. Derrière le personnage au globe, sont deux figures, dont une qui a le visage jeune et agréable tient un éventail, signe ordi-

(1) J'ai pris les relèvemens suivans. Le pied des rochers de Nakschi-Roustan me restoit au N. 10. O. à deux milles; le pied de la montagne de Persépolis au S. à deux milles; notre comp. au S. 20. O. à deux milles: la route d'Ispahan au N. 80. E.

T. I







naire de dignité ; et l'autre, avec une barbe et des traits forts et bien marqués, est appuyée sur le pommeau de son épée, et fait signe à l'autre. A droite, derrière le chef, on voit deux figures, qui, d'après leurs traits, ont l'air d'être des femmes ; l'une porte un bonnet de forme extraordinaire, et l'autre, dont les cheveux tombent en boucles le long des épaules, fait de la main droite un geste significatif, comme pour dire : Tais-toi. Entre les deux principales figures, il y en a deux très petites qui ne leur vont guère qu'aux genoux ; leur costume est différent, l'une tient un long bâton. A gauche, sur un fragment de rocher, on aperçoit le buste d'une figure, qui fait aussi de la main un geste très significatif. J'estimai que les plus grandes de ces figures avoient dix pieds de haut ; les petites, deux pieds huit pouces. L'ensemble est tellement défiguré qu'il est difficile de bien distinguer les détails.

Dans le même enfoncement, et à gauche du roc sculpté, avec lequel il forme un angle, on trouve un autre monument bien mieux conservé ; quelques parties ont même si peu souffert, qu'on croiroit qu'elles sortent de la main de l'ouvrier. (*V.* pl. 17.) Le même personnage royal si souvent représenté à cheval et avec un globe sur la tête, est le principal objet du groupe ; son visage a été entièrement détruit par les mahométans : mais les ornemens qui le couvrent, ainsi que son cheval et qui sont plus nombreux que dans les bas-reliefs, n'ont pas du tout souffert ; ils méritent une

description détaillée, parce que, cette composition étant destinée probablement à représenter le roi dans toute sa pompe, chaque partie de son habillement est figurée avec un soin particulier. Je suppose que tel est le sujet de ce morceau, n'y voyant aucun autre personnage de dignité égale, et l'attitude du chef annonçant le commandement et l'apparat. Il fait face au spectateur; sa main droite, quoique très mutilée, est encore appuyée sur son côté, pour indiquer son contentement et son indépendance. Neuf figures, dont la première a huit pieds de haut, se tiennent derrière lui; leur attitude respectueuse fait présumer qu'elles ne sont que les serviteurs de l'autre. La tête du principal personnage offre de chaque côté d'énormes boucles de cheveux; il porte un collier relevé en bosse, qui descend sur la poitrine, et qui par conséquent est peut-être la partie supérieure de son habillement; il a une ceinture de même sorte; son manteau est attaché à son épaule gauche par deux agrafes massives. Un riche baudrier va de son épaule droite à sa hanche gauche, par dessus une tunique, qui, d'après l'extrême délicatesse des plis, doit être de toile fine ou de mousseline, de même qu'une espèce de culotte longue qui couvre ses jambes jusqu'à la cheville; plus bas, des bandelettes forment de larges plis, et terminent très bien le tout. Un poignard est suspendu sur sa cuisse. Le cheval enharnaché de chaînes faites avec un ornement circulaire, a sept pieds deux pouces de la tête à la queue. Sur sa poitrine est une inscription grecque, dont les lettres ont à peu près

un pouce de haut, et correspondent à celles qui étoient usitées dans le Bas-Empire.

Dans le même enfoncement, en face de ce morceau, et à droite du premier, on en voit un autre qui offre les deux figures à cheval, tenant un anneau, comme à Schapour et à Nakschi-Roustan. Ces morceaux m'ont paru, pour le travail, supérieurs à ceux de Nakschi-Roustan, et égaux à ceux de Schapour.

Après avoir dessiné ce monument, et complété mes observations, je me suis hâté de joindre notre troupe qui avoit pris beaucoup d'avance. Un homme qui remplissoit un emploi à notre camp, me rejoignit, et me demanda mon opinion sur la signification de ces bas-reliefs; la lui ayant communiquée, il m'assura que le personnage royal étoit Roustan; et lorsque je lui eus rappelé que, conformément à leur tradition, le héros pouvoit bien être leur roi Djemschid, il me répondit dans le sens d'un homme bien pénétré de la vérité d'un système: « Djemschid n'étoit que l'esclave de Roustan. » Des deux figures qui tiennent l'anneau, l'une, d'après la même théorie, étoit Roustan qui faisoit preuve de sa force en arrachant l'anneau de la main de l'autre personnage.

CHAPITRE V.

Harem de Djemschid. — Passage des montagnes. — Mesjiid Madre Suleimam. — Doutes sur le tombeau de Cyrus. — Moorghaub. — Difficultés de voyager en Perse. — Tempête. — Lettre du roi. — Château de Bahram. — Villages ruinés. — Yezdikkaust. — Caravanseraï de Maxhoud Beggy-Komeshah; ruines. — L'envoyé et le gouverneur. — Mayar caravanseraï. — Querelles entre les habitans de l'Irak et ceux du Fars.

Le 17 janvier, en quittant les environs de Persépolis, et poursuivant notre route au nord-ouest vers Ispahan, nous avons aperçu, sur une éminence à gauche, une colonne debout, et auprès, quelques débris de pierres et de maçonnerie, situés au milieu d'un vaste emplacement qui, d'après la configuration du terrain d'alentour, composé de terrasses et de levées de terre, avoit l'air d'un enclos formé par l'art, et, comme nous l'ont dit les Persans, a pu porter un fort ou un château. Il étoit possible en plusieurs endroits de suivre la direction des murs jusqu'au sommet des monticules. Lorsque je suis arrivé aux ruines, j'ai reconnu qu'elles consistoient en une colonne isolée avec un sphinx à deux têtes pour chapiteau, et une grande quantité de fûts de

colonnes, de bases et de chapiteaux épars à terre, et de la même dimension que la colonne debout. Tout cela ressembloit à ce que j'avois vu à Persépolis. Quelques blocs très considérables sont arrangés là auprès, comme devant servir à un bâtiment. La colonne cannelée comme une colonne dorique, mais à cannelures plus rapprochées, a un pied huit pouces de diamètre à la base, et six pouces de moins à l'extrémité supérieure. La hauteur excède un peu dix-sept pieds, et la base, y compris un bourrelet contigu au fût, a deux pieds de plus. Les jambes et les corps des sphinx sont en deux blocs distincts. Le plus grand des blocs debout a sept pieds deux pouces de large, et onze pieds huit pouces de haut. Nakschi-Roustan restoit au N. 50. O. de ce lieu. Un peu plus loin, on rencontre les débris d'une grande colonne non cannelée, et d'un sphinx qui lui a certainement servi de chapiteau. Selon la tradition de mon compagnon persan, ces ruines sont celles du harem de Djemschid.

Nous sommes retournés à la route qui passoit par une porte délabrée et massive, située à l'extrémité du prolongement du pied des montagnes. Au milieu de la route, on rencontre trois grandes pierres : celle du milieu est une colonne brisée ; les deux autres ont aussi une forme cylindrique. Tout cela a dû être très beau. Le rocher à gauche, qui est d'un marbre de la même espèce que celui de Nakschi-Roustan, porte des marques évidentes du travail des hommes qui l'ont taillé et creusé. La route traverse un pays dont le sol, aussi bon que la plaine de Merdascht,

est arrosé par le Roud-Khoneh-Siouond. Arrivés à un bout de la chaîne à l'extrémité occidentale de laquelle sont les monumens de Nakschi-Roustan, nous avons tourné à gauche vers un village appelé Seidoun. Au pied d'un escarpement de la montagne à droite, mais à une élévation assez considérable au-dessus de la plaine, on voit le village de Sewound. Nous avons campé au-dessous, près des bords du ruisseau qui porte le même nom. Les bécassines, les canards, les hérons et les butors que nous avons tués dans cet endroit, ont contribué à augmenter les mets de notre repas. Nous avions fait ce jour-là trois parasanges, que nous avons estimées à treize milles.

Le 18, nous avons, avec un vent frais du nord qui nous frappoit le visage, continué notre route le long du ruisseau, que nous avons traversé à peu près à un demi-mille plus loin, et nous avons doublé une pointe de terre escarpée, appartenant aux montagnes de la droite. Nous avons ensuite toujours marché à l'est entre des montagnes dont les flancs sombres et arides n'offroient rien qui égayât notre voyage. En approchant de Kémin, situé à quinze milles de Siouond, nous avons rencontré les habitans qui ont fait tout ce qu'ils ont pu imaginer pour rendre honneur à l'envoyé. Pour les récompenser de leurs décharges de mousqueterie, de leurs cris, du son de leurs trompettes, des flots de poussière qu'ils élevoient, et enfin de la bouteille pleine de sucre qu'ils ont cassée, on leur a jeté des poignées d'argent. Parmi les individus qui

nous précédoient, nous avons remarqué un jeune homme qui faisoit tourner avec beaucoup de dextérité une baguette entre ses doigts. La foule des animaux et des hommes qui le pressoient de tous côtés ne le dérangeoit pas, et il continua si persévéramment cet exercice, qu'à la fin, poussé en arrière, la baguette heurta les naseaux du cheval de l'envoyé. Le derviche du Hafizie nous rejoignit en ce lieu pour nous demander le présent que nous lui avions promis. Comme il avoit eu la faculté de le recevoir à Schiraz, l'envoyé, jugeant qu'il y avoit de la fraude dans son fait, le renvoya, après lui avoir payé les frais de son retour, et lui avoir remis un mandat pour toucher la somme qu'il demandoit, pourvu qu'elle ne lui eût pas été payée.

Le 19, un vent d'est qui s'est élevé de bonne heure, a rendu la matinée très fraîche, et a fait baisser le thermomètre à 30°. Nous avons marché entre les bases de deux chaînes de montagnes escarpées pendant environ deux milles, dans une direction opposée à celle du vent : nous avons ensuite pris brusquement celle du nord, que nous avons suivie jusqu'à Mourghaub, éloigné de quatorze milles suivant notre compte. Le passage de ces montagnes, considéré sous le point de vue militaire, présente des moyens excellens d'arrêter la marche d'un ennemi. A deux milles de Mourghaub, je tournai à gauche de la route pour examiner des ruines que j'avois aperçues. Traversant des champs labourés, qui couvrent presque toute la plaine, j'arrivai au bord d'une rivière qui coule du nord

au sud, et qui baigne un village appelé Mesched-Omoun. On y voit un fort et quelques maisons basses dans lesquelles il ne restoit que des femmes, tous les hommes étant sortis pour aller au-devant de l'envoyé. Un mille plus loin se trouve l'ensemble des ruines que les habitans du pays appellent Mesjid-Madre-Suleiman, tombeau de la mère de Salomon. Le premier objet qui se présente est une colonne debout, dont le fût uni, sans chapiteau, a dix pieds cinq pouces de circonférence. Tout auprès, trois pilastres ont leur partie antérieure creusée en forme de niche profonde, et leurs flancs couverts de caractères (*V.* pl....). D'après les restes de maçonnerie qui sont auprès, il paroît que les pilastres ont entouré une salle dont l'intérieur étoit orné de colonnes. Mais je renonçai à l'espoir de reconnoître le plan de sa forme première, en apercevant deux masses semblables, dont l'une étoit à la distance de cent soixante pieds avec une inscription semblable; l'espace intermédiaire, de même que toute la plaine, étoit jonchée de fragmens de marbre.

Ayant dessiné ces objets, j'ai continué ma route à l'est le long de la plaine, vers deux bâtimens qui, à une certaine distance, ne sembloient guères dignes d'attention, mais qui depuis m'ont paru très intéressans. Le premier est un édifice en ruines, de construction mahométane, dont on a fait un caravanseraï. La porte en a été ceintrée; l'architrave offre le reste d'une belle inscription arabe.

L'autre édifice est d'une structure si extraordinaire, que les habitans du pays l'appellent la cour

T. I. N° 18. p. 206



du *Divès* ou du Diable. Il est posé sur une base composée de sept assises de grands blocs de marbre qui s'élèvent en pyramide. Sa forme est celle d'un parallélogramme : l'assise inférieure a quarante-trois pieds de long sur trente-sept de large, et l'édifice qui termine le sommet va en diminuant jusqu'à vingt-un pieds de long sur seize pieds cinq pouces de large. Il est couvert par un toit en pente, formé des mêmes matériaux que les côtés et que la base, dont les blocs sont unis entre eux par des crampons de fer, et m'ont tous semblé d'égale dimension. J'en ai mesuré un de la base qui a quatorze pieds huit pouces de long, cinq pieds de haut, et huit pieds six pouces de large. On ne m'a pas laissé pénétrer dans l'intérieur ; j'ai regardé par une fente de la porte, et je n'ai aperçu qu'une petite chambre noircie par la fumée. Autour de cet édifice, on rencontre, indépendamment d'une grande quantité de fragmens de marbre, les fûts de quatorze colonnes qui ont peut-être jadis formé une colonnade, mais sont aujourd'hui enfermées dans le mur de terre qui entoure toutes ces ruines ; l'emplacement que ce mur renferme, est un cimetière couvert de pierres sépulcrales modernes. Chaque partie du monument offre des inscriptions gravées qui attestent les sentimens respectueux de ceux qui sont venus les visiter ; mais on ne découvre aucune trace d'anciens caractères persans, ni même arabes. La clef est entre les mains d'une femme, et l'entrée n'en est permise qu'aux personnes du sexe de la gardienne. Le peuple regarde ce monument comme

le tombeau de la mère de Salomon, et attache à ce nom des effets merveilleux. On fait voir près de ce lieu une source fréquentée par ceux que des chiens enragés ont mordus; si l'on en boit pendant trente jours, on prévient les funestes effets de la morsure. Dans l'Orient, tout ce qui tient au merveilleux a de la connexion avec le roi Salomon. Mais il est plus probable, ainsi que les armes de Schiraz l'insinuèrent à Mandesloë, que le roi, en l'honneur de la mère duquel on dit que ce tombeau a été élevé, est Chah-Soliman, quatorzième calife de la race d'Ali. Quoique cette supposition soit plus vraisemblable que celle qui regarde ce tombeau comme celui de Bethsabée, elle ne me satisfait pourtant pas; car ce monument diffère de tous les tombeaux des saints mahométans que j'ai vus en Perse, en Asie mineure ou en Turquie (*Voy.* pl. 18).

Si la position de ce lieu se fût accordée avec celle de *Passagardaë*, aussi bien que la forme de l'édifice se rapporte à la description du tombeau de Cyrus placé près de cette ville, j'eusse été tenté d'attribuer à ce monument une origine aussi illustre. Le tombeau de Cyrus s'élevoit au milieu d'un bocage. C'étoit un petit édifice couvert d'une voûte en pierre; l'entrée en étoit si étroite, que l'homme le plus mince y entroit avec peine; il étoit posé sur une base quadrangulaire d'une seule pierre, et renfermoit cette inscription célèbre: « Mortels, je » suis Cyrus, fils de Cambyse, fondateur de la mo- » narchie des Perses, et souverain de l'Asie; ne » m'enviez pas ce monument. » Les ruines dont est

jonchée la plaine autour du tombeau de la mère de Salomon, indiquent qu'il y a existé une grande ville, et l'on peut inférer que cette cité étoit d'une antiquité égale à celle de Persépolis, en voyant que les inscriptions qui se trouvent dans leurs décombres sont en caractères semblables. Quant à l'édifice que je viens de décrire, rien n'indique qu'il remonte à une date aussi reculée. Un bocage a dû nécessairement disparoître dans les temps de la Perse moderne. La dimension des deux monumens est la même. Le toit triangulaire du bâtiment que j'ai visité a pu recevoir le nom d'une voûte à une époque où la véritable voûte semi-circulaire étoit probablement inconnue. La porte est si étroite que si l'on m'eût permis d'entrer, j'eusse eu beaucoup de peine à pénétrer par son ouverture ; et les gardiens de la clef m'ont assuré qu'il n'y avoit dans l'intérieur qu'une pierre immense, qui est peut-être la base d'un seul morceau décrite par Arrien ; mais comme, en faisant sa description, il répétoit les expressions d'un autre écrivain, la différence, si elle existe, est bien peu importante. Je suppose pourtant que, de même que plusieurs édifices de Persépolis ont dû, par leur structure, paroître composés d'un seul bloc, de même aussi ce monument a pu présenter une apparence semblable. La durée éternelle que Cyrus vouloit assurer à son tombeau en le plaçant sur une pierre énorme, seroit également le résultat de la structure de ce bâtiment qui paroît destiné à survivre aux revolutions des siècles. Après un laps de deux mille quatre cents ans,

l'absence d'une inscription sur le tombeau de la mère de Salomon, ne prouveroit pas que cet édifice n'est pas le tombeau de Cyrus.

Je revins vers la colonne et les pilastres; et, les laissant à droite, je m'avançois vers une ruine qui a sans doute été un de ces bâtimens que l'on appelle Temple du feu; au moins correspondoit-il exactement pour les dimensions, la structure et les ornemens, à celui de Nakschi-Roustan; la porte est ouverte au nord. Sur une colline à l'est, éloignée d'environ mille pieds, on aperçoit les restes d'un fort construit avec des matériaux aussi énormes que ceux des édifices de la plaine. Les blocs sont de marbre blanc et du plus beau poli imaginable. Notre camp à Moorghaub restoit au N. 55 E. de cette éminence. Après être descendu dans la plaine, avoir traversé un grand nombre de rigoles, et fait lever plusieurs compagnies de perdrix, je rentrai dans ma tente, très satisfait de la récolte inespérée de cette journée.

Moorghaub est un grand village. On y voit un fort et plusieurs jardins enclos. Tout auprès coulent de belles sources qui arrosent toute la plaine.

20. En poursuivant notre route au nord, nous avons traversé un pays inégal, mais qui ne mérite pourtant pas le nom de montueux. Nous avons suivi les directions du nord 30 ouest, du nord, de l'est, du nord-est; et enfin, en quittant les hauteurs, celle du nord, dont nous ne nous sommes que légèrement écartés le reste de la route, à

neuf milles à peu près de Moorghaub, nous sommes arrivés à un caravanseraï, aujourd'hui presque ruiné, et appelé Khoneh-Kergaub, du nom d'un village jadis situé dans les environs. Non loin de là, une rivière coule à l'ouest et passe sous un pont de trois arches. Nous sommes arrivés à Dehbid à quatre heures, après avoir parcouru vingt-cinq milles. Nous avons marché pendant sept heures, et nous estimons qu'en général nous faisions un peu plus de trois milles à l'heure. Le pays que nous avons traversé étoit nu et aride; la plaine seule offroit de la culture en quelques endroits. Elle est entièrement dépourvue de bois; c'étoit de tous les objets dont nous avions besoin, celui que nous nous procurions avec le plus de difficulté. Sur le sommet de ces montagnes, particulièrement à l'exposition du nord, on voyoit de petits espaces couverts de neige. Il y en avoit même çà et là autour de notre camp. Dehbid n'est qu'un caravanseraï; tout auprès est un monticule artificiel couvert des fondations d'un bâtiment qui, d'après la légèreté des briques employées dans sa construction, nous a paru un ouvrage moderne.

La soirée fut très sombre. Dehbid est regardé comme le lieu le plus froid de cette contrée. La neige y a quelquefois, en hiver, arrêté les voyageurs pendant quarante jours. Le mehmandar contemploit le ciel d'un air craintif; et le gouverneur de Moorghaub, Aga-Khan, arabe d'une famille ancienne et respectée, qui nous avoit accompagnés jusqu'aux confins de son territoire, afin de mieux

pourvoir à nos besoins, partageoit les inquiétudes du mehmandar. Il avoit souvent éprouvé la rigueur du climat de ce canton, et il connoissoit mieux que personne les inconvéniens désastreux qui résulteroient du séjour forcé de deux à trois cents personnes dans un lieu aussi inhospitalier. Il avoit amassé de quoi nous nourrir nous et nos bêtes de somme, seulement pendant une nuit, et l'avoit fait venir avec beaucoup de peine de Moorghaub et des villages voisins. Je dois à ce sujet observer que, pendant tout notre voyage, les chefs des lieux où nous passions faisoient à l'avance de grands préparatifs pour nous recevoir. Si telles étoient les difficultés attachées au passage d'une troupe comme la nôtre, de quelle nature ne seroient-elles pas s'il s'agissoit de conduire par ces endroits une armée même peu nombreuse? Le pays, dans son état actuel, ne pourroit fournir de quoi remplir des magasins, quand même le souverain mettroit les approvisionnemens en réquisition. Mais il ne faut pas oublier que cette province est la moins fertile du royaume.

21. Il n'a pas neigé; nous avons continué notre voyage, qui a été dirigé au nord pendant toute la journée. Après avoir fait quatorze milles, nous sommes entrés dans un passage que l'on redoute beaucoup dans les temps de neige; car alors il est impossible de le franchir. Nous avons passé la nuit à Khoneh-Khorreh, pauvre caravanseraï, qui a dû être un bâtiment magnifique, si l'on en juge par ses murailles. Nous avons eu en ce lieu sujet de regretter les sources abondantes de Moorghaub;

car l'eau que l'on nous a donnée venoit d'un étang de vingt pieds de circonférence, et elle étoit tellement salie par l'ordure des chameaux, qu'elle paroissoit toute noire. Au coucher du soleil il s'est élevé un vent frais du sud-ouest, qui a augmenté de force pendant la nuit, et le lendemain matin il s'est changé en une violente tempête.

Dimanche 22, le vent a continué à souffler avec la même furie pendant toute la journée, et n'a cessé qu'à la nuit. Des nuages épais du sud-ouest ont enveloppé toutes les montagnes d'alentour, et se sont précipités le long de leurs flancs; phénomène qui me rappelle celui que l'on observe à la montagne de la Table, au cap de Bonne-Espérance, quand le vent du sud-est vient à souffler. La tourmente a renversé et endommagé plusieurs de nos tentes. Malgré sa violence nous avons célébré le service divin, et nous avons offert à Dieu nos actions de grâces de tous les bienfaits dont il nous avoit comblés : la tempête qui se faisoit sentir autour de nous ajoutoit encore à la solennité de notre acte de dévotion. Le beau temps dont nous avions constamment joui étoit certainement un motif de gratitude. Nous n'avions pas eu en effet une goutte d'eau depuis notre départ de Bouschir, et les plus vieux habitans de ce canton ne pouvoient s'empêcher de témoigner leur étonnement de l'extrême douceur de la saison; ils l'attribuoient à l'heureuse étoile de l'envoyé.

Mirza-Aboul-Hassan, Persan qui jouissoit d'un grand crédit à la cour, est arrivé aujourd'hui de

Téhéran ; il apportoit à l'envoyé une lettre du roi. Le contenu en différoit peu de celui de la première ; elle donnoit des détails de la victoire sur les Russes. Nous sommes allés la recevoir, et nous en avons de même fait une lecture solennelle.

23. Quoique la violence du vent se soit, ce matin, apaisée dans les montagnes, des nuages épais couvroient encore leurs cimes, et menaçoient du retour du mauvais temps. Nous avons néanmoins continué notre voyage constamment au N. 40 E., sur une route excellente ; et en cinq heures quarante minutes nous sommes arrivés à Sourmak. Les gens du pays estiment la distance de Khoneh-Khorreh à ce lieu, à six longues parasanges ; mais elle nous a paru bien moins considérable. La parasange de Perse est, au reste, une mesure si peu déterminée, qu'elle ne peut servir à établir aucun calcul ; et que personne ne peut donner de document satisfaisant sur sa longueur réelle. Nous avons trouvé au total que l'estimation des distances dans la route que nous avons parcourue, est plutôt trop forte que trop foible. Aujourd'hui, nous avons traversé une plaine qui s'élargit à son extrémité septentrionale. Les montagnes qui la bornent des deux côtés courent du nord au sud, et tournent à l'est à ses deux extrémités. Au delà de la première rangée, à l'ouest de la route, s'élève une autre chaîne beaucoup plus haute, qui borne une plaine intermédiaire. Les paysans sont mal vêtus et ont l'air misérable. Ils portent généralement une petite calotte échancrée de chaque côté,

et appelée dogouscheh. Leur habillement consiste en une robe lâche d'une étoffe très grossière, avec des manches pendantes, et serrée autour du corps par une ceinture. Sourmak, où nous avons passé la nuit, est situé à l'est de la plaine, près du pied de la montagne. Ce lieu consiste aujourd'hui dans un fort carré en terre, qui renferme tous les habitans; à l'entour sont des ruines qui attestent son étendue primitive. Entre la bourgade et la montagne, la végétation est très forte, parce que les champs sont arrosés par des canaux dérivés d'un torrent voisin. Au nord du fort, et à six cent cinquante pieds de la route, on voit les restes d'un château que les Persans attribuent au temps du roi Bahram, mais dont la construction ressemble tellement à celle des bâtimens modernes du pays, que son antiquité devient suspecte. Il est néanmoins un objet très curieux. Un fossé l'entoure, et une enceinte intérieure consiste, comme celle de l'extérieur, en grandes pierres unies entre elles par un mortier en terre. Le grand nombre d'appartemens voûtés et de passages souterrains prouve qu'il a eu une destination autre que celle de servir de défense militaire.

Le 24, nous avons voyagé pendant quatre heures sur une route aussi ferme et aussi belle que celle de la veille; nous avons suivi la même direction, et après avoir fait environ douze milles, nous sommes arrivés à notre camp à Abadah. Nous avons aperçu plusieurs forts carrés qui, aujourd'hui, servent non-seulement à la défense du pays,

mais encore au logement des cultivateurs. Les ruines qui couvrent toute la surface de cette contrée offrent un triste contraste qui prouve sa prospérité passée et sa dépopulation actuelle. Les causes immédiates de dévastation ont cependant cessé dans cette province, car elle a principalement souffert de longues guerres, dont elle a été le théâtre, entre les familles de Zound et de Cadjar; guerres qui se sont terminées par les triomphes et l'élévation de la dernière. La première vue d'Abadah annonce un lieu considérable; mais, à un examen plus attentif, cette ville n'offre qu'une longue étendue de murailles ruinées, sans habitans. La population actuelle est toute renfermée dans un fort carré, dont les murs étoient garnis de femmes que l'on apercevoit à une grande distance à cause de la couleur blanche de leurs voiles. Le fort est défendu par une tour à chaque angle, et par trois tours dans la longueur de chacun des côtés. J'y suis entré pour visiter un bain, l'édifice le plus apparent de ce lieu, car le reste ne consiste qu'en misérables murailles en briques ou en terre. Nous avons pourtant trouvé, au milieu d'un mur de la plus grossière structure, une voûte bien cintrée. Le défaut de bois de charpente a enseigné ce genre de construction aux habitans de ce canton, et de plusieurs autres parties du pays.

La propriété et la juridiction d'Abadah, de Sourmak et de Schoutgostan, appartiennent par achat à un seul individu; mais la rareté de l'eau doit en faire une possession peu avantageuse.

Abadah est cependant entouré de jardins qui fournissent de très bons fruits à Schiraz, quoique l'irrigation n'ait lieu que par des canaux artificiels.

Le 25, les nuages, qui la veille avoient laissé échapper quelques flocons de neige sur notre route, et qui avoient menacé d'en vomir une énorme quantité, ont disparu avant le jour, et nous ont permis de jouir d'une des plus belles matinées imaginables. Les montagnes n'étoient plus cachées à nos regards. La neige couvroit leur sommet, et pénétroit chaque souffle de vent d'une fraîcheur piquante, mais salutaire. Nous avons continué à parcourir la même plaine dans la direction du N. 29 O. Les hauteurs que nous avions de chaque côté, tantôt s'avançoient vers nous, tantôt reculoient, mais se prolongeoient constamment du N. au S. Dans les points où la neige ne couvroit pas leur surface, elles offroient cet aspect âpre et rebutant, indice des métaux qu'elles renfermoient. Le sol de la plaine étoit toujours un gravier avec un léger mélange de terre qui ne produisoit que des chardons et de la saponaire. Mais quand même le terrain seroit meilleur, le défaut d'eau le rendroit de bien peu de valeur, même pour le propriétaire le plus industrieux. Nous avons fait alte à trois milles de distance d'un village appelé Bagouahrdar. J'y ai fait une observation méridienne du soleil, qui me donna la latitude de 3° 25' N. Nous avons compté huit milles d'Abadah à ce lieu, et neuf de plus jusqu'à Schoutgos-

tan, où s'est terminée notre journée. Tandis que nous attendions l'instant où le soleil passeroit au méridien, un des nôtres a cueilli une tige de chardon; en examinant l'intérieur, nous y avons trouvé deux guêpes engourdies qui s'y étoient refugiées, et n'attendoient que le retour du printemps pour reprendre leur essor.

On aperçoit le petit fort, la mosquée et le caravanserai de Schoutgostan, au moins six milles avant d'y arriver. La plaine au N. de la route est bornée par un horizon plat au-dessus duquel les montagnes ou les édifices s'élevoient successivement à mesure que nous avancions, comme les objets que l'on découvre en pleine mer.

Le 26, la nuit a été orageuse. Le vent du S. O. a soufflé avec impétuosité; le tonnerre a grondé au-dessous des montagnes dans le lointain. Au point du jour, le ciel étoit sombre et nébuleux; la neige couvroit les montagnes d'alentour. Quand la trompette a sonné pour notre départ, tout annonçoit une journée froide et triste. Deux ou trois fois le soleil a réussi à percer l'enveloppe épaisse qui voiloit l'atmosphère et à lancer quelques foibles rayons. Nous étions encore à quatre milles d'Yezdikhast, lieu de notre campement prochain, lorsqu'il a commencé à pleuvoir. Nous avons parcouru en cinq heures une distance de quinze milles, et nous avons continué à traverser un terrain graveleux jusqu'à deux milles d'Yezdikhast, où nous l'avons trouvé moins rude. Les montagnes perdoient graduellement de leur hauteur, et sem-

bloient former la limite de cette longue plaine en la coupant par leurs prolongemens peu élevés. Elles étoient toujours âpres, arides et de couleur sombre; pas un buisson n'animoit leurs masses raboteuses. Toutes les hauteurs, à la gauche de la plaine, étoient couvertes de neige, tandis que celles que l'on voyoit à droite n'en offroient pas le moindre vestige.

Nous avons aperçu la ville d'Yezdikhast longtemps avant d'y arriver, et nous supposions qu'elle étoit située au pied des collines à l'E., dans la même plaine que nous parcourions : nous avons par conséquent été singulièrement surpris de nous trouver soudainement arrêtés par un précipice qui barroit la route. De la hauteur où nous étions, nous avons aperçu une petite plaine bien arrosée par plusieurs ruisseaux, et partagée en une infinité de champs et de jardins. Le pays que nous venions de traverser s'étoit montré rebelle aux travaux du laboureur; ici l'industrie de l'homme se manifestoit et recevoit une ample récompense. Nous avions à peine aperçu un maigre filet d'eau : ici l'eau couloit avec profusion; et quoique ce petit coin de terre fût en ce moment dépouillé de sa parure, le contraste entre la culture et le désert n'étoit pas moins frappant ni moins satisfaisant. Cette vallée est comme une large tranchée creusée dans la plaine; elle a cinq milles de long de l'E. à l'O., et environ mille pieds de large dans la direction où nous l'avons traversée; mais sa largeur est très inégale. A l'extrémité orientale,

sur le bord du précipice, est située la ville d'Yezdikhast. Sa position est bizarre. On s'imagine, au premier coup d'œil, que ses maisons chétives et mal bâties appartiennent aux rochers sur lesquels elles s'élèvent, et qui étendent leur masse irrégulière autour de la vallée. Ce roc est tendre. Au-dessous, on trouve un caravanseraï, bâtiment élégant, élevé il y a environ deux cents ans, par une pieuse reine de la race des Sofis. Il est encore en bon état, avantage qu'il doit moins aux soins de la génération actuelle qu'à la solidité primitive de sa construction. Sur le bord de l'escarpement, on voit une petite mosquée fondée par la même reine, et à l'entour un cimetière. Yezdikhast est la ville limitrophe des provinces de Fars et d'Yrak. Avant la conquête des Afghans, c'étoit un lieu important; mais depuis les dévastations qu'ils ont commises, elle n'a jamais repris son ancienne prospérité; prise d'assaut, ses habitans furent passés au fil de l'épée. A l'est, au-delà d'un grossier pont-levis, est l'entrée de la ville qui semble être inexpugnable; à moins d'employer le canon pour la soumettre, car elle se trouve sur un roc qui ne tient que par le pont à la chaîne qui l'entoure.

Le 27, pendant la nuit, la pluie est, par intervalle, tombée à torrens. Le temps s'est pourtant éclairci dans la matinée, et le soleil a brillé; mais alors il a gelé si fort, que nous avons été obligés de laisser nos tentes en arrière jusqu'à ce que la chaleur du jour eût fait perdre à la toile la roideur qui empêchoit de les abattre avec facilité et de les ployer.

A cette époque, la fête du Corban-Beiram commençoit chez les Musulmans. Les Persans s'étant acquittés des cérémonies de cette fête, nous nous sommes mis en route. Nous avons presque constamment marché au N. 10 O.; et en sept heures, nous sommes arrivés à Moskhodbeggy. Nous avions parcouru dix-huit milles. Nous avons suivi le côté occidental de la plaine; la route étoit encore plus belle que celle que nous avions rencontrée les jours précédens. Les montagnes perdoient la régularité de leurs formes et de leur direction; elles offroient à ces deux égards une plus grande variété. A neuf milles environ d'Yezdikhast, nous avons trouvé un caravanseraï et un fort dont les environs étoient jonchés des restes d'une ville. On appelle ce lieu Aminabad. Il s'est élevé un vent du N. E. qui, passant sur les montagnes couvertes de neige, nous a apporté un air si piquant, que, pour la première fois, nous avons été incommodés du froid, et nous avons desiré vivement arriver à notre camp avant la nuit.

Nous avons rencontré en route une personne envoyée par le gouverneur d'Ispahan, pour nous complimenter sur notre arrivée dans son territoire. On aperçoit de loin Moskhodbeggy, qui ressemble à un endroit considérable; mais cette apparence de grandeur s'évanouit quand on en approche; on ne voit que ruines; ce sont, entr'autres, des restes de murs très solides et de basars. Cependant, au lieu de la chambre nue d'un misérable

caravanseraï, qui étoit tout ce que nous pouvions espérer, nous avons trouvé pour logement une maison très commode et même élégante. La reine de Schiraz, mère du prince gouverneur du Farsistan, l'avoit fait bâtir pour son usage, parce qu'allant tous les deux ans voir le roi à Téhéran, elle avoit songé à avoir un lieu de repos sur la route d'été et un sur la route d'hiver. Cette princesse jouit de la considération et de l'affection du peuple; car elle est charitable pour les pauvres, et toujours prête à rendre justice aux opprimés.

Le 28, à notre départ de Moskhodbeggy, le temps étoit clair et serein; pas un souffle dans l'air, pas un nuage. En approchant de Komschah, la plaine nous a paru mieux cultivée et plus habitée. Parmi les jardins enclos et les petits forts destinés aux hommes, on voyoit entremêlées de petites tours bâties pour des pigeons sauvages. On soigne beaucoup ces oiseaux dans tout le pays, parce que l'on regarde leur fiente comme essentielle pour donner de la fertilité à la terre. L'immense quantité de pigeonniers en ruine ou entiers que l'on voit dans la plaine autour de Komschah, atteste au moins que cette opinion est générale, quand même le fait ne seroit pas vrai. Komschah est à douze milles dans le N. 10 O, de Moskhodbeggy. Ce lieu a aussi été considérable et bien peuplé dans le temps des Sofis. Il occupe encore un espace considérable, et est entouré de murs; mais, depuis que les Afghans s'en sont em-

parés, et que la plupart des habitans ont été passés au fil de l'épée, elle est singulièrement déchue, sans espoir de se relever. Nous avons traversé une rivière et un grand nombre de canaux d'irrigation, puis nous sommes entrés dans la ville par une porte placée à l'O. Nous avons traversé des rues et des bazars dont il ne reste plus que les murs tout nus, et nous sommes arrivés à la meilleure maison du lieu, mais nous n'en avons approché qu'en passant au milieu de ruines et de décombres. Notre manière de voyager en troupe très nombreuse, qui formeroit la population d'un petit endroit, nous empêche d'être frappés de la détresse qu'un pays aussi misérable, et des villes aussi dévastées offriroient à celui d'entre nous qui parcourroit seul cette route. Les ruines elles-mêmes sont animées quand des groupes de nos compagnons de voyage se répandent çà et là; que chacun vaque à une occupation, et qu'au lieu d'une solitude morne, on voit agir, on entend parler des hommes. Aussitôt que nous sommes entrés dans Komschah, tout a été en mouvement. Ses habitans peu nombreux, auxquels s'étoient joints ceux des villages d'alentour, sont venus nous complimenter. La pauvreté de leurs vêtemens, leur air chétif, trahissoient leur misère. Il y a à Komschah une manufacture de draps appelés *kadouk;* une espèce de grosse toile un peu meilleure que celle qui est désignée sous le nom de *kerbas*, se fabrique dans tous les villages.

L'envoyé, conformément à l'usage invariable

du pays, a envoyé au gouverneur un présent beaucoup plus considérable que la dignité du personnage ne lui donnoit lieu de l'attendre. Il consistoit en drap, en perse fine, etc.; néanmoins le gouverneur, quand on le lui a apporté, en a soustrait une pièce de perse, et a dit au porteur de reprendre le reste, qui ne méritoit pas d'être accepté, espérant que l'envoyé se hâteroit de réparer son manque d'égards en doublant le présent. Sir Harford a prié, d'un grand sang-froid, le domestique de garder ce qu'il avoit reçu, et l'a félicité sur sa bonne chance. Le gouverneur a prié vainement qu'on lui rendît le don primitif; le mehmandar a vainement intercédé pour lui, l'envoyé a été inflexible. Le gouverneur, avec sa pièce de perse, a été l'objet de la risée générale.

29. A un mille et demi, à la gauche de Komschah, on voit le tombeau de Chah-Reza, entouré d'un vaste cimetière. Au-dessus d'une des sépultures, on distingue un lion en pierre. Quelle que puisse être la signification de cette figure, il est certain qu'elle remonte à l'antiquité la plus reculée; car elle est évidemment antérieure à la conquête des Arabes et à l'établissement du mahométisme en Perse. Les forts en ruines, les tourelles pour les pigeons, et d'autres signes de culture et de population, répandus dans la plaine au nord de Komschah, prouvent que cette ville a aussi participé à la prospérité qui régnoit jadis en Perse. Le temps étoit toujours très beau, et je ne me souviens pas d'avoir vu une atmosphère si claire

et si douce. Les montagnes au N., dont les sommets s'élevoient au-dessus de la chaîne de collines plus rapprochées de nous, quoique couvertes de neige, dans leur partie supérieure, paroissoient n'en pas avoir autant reçu sur leurs flancs que celles que nous avions traversées au S.

30. La distance de Komschah à Mayar est de quatorze milles. Ce dernier village se trouve au pied d'une montagne au nord de Komschah, position que nous avons vérifiée par celle de l'éminence qui domine ce lieu. On trouve à Mayar un beau caravanseraï fondé par la mère de Chah-Abbas; c'est un vaste bâtiment, offrant à droite et à gauche d'une cour des arcades élevées, sous lesquelles sont des appartemens pour les voyageurs, et des écuries. La façade de la porte principale est incrustée de carreaux verts et vernis, et de briques délicatement taillées; elle donne entrée dans une grande cour, au milieu de laquelle est une plate-forme de même figure. A droite de la façade extérieure, on voit une citerne dont l'ouverture est couverte d'une plate-forme, avec un pilier à chaque coin. Le caravanseraï est tout en briques, à l'exception des meilleurs appartemens, où l'on a fait usage d'une belle pierre bleue. Cet édifice éprouve une décadence rapide comme caravanseraï : mais on l'a converti en un de ces forts si communs dans le pays, en l'entourant d'un mur de terre, et élevant des tours aux intervalles convenables; d'où il résulte un contraste

entre cet ouvrage misérable, et le travail solide et élégant des temps passés.

Nos campemens étoient habituellement tranquilles; mais à mesure que nous avancions, ils étoient troublés par les querelles qui s'étoient élevées entre nos gens, la plupart natifs du Farsistan, et ceux du mehmandar, natifs de l'Irak. L'animosité et la haine qui existent entre les habitans de ces deux provinces limitrophes, ne peuvent être bien conçues que par ceux qui ont été témoins des effets de ces passions; elles sont bien plus vives qu'entre chrétiens et mahométans, schites et sunnites. Les deux partis en venoient fréquemment aux voies de fait, qui auroient terminé la dispute si nous n'étions pas intervenus, et si le mehmandar n'avoit pas déployé son influence et son autorité, en administrant des coups de bâton aux deux partis.

Le 31, nous avons compté vingt milles de Mayar à Ispahanek. Après être arrivés à l'extrémité de la plaine de Mayar, nous avons traversé les montagnes pendant environ deux heures, et nous sommes entrés dans la plaine d'Ispahan. Nous avions généralement marché au nord; l'envoyé étoit incommodé, et voyageoit dans un *takht-e-ravan*, espèce de litière suspendue par des courroies à la croupe de deux mulets, dont l'un est en avant et l'autre en arrière. Cette voiture, quand les mulets marchent d'un pas égal, est assez agréable; mais elle est bien incommode, quand ils se mettent au trot. En entrant dans la plaine, nous avons fait lever une troupe d'antilopes.

CHAPITRE VI.

Ruines dans la plaine d'Ispahan. — Le Zenderoud. — Réception de l'envoyé par le peuple, les marchands, le clergé arménien, le gouverneur. — Entrée dans la ville. — Pont. — Chahar-Bagh. — Pavillons. — Collèges. — Palais du roi; Chehel sitoun, peintures. — Harem. Porte. — Aspect général d'Ispahan. — Meidan. — Pavillon de l'horloge. — Population. — Fête donnée par le gouverneur à l'envoyé.

Le grand nombre des bâtimens qui couvrent la plaine d'Ispahan pourroit faire croire au voyageur qu'il entre dans un district extrêmement peuplé. Tout ce que l'on voit ne consiste cependant qu'en ruines de lieux habités. Çà et là seulement, on rencontre des espaces animés par la présence de l'homme; mais, quel que puisse être l'état de la Perse moderne, elle a dû, si l'on en peut juger par ses ruines éparses dans toute son étendue, être un pays très florissant et très peuplé.

Le village d'Ispahanek est situé précisément au pied d'une chaîne de montagnes qui cachent à notre vue la vaste étendue de l'ancienne capitale de la Perse. Ispahanek n'est plus aujourd'hui qu'un petit fort qui renferme les maisons des habitans; la plaine est bien arrosée par des canaux

dérivés du Zenderoud, qui vient de l'ouest, et baigne tout le pays d'alentour : il prend sa source dans les montagnes de Baktiar, traverse Ispahan, et finit par se perdre dans le désert de sable situé au sud-est. Les Persans ont à son sujet une croyance absurde, fondée sur une tradition plus absurde encore; c'est que ses eaux, après avoir filtré à travers le sable, forment la rivière que nous avions passée à Daulaki, et qui se jette dans la mer à Rohilla; communication prouvée, disent-ils, par un de leurs rois, qui jeta, dans l'endroit où le Zenderoud disparoît, une planche reconnoissable à une marque, et la retrouva dans la rivière à Daulaki. On donne au nom de Zenderoud deux étymologies différentes : l'une, de zaiande, sourdre, jaillir; l'autre, de zendé, perdu, par allusion à sa disparition dans les sables : dans les deux cas, la terminaison *roud*, signifie rivière. De même que le reste du royaume, le pays autour d'Ispahan est presque dépourvu de bois de charpente, et sa surface n'offre qu'un champ bien maigre aux recherches du botaniste. Le roc vif des montagnes disparoît au point où leur base coupe la plaine située au-dessous.

Nous avons estimé la distance d'Ispahanek à Ispahan, à deux parasanges ou six milles; nous avons traversé les montagnes en bon ordre, comme dans une marche d'apparat. L'envoyé avoit pris toutes les précautions possibles pour que l'ambassade, dont le roi l'avoit nommé chef, fût reçue avec toutes les marques de respect et les égards

qu'elle méritoit : il tenoit beaucoup, en conséquence, à ce que le gouverneur de la ville, Abdoullah-Khan, fils de Mahomet-Hossein-Khan, second ministre du roi, sortît pour venir à sa rencontre. Comme on lui avoit fait entendre que c'étoit un point arrangé, il fut très surpris en apprenant par un messager qu'il reçut en route, que le gouverneur refusoit de se rendre à ses vœux; à moins qu'il ne les lui fît connoître par écrit. Nous fîmes donc halte; l'envoyé écrivit une note portant que quoiqu'il ne se crût pas en droit d'attendre du khan une marque d'attention de ce genre, comme devoir d'amitié, cependant, comme porteur d'une lettre de son maître le roi d'Angleterre au roi de Perse, il ne doutoit pas un instant que le gouverneur ne rendît à cette lettre les honneurs qu'il rendroit à son propre souverain.

Il est au reste bon d'observer que depuis le commencement de notre voyage, sir Harford avoit pris les mêmes précautions pour assurer à la lettre du roi tous les honneurs d'usage. Elle étoit toujours placée dans une litière, escortée par dix cavaliers indiens, ayant à leur tête un officier; la trompette de la garde sonnoit toutes les fois qu'on l'en ôtoit ou qu'on l'y replaçoit. Partout où nous nous arrêtions, on la posoit dans la tente de cérémonie, sous un drap d'or; une sentinelle, l'épée nue, veilloit auprès, et personne ne pouvoit lui tourner le dos en s'asseyant. Les lettres des princes sont, dans tout l'Orient, un objet de respect, et l'idée de dignité que ces cérémonies imprimoient

à la lettre de notre souverain faisoit naître dans le peuple un respect égal pour la personne de son envoyé.

A peu près à quatre milles d'Ispahan, nous avons rencontré l'avant-garde des habitans, et à mesure que nous approchions de la ville, la foule s'est augmentée à un point qui a déjoué tous nos calculs. Quoique le bâton fût sans cesse en activité, il étoit impossible de tenir la route ouverte pour notre passage; des gens de toutes les conditions étoient montés sur des mulets, des ânes, des chevaux, indépendamment d'une multitude inconcevable d'hommes à pied. D'abord se sont présentés les marchands au nombre d'environ trois cents, tous rangés d'après leurs diverses classes : ensuite venoit une députation du clergé arménien, composée de l'évêque et des principaux dignitaires, tous en habits sacerdotaux; ils portoient des bannières de soie qui représentoient la passion de notre Sauveur. L'évêque, vieillard vénérable, avec une longue barbe blanche, présenta à l'envoyé le livre des évangiles, couvert en velours, après quoi il se mêla à la marche, avec ses autres prêtres qui chantoient des hymnes et des psaumes.

En arrivant dans la plaine, la ville d'Ispahan s'est offerte à nos regards; son étendue de l'est à l'ouest est si grande, que mes yeux ne pouvoient en découvrir les extrémités. La foule augmentoit toujours, et par intervalles nous empêchoit d'avancer. Malgré la lenteur de notre marche, nous approchions pourtant de la ville, et le gouverneur ne

paroissoit pas encore. L'envoyé a notifié qu'il ne recevroit pas d'istakball, à moins que le gouverneur ne fût à la tête. Deux des principaux personnages de la ville sont venus au-devant de nous, à l'entrée d'une route spacieuse, bordée de murs de chaque côté. C'est là que commencent les jardins d'Ispahan; mais nous étions encore à un mille des murs de la ville; nous avons tourné à gauche en passant sous un portique étroit, qui nous a conduits dans un espace planté, d'un côté, de chenars très-hauts, et borné, de l'autre, par le Zenderoud. A l'extrémité de ce lieu, nous avons vu une tente; on nous a dit que le gouverneur l'avoit fait préparer pour l'envoyé, et qu'il l'y attendoit. L'envoyé a arrêté son cheval, et a déclaré que si le gouverneur ne venoit pas à cheval à sa rencontre, il ne feroit pas attention à lui, mais qu'il se rendroit dans sa propre tente, et continueroit son voyage vers Téhéran. Ces paroles ont produit l'effet desiré; le gouverneur est sorti, et nous a rencontrés à quelques pas de sa tente: alors nous sommes allés au-devant de lui, et nous sommes descendus de cheval. Le lieu où la tente étoit dressée s'appelle Sa-Atabad. Chah-Thamas y avoit fait bâtir un pavillon: la tente étoit soutenue par trois poteaux; la tenture intérieure étoit en perse brodée; des tapis couvroient la terre, et offroient un service abondant en fruits et en sucreries. On nous avoit préparé des chaises à l'antique, comme celles qui sont représentées dans les bas-reliefs de Persépolis, ce qui nous sauva le

désagrément d'ôter nos bottes. On nous a présenté des kaleouns, et ensuite des sucreries.

Cette cérémonie terminée, nous avons suivi les bords du Zenderoud, dont le rivage opposé étoit planté en sapins et en pins. Nous avons vu trois ponts d'une structure singulière, mais magnifique. Celui sur lequel nous avons passé, étoit composé de trente-trois arches inférieures, surmontées d'un nombre triple d'arches plus petites : il y a une chaussée couverte pour les piétons; la surface du pont est pavée et de même niveau dans toute sa longueur. Au-delà, nous avons passé par une porte pour entrer dans le chahar-bagh, emplacement spacieux, planté de deux allées de chenars dans le milieu, et de deux autres rangs sur les côtés. Le jardin est divisé en parterres, et abondamment arrosé par des canaux qui vont d'un côté à l'autre, et dont les eaux sont recueillies dans des bassins carrés ou octogones, placés à des intervalles égaux. Cette belle allée s'élève à différentes distances en terrasses, d'où l'eau tombe en cascades. La plupart des chenars de ces allées remontent au temps de Chah-Abbas : lorsque quelques-uns de ces arbres sont morts, ils sont immédiatement remplacés. Des deux côtés du chahar-bagh, sont huit jardins appelés par les Persans Hascht-Behescht, ou les huit paradis. Ils offrent des allées régulières de chenars, sont bien arrosés, et ont chacun une maison de plaisance. On nous a conduits à la plus belle, ou du moins à celle qui étoit en meilleur état que les autres. La plupart tombent en ruines, et les restes

des belles peintures qui jadis couvroient leurs murs, ainsi que les panneaux dorés, viennent seuls à l'appui des brillantes descriptions que les anciens voyageurs ont données de ces lieux de délices.

A la droite du Meidan, et presque dans le centre du chahar-bagh, on voit le collége appelé Medresseh-chah-sultan-Hossein. L'entrée en est jolie. Un portique élevé, orné de colonnes bizarrement tortillées et incrustées de beaux compartimens de marbre de Tauris, soutient des portes de bronze, dont les extrémités sont en argent; leur surface, délicatement taillée, offre des fleurs, et des versets du Coran. On entre dans une demi-coupole très haute qui s'ouvre sur la cour du collége, dont la droite est occupée par la Mosquée, bel édifice surmonté d'une coupole, et qui a une façade ornée de deux minarets. La coupole tombe en ruines; les tuiles vernies qui la couvrent sont toutes écaillées, et l'on ne peut plus monter aux minarets, parce que les escaliers sont entièrement détruits. L'intérieur de la coupole est incrusté de carreaux de différentes couleurs, couverts d'invocations au prophète, et de versets du Coran. Je montai à la coupole d'où je n'aperçus qu'en partie le pays d'alentour; et ce que je vis ne présentoit guères qu'une suite de maisons et de palais en ruines. Les autres côtés de la cour sont occupés l'un par un beau portique très haut, et les deux autres par des chambres pour les étudians, douze sur chaque façade disposées en deux étages. Ces chambres sont de petites cellules carrées, décorées de tapis. Elles m'ont paru admirablement bien

calculées pour l'étude. En effet, la situation tranquille et solitaire de ce collége, la beauté et la sérénité du climat, les bosquets et les eaux qui remplissent les cours, en faisoient à mes yeux un véritable sanctuaire pour l'instruction, et un lieu propre à former une pépinière de savans, s'il eût été placé dans un autre pays. Nous avons causé avec Mirza-Mahomet-Cossim, directeur de ce collége. C'est un vieillard qui jouit dans sa patrie d'une grande réputation littéraire. Il nous a paru en effet plus instruit que la plupart des Persans que nous avions vus, et profondément versé dans l'histoire de la Perse. Il témoignoit beaucoup de curiosité. Toutes ses questions annonçoient de la pénétration et de la sagacité. Il éprouva un grand plaisir en voyant nos dessins, et la carte de notre route que nous avions tracée.

Les palais du roi sont renfermés dans une enceinte de murs élevés qui ont peut-être une circonférence de trois milles. Le palais de Chehel-Sitoun, ou des Quarante-Colonnes, est au milieu d'une cour immense entrecoupée de canaux et plantée de chenars, dans toutes sortes de directions. Devant la façade se trouve un vaste bassin de forme carrée, de l'extrémité duquel le palais se présente sous un aspect dont il est impossible de décrire ou de peindre la beauté. Le premier salon s'ouvre sur le jardin; il est soutenu par dix-huit colonnes tout incrustées de glaces; et comme les glaces sont plus fréquentes que le bois, vues à quelque distance, ces colonnes paroissent n'être composées que de mi-

roirs. Chacune a une base de marbre sculptée, qui représente quatre lions posés de telle manière que les fûts des colonnes ont l'air de reposer sur leurs croupes réunies. Les murs sont aussi couverts de miroirs disposés avec tant de variété et de symétrie, que la masse entière paroît être en miroirs. Lorsque cet appartement étoit neuf, il devoit offrir un aspect singulièrement resplendissant. Le plafond est décoré de fleurs peintes en or, qui ont conservé leur éclat et leur fraîcheur. A l'extérieur, de grands rideaux servent, quand il le faut, à diminuer l'ardeur du soleil.

En sortant de ce salon, un enfoncement cintré, garni de même de glaces, et orné çà et là de portraits de favoris, conduit dans une salle spacieuse et magnifique. Le plafond est arrangé en dômes de formes très variées, peint et doré avec un goût et une élégance qui exciteroient l'admiration des nations les plus civilisées; ses murs, d'une belle proportion, sont embellis de six grands tableaux, trois de chaque côté. Au milieu, du côté opposé à l'entrée, est représenté Chah-Ismaël se signalant par une action célèbre dans les fastes de la Perse: au plus fort d'une bataille qu'il livre à Soliman, empereur des Turcs, il coupe en deux l'aga des janissaires, sous les yeux du sultan. A droite de ce tableau, Chah-Abbas-le-Grand, entouré de danseuses, de musiciens et de grands, est assis à un banquet, et offre une coupe de vin à un roi qu'il traite, placé à ses côtés. On peut croire que le vin a déjà coulé avec profusion; car une personne de la

réunion est étendue à terre, dans un état d'ivresse complète. Le tableau à gauche offre encore Chah-Abbas au milieu d'un banquet. En face de la bataille entre Chah-Ismaël et Soliman, est le combat entre Nadir-Chah et Mahmoud, sultan de l'Inde. A gauche de celle-ci est Chah-Abbas le jeune, occupé de même à goûter les plaisirs de la table, et à droite Chah-Ismaël aux mains avec les Tatars-Usbecks. Quoique ces tableaux n'offrent pas la moindre entente de la perspective, quoique les figures en soient mal proportionnées, et toutes dans des positions gauches et peu naturelles, on y distingue une expression et une vérité si propres à bien faire connoître les mœurs et les usages des nations qu'ils représentent, que je les aurois regardés comme une addition très précieuse pour ma collection, si j'avois eu le temps de les copier. Quand on réfléchit que l'artiste a été privé de l'avantage d'études académiques, et de l'occasion de perfectionner son goût et ses connoissances par la vue des musées de l'Europe, ou par la conversation avec les maîtres de l'art, on doit convenir que ces ouvrages ont un grand degré de mérite, et offrent une preuve évidente des heureuses dispositions de la nation. Les couleurs n'ont rien perdu de leur fraîcheur primitive; au moins si elles se sont altérées, elles ont dû avoir dans l'origine un éclat que nous ne connoissons pas en Europe. La dorure qui est partout mêlée aux couleurs, soit pour rehausser la richesse des vêtemens ou pour désigner la qualité des ustensiles, a un brillant qui n'a peut-être jamais été surpassé.

Ces tableaux ont incontestablement un mérite auquel celui du coloris est absolument subordonné ; c'est qu'ils désignent d'une manière expressive et fidèle les mœurs et les habitudes des sujets qu'ils représentent, et réunissent dans une suite d'actions vraies et intéressantes une variété de détails, de traits, d'attitudes, de danses, d'instrumens de musique, d'ustensiles et d'attirail de table, d'armes et d'équipemens de chevaux propres au pays. Chah-Abbas, dans le portrait à droite, n'a pas de barbe. La mode a changé avec le temps, et le roi actuel aime à avoir une barbe qui descende plus bas que sa ceinture, et touche à terre quand il est assis. Le goût de Chah-Abbas pour les plaisirs de la table, et notamment son amour pour le vin, sont exprimés par des traits si vrais que l'on ne peut s'y méprendre ; il paroît d'ailleurs qu'il ne s'efforçoit nullement de cacher son penchant, puisqu'il est figuré dans l'action même de boire. Les visages des femmes sont très gracieux ; mais leurs regards dissolus et leurs attitudes lascives font aisément connoître leur profession.

L'ameublement du Chehel-Sitoun qui, à la vérité, ne consiste qu'en tapis, continue à y être conservé. Les tapis du temps de Chah-Abbas sont plus grands, d'un tissu plus régulier, et infiniment plus beaux que ceux que l'on fabrique aujourd'hui. Quoiqu'on laisse l'extérieur de la manufacture tomber en ruines, on entretient l'intérieur en bon état, parce qu'il forme le *divan-khaneh*, ou la salle d'audience du palais, et qu'on le tient en conquence prêt à recevoir le roi.

A côté du Chehel-Sitoun est le harem. Cette expression ne s'applique en Perse à ces sortes de lieux que chez les grands; on se sert de celle de Zanana pour ceux des gens de la classe inférieure. Ce bâtiment a été récemment élevé par Mahomet-Hossein Khan, second ministre, et il l'a offert en don à son maître. Il peut donc donner une idée du goût et du travail du temps actuel; et sous ce rapport, il mérite une description. On le regarde comme si complètement fourni de tout ce qui tient à sa destination, que si le roi arrivoit à Ispahan, sans en avoir averti d'avance, il y trouveroit, sans la moindre exception, toutes les choses nécessaires aux besoins de sa suite, et le palais offriroit toutes les commodités que l'on y pourroit trouver après y avoir résidé plusieurs années. Un passage tortueux conduit du jardin de Chehel-Sitoun, par-dessous une tour octogone, dans ce nouveau palais, et donne entrée dans un emplacement oblong partagé en planches de fleurs, en allées droites, et en bassins remplis d'eau et entourés de tous côtés par les chambres des femmes d'un rang inférieur. En s'avançant vers le côté gauche de cette cour, une porte conduit dans une espèce d'orangerie appelée le *Narangistoun*, où l'on conserve de jeunes orangers. Il n'y a de là qu'un pas à la principale cour des bâtimens, dont tout un côté est occupé par les grands appartemens du roi. La salle de la façade est ornée de deux portraits du roi : dans l'un, ce monarque est représenté assis sur son trône; dans l'autre, il est à cheval, et chasse le daim. On y voit aussi d'autres

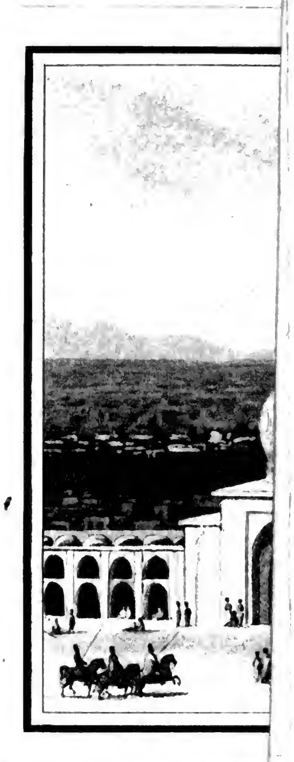
portraits, dont les plus remarquables sont ceux de Tamerlan, de Gengis-Khan et de Djemschid. Les murs sont ornés de peintures de fleurs, d'animaux et d'oiseaux. L'arcade en face de la grande fenêtre offre une décoration magnifique, composée de miroirs et de peintures; c'étoit ce que j'avois jusque alors vu en Perse de plus délicat en ce genre. Le plafond est d'une grande richesse. Des fleurs en dorure et des miroirs brillent de toutes parts, et donnent beaucoup de vivacité et de gaieté à l'ensemble. Derrière ce salon, on en trouve un autre également bien peint. La partie supérieure des fenêtres est en plâtre, artistement découpé en une multitude de fleurs et de figures comme de la dentelle; ce qui procure dans l'appartement un jour très doux. Il y a aussi des portraits. L'un d'eux offre la figure d'un Européen; on l'appelle le Chah-Zadé-Freng, ou le prince Européen. Il est vêtu à la mode du seizième siècle, costume que portent tous les Européens représentés dans les tableaux de ce palais; ce qui ne surprendra pas, si l'on se rappelle que Chah-Abbas avoit à son service des peintres hollandais. Les autres appartemens sont décorés de la même manière. Dans quelques-uns on voit le portrait du roi, auquel les Persans font une inclination toutes les fois qu'ils en approchent. Au-dessous des grands appartemens, il y en a de souterrains, qui doivent être délicieux dans la saison chaude. Les murs et le pavé de ces appartemens sont revêtus en marbre; l'eau y est introduite par des cascades qui tombent du rez-de-chaussée, et

répandent la fraîcheur. Un corridor mène au bain, qui est petit, mais très élégant. La coupole est supportée par des colonnes que l'on a prises dans les églises arméniennes de Julfa.

Un passage conduit de la grande cour dans plusieurs autres cours destinées aux femmes d'un rang inférieur, et ensuite dans deux appartemens construits par Aschreff, un des rois Afghans; ils n'approchent nullement de ceux que j'ai décrits. On n'y voit que des dorures et des glaces massives, ainsi que des fleurs et des fruits grossièrement représentés, sans aucune figure humaine. Mais en général nous avons trouvé dans le palais beaucoup d'uniformité, tant pour la distribution que pour l'arrangement des appartemens. Le Zenderoud qui traverse Ispahan fournit aux Persans l'occasion de satisfaire pleinement leur goût pour les courans d'eau et les autres décorations du même genre.

Nous sommes sortis de l'intérieur du palais par la porte *Ali-Capi*, qui en forme l'entrée. Cette porte, jadis témoin de la magnificence de la famille des Sophis, et dont on vénéroit le seuil comme sacré, est aujourd'hui déserte; à peine est-elle fréquentée par quelques individus isolés qui y passent sans y faire attention. On reconnoît pourtant encore les restes de cette magnificence que Chardin a décrite avec une exactitude si soigneuse. Les beaux marbres y sont encore; le dôme frappe toujours par sa grandeur et son élévation. Un portier, couvert de haillons, nous a ouvert une

T. I.



petite porte à droite, par laquelle nous sommes montés au pavillon d'où Chah Abbas regardoit les jeux du Meidan et l'exercice de ses troupes. Ce pavillon aussi tombe en ruine; il ne conserve de toute la splendeur décrite par les voyageurs anciens que les fûts des colonnes de bois, quelques glaces et des peintures qui se gâtent. Nous sommes parvenus, par un escalier tournant, au faîte de ce bâtiment : comme il est le plus élevé de la ville ; nous l'avons aperçu en entier, et nous avons pu nous faire une idée de son étendue réelle. Des maisons ou des ruines de maisons sont répandues sur toute la plaine, et se prolongent jusqu'au pied des montagnes d'alentour (*V.* pl. 19). Il n'y a point de différence dans la couleur des bâtimens : ils sont tous d'un jaune clair; et sans un mélange de touffes d'arbres qui, au printemps et en hiver, animent le tableau par leur verdure, la perspective seroit d'une monotonie extrême. La plupart des arbres sont des chenars ; on y voit aussi des peupliers d'Italie, des saules, des aunes et des ormes dont la cime touffue est d'une très belle forme. Les dômes des mosquées sont tous en tuiles vernies en vert ou en bleu, avec des ornemens en jaune, en bleu et en rouge. Les inscriptions sont tracées avec les mêmes couleurs ; le sommet des dômes est terminé par une sphère et un croissant doré dont les pointes sont dirigées en l'air.

Les montagnes qui bornent la plaine à l'est sont les plus éloignées : celles qui se trouvent à l'ouest ont les traits les plus caractéristiques ; leur

teinte est sombre, on n'y aperçoit pas du tout de verdure. L'aspect général du sol, dans la ville, est jaunâtre, à peu près de la même couleur que les maisons.

Tous les canons qui, du temps de Chardin, étoient enceints d'une balustrade devant le palais, ont été enlevés; on ne voit même plus de trace de la balustrade. Le *Meidan-Chah*, la grande place, ne présente plus cette scène active que l'on y observoit dans des jours plus heureux pour ce royaume. Il n'existe plus un seul des arbres qui l'entouroient. Les canaux, dont les pierres se trouvent encore en place, ne contiennent plus d'eau. Les maisons qui entourent le Meidan ne sont plus habitées: les portes mêmes sont fermées; de sorte que l'on ne voit plus autour de cette place qu'une rangée d'arcades solitaires. Le grand marché, dont autrefois les tentes couvroient tout l'emplacement, est maintenant confiné dans un coin, près du Nokara-Khaneh. Tout le reste est vide; à peine y voit-on un passant. Je ne découvris pas de traces de l'horloge qui, du temps de Chardin, amusoit tant les habitans par le mécanisme des figures que son jeu faisoit mouvoir. La mosquée royale, Mesjid-Chah, est un beau bâtiment, si l'on en juge par l'extérieur, quoique les tuiles vernies du dôme tombent en plusieurs endroits. Nous ne sommes pas allés au-delà de la chaîne de fer placée en travers de la grande porte qui mène dans le Meidan. La mosquée de Loutf-Ollah est en bon état à l'extérieur. L'on entre dans le bazar,

au-dessous du Nokarah-Khaneh, par une belle porte dont les peintures existent encore ; mais la grande horloge, dont on voit encore la place, n'existe plus : on n'aperçoit pas non plus la moindre trace de celle qui étoit jadis au faîte du bâtiment. La porte donne entrée, de l'autre côté, dans le beau bazar, appelé jadis le kaiseri, aujourd'hui le bazar royal, Bazar-Chah.

On ne voit de bazar moderne, que celui qui a été bâti par Hadji-Mahomet-Hossein-Khan, second ministre. Il a aussi élevé un nouveau Chaar-bagh dans la partie de la ville voisine du pont, et appelée Poul-Hajou. Les bazars de Perse, quoique distribués comme ceux de Turquie, sont cependant bien plus gais : ils sont en plusieurs endroits, et particulièrement dans le milieu des dômes, décorés de portraits de héros, de représentations de combats, de figures de bêtes et d'autres sujets. L'affluence est considérable dans ces bazars; et si l'on jugeoit de la population de cette ville par la foule que l'on y voit, le nombre des habitans d'Ispahan paroîtroit considérable : mais comme chacun, dans le cours de la journée, a quelque chose à faire dans un bazar, le reste de la ville est désert en comparaison de ce lieu ; et comme les marchands y ont simplement leurs boutiques, et que le soir ils retournent à leurs logis, la foule qui a rempli les bazars se répand de nouveau dans toute la ville, mais n'est pas proportionnée à sa vaste étendue. Les femmes, excepté celles de la basse classe, restent généralement chez elles, et

pendant le jour forment, avec leurs enfans, toute la population de certaines parties de la ville. Les quartiers du nord et de l'est sont les plus peuplés. Du temps de Chardin, ceux qui enfloient le plus le nombre des habitans d'Ispahan l'estimoient à un million et demi d'âmes ; ceux qui adoptoient un calcul plus modéré portoient seulement ce nombre à six cent mille. Mais en considérant l'état de ruine où se trouve aujourd'hui cette ville, on ne peut évaluer sa population à plus de quatre cent mille âmes, calcul appuyé sur le dénombrement des maisons ou familles qui sont au nombre de quatre-vingt mille. Ces renseignemens m'ont été fournis dans la suite par Hadji-Mahomet-Hossein-Khan, second ministre du roi, natif de cette ville, et qui en a été long-temps gouverneur, place qui lui a donné la facilité d'acquérir des lumières positives sur ce point. Il faut néanmoins faire une forte déduction, fondée sur le penchant à l'exagération si naturel aux Persans.

Les boutiques de kabob, ou maisons où l'on donne à manger, ressemblent à celles de Turquie ; elles sont propres et bien ordonnées. On peut s'y procurer promptement, et à un prix modéré, un dîner complet et tous les accessoires, tels que sorbets, etc. Il m'a semblé que les boutiques les plus nombreuses étoient celles de sucreries exposées en vente dans de grands vases de porcelaine, des vaisseaux de verre, ou sur des plateaux de cuivre. Les Persans, qui ont un goût excessif pour les sucreries, et qui en font, comme je l'ai dit,

la base de leur nourriture, excellent dans leur préparation. Le sucre leur vient de l'Inde, et le sucre candi de la Chine. Ils en tirent aussi beaucoup du Caire par la voie de Suez.

Le gouverneur ou beglerbey donna à l'envoyé et à sa suite une fête qui le céda en magnificence à celles dont nous avions été témoins à Schiraz, mais l'emporta par la beauté des illuminations. La grande cour et toutes les avenues étoient garnies d'une quantité prodigieuse de lampions qui répandoient une clarté singulière. On apporta ensuite un tambour chinois que le beglerbey gardoit depuis plusieurs années, attendant une occasion d'en faire usage. On suspendit ce tambour très haut dans le milieu de la cour; on y mit le feu; mais il vomit une fumée épaisse, qui n'étoit interrompue par de petites explosions qu'à de très longs intervalles. On finit par essayer un meschial ou grande torche; mais il n'en résulta que plus de fumée et de puanteur, ce qui prouvoit clairement que le tout n'étoit qu'une fraude habituelle des Chinois envers les personnes qui achètent leurs tambours. Il y a un peu de poudre aux deux extrémités, mais l'intérieur n'est rempli que de vieux chiffons. Les autres pièces du feu d'artifice furent aussi très chétives, en comparaison de ce que nous avions vu à Schiraz. Le diner, au lieu d'être, comme à l'ordinaire, servi à terre, fut placé sur des tables faites pour l'occasion : les mets formoient des piles énormes. Le beglerbey eut encore l'attention de nous donner des assiettes, des four-

chettes, des cuillers, des couteaux, qu'il avoit aussi commandés exprès pour la fête. Les cuillers étoient en argent : l'envoyé en avoit une en or.

On nous avoit donné avis en route que le gouvernement avoit l'intention de retenir l'envoyé à Ispahan. Nous nous sommes aperçus que ce rapport n'étoit pas dénué de fondement. Le beglerbey nous dit que l'ambassadeur resteroit à Ispahan pour avoir le loisir de parcourir les environs, et de visiter tous les beaux édifices de la ville. Mais après une conférence particulière que sir Harford Jones eut avec lui à Gousch-Khoueh, ces dispositions changèrent, et le beglerbey eut encore plus de désir que nous de nous voir poursuivre au plus tôt notre voyage vers la capitale. Il pressa le départ de l'envoyé, s'engageant à faire tout ce qui seroit en son pouvoir pour l'aider à arriver à Téhéran, avant le commencement du deuil du Moharrem. Il nous promit ses mulets pour quitter Ispahan, et commanda deux relais de cent cinquante chevaux chacun, l'un à Cachon, l'autre à Kom. Son empressement augmenta par l'arrivée d'un courrier venu en deux jours de Téhéran, avec la réponse aux lettres que nous avions écrites de Khoueh-Korreh.

CHAPITRE X.

Départ d'Ispahan. — Mourchekourd. — Scène d'une victoire de Nadir-Chah. — Ruines. — Le Bound Kohroud. — Kaschan. — Désert salé. — Komm; Tombeau. — Poul - Dollauk. — Aventure nocturne. — Aspect de Téhéran. — Entrée dans cette ville.

Nous avons quitté Ispahan le 7 février. Le premier jour de marche, de Gousch-Khoneh à Gez, nous n'avons fait que dix milles. A droite de la route, est un village appelé Sagin, qui, nous a-t-on dit, produit les meilleurs melons du pays. Le sol de la contrée que nous avons parcourue tombe facilement en poussière, et est fortement imprégné de sel; les ruisseaux qui le traversent le rendent humide et fangeux. De tous côtés le temps s'obscurcissoit, le vent s'élevoit de l'ouest; çà et là, de petits tourbillons enlevoient le sable en colonnes, qui ressembloient aux trombes de mer. Toute la plaine est couverte de ruines; de temps en temps de misérables paysans mettoient le nez à la porte pour voir passer notre troupe. Les rigoles que l'on a dérivées du Zenderoud arrosent toute la plaine, et lui donnent une apparence de culture que nous n'avions pas encore aperçue. Quoique le caravan-

seraï de Gez tombe en ruine, c'est encore un bel édifice, bâti avec les mêmes matériaux, et presque dans les mêmes dimensions que celui que nous avions occupé à Mayar; celui de Gez est aussi un ouvrage des sofis. De semblables caravanseraïs avoient été placés à chaque station de la route d'Ispahan à Bagdad; rien n'est réellement comparable aux établissemens fondés par Chah-Abbas-le-Grand, dans toute l'étendue de ses états, pour la commodité des voyageurs.

Le 8, la route de Gez à Mourchekourd suit la direction du nord-ouest; la distance entre ces deux endroits est, suivant notre calcul, de dix-huit milles, que nous avons parcourus en six heures. Après avoir fait sept milles, nous sommes arrivés à un caravanseraï ruiné, ressemblant d'ailleurs à celui de Gez. A peu près en face, est un puits où nous sommes descendus par un sentier creusé en terre, formant, avec la surface du sol, un angle de quarante-cinq degrés, et long d'environ cent soixante pieds. Nous avons vu de petits poissons nager dans ce puits, qui nous a semblé être une source d'eau fraîche et limpide. Six milles plus loin, nous avons rencontré un beau caravanseraï que nous avions aperçu du haut d'une chaîne de collines, traversées par la route. Il est situé à droite du chemin, et a été bâti par la mère de Chah-Abbas, ainsi que le bain et les réservoirs qui sont à gauche. Ces bâtimens ont moins souffert de la main du temps et des hommes, qu'aucun de ceux que nous avions vus jusqu'alors; ils

sont en briques et posent sur des fondemens de cette belle pierre bleue que nous avions admirée à Mayar. La façade est ornée d'un travail en briques à jour, et d'une jolie mosaïque. Le portique surmonté d'un superbe dôme conduit dans une cour carrée, dont les côtés renferment les appartemens des voyageurs; par derrière, on trouve des écuries voûtées très commodes. Les bains sont en si mauvais état qu'ils ne servent plus à rien; mais le réservoir n'a pas du tout souffert.

Nous avons ensuite fait cinq milles jusqu'à Mourchekourd, en traversant une partie de la plaine où Nadir-Chah remporta une victoire décisive sur Aschreff, chef des Afghans (1). Les montagnes au nord étoient couvertes de neige, et offroient encore l'image de l'hiver, tandis que dans la plaine l'air étoit doux et serein. Le sol est ferme, et en quelques endroits argileux. Le pays que nous avions traversé dans cette journée est pauvre et dépeuplé; mais les ruines éparses de tous côtés disent qu'il fut autrefois animé par une population florissante. En approchant de Mourchekourd, nous avons trouvé de la culture et les canaux qui la produisent.

Le 9, un caravanseraï, auprès duquel nous devions passer, se trouvoit à douze milles dans le N. 15 O. de Mourchekourd. La route étoit bonne, traversoit une plaine aride, bordée de

---

(1) La bataille se donna le 13 novembre 1729 suivant quelques auteurs. (*Note du Traducteur.*)

montagnes peu élevées. Le caravanseraï nous a encore offert un de ces édifices qui avoient fait notre admiration dans la dernière partie de notre voyage. Nous avons ensuite parcouru huit milles dans un pays inégal, et nous sommes arrivés à un second caravanseraï appelé Aga-Kemal, nom que par abréviation on prononce Aakemal. Nous avons aperçu à l'entour un peu de culture et quelques peupliers : tout le reste est désert. A gauche, à l'ouest, est le petit territoire de Joschougon, renfermant les trois villages de Bendai, de Khosroabad et de Vazvoun, situés à l'extrémité de la plaine, au-dessous d'une colline rougeâtre; nous les avons aperçus à la distance d'environ quatre milles. En quittant Aga-Kemal, nous avons gravi des montagnes entièrement couvertes de neige : d'après l'apparence qu'elle nous a offerte, nous avons conjecturé qu'elle y reste toute l'année. La distance jusqu'à Kohroud étoit encore de douze milles que nous avions faits au coucher du soleil. Nous étions partis à cinq heures du matin : en relevant les pointes des montagnes, nous avons estimé que notre marche avoit été dirigée au N, 10 O.

En descendant dans la vallée de Kohroud, ce que la profondeur de la neige rendit un peu difficile, nous avons aperçu un petit ruisseau qui, serpentant dans la vallée, arrosoit une suite d'emplacemens cultivés, et des plantations de pommiers, de poiriers, de peupliers et de noyers. La ville de Kohroud est située sur la pente de la mon-

tagne. Nous avons assez mal passé la nuit dans le caravanseraï; le sommeil dont nous avions si grand besoin étoit sans cesse interrompu par le bruit et les querelles continuelles de nos domestiques persans; l'excès de la fatigue de plusieurs de nos chevaux avoit forcé de les laisser en chemin.

La vallée de Kohroud s'étend dans la direction du nord-est : elle est abondamment arrosée et bien boisée; toute espèce de fruits y prospère; les champs y sont disposés en terrasses, et chaque espace de terre cultivé est coupé par de petits sillons pour faciliter l'irrigation. Nous avions jusqu'alors traversé un pays avec lequel ce canton formoit un contraste parfait par la culture et par le grand nombre d'arbres que nous y apercevions. Les Persans conviennent aussi qu'il n'existe pas dans le royaume beaucoup de campagnes comme celle de Kohroud, et que dans l'été sa verdure offre un charme incomparable. Notre route passoit par un autre village situé dans la même vallée. Tout auprès de la route, on voit la tombe d'un Saint persan, d'un rang inférieur; cette tombe est surmontée d'un toit pyramidal, couvert en tuiles vernies en vert. Lorsque nous avons passé auprès de ce sépulcre, un petit garçon, entouré par un assez grand nombre d'enfans de son âge, a imploré notre charité en invoquant le nom du saint homme enterré là auprès. En quittant le terrain boisé et cultivé, nous avons continué à marcher dans la vallée, rétré ie en ce lieu en un passage étroit et quelquefois difficile. Ce passage

qui se dirige au N. 30 E., a environ six milles de long, et se termine à la gauche de la route, à un caravanseraï, appelé Gueberabad. Avant d'y arriver, nous avons suivi les bords d'un petit lac artificiel qui porte le nom de Bound-Kohroud; son eau fournie par la rivière Kohroud et par la fonte des neiges des montagnes voisines est retenue à son extrémité septentrionale par un mur très fort, construit en travers de la vallée; il sort cependant du pied de ce mur un ruisseau qui finit par se répandre dans la plaine à l'entour de Kaschan. Gueberabad est à présent un village ruiné. Jadis c'étoit, comme son nom l'indique, un lieu peuplé de guèbres.

Le caravanseraï est un des bons bâtimens du temps des sofis; il doit, d'après une inscription placée sur le frontispice, avoir été fondé par Mir-Saki, un des généraux de Chah-Abbas. Nous avons aperçu là, pour la première fois, la plaine de Kaschan, bornée par la chaîne éloignée des montagnes dont le Demawend forme le point le plus élevé et le plus visible, en s'élevant brusquement, comme un cône symétrique, au-dessus d'une chaîne longue et non interrompue par des hachures. Il est couvert de neiges éternelles; mais il est plus aisé d'apprécier sa hauteur, d'après la distance à laquelle on le découvre, et qui en ligne directe ne doit pas être moindre de cent cinquante milles, à compter depuis le caravanseraï de Gueberabad. Les Persans disent même qu'on peut l'apercevoir du haut du minaret de la mosquée royale

d'Ispahan, qui en est éloigné de deux cent quarante milles. Nous sommes descendus avec beaucoup de rapidité dans la plaine de Kaschan, où nous avons rencontré un istakball très nombreux, qui nous a accompagnés jusqu'au nord de la ville, avec le bruit usité en Perse dans les réjouissances (1).

En sortant de Cachan, nous avons continué à marcher dans la plaine, dont l'étendue est immense. Les montagnes qui la bordent au nord paroissoient à l'extrémité de l'horizon, au milieu d'une teinte bleue très légère. Dans notre route de Kaschan à Nousserabad, où nous avons campé, nous avons vu à l'est et à l'ouest plusieurs villages et de la culture. A droite de la route étoient Cosac, Key, Ser, Badgoun, Carabad; à gauche, Aroun, Britgoli, Nouchabad et Ali-Abad. Nous avons voyagé dans la direction du N. 20 O., et nous avons fait trente milles répartis de cette manière; huit jusqu'à Guéberabad, treize de là à Kaschan, et neuf de Kaschan à Nousserabad. Jadis les habitans de Nousserabad étoient renommés pour leur paresse et leur penchant à la mollesse; de sorte

(1) Suivant le rapport du second ministre du royaume, qui paroissoit bien persuadé de ce qu'il disoit, il y a à Kaschan un puits que nous n'avons pas vu; il faut six mois pour descendre jusqu'au fond; et aux différentes stations du voyage, on trouve des plaines et des rivières. Quelques personnes y sont descendues, et n'ont jamais reparu. Ces fables ne semblent pas incroyables à un Persan, qui ne veut pas croire que les rues de Londres sont illuminées pendant la nuit, ou que l'on voit en Europe des maisons à sept étages.

qu'un élégant est encore aujourd'hui appelé un mirza de Nousserabad.

Nous avons quitté nos tentes le 11, deux heures avant le lever du soleil, car nous avions quarante milles à faire avant d'arriver à Komm, distance que les Persans évaluent à quinze parasanges. Nous avons voyagé dans la même plaine, et suivi la même direction que la veille. A gauche, nous avions des montagnes; à droite, la plaine n'étoit bornée que par l'horizon, et formoit le commencement du grand désert salé de Perse, qui, d'après le rapport des habitans, s'étend jusqu'aux confins du pays des Usbecks, dans la Tartarie. La plus grande partie du terrain que nous avons parcouru nous a présenté un sol fortement imprégné de sel, qui, après la chute de la pluie ou de la neige, rend la route difficile et dangereuse. Le temps étoit très favorable quand nous y avons passé; et nous avons traversé, sans éprouver d'autre incommodité que celle d'une fange un peu épaisse, une partie de la plaine redoutée en hiver par les voyageurs et les caravanes. Nous avons fait dix milles dans la plaine, et ensuite nous avons tourné au N. 30 O. au milieu des montagnes. En avançant, nous avons observé que leurs couches suivoient des directions particulières, et formoient avec l'horizon des angles très variés. La nature, au milieu des masses imposantes qui nous environnoient, sembloit, en quelques endroits, avoir terminé ses opérations par de petites montagnes coniques qui, par gradation régulière, augmentoient

de volume à mesure qu'elles s'approchoient de la montagne mère. Chaque objet sembloit avoir été créé à l'instant, et demander seulement l'art et le travail de l'homme pour le dépouiller de la rudesse de sa première enveloppe.

A onze milles environ de Nousserabad, on voit un caravanseraï appelé Sin-Sin, que le roi actuel a fondé. C'est un bâtiment très solide, mais d'un genre bien commun, si on le compare aux élégans édifices du règne de Chah-Abbas. Les pierres brutes et le plâtre qui entrent dans sa construction sont recouverts d'un enduit de couleur blanche qui, à une certaine distance, lui donne une apparence magnifique. Tout auprès, on voit les ruines d'un village. Encore plus loin, à droite de la route, on aperçoit d'autres ruines qui, suivant ce que l'on me dit, sont celles d'une ville appelée Dehnar. Un second caravanseraï, construit comme celui de Sin-Sin, est à sept milles de distance. Ensuite on rencontre, douze milles plus loin, Passangour, qui est simplement un autre caravanseraï au milieu de la plaine; et, à trois milles au-delà, Langaroud, remarquable par quelques vieux pins qui sont auprès, et par un jardin d'une certaine étendue. De Langaroud à Komm on compte encore dix milles. Nous sommes arrivés très tard dans cette ville, où nous avons traversé beaucoup de ruines dans l'obscurité. L'envoyé, qui voyageoit en litière, courut quelque danger en passant un pont; car un mulet qui glissa faillit à le précipiter dans la rivière.

Komm est regardée comme une ville sainte, parce

qu'elle renferme les tombeaux de plusieurs saints; et entre autres celui de la sœur de l'iman Reza. Le roi actuel, avant de monter sur le trône, fit vœu, s'il parvenoit à la couronne, d'orner la ville de Komm d'édifices, et d'exempter ses habitans de tributs. Il a accompli son vœu et a fondé un grand collége près du sépulcre de la sœur de l'iman; il encourage beaucoup les savans qui le fréquentent. Il a fait ôter les tuiles vernies qui en couvroient la coupole, et les a remplacées par des plaques d'or. On dit qu'il dépense annuellement cent mille tomans pour embellir ces monumens; que les richesses de ce tombeau sont immenses, et qu'elles s'augmentent chaque année par de nouveaux dons en joyaux et en pierres précieuses des femmes du roi et des grands personnages de la cour. Quant au tombeau de l'iman Reza, il est dans la ville de Mesched.

12. Le matin nous a présenté une atmosphère sombre et menaçante, et un pays couvert de neige. Il en étoit tombé pendant la nuit à la hauteur de six pouces. Nous avons néanmoins poursuivi notre route vers Poul-Dollauk, éloigné de douze milles. Nous avons laissé derrière nous notre bagage le plus lourd, parce que l'envoyé avoit le plus grand desir d'arriver à Téhéran avant le commencement du deuil de Moharrem. Au nord de Komm, on traverse une petite rivière appelée le Kour-e-Choutour. Le sol de la plaine étoit extrêmement humecté par la neige fondue. Nous sommes arrivés de bonne heure au caravanseraï de Poul-Dollauk,

avec l'intention d'en partir à dix heures du soir. Ce lieu tire son nom d'un barbier qui répara le pont bâti originairement par Chab-Abbas sur la rivière dont le cours se dirige de l'est à l'ouest, un peu avant le caravanserai. L'eau de cette rivière, ainsi que de toutes celles de ce canton, tire du sol qu'elles traversent un goût salé très marqué.

Après nous être reposés et avoir fait rafraîchir nos bêtes, nous nous sommes préparés à partir à dix heures. La nuit étoit très obscure, et notre mehmandar, qui ne s'étoit pas montré très disposé à seconder nos desirs de hâter notre marche, opposa à notre départ toutes les difficultés qu'il put imaginer. Il représenta le danger qu'il y avoit à entreprendre le voyage dans la nuit, et parla de certains passages le long de la route, où des voyageurs avoient été perdus sans que l'on eût jamais entendu parler d'eux. C'étoit un homme âgé, peu accoutumé à l'activité de notre manière d'agir. Il n'étoit pourtant pas le seul que la célérité de nos mouvemens surprît et contrariât.

Les chefs des muletiers et des gens chargés du service des tentes, qui avoient déja accompagné des ambassades, avoient passé plusieurs mois en route, ce qui leur avoit assuré un profit considérable sur la paye de leurs gens et de leurs animaux; profit que la brièveté de notre voyage réduisoit considérablement. On comparoit nos journées de marche à celle du dernier roi Aga-Mahomet-Khan, qui fit pendant tant d'années la guerre à Loutf-Ali-Khan; mais ceux qui regar-

doient la célérité de la marche comme incompatible avec la dignité d'un grand personnage, disoient que nous étions plutôt des choppers ou courriers que des ambassadeurs. La plus grande distance que nous avons parcourue dans un jour n'a pourtant été que de quarante milles, et nous avons mis trente-cinq jours à faire un voyage de six cent cinquante milles; ce qui fait à peu près dix neuf milles par jour.

Notre mehmandar, voyant que nous ne pouvions être ébranlés par ses pronostics fâcheux, a cherché à nous faire condescendre à ses desirs en nous envoyant un grand nombre de mets savoureux pour notre dîner; mais ils n'ont servi qu'à augmenter notre envie extrême de poursuivre notre route. Nous sommes donc montés à cheval. La troupe avoit pris les devants avec une grande partie de notre bagage. L'envoyé, précédé de deux individus à qui, par politesse, on donnoit le nom de guide, et suivi du mehmandar et des membres de la légation, n'avoit pas fait un demi-mille depuis le caravanseraï, lorsque ses conducteurs ont déclaré qu'ils s'étoient égarés. Après beaucoup d'efforts inutiles, voyant que ceux qui avoient entrepris de nous conduire nous écartoient toujours davantage de la route, nous nous sommes décidés à retourner au caravanseraï, pour en repartir de nouveau. Mais nous n'avons pu effectuer ce dessein, car il a été impossible de retrouver la ville. Alors le mehmandar, qui affectoit un grand embarras, est allé en avant, et après être resté assez long-temps absent, est revenu amenant un pauvre misérable à qui il avoit lié les mains der-

rière le dos, et qu'il battoit de temps en temps. C'étoit notre nouveau conducteur. Mais le pauvre diable éprouvoit une si grande frayeur, qu'il ne pouvoit pas avancer. Enfin l'envoyé l'a assuré qu'on ne lui feroit pas de mal, mais qu'au contraire il recevroit une récompense de quinze tomans, s'il nous menoit sains et saufs à Kinar-ai-Gherd. Nous avons de nouveau marché en avant, et nos efforts n'ont pas eu plus de succès. Notre nouveau guide étoit plus malicieux ou plus stupide que ceux qui l'avoient précédé; il a donc fallu retourner sur nos pas, dans l'espérance de regagner le caravanseraï. Nous avons erré tristement pendant quatre heures en le cherchant; nous entendions les cris de gens que nous supposions, comme nous, égarés dans cette plaine. Malheureusement nous n'avions pas de boussole, et nous n'apercevions pas une seule étoile pour guider notre marche. Enfin nous avons découvert une lumière qui, par bonheur, partoit des murs du caravanseraï, et qui nous a servi à diriger nos pas pour y arriver.

Nous sommes repartis le lendemain matin, et, à notre grande surprise, nous avons reconnu que la route que l'on avoit rendue pour nous si difficile à trouver, conduisoit directement à l'ouverture des montagnes que nous avions à traverser. Il étoit par conséquent impossible de la manquer, à moins d'un dessein prémédité. Le mehmandar a fini par avouer qu'il avoit été seul cause du retard et des embarras éprouvés la nuit précédente. L'envoyé n'a plus voulu lui parler, et l'a menacé

de se plaindre au roi, ce qui l'a tellement effrayé, qu'il s'est maudit comme un vieux fou et un misérable dénué de sens commun, accompagnant cette imprécation de tous les juremens familiers aux Persans. L'envoyé, frappé de son désespoir, s'est apaisé, et l'a assuré qu'il n'avoit rien à craindre. A six milles de Poul-Dollauk, nous sommes entrés dans le marécage de Kavir, long de dix milles. Nous l'avons traversé en trois heures; et, à son extrémité, nous avons trouvé un caravanseraï appelé *Haouz-Sultan.* Ce marécage forme une partie du grand désert qui se prolonge dans le Korassan : le sol est un mélange de terre et de sel. La route que nous avons suivie est aussi bonne que toutes celles qui passent par ce marécage, mais souvent, après les pluies, elle est impraticable; car les chevaux qui, dans un temps ordinaire, n'ont de la vase que jusqu'au fanon, en ont alors jusqu'au ventre.

A Haouz-Sultan, nous avons rencontré un officier porteur d'une lettre du roi, qui remercioit l'envoyé de la nouvelle qu'il lui avoit communiquée, relativement à la défaite éprouvée en Espagne par l'ennemi commun, et qui l'invitoit à arriver sans retard à la capitale. Nous avons continué notre route, et nous sommes arrivés au Mollok-al-Mot, espèce de passage conduisant dans un canton singulièrement entrecoupé de petites montagnes séparées par de nombreux détours très confus, qui forment un labyrinthe où les voyageurs éprouvent des difficultés réelles, et où nous nous sommes trouvés très embarrassés jusqu'au

moment de notre arrivée à Kinar-ai-Gherd. Les endroits creux sont arrosés par des ruisseaux dont l'eau est presque salée. La contrée porte des marques évidentes de l'action du feu. La saponaire est la plante que l'on y voit le plus communément, mais on ne l'emploie à aucun usage. A deux parasanges environ de Kinar-ai-Gherd, nous avons traversé un grand ruisseau salé qui couloit de l'ouest à l'est. Un peu avant d'y arriver, nous avons rencontré l'istakball. Ce jour-la nous avons fait quarante milles. Nous avons passé la nuit dans un grand caravanseraï, bâti par le roi actuel à Kinar-ai-Gherd. Le mehmandar, oubliant sa fâcheuse aventure de la veille, s'y est conduit très mal, car il a permis à ses domestiques d'entrer dans l'emplacement réservé pour nous.

De Kinar-ai-Gherd à Téhéran, on compte six parasanges que nous avons évalués à seize milles. Nous avons fait deux milles dans la plaine, où nous avons traversé des canaux nombreux dérivés du ruisseau qui passe à Kinar-ai-Gherd. Nous avons ensuite marché pendant quatre milles au milieu de petites montagnes. La plaine de Téhéran s'est alors développée à nos yeux. Elle est bornée de l'est à l'ouest par une haute chaine de montagnes. Leur sommet est ordinairement entouré de nuages, et, en ce moment, la neige les couvroit jusqu'à leur base. A l'ouest, on aperçoit le pic de Demawend qui les surpasse en hauteur.

Pendant que nous descendions dans la plaine, Téhéran nous restoit au N. 25 E. A droite, on voit les ruines de l'ancienne ville de Rey, éparses au

pied des montagnes voisines. Le sol de la plaine est salé, et par conséquent très mou. Les nombreux canaux qui le coupent, étant remplis d'eau, rendent la route très pénible. En approchant de Téhéran, nous avons rencontré plusieurs istakballs. Dans la principale de ces troupes se trouvoit Norouz-Khan, parent du roi et maître des cérémonies. La foule augmentoit constamment à mesure que nous approchions de la ville. La porte par laquelle nous sommes entrés étoit gardée par des soldats habillés à peu près à la russe, et disciplinés à l'européenne. Nous avons traversé quelques petites rues où nous n'avons vu que de chétifs bâtimens, et rien qui annonçât la résidence du roi. Nous nous sommes arrêtés à la maison de Hadji-Mahomet-Hossein-Khan, second ministre : il avoit eu l'attention d'y faire placer des tables et des chaises pour notre commodité. Quoique ce fût sa demeure habituelle, et quoiqu'il ne l'eût quittée que pour faire place à l'ambassade, nous n'y avons trouvé qu'une maison bien moins belle qu'aucune de celles que nous avions vues à Schiraz ou à Ispahan. Toutes les richesses sont accumulées sur le trône; ce qui l'entoure n'est que pauvreté, réelle ou affectée.

L'ambassade du roi de la Grande-Bretagne, depuis son entrée en Perse jusqu'à son arrivée dans la capitale, avoit été accueillie partout et par toutes les classes d'habitans, avec les marques d'attention les plus sincères et les honneurs les plus signalés. Notre voyage se termina à Téhéran par les distinctions les plus signalées et les plus flatteuses.

CHAPITRE XI.

Visite du second ministre. — Le poëte de la cour. — Première conférence. — Cérémonial de la présentation publique. — Présens offerts au roi par l'envoyé. — Ordre de la marche. — Présentation. — Le roi de Perse. — Trône du paon. — La cour. — Le palais. — Le premier ministre; son lever. — Le Voyageur persan. Présent fait à l'envoyé. — Cérémonies du Moharrem.

Il avoit été décidé, le jour de notre arrivée, que la première visite seroit faite par Adji-Mahomet-Hossein-Khan, grand-trésorier ou Amin-ai-Doulah; cependant le lendemain le ministre sembla hésiter à faire les premières démarches, et dit qu'il les attendoit de l'envoyé. Mais sir Jones alla tout de suite au-devant de la difficulté, en représentant que, même chez les nations les moins civilisées, le maître du logis venoit le premier voir ses hôtes. Cette explication ayant été admise comme satisfaisante, le ministre vint accompagné du premier poëte de la cour et de quelques officiers de l'état.

Les complimens habituels et les présentations d'usage ont eu lieu. Quand on a présenté le poëte à l'envoyé, la conversation a roulé sur la poésie en général, et sur les ouvrages de ce nourrisson des Muses. On l'a porté aux nues; chacun s'est

écrié que, dans ce siècle, il n'avoit pas son pareil sur la terre; quelques personnes même ont affirmé qu'il étoit supérieur à Ferdousi, l'Homère du pays. Le poëte a écouté tous ces propos avec complaisance, et a fini par nous réciter quelques-unes de ses productions si admirées. Son talent reçoit au reste une récompense un peu plus solide que de simples louanges. Il est très bien venu à la cour, et, suivant ce que m'ont dit les Persans, le roi lui a donné un demi-toman par vers. Une fois il a obtenu la remise d'une somme considérable due au roi, en écrivant un poëme en l'honneur de ce prince. Cependant le peuple, qui fournit à cette munificence, gémit toutes les fois qu'il apprend que la muse de ce poëte a été féconde. Après avoir épuisé le sujet du temps, de la température relative et de l'air de Téhéran, d'Ispahan et de Schiraz, notre hôte s'est retiré en nous disant que sa maison étoit à nous, compliment usité en Orient. Dans la soirée, l'envoyé est allé conférer avec lui, et a réglé plusieurs points importans de la négociation. On a arrêté le cérémonial de la présentation de l'envoyé au roi pour le lendemain, et il a été convenu que l'audience se passeroit exactement comme celle que l'on donne aux ambassadeurs à Constantinople.

Le lendemain matin, nous avons fait en conséquence tous les préparatifs d'étiquette pour la présentation. Nous avions tous des pantoufles vertes à talons hauts et des bas de drap rouge, costume de cour que l'on porte toujours en présence du roi

de Perse. Un messager est arrivé de bonne heure pour nous avertir de nous tenir prêts. A midi, nous nous sommes mis en marche pour le palais. Les présens destinés au roi étoient posés sur un morceau de satin blanc placé sur un plat d'or. Ils consistoient en un portrait du roi d'Angleterre, entouré de diamans; un diamant de soixante-un karats, estimé 20,000 livres sterling; une petite boîte sur le couvercle de laquelle le château de Windsor étoit sculpté en ivoire; une boîte du bois de la Victoire, avec le combat de Trafalgar, en ivoire, et une petite boîte en mosaïque pour mettre de l'opium. La lettre du roi d'Angleterre, placée dans un fourreau de maroquin bleu, richement décoré et enfermé dans un étui de satin blanc, couvert d'une enveloppe élégante, fut aussi posée sur un morceau de satin blanc. L'envoyé portoit la lettre; j'étois chargé des présens. Quand nous nous sommes avancés pour placer ces objets dans la litière qui leur étoit destinée, et quand le cortége s'est mis en marche, les trompettes ont fait entendre l'air : *God save the king.*

Le cortége marchoit dans l'ordre suivant :

Officiers du roi de Perse;

Chevaux de main de l'envoyé;

Officiers de cavalerie persans, le sabre nu à la main;

Le trompette;

Quatre cavaliers anglais;

La litière;

Garde de cavalerie persane, le sabre nu;

Officiers persans de la maison de l'envoyé, vêtus en habits rouges galonnés en or, marchant à pied;

L'envoyé;

Le secrétaire et les membres de la légation;

Garde de cavalerie persane commandée par l'enseigne Willcock, tous le sabre nu et enseignes déployées, domestiques, etc......

Le cortége a traversé les rues les plus misérables, remplies d'une foule de curieux. Arrivé au Meidan, qui est très large, et à l'entrée duquel étoient enchaînés un lion et un ours, il a tourné à droite, et, après avoir passé sur un pont, il est entré dans l'*Ark* ou palais royal, édifice fortifié qui renferme toute la maison du roi. Dans cet endroit, l'envoyé a commandé à sa garde de mettre l'épée dans le fourreau par respect pour le roi de Perse. Des troupes étoient rangées de chaque côté, des canons placés sur différens points. Quand nous sommes arrivés dans la première cour, deux files de soldats, très profondes, formoient une avenue. Ils étoient à peu près disciplinés et habillés à l'européenne, et ont fait les mouvemens d'usage quand nous avons passé au milieu d'eux. A trente pas de la porte impériale, la litière s'est arrêtée. Nous sommes descendus de cheval, et l'envoyé et moi, le chapeau bas, nous avons pris la lettre du roi et les présens. Nous avons suivi des passages sombres jusqu'à une petite pièce où nous avons trouvé Norouz-Khan, parent du roi, et isch-agassi, ou maître des cérémonies, Mahomet-Hossein-Khan-Mervi, favori du roi et vice-grand-

chambellan, ainsi que plusieurs autres personnages de distinction qui nous attendoient pour nous recevoir et nous régaler. Notre présentation devoit avoir lieu dans le kalvet-khoneh ou salle d'audience particulière, parceque l'on étoit alors dans l'aschoureh du mois de Moharrem, temps de deuil, pendant lequel toutes les cérémonies et toutes les affaires sont suspendues à la cour. Le roi de Perse témoignoit, par conséquent, des égards signalés au roi de la Grande-Bretagne, en fixant l'audience de son envoyé sitôt après son arrivée, et d'une manière plus particulière encore, en le recevant dans un moment où toutes les affaires publiques sont interrompues.

Après être restés assis environ une demi-heure, avoir bu du café et fumé, le maître des cérémonies nous apprit que le roi étoit prêt à nous recevoir. Nous nous sommes remis en marche, et nous sommes entrés dans la grande cour de la salle des audiences publiques. Des officiers de la maison du roi se tenoient dans cette cour : des soldats de nouvelles levées, disciplinés à l'européenne, formoient la haie dans le milieu; ils ont défilé par peloton quand nous avons passé, et les tambours ont battu. La ligne a présenté les armes à l'envoyé, et les officiers l'ont salué. Au milieu de la grande salle d'audience, on voyoit le fameux trône de marbre de Yezd, lieu où il a été fait. Le roi s'y asseoit quand il donne audience publique ; nous ne nous en sommes pas assez approchés pour l'observer avec attention. Nous avons monté deux marches à

gauche, et nous avons passé sous des voûtes pour entrer dans une autre cour spacieuse, remplie, comme la première, d'officiers de la maison et de troupes. Nous l'avons traversée dans le milieu, et nous sommes arrivés à une méchante porte qui nous a conduits dans un passage obscur et assez difficile. A son extrémité nous avons trouvé une porte encore plus chétive que la première; il n'y a pas en Angleterre de porte d'écurie qui ait si mauvaise apparence. Norouz-Khan s'est arrêté dans cet endroit, et nous a placés en ordre. D'abord l'envoyé avec la lettre du roi; puis moi avec les présens; le reste de la légation à une certaine distance après moi. La porte s'est ouverte; on nous a introduits dans une cour ornée de canaux et de jets d'eau, et offrant par intervalles des groupes de personnages richement vêtus: c'étoient les grands du royaume. A l'extrémité d'une salle dont la façade consistoit en grandes fenêtres, étoit assis le roi. Quand nous avons été vis-à-vis de sa majesté, le maître des cérémonies s'est arrêté, et nous avons tous fait un profond salut; nous nous sommes avancés très lentement, et nous arrêtant à un autre angle, nous avons encore salué. Alors on nous a placés directement en face du roi, et nous avons fait un troisième salut très profond; après quoi le maître des cérémonies a dit à haute voix:

« Très puissant monarque, directeur du monde,

» Sir Harford-Jones, baronet, ambassadeur du
» frère de votre majesté le roi de la Grande-Bre-

» tagne, ayant apporté une lettre et quelques pré-
» sens, demande à s'approcher de la poussière des
» pieds de votre majesté (1). »

Le roi répondit à haute voix : « *Khosch-Amedid*, » soyez les bien-venus. » Alors nous avons ôté nos pantoufles, et nous nous sommes avancés vers l'appartement. Quand nous y avons été entrés, l'envoyé s'est approché du trône, avec la lettre du roi de la Grande-Bretagne. Mirza-Chefi, premier ministre, est venu au-devant de lui, a pris la lettre, et l'a placée devant le roi ; ensuite il est venu à moi, a reçu les présens, et les a posés à côté de la lettre. Alors l'envoyé a lu son discours au roi, en anglais, ce qui a d'abord causé un mouvement de surprise à ce prince ; mais il a paru l'écouter avec plaisir, lorsque Jaffer-Ali-Khan, résident anglais à Schiraz, le lui a lu en persan. Voici la teneur de ce discours :

« Sire,

» Le roi, mon maître, voulant renouveler et
» raffermir les liens d'amitié et d'alliance qui ont
» existé entre les rois de Perse et d'Angleterre,
» m'a envoyé auprès du trône de votre majesté,
» pour lui porter l'expression de ses desirs et de
» ses intentions.

» Je regarderai constamment comme l'événe-
» ment le plus distingué et le plus honorable de

(1) Hag peï mobered basched-... littéralement. = Que la poussière de vos pieds soit heureuse.

» ma vie, d'avoir été chargé d'une telle commis-
» sion ; et en remettant à votre majesté la lettre de
» mon gracieux souverain, j'ai la confiance d'être
» honoré de la protection et de la bienveillance de
» votre majesté.

» Puisse le grand dispensateur des événemens
» accorder à votre majesté un accroissement d'hon-
» neur et de prospérité ! et puissent l'amitié et les
» intérêts de l'Angleterre et de la Perse devenir
» désormais inséparables! »

Le roi répondit que les deux états avoient été long-temps alliés, et qu'il espéroit que l'amitié croîtroit chaque jour davantage. Le premier ministre nous ayant rendu cette réponse, le roi a dit : « Comment se porte mon frère, le roi d'Angle-
» terre? » Ensuite il a demandé si le roi régnant étoit fils de celui avec les sujets duquel il avoit eu des relations ; et on lui dit que le même roi régnoit encore. L'envoyé a été conduit à une chaise peinte et dorée, placée exprès pour lui ; honneur que l'on n'avoit encore fait à aucun ambassadeur. Je me tenois à sa droite, Jaffer-Ali-Khan à sa gauche ; à côté de moi étoit Mirza-Chefi, premier ministre, ensuite Hadji-Mahomet-Hossein-Khan, grand-trésorier, et Mirza-Reza-Kouli, un autre ministre, enfin le maître des cérémonies. Les autres membres de la légation étoient rangés sur une ligne derrière nous. Le roi a dit à l'envoyé qu'il étoit satisfait et charmé du choix que le roi d'Angleterre avoit fait de lui pour ambassadeur en Perse ; puis

il s'est informé des détails de son voyage, et lui a adressé des questions familières et affectueuses. Après cela les membres de la légation ont été présentés au roi, chacun en particulier; on prononçoit notre nom et notre qualité, le roi disoit à chacun, *Khosch-Amedid;* nous répondions par un profond salut. Nous sommes sortis du palais avec les mêmes cérémonies que lorsque nous y étions entrés, excepté que, dans la cour extérieure, on a honoré l'envoyé du salut de trois pièces de canon.

Le roi est âgé d'environ quarante-cinq ans. Il a des manières agréables et une figure gracieuse, le nez aquilin, de grands yeux et des sourcils très arqués. Son visage est presque caché par des moustaches et une barbe immense, qu'il tient très noires. Ce n'est que lorsqu'il parle ou qu'il sourit que l'on aperçoit sa bouche. Sa voix a été belle; elle est encore harmonieuse, quoique voilée, et annonce un homme qui s'est trop adonné au plaisir. Il a eu l'air très content quand l'envoyé, après son discours d'apparat, s'est mis à parler persan; et apprenant que sir Harford lisoit et étudioit beaucoup, il lui a adressé plusieurs questions relatives à la littérature, car il fait profession de protéger l'instruction et les savans. Il étoit assis sur une espèce de trône appelé le *Takht-e-Teous*, ou le trône du Paon. Il est élevé de trois pieds au-dessus du sol, et paroît être un quarré long, de huit pieds de largeur, sur douze pieds de longueur. Nous n'avons pu voir que le buste du roi, parceque le reste de son corps

étoit caché par une haute balustrade, et par les bras du trône, dont les coins étoient ornés de vases et d'autres objets. Le derrière de ce trône est très haut; de chaque côté sont deux piliers qui supportent chacun un oiseau, probablement un paon, resplendissant de pierres précieuses de toutes les sortes, et tenant un rubis dans son bec. La partie du trône la plus haute est composée d'un ornement de forme ovale, morceau de jouaillerie d'où l'on voit jaillir l'éclat d'un grand nombre de diamans. Nous étions malheureusement placés trop loin, et la lumière ne nous favorisoit pas assez pour pouvoir bien discerner les matériaux qui composoient ce trône. On nous a dit qu'il est revêtu de plaques d'or, enrichies de ce bel émail si commun dans les ornemens d'apparat persans. On ajoutoit qu'il a coûté cent mille tomans.

Lors de notre première visite, nous avons vu la cour à son désavantage. On étoit dans le temps de deuil, et le roi ne se permettoit pas de porter son magnifique et fameux ornement de pierres précieuses. Il étoit vêtu d'un catabi de couleur très foncée, brodé de grandes fleurs en or, et bordé sur les épaules, le long de la poitrine et des manches, d'une fourrure de couleur sombre. Il avoit sur la tête une espèce de couronne cylindrique couverte de perles et de pierres précieuses, et surmontée d'une aigrette de diamans. Il étoit assis sur un coussin relevé en perles, et terminé à chaque extrémité par un gros gland de perles. A gauche du trône, on voyoit un bassin dans lequel des fontaines versoient

de l'eau ; les bords étoient garnis de vases enrichis de pierres précieuses. A droite, se tenoient six fils du roi, magnifiquement vêtus, tous différens de taille et d'âge. L'aîné, fils de la même mère que le prince de Schiraz, est vice-roi de Téhéran, et jouit d'une grande autorité. A gauche, derrière le bassin, étoient cinq pages très élégamment vêtus en velours et en soie. Le premier tenoit une couronne semblable à celle que portoit le roi; le second, une épée brillante; le troisième, un bouclier et une masse d'or et de perles; le quatrième, un arc et des flèches ornés de pierres précieuses; le cinquième, un crachoir enrichi de la même manière. Quand l'audience a été terminée, le roi a chargé un de ses ministres de demander à Jaffer-Ali-Khan ce que les Anglais disoient de lui, et s'ils louoient et admiroient sa personne.

L'appartement dans lequel on nous a présentés au roi étoit entièrement peint et doré; à gauche de la fenêtre, on voit un grand tableau qui représente un combat entre les Persans et les Russes. Le roi y est peint à cheval, et forme le personnage le plus remarquable de l'ouvrage. Les Persans victorieux, sont très occupés à tuer les Russes, qui semblent devenir aisément leur proie. Un peu plus loin, l'armée russe est rangée en bataillon carré, et tire son artillerie et sa mousqueterie, sans avoir l'air de faire beaucoup de mal. En face de ce grand tableau, il y en a un autre de même dimension, qui représente le roi à la chasse, il vient de percer un cerf d'un coup de javelot; on voit aussi plu-

plusieurs tableaux représentant des femmes qui dansent à la mode du pays; ce sont probablement des favorites du roi.

Le 19, l'envoyé fit sa visite à Mirza-Chefi, premier ministre, dont les manières sont gracieuses et aisées. Il a déployé plus de connoissances de la politique en général, qu'aucune personne que nous eussions jusqu'alors vue en Perse. Cette première impression qu'il produisit sur nous, fut confirmée par sa conduite dans toute la négociation. Il étoit passablement au fait des différentes cours de l'Europe; il connoissoit bien le nom de tous les ministres employés, soit dans l'intérieur de l'état, soit auprès des cours étrangères, et il étoit particulièrement versé dans ce qui concernoit les intérêts de la Perse. Il avoit puisé quelques notions sur la France dans la fréquentation du général Gardanne et des personnes de sa suite, qui avoient été ses hôtes; mais il étoit d'une ignorance profonde, relativement aux autres pays : « Mirza-Réza (dernier ambassadeur en » France, et qui étoit à cette conférence) m'a » raconté, nous dit-il, qu'il a vu à Vienne un » âne dont le dos étoit rayé; c'est ce que je ne » croirai pas, à moins que vous n'en confirmiez la » vérité. » Il fut pleinement convaincu, lorsque sir Harford lui eut dit que cela étoit vrai, et qu'au cap de Bonne-Espérance, on voyoit beaucoup de ces animaux. Mirza-Réza nous entretint de chaque partie du continent. Quand il en fut aux beautés de Vienne, et surtout quand il raconta

que les rues y étoient éclairées pendant la nuit avec des lampes en forme de globes, un de ses auditeurs, dont la figure avoit, durant ce récit, exprimé un grand étonnement, et quelquefois le doute, l'arrêta, en lui disant : je puis croire tout le reste, mais non pas que l'on éclaire les rues avec des lampes en globe; car, dites-moi, qui paieroit ces lampes?

Mirza-Chefi nous donna un déjeûner beaucoup plus élégant que tous ceux auxquels nous avions été invités. A l'instant où nous allions nous lever pour partir, le ministre, après avoir beaucoup parlé de ses espérances, relativement à la longue durée de l'amitié entre les deux nations, tira un diamant de son doigt, et le mit à celui de l'envoyé, en ajoutant : « Et afin de vous convaincre de la sincérité de mes discours, permettez-moi de vous prier d'accepter ce gage de mon amitié pour vous; je vous supplie de le porter par rapport à moi. » Ce cadeau, bien différent de ceux que font les Persans, étoit réellement très précieux, la pierre étant superbe et parfaite à tous égards.

Le 23, les jemidars, ou officiers de la garde indienne de l'envoyé, nous ont invités à voir la cérémonie du moharrem, consacrée particulièrement à ce jour. Nous sommes montés sur une plate-forme élevée, et nous nous sommes assis au milieu d'une foule nombreuse de Persans et d'Indiens, sur des coussins que l'on avoit préparés pour nous. D'un côté on voyoit un petit temple décoré d'ornemens divers; et dans l'intérieur, la représentation

du tombeau de l'iman ; tout autour étoient placés les Indiens qui avoient changé leurs uniformes contre des habillemens de formes variées et bizarres, à la mode de leur pays. Chaque Indien pouvant devenir fakir, la plupart en avoient pris l'habit pour s'acquitter des cérémonies de la fête. D'après le droit que chacun d'eux en a, plusieurs se levèrent, et prononcèrent de longs discours sur la mort de l'iman; mais ils y mêlèrent beaucoup de sujets étrangers. Après cela, un mollah persan, jeune homme dont l'air étoit vif et animé, a monté dans une chaire préparée pour la circonstance, et a commencé à déclamer, en chantant, une espèce de sermon approprié à la fête. A la fin de chaque période, les assistans lui répondoient en chœur; et quand il fut près de la fin, à l'endroit le plus pathétique de son discours, il donna le signal au peuple de se frapper la poitrine, ce que chacun fit avec beaucoup de dévotion, au moins en apparence, battant la mesure sur sa poitrine, à mesure que le mollah chantoit. Lorsque celui-ci eut terminé son sermon, on apporta une longue et grosse perche, ornée de plumes et de morceaux de soie de différentes couleurs; au sommet on avoit placé deux armes de forme singulière, destinées à représenter les épées d'Ali. Cette lourde machine étoit portée par un homme qui, après lui avoir rendu ses hommages en lui faisant une inclination de tête et en la baisant, la prit avec ses deux mains, et au milieu d'applaudissemens toujours croissans, la mit en

équilibre sur sa ceinture, sur sa poitrine et sur ses dents ; ensuite divers personnages parurent sur un petit théâtre, et représentèrent la partie de la catastrophe de l'iman, relative à ce jour; c'étoit la mort des deux enfans de sa sœur Fatmé ; à la fin de la pièce ils furent tués par Amir, un des officiers d'Yezid. Les acteurs tenoient à la main un papier où étoit écrit leur rôle; ils le lurent avec véhémence, et en faisant beaucoup de gestes, ce qui excita un si grand intérêt parmi leurs auditeurs, qu'un grand nombre sanglottoit tout haut; quand l'action exigeoit que l'on se frappât la poitrine, quelques-uns s'en acquittoient avec une sorte de zèle féroce, et sembloit concevoir de la jalousie de ce que les intonations de leur poitrine ne fussent pas les plus fortes. Dans un passage de la pièce, parurent des porteurs d'eau, emblème de la soif ardente de l'iman à ses derniers momens; ces hommes portoient sur leur dos de grandes outres remplies d'eau; on plaça encore sur le dos de chacun, cinq grands garçons, et avec cette addition de poids, ils firent trois fois de suite le tour d'un cercle de dix pieds de diamètre.

Le lendemain dans la soirée, nous sommes allés, l'envoyé et moi, faire visite à Hadji-Mahomet-Hossein-Khan, grand-trésorier; Mirza Chefi, Hadji-Mahomet-Hossein-Khan-Mervi, Feth-Ali-Khan, le poëte de la cour, et autres grands personnages y étoient réunis. On célébroit dans la cour la commémoration de la mort d'Hossein. Quand le mollah commença à lire ce qui étoit

consacré à ce jour, on ouvrit les portes de l'appartement où nous étions; nous changeâmes tous de position, et nous tournâmes vers le mollah; son sermon dura environ une heure, et fut suivi de la représentation de la partie de la catastrophe d'Hossein, qui complettoit celle que l'on avoit représentée la veille. Nous avons d'abord vu le cheval d'Hossein avec son turban sur la selle; ensuite Yezid et trois autres personnages assis sur des chaises; l'un d'eux, vêtu à l'européenne, figuroit un ambassadeur d'Europe. Zain-Labedin, frère d'Hossein, suivi de ses sœurs et de ses enfans, a été amené devant Yezid, chargé de chaînes, et le cou renfermé dans un triangle de bois. L'exécuteur des ordres d'Yezid a traité les femmes et les enfans avec la plus grande barbarie, les repoussant quand elles imploroient sa protection, et insultant ses captifs, à l'instigation d'Yezid. Lorsque Zain-Labedin a été emmené pour avoir la tête tranchée, d'après le firman d'Yezid, l'ambassadeur européen a demandé sa grace; mais ses prières, au lieu d'apaiser le tyran, l'ont aigri au point qu'il a condamné l'Européen à mort. Cette scène a produit de grands gémissemens parmi les spectateurs, qui sembloient rivaliser à qui donneroit le signe de douleur le plus pathétique, et à qui verseroit les larmes les plus abondantes. Le premier ministre pleuroit sans discontinuer; le grand-trésorier se couvroit le visage de ses deux mains, et sanglottoit tout haut; Mahomet-Hossein-Khan-Mervi laissoit de temps en temps

échapper des plaintes bruyantes ; quelques-uns pleuroient sincèrement ; mais je soupçonne que l'expression de la douleur du plus grand nombre étoit une pièce jouée comme la tragédie qui la faisoit naître. Le roi pleure toujours à cette cérémonie ; ses domestiques sont obligés de l'imiter. Quand la foule a passé devant nos fenêtres, chacun a de nouveau frappé sa poitrine avec fureur.

Le 25, aujourd'hui, dernier jour du moharrem, tous ceux qui s'étoient acquittés des cérémonies relatives à cette époque, ont paru devant le roi ; ce prince étoit assis dans une salle très élevée, qui donnoit sur le Meidan. On avoit dressé une tente pour l'envoyé, mais il s'est trouvé trop incommodé pour se hasarder à sortir. La représentation de ce jour a été incomplète ; un événement étrange, arrivé dans un village près de Téhéran, avoit si fort effrayé l'homme chargé de faire le rôle d'Hossein en présence du roi, que dans la crainte de partager le sort de ce martyr, il s'étoit caché. Ses alarmes étoient naturelles. L'homme qui, dans ce village, remplissoit le rôle de l'exécuteur, s'en acquitta à la lettre ; et quand Hossein lui fut amené pour être décapité, il coupa réellement la tête de l'acteur ; action pour laquelle le roi le condamna à une amende de cent tomans. Ce prince prit beaucoup de plaisir à regarder les Indiens, dont les cérémonies parurent l'affecter beaucoup plus que celles de ses sujets. Quelques personnes observent le moharrem trois jours plus tard.

CHAPITRE XII.

Exposé général des négociations. — Signature et échange des traités. — Lettre persane adressée à l'envoyé. — — Punition d'un vol. — Veille du Norouz. — Présens distribués par le Roi. — Norouz des anciens Persans. — Fête donnée par le Roi. — Présens annuels. — Divertissemens de cette journée. — Courses de chevaux. — L'artillerie des Zombariks. — Entrevue avec le ministre, avec le Roi. — Calaat envoyé par le Roi. — Traité avec les Français. — Publicité de la diplomatie persane. — Porte du palais. — Renvoi des Français. — Lettre au roi d'Angleterre. — Dépêches du gouverneur général de l'Inde. — Conduite des ministres persans et du Roi. — Nomination de Mirza - Aboul - Hassan, comme envoyé extraordinaire en Angleterre ; son histoire.

Je notois exactement, et jour par jour, dans mon journal, la marche de la négociation ; mais ces détails tiennent à tant de considérations personnelles, qu'il ne seroit pas convenable de les publier, quand même je n'en aurois pas acquis la connoissance par l'exercice de mes fonctions. Je ne puis néanmoins en même temps assez exprimer mes regrets d'être obligé par là de renoncer à rendre justice au mérite de l'envoyé, ce que le simple récit m'auroit

mis dans le cas de faire, sans avoir besoin d'y ajouter de commentaire.

Un autre motif me fait regretter de ne pas pouvoir insérer mes notes en entier; elles auroient, je crois, servi à peindre fidèlement les habitudes et la façon de penser d'un Persan, homme d'état, et auroient fourni des documens curieux pour les annales de la diplomatie. Les plénipotentiaires persans, tantôt suivoient les conférences avec l'attention la plus soutenue, tantôt ils les interrompoient par de grands éclats de rire, pour le sujet le plus indifférent. Un soir, l'on avoit été si long-temps assis, et l'on avoit tant parlé sans produire respectivement de persuasion, que tous les plénipotentiaires, par une sorte d'accord non-officiel, se mirent à dormir. Le premier ministre et le grand-trésorier ronfloient tout haut dans un coin, l'envoyé et moi dans un autre. Quoique dès la première soirée où l'on entama la discussion, les parties contractantes se fussent séparées avec la pleine conviction que tout étoit arrangé, et quoique le premier ministre lui-même, en mettant la main sur l'épaule de l'envoyé, lui eût dit: « Vous avez déjà terminé ce dont le roi d'An-» gleterre en personne n'auroit pas pu venir à bout, » les Persans revinrent cependant le lendemain avec des prétentions aussi nouvelles qu'extravagantes. Mais à la fin de la conférence, on chargea le secrétaire en chef de porter le lendemain matin à l'envoyé le traité mis au net. Au lieu du traité, le premier ministre envoya un grand citron, et fit

demander des nouvelles de la santé de l'envoyé. Une autre fois, les plénipotentiaires persans jurèrent que tout se feroit suivant les désirs de l'envoyé, et en même temps ils rendirent un modèle de traité conforme à cette assurance ; l'envoyé aima mieux l'accepter sans objection, que d'élever des difficultés sur des expressions insignifiantes. Ils montrèrent alors un si vif désir de le voir aller avec eux au palais d'été du roi pour signer le traité, qu'ils ne voulurent pas lui donner le temps de le traduire en anglais : mais il refusa de signer le traité en persan, avant que la copie en anglais fût prête. Ils s'attendoient si peu à ce refus, que déjà, à la demande du roi, ils avoient envoyé trente mulets chargés de fruits, de sorbets et de sucreries, au nouveau palais, pour y célébrer cet heureux événement ; aussi furent-ils piqués de ce refus qui les dérangea beaucoup. Une autre fois, au milieu d'une conversation très sérieuse, le premier ministre s'arrêta tout à coup, et pria très froidement l'envoyé de lui raconter l'histoire du monde depuis la création. Il vouloit par là se moquer d'un des secrétaires qui écrivoit les annales du roi actuel. Dans une autre occasion, où le ministre, personnellement et intimement intéressé, invoquoit tout ce qu'il y avoit de sacré pour attester sa véracité, et convaincre l'envoyé, jurant par la tête du roi, par la Mecque, par le sel de Feth-Ali-Chah, il se tourna vers moi, en faisant une pause à son discours, me demanda si j'étois marié, et commença une histoire burlesque.

Ces particularités, quoiqu'elles peignent bien le caractère des Persans, pourront paroître peu intéressantes, ou au moins faire penser qu'un négociateur européen acquéroit facilement de l'ascendant sur des esprits de cette trempe. C'est pourquoi il est nécessaire de dire que si les difficultés de notre position ont quelquefois été diminuées, ce n'a jamais été par manque d'adresse ou de finesse diplomatique chez les plénipotentiaires persans. Chaque nouvelle dépêche que les Français recevoient d'Europe, en même temps qu'elle contribuoit à redoubler l'activité et à relever l'esprit de nos rivaux, mettoit les Persans à même de prendre un ton plus haut et plus tranchant relativement aux intérêts qui nous divisoient : tandis que les nouvelles seules que sir Harford recevoit de ses compatriotes, étoient telles qu'elles auroient renversé les espérances de tout autre homme, et l'auroient fait renoncer à son entreprise. Quand la cour de Perse montra de la fluctuation dans ses dispositions, il conserva constamment la même politique ferme et invariable; quand l'influence des Français sembla reprendre toute sa force et toute sa prépondérance, il n'accorda rien qu'il n'eût offert dans des circonstances plus favorables; et il finit par réussir à conclure un traité presqu'entièrement conforme aux termes qu'il avoit d'abord proposés.

Je vais, au reste, pour donner une idée détaillée de la manière dont étoit conduite la négociation, rapporter une partie de sa conclusion.

Lorsqu'enfin on eut fixé une soirée pour la

signature des traités, nous nous rendîmes, l'envoyé et moi chez le grand-trésorier; nous y trouvâmes son nazir ou surintendant, le premier ministre, le secrétaire en chef, et l'agent persan chargé des affaires des Anglais à Schiraz. La conversation tourna bientôt sur des sujets savans. Les Persans aiment singulièrement l'histoire et la géographie, quoique en général ils soient excessivement ignorans dans ces deux sciences. Le premier ministre récita d'une haleine toute l'histoire de Russie. Nous parlâmes ensuite de chronologie, ce qui amena une discussion sur l'antiquité relative des ruines de Persépolis et de Nakschi-Roustan. Le secrétaire en chef qui sembloit avoir beaucoup étudié l'histoire de Perse, en connoissoit bien ce qui concernoît Schapour (Sapor), et disoit qu'il avoit porté ses armes en Syrie où il avoit fait prisonnier un empereur romain. Les bas-reliefs de Nakschi Roustan avoient cependant échappé constamment à l'observation de ces hommes lettrés, et conformément à la croyance populaire, ils substituoient sans cesse Roustan à Schapour, comme héros de ces monumens. A cette conversation succèda le souper, qui, suivant l'usage, ne dura pas long-temps.

Alors on apporta le traité qui fut lu et approuvé. La date ne s'y trouvoit pas encore. Sir Harford-Jones engagea les Persans à insérer la formule usitée, commençant par ces mots: « *En témoignage* » *de quoi.* » Mais c'est ce que les Persans ne purent comprendre; ils s'opposoient fortement au mot *témoignage*, alléguant qu'il n'étoit question de té-

moignage que dans les cours de justice. L'envoyé ayant fini par leur montrer les traités signés à Constantinople, où cette formule est constamment mise en pratique, ils se rendirent : mais il survint une autre difficulté. L'année de l'ère chrétienne devoit-elle précéder l'année de l'hégire? Le secrétaire proposa de faire précéder l'ère chrétienne dans notre copie du traité, et de faire le contraire dans la copie qu'ils garderoient. Le ministre qui soupçonnoit le secrétaire de vouloir faire naître des difficultés, termina la discussion, en disant que Jésus-Christ ayant vécu avant Mahomet, son ère devoit indubitablement être placée la première. Le secrétaire qui est regardé comme un des premiers et des plus éloquens écrivains de la Perse, se refusoit à mettre la date en termes aussi simples que les dictoit sir Harford, et proposoit quelque chose de si différent du style diplomatique, et si rempli d'expressions figurées, que nous le rejetâmes entièrement. Alors Mirza-Chefi prit la plume et écrivit un modèle très simple qui fut admis sauf un petit nombre de corrections. On pria le secrétaire de le copier. Mais il eut l'air indigné qu'une date fût un simple objet de fait, et demanda à la rendre un peu plus élégante ; mais Mirza-Chefi lui dit de copier ce qu'il avoit lui-même écrit ; le secrétaire finit par acquiescer, après avoir fait bien des difficultés. Ensuite vint la signature. Le premier ministre signa pour lui et pour son collègue qui n'étoit pas en état de signer. Après cela il fallut sceller. Le secrétaire apposa le sceau ; Mirza-Chefi

lui crioit : « tope, tope, » comme s'il s'étoit agi de conclure un marché au bazar. Pendant l'apposition des signatures et du sceau, les plénipotentiaires faisoient entendre de fréquentes exclamations, telles que : *Dieu veuille que l'amitié entre les deux états dure long-temps ! — Que ce jour soit un jour heureux ! — Espérons que rien ne rompra ce nœud !* — Et chacun des assistans répondoit avec emphase et à plusieurs reprises : « *Inch allah!* » *Dieu le veuille !*

Il avoit été convenu que l'on échangeroit respectivement les traités écrits par chacune des parties. Quand tout fut fini, l'envoyé prit la copie que nous avions faite, et pria Mirza-Chefi de prendre l'autre, afin d'effectuer un échange formel. Il survint en ce moment des circonstances qui rompirent brusquement la conférence. La nature de ces circonstances força l'envoyé à déployer avec dignité la fermeté de son caractère, ce qui, dans les entrevues suivantes, produisit, de la part des ministres persans, des attentions et une politesse bien marquées. L'affaire fut, en conséquence, entamée de nouveau le 15 au soir, et les traités furent finalement échangés dans cette entrevue.

Le 18, l'envoyé reçut d'un officier d'un rang élevé, demeurant à Tauris, une lettre singulière par elle-même, mais à laquelle la traduction qu'en fit pour moi Jaffer-Ali-Khan, pourra donner un nouvel intérêt. Je la copie sans rien changer :

« Salut à vous, haut en fonction, élevé en dignité, » revêtu de splendeur, grand et magnifique en

» rang, distingué par vos dispositions amicales, » crême des nobles dans la foi du Christ, choisi » parmi les grands des adorateurs du Messie ! Puisse » votre honneur s'accroître, et votre personne être » toujours en sûreté contre la méchanceté du » monde, et constamment sous la protection de » Dieu tout-puissant! Et puisse-t-il vous accorder » toute la félicité imaginable dans ce monde et dans » l'autre! et puissiez-vous être toujours joyeux » par la bénédiction de Dieu! Je vous écris ce qui » suit : 1°. Je ne sais comment me plaindre de » ma mauvaise fortune de ce que, malgré le vif » désir que j'avois de vous voir, le Créateur de l'u- » nivers vous a conduit dans ce pays dans un » temps où je n'y suis pas; 2°. je ne sais quelle ex- » cuse vous faire de ce que, pendant que vous y » êtes, me trouvant engagé dans nos affaires avec » les Russes, je ne puis pas vous être utile, ce qui » me feroit plaisir; 3°. je ne puis, n'y ayant pas » de belles choses dans l'Aberdijan, vous rien en- » voyer, pour vous témoigner ma considération; » mais l'Angleterre étant ennemie de la Russie, » j'emploie les jours et les nuits à faire du mal aux » Russes, ce qui est la seule satisfaction que je » goûte à présent. J'espère que, dans peu de temps, » je serai en état de vous envoyer quelques têtes de » Russes, comme des raretés et comme un beau » présent de moi à vous; et j'espère pouvoir aller » à la cour du roi, où je pourrai avoir le bonheur » de vous voir, et j'aurai avec vous une conversa- » tion verbale. »

Un chatter appartenant à une des personnes attachées à la légation, avoit volé de l'argent, la tête d'un caleoun et d'autres ornemens en argent : il fut condamné à recevoir la bastonnade sur la plante des pieds. On l'étendit sur le dos; on fit passer ses pieds dans un nœud qui les fixoit à une longue perche; on le posa horizontalement, et quatre hommes vigoureux lui frappèrent les pieds jusqu'à ce qu'il eût avoué qu'un autre individu l'avoit aidé dans le vol. Son complice fut puni de la même manière. Si les criminels eussent été livrés au nasakchi-bachi du roi, ils eussent perdu la vie, parce que le roi ne pardonne jamais le vol, et ordonne d'exécuter à l'instant le criminel qui en est convaincu. Voici le mode de supplice : On rapproche de force le sommet de deux jeunes arbres, et on les lie avec des cordes. On attache ensuite le voleur, par chacune de ses jambes, à la cime de chacun de ces deux arbres : on coupe alors les cordes qui tenoient les deux arbres rapprochés; la force avec laquelle ils se séparent, déchire le corps du malheureux en deux parties qu'on laisse pendre aux arbres. L'inflexibilité du roi, sur ce point, a procuré aux grands chemins une sûreté inconnue auparavant.

Le roi a envoyé à sir Harford, par un de ses *férochis*, deux bouquetins en présent. On a offert au porteur cent piastres pour sa peine. Il les a refusées comme une récompense trop chétive : l'usage des ambassades précédentes lui a appris qu'il pouvoit s'attendre à de la prodigalité.

Le 20 mars étoit la veille du Norouz. Le grand-trésorier envoya à sir Harford un présent, comme partie de la cérémonie du jour. Ce présent consistoit en deux assiettées de pièces monnoyées, l'une d'espèces d'argent, l'autre d'or; en plusieurs plateaux de sucreries, dont l'un étoit couvert d'ornemens en fleurs et dorés, qui ressembloient à un temple; enfin, en deux bougies accompagnées de fleurs en cire parfaitement imitées. La valeur de ce présent s'élevoit, suivant notre estime, à 650 piastres. Nous l'avons payé bien au-delà par ce que nous avons envoyé en retour. Ce misérable trafic de présens présente le caractère persan sous un jour peu avantageux. Les bassesses, les soumissions auxquelles ils se plient pour un présent, les jalousies, les inquiétudes qu'ils conçoivent à ce sujet, sont au moins ridicules à l'excès. Les présens que le roi distribue à l'occasion du Norouz sont magnifiques. Il envoie à chacun des principaux personnages de sa cour, un *kalaat* ou habit d'honneur composé d'un habillement complet en brocard et d'un schal; quelquefois il donne un cheval caparaçonné. Les kalaats sont fournis par les contributions particulières de certaines villes, telles qu'Yezd, Schiraz, Ispahan, et par le grand trésorier; chaque kalaat procure les moyens de payer le domestique qui le porte, parceque le présent qu'il reçoit pour sa peine est constamment déduit sur ses gages. On estime à neuf cents le nombre de kalaats, et leur valeur totale, en les estimant l'un dans l'autre à trois cents piastres, se monte à

deux cent soixante-dix milles piastres. Indépendamment du don de ces kalaats, le roi distribue dans son divan public, des poignées d'argent à ceux qui fixent son attention. Il met la main dans un grand vase rempli de pièces d'or et d'argent, placé à côté de lui, et verse tout ce qu'il a pu saisir dans la main de l'homme assez heureux pour avoir attiré ses regards.

Le 21, le temps, qui avoit été défavorable, s'éclaircit. Trois décharges d'artillerie annoncèrent la fête du Norouz.

C'est une des fêtes que n'a pu détruire le mahométisme; elle étoit au nombre des fêtes sacrées dans le temps où les Persans adoroient le feu. Richardson dit « que leurs fêtes principales étoient celles des équinoxes, ensuite celles de l'eau au solstice d'été, et du feu au solstice d'hiver. La première de toutes étoit le Norouz, qui commençoit, ainsi que leur année, en mars : elle duroit huit jours, pendant lesquels tous les rangs sembloient participer à la joie générale. Les riches envoyoient des présens aux pauvres; tous étoient dans leurs habits de fêtes, et tenoient maison ouverte. Des processions religieuses, de la musique, des danses, des espèces de représentations théâtrales, des jeux rustiques et d'autres divertissemens, offroient un cercle continuel d'amusemens variés. On n'oublioit même ni les morts, ni les choses idéales; on plaçoit des mets succulens sur le faîte des maisons et sur de hautes tours; et on suppo-

soit (1) que les Peris et les esprits des héros et des amis décédés, se régaloient du fumet de ces viandes. » Le Norouz, tel qu'on le célèbre aujourd'hui, a gardé plusieurs de ces cérémonies, quoiqu'il ait changé de caractère depuis l'établissement du mahométisme en Perse, et qu'il ne soit plus lié à la religion du pays. Il commence quand le soleil entre au Bélier, et dure trois jours; il est le premier jour du printemps, quoiqu'il ne soit plus le premier jour de l'année civile des Persans, qui, de même que les autres peuples mahométans, ont adopté l'année lunaire. Il est encore la plus solennelle des fêtes de la Perse, comme il l'étoit du temps de Chardin (2). M. Bruce m'a dit qu'on ne le célébroit pas le long de la côte du golfe d'Arabie, mais à Téhéran nous l'avons vu solenniser dans toute sa pompe. Il diffère du Norouz des anciens Persans, par la durée qui est moindre, et par l'absence de toute pratique religieuse. On ne voit plus de processions, on n'offre plus de viandes aux âmes des morts; mais toutes les personnes qui se rencontrent, s'embrassent en se disant : « Ayd mobarek, *bonne fête*, » de même que dans l'Europe chrétienne on se souhaite la bonne année. Les riches envoient encore des présens aux pauvres; tout le monde met ses habits de fête, et l'on s'amuse à toutes sortes de jeux.

---

(1) Dissertation par Richardson, pag. 184, 8°.

(2) *V.* Voyage de Chardin, tom. II, pag. 249, édition donnée par M. Langlès.

22. Nous sommes allés rendre visite au grand-trésorier. Il étoit assis dans son grand sallon, et vêtu du kalaat que le roi lui avoit donné. Son appartement étoit rempli de khans des districts voisins, venus à la ville pour présenter leurs devoirs à leurs supérieurs. Ces khans, bien loin de se conformer à l'usage en mettant leurs plus beaux habits, annonçoient par leur extérieur le dénuement et la misère; mais c'était peut-être autant par suite de leur politique que de leur pauvreté réelle.

24. L'envoyé a été invité à une fête donnée par le roi. Après être entrés par la grande porte, qui mène à l'ark ou à la partie du palais habitée par le monarque, nous sommes descendus de cheval à la porte qui donne dans le meidan et dans la première grande cour du palais. En face de cette porte, il y en a une autre. Le roi étoit assis dans un appartement ouvert placé au-dessus de cette dernière porte. Nous avons traversé la cour, puis un grand nombre de passages, ensuite nous avons monté plusieurs escaliers irréguliers, et nous sommes parvenus au sommet des bâtimens. Après avoir gravi sur le toit, d'un accès difficile en plusieurs endroits, nous sommes arrivés à une petite tente préparée pour nous, et placée sur le haut d'une porte près de l'appartement du roi.

La cour où les différens spectacles devoient avoir lieu nous a paru avoir près de deux cents pieds carrés. De chaque côté de la grande porte étoient seize arcades, dont chacune donnoit entrée

dans un petit appartement. Au milieu de la cour on voyoit un grand mât, couronné par un plancher rond, et traversé, dans sa longueur, par de petits morceaux de bois. Ce mât est placé là pour les exercices équestres, et pour le tir au but. Au-dessous de l'appartement du roi étoit un bassin, en avant duquel on avoit placé l'appareil nécessaire pour les exercices d'un danseur de corde. Tout autour étoient disposées les pièces d'un feu d'artifice. On voyoit quatre figures en papier et en toile, vêtues à l'européenne, posées à une certaine hauteur, et entourées de pièces d'artifice; plus loin, des éléphans en papiers, couverts de fusées; il y avoit aussi des fusées sur les murs et de tous les côtés. Les troupes nouvellement levées étoient rangées sur deux lignes en face du roi, avec leurs tambours en arrière sur une ligne. Au centre de ces soldats, se trouvoit le Nasakchi-Bachi, qui avoit l'air de diriger le divertissement. Il avoit un bâton à la main, et sur la tête un *gika*, espèce d'ornement distinctif particulier aux gens à qui le roi accorde la liberté.

La cérémonie commença par l'offrande des présens des différentes provinces. Le présent du prince Hossein-Ali-Mirza, gouverneur de Schiraz, fut offert le premier. Le maître des cérémonies s'avança avec l'homme qui portoit le présent, et un domestique qui, après que l'on eut proclamé le nom et les titres du donateur, lut la liste des objets dont le présent étoit composé. C'étoit un très grand nombre de larges plateaux que des

hommes portoient sur leur tête, et qui étoient couverts de schals, de toutes sortes d'étoffes, de perles, etc.; puis de sucreries, de confitures; ensuite venoient des mulets chargés de fruits. Le second présent fut celui de Mahomet-Ali-Khan, prince d'Hamadan, fils aîné du roi, mais privé par son père du droit de succéder au trône, parceque l'esclave géorgienne dont il sortoit étoit d'une extraction moins noble que celle des femmes qui avoient donné le jour à des princes plus jeunes. Son présent répondoit au caractère qu'on lui donne. Il consistoit en pistolets et en lances, en une suite de cent chameaux et d'autant de mulets. Le présent de ce prince fut suivi de celui du prince d'Yezd, aussi fils du roi; il offroit à son père des schals et des étoffes de soie, produit des manutures de sa ville. Venoit ensuite le présent du prince de Mesched. Le dernier et le plus riche de tous les présens fut celui du grand-trésorier; il consistoit en cinquante mulets: chacun de ces animaux étoit couvert d'un schal, et portoit mille tomans.

Les autres présens avoient été déposés dans le garde-meuble, le dernier fut envoyé, par un autre chemin, à la chambre du trésor. Il y avoit dans tous les présens, de même que dans le premier, une certaine quantité de sucrerie. Quand toute cette procession de présens eut défilé devant le roi, les divertissemens commencèrent.

Un enfant d'environ douze ans monta sur la corde, et marcha en avant et en arrière. La corde, prolongée jusqu'à l'appartement où étoit le roi,

décrivoit d'abord un angle de quarante degrés, puis, dans une seconde division, un angle de cinquante degrés avec l'endroit où elle étoit tendue parallèlement à l'horizon. L'enfant, son balancier à la main, monta d'un pas assuré la première partie de la corde, et ne fut gueres plus embarrassé pour la seconde; la musique, placée en bas, l'encourageoit dans ses efforts. Il descendit ensuite en marchant en arrière avec autant d'assurance qu'en montant, et arriva heureusement à la corde horizontale. Après cela un homme, vêtu d'une espèce de jupon, commença une danse qui consistoit dans les attitudes les plus burlesques. Il fut suivi d'un grand éléphant qui avoit attendu au milieu de la foule. On fit avancer cet animal. Il jeta un cri, et s'agenouilla comme pour faire son salam au roi. Une compagnie de lutteurs se présenta ensuite. Celui qui renversoit son antagoniste sur le dos, couroit au roi qui lui donnoit un toman. Après que dix exploits de ce genre eurent été récompensés, un homme amena un ours, et se mit à lutter avec lui : mais l'ours avoit constamment l'avantage, et lorsque son antagoniste essaya de le jeter dans le bassin rempli d'eau, l'ours devint de si mauvaise humeur que, s'il n'eût pas été privé de ses dents, il eût probablement déchiré le malheureux assaillant. Des béliers, que l'on amena ensuite, se battirent avec une grande opiniâtreté. Après cela on fit entrer un pauvre bœuf. Il fut suivi d'un lion ; ce qui donna la répétition de la scène que nous avions vue à Schiraz. Cette scène fut suivie d'un spectacle

moins sanguinaire. Un ours, conduit par une troupe de lontiés ou saltimbanques, dansa quelque temps au son de la musique grossière de ses conducteurs. Ensuite parut un homme qui, entre autres choses, balança sur sa tête deux grands vases pleins d'eau qu'un autre devoit briser avec sa canne.

Le roi a jeté diverses sommes d'argent à tous ces gens, suivant qu'il prenoit plaisir à leurs tours et à leurs jeux. Au coucher du soleil ce monarque s'est retiré pour faire le namaz; en ce moment les trompettes et les tambours se sont fait entendre, suivant l'usage. L'envoyé s'est alors retiré, heureux de se dérober au tapage de cette fête, et à la fumée du feu d'artifice qui devoit la terminer.

25. Le roi a assisté aux courses, et y a invité l'envoyé. Nous sommes sortis par la porte de Casbin, et nous sommes arrivés à une belle plaine éloignée d'environ une demi-lieue de la capitale. On y avoit dressé pour le roi une tente en face, et au côté droit de laquelle se trouvoient les troupes nouvellement levées. Nous étions rangés sur une ligne, vis-à-vis de la tente à gauche, à côté de Mirza-Chefi et du grand-trésorier. Directement en face du roi, étoient huit de ses fils, vêtus de magnifiques habits de velours et de brocard d'or, resplendissans d'or et de pierreries. Un de ces princes avoit à son côté l'arc et le carquois de son père, enrichis de pierres précieuses. Le maître des cérémonies, en campagne, étoit un jeune Persan qui portoit une lance dorée et ornée. Un ou deux princes montoient

des chevaux blancs dont les jambes, le ventre et le bas de la croupe étoient teints en orange foncé; cette peinture étoit terminée à sa partie supérieure par des fleurs. Les Persans admirent beaucoup cette espèce de travestissement dont le goût n'est pas étrange dans l'Orient. A cinquante pas environ des princes, on voyoit la musique du roi, avec une troupe de saltimbanques qui avoient des singes. Les éléphans de parade figuroient à leur poste. Le roi, monté sur le plus grand de tous, étoit placé dans un howdar très élégant. Il sortit de la ville dans cet équipage.

Lorsque le prince descendit de son éléphant, il fut salué par une décharge de *zomboureks*, cérémonie qui se renouvelle toutes les fois que le roi monte sur un cheval ou en descend. Nous avions déjà observé cette sorte d'artillerie dans une des cours du palais de Schiraz. Le *zombourek* est un petit canon placé sur le dos d'un chameau. Le conducteur, assis derrière la pièce, dirige, par une longue bride, la marche de l'animal, charge et tire le petit canon sans aucune difficulté. Il a un vêtement de couleur orangée, et un bonnet avec une plaque de cuivre au-dessus du front. Le chameau porte un petit drapeau triangulaire vert et rouge. Cent de ces artilleurs étoient dans le champ; lorqu'ils eurent fini leur salut, ils se retirèrent en corps derrière la tente du roi. Leur réunion présentoit un beau coup d'œil militaire. Les chameaux s'agenouillèrent. Cette espèce d'artillerie, commune à plusieurs Etats d'Asie, est tout au plus une

bagatelle brillante. Les Persans ont cependant la plus grande confiance dans l'effet qui en résulte. « Voilà ce que craignent les Russes, » dit Mirza-Chefi, en montrant cette troupe à l'envoyé.

Les courses, objet principal de notre venue en ce lieu, ont été pitoyables au-delà de l'expression. Leur but est, en effet, d'essayer seulement la vitesse des chevaux. Le prix consiste en ce que le roi juge à propos de donner aux jokeis. Aujourd'hui il y avoit deux troupes de chevaux qui venoient de douze et de vingt-un milles de distance; chacune étoit composée de douze bêtes de chétive apparence, montées par des enfans de dix à douze ans, ayant une chemise, une culotte, des bottes et un bonnet, le tout en très mauvais état. Les chevaux du roi gagnèrent à chaque course, comme on devoit s'y attendre. On dresse à cette allure les chevaux du souverain, par une raison facile à deviner dans un pays où la fortune des hommes et de l'Etat éprouve des révolutions si soudaines. Chacun aime à avoir toute prête quelque manière d'échapper en cas de poursuite. Des chevaux habitués à courir, comme ceux qui paroissent aux courses, sont en état de galoper pendant une journée entière, tandis qu'un animal en bon état et bien nourri tomberoit au bout de dix milles. Voilà pourquoi le roi a constamment un haras de chevaux propres à la course; il les regarde comme une ressource en cas d'accident. Lorsqu'à la mort d'Aga-Mahomet-Khan, son oncle, Hadju-Ibrahim, premier ministre de ce prince, l'invita à se

saisir de la souveraineté, comme héritier du dernier roi, Feth-Ali-Chah parcourut en six jours, à cheval, les six cents milles qui séparent Schiraz de Téhéran.

Dans l'intervalle d'une course à l'autre, le roi dépêcha le maître de cérémonie à l'envoyé, pour l'inviter, lui et sa suite, à venir le trouver. Nous descendîmes, et, accompagnés du premier ministre et du grand-trésorier, nous nous acheminâmes vers le roi, en faisant des saluts profonds à mesure que nous avancions. A vingt pas environ de sa personne, nous nous arrêtâmes, et nous fîmes notre dernier salut. Le roi étoit sur un siége élevé, placé au-dessous d'un daïs, dont les côtés étoient en brocards d'or et en miroirs. Le fauteuil étoit brodé en fleurs émaillées et enrichi d'autres ornemens. L'un des bras soutenoit un pot de fleurs, l'autre un vase d'eau de rose. Un tapis de velours et de brocard étoit étendu sur l'un des côtés; auprès se trouvoit le coussin de perles. Le roi, habillé comme lorsqu'il doit monter à cheval, avoit un juste-au-corps de velours violet brodé en perles, un bonnet de peau de mouton et des bottes à la hussarde. Comme il étoit dans une position bien éclairée, nous pûmes le voir à notre aise. Il joint à des manières aisées et franches beaucoup de dignité et d'affabilité. Il s'informa d'abord de la santé de l'envoyé, dont les deux ministres se mirent à vanter les bonnes qualités par les éloges les plus hyperboliques. On prononça ensuite au roi les noms de toutes les personnes de la suite. Il s'informa séparément de la

santé de chacune. Toute la conversation se passa en complimens.

Nous retournâmes ensuite à nos chevaux. Le roi monta à cheval ; il fut salué par une décharge des *zomboureks*. L'infanterie ouvroit la marche ; elle portoit des justes-au-corps de velours noir ou rouge, de larges culottes de soie rouge ou jaune, des bonnets de peau de mouton noire et des bottes molles. Quand le roi passa devant nous, à une certaine distance, nous le saluâmes. Il étoit précédé d'un corps de chatters, ayant des habits de couleurs vives, et sur la tête des bonnets bizarres. Nul autre personnage n'étoit auprès du roi, personne n'ayant ce droit. Le roi de Perse est un être seul, isolé dans sa cour, bien différent en cela de l'empereur des Turcs presqu'entièrement caché par le grand nombre de ceux qui l'entourent. Les princes suivoient le roi. Après eux venoit la foule. Nous sommes allés ensuite dans une tente où le le grand-trésorier avoit fait préparer pour nous un déjeûner persan.

Le 26, les négociateurs se réunirent pour discuter un point réservé dans le traité. La conférence se termina sans résultat. La question resta dans cet état d'incertitude pendant trois jours, au bout desquels nous apprîmes que les choses avoient été décidées à notre satisfaction. Il étoit arrêté que je verrois le roi le 30, et que je partirois, le plus tôt possible, pour l'Angleterre.

Le 30, nous déjeûnâmes, l'ambassadeur et moi, chez le ministre, en attendant l'heure d'être pré-

senté au roi. Ce prince étoit à se promener à cheval à Schem-Aïroun (le flambeau de la Perse), village situé au bas des montagnes, et renommé pour la beauté de sa situation et la salubrité de son air. Nous restâmes toute la matinée avec le ministre. Le grand-trésorier étoit avec lui. Il étoit abattu par les nouvelles d'Ispahan, siége du gouvernement de son fils. La fonte des neiges et les pluies avoient tellement enflé le Zenderoud qu'il s'étoit débordé, et avoit causé plus de trois lacks de piastres de dégats. Indépendamment d'un grand nombre de maisons et d'édifices, il avoit détruit une digue presqu'en face de *Chahar-Bagh-No.* Cette digue, ouvrage de Chah-Abas, avoit coûté vingt fois plus de travail que celle de Kohroud. On estimoit tout le dommage à trente lacks de piastres. Des canaux étoient obstrués, de vastes espaces de sol fertile ne pouvoient pas être cultivés d'un an. A Ispahan l'eau remplissoit les arches inférieures du beau pont d'Aliverdy-Khan qui mène au grand Chahar-Bagh. Cette inondation s'étoit étendue dans plusieurs districts. Un exprès annonça qu'à Poul-Dollauk, la rivière passoit par-dessus le pont, et que, dans plusieurs endroits, le pays étoit tellement inondé, qu'on ne pouvoit y passer qu'avec beaucoup de difficultés et de dangers. Le grand marécage salé étoit surtout très profond.

Le 13 du mois sefar est regardé par les Persans comme un jour extrêmement malheureux. Ils ne restent pas chez eux, mais vont se promener dans les champs, afin que rien ne dérange leur humeur,

car une querelle que l'on a ce jour-là occasionne des malheurs pour le reste de l'année.

Le 31, nous allâmes chez le roi. Il donna audience dans un appartement donnant sur une cour carrée appelée *le Gulistan*, nom dérivé des rosiers qui, mêlés aux cyprès et aux chenars, en couvrent la surface. Les deux ministres nous y firent entrer par une petite porte chétive en apparence comme celles de plusieurs endroits de ce palais. Il est évident que c'est pour se défendre plus aisément dans le cas d'une alarme soudaine. Au milieu du jardin, on voit un koula-frangi construit par Aga-Mahomet-Khan. Le jardin est distribué en carrés, séparés par de misérables palissades. Des paons et et des poules, que l'on aime beaucoup en Perse, couroient dans ce jardin. Après y avoir marché dans différentes directions, parceque cela fait aussi partie du cérémonial, nous nous sommes approchés du roi. Laissant nos pantoufles à une certaine distance, marchant sur les pierres nues, nous avons monté un petit escalier difficile, et nous sommes entrés dans un petit appartement élégant où étoit assis le roi. Des eunuques se tenoient rangés au bas de l'escalier; au haut, nous avons trouvé plusieurs officiers. Le roi nous a engagés à nous asseoir; mais n'osant pas nous rendre à cette invitation, nous sommes restés debout. Le trône du roi étoit le même que celui que nous avions vu à la première audience. L'envoyé s'étoit plaint au ministre de ce que ce jour-là nous n'avions pas bien pu voir le roi. Ce prince, informé

probablement de la contrariété que nous avions éprouvée, avoit daigné satisfaire à notre curiosité en transportant son trône dans une position plus avantageuse, et en y déployant toute sa magnificence. Il étoit vêtu d'un habit léger de drap écarlate et or. Sur ses épaules brilloient de larges plaques de perles et de pierres précieuses. Il avoit à ses bras trois rangs de pierreries appelées les *bazebonds;* ce sont les plus belles qu'il possède. L'une d'elles, qui porte le nom de *derie-nor*, est un des plus beaux diamans du monde. Quoique montées un peu grossièrement, leur ensemble produisoit un effet éclatant. La taille du roi étoit ceinte d'un cordon de perles de quatre pouces de large, dont les deux extrémités étoient unies par une agrafe, au milieu de laquelle on admiroit une émeraude d'une dimension prodigieuse. Il tenoit à la main un poignard enrichi de diamans d'où pendoit un gland de perles avec lequel il jouoit. Son kaleoun, placé à gauche du trône, présentoit une masse éblouissante de pierres précieuses.

Quatre pages se tenoient à la droite du trône; l'un portait la couronne du roi, l'autre son bouclier et la masse d'armes; un troisième son arc et ses flèches; un quatrième son épée. Tous ces objets, et notamment la couronne, sont superbes; elle est entièrement garnie de perles, d'émeraudes, de rubis, de diamans; au sommet est un gika de pierres précieuses, au côté duquel s'élèvent des aigrettes de plumes de héron.

Le roi s'entretint familièrement avec nous; il

nous fit des questions sur *le Yenzi doniai*, c'est-à-dire le Nouveau-Monde, nom qu'ils donnent à l'Amérique. « Quelle espèce de lieu est-ce ? nous demanda-t-il ; comment y va-t-on ? est-ce sous terre ? enfin, comment ? » Il discourut ensuite de notre gouvernement ; il avoit l'air de savoir que les rois d'Angleterre ne peuvent faire que peu de chose sans l'intervention de leur parlement. Dans les explications qui suivirent ce sujet, le roi de Perse témoigna son étonnement de ce que l'on pût mettre quelque borne à l'autorité royale. D'autres sujets remplirent ensuite la conversation, et le roi nous congédia par un signe de tête, en ordonnant en même temps que l'on me donnât un kalaat, et qu'un mehmandar m'accompagnât dans mon voyage.

Le 4 avril, je reçus le kalaat ou habillement d'honneur ; il consistoit en un *kaba* ou habit de brocard qui me couvroit entièrement, un petit surtout appelé *courdi*, bordé en fourrures sur les épaules et le long du dos, une ceinture de brocard et une épée, ce qui, je crois, est regardé comme une grande marque de distinction. Le roi avoit eu la bonté de s'informer de ce que je recevrois avec le plus de plaisir, comme une marque de son estime royale ; je m'en étois rapporté au choix de sa majesté : elle m'envoya une épée qu'elle avoit portée. Son nom y étoit gravé ; c'est ce qui fait connoître les épées du roi. Le don royal étoit renfermé dans une pièce de toile blanche. Il me fut apporté avec un certain

apparat, par un officier de la maison du roi. Quand on me le remit en main, je le portai respectueusement à ma tête; puis m'étant retiré, je revêtis l'habillement. Quand je sortis ainsi équipé, chacun me félicita en me disant : « moubarek basched, » que le bonheur vous accompagne. Je ne gardai mon accoutrement que le reste de la journée, quoique, conformément à l'étiquette persane, j'eusse dû le porter trois jours de suite après en avoir été revêtu.

Le 6 fut observé par les Persans comme un jour de fête, étant la commémoration de celui où la tête de Hossein fut enterrée, après être restée séparée de son corps pendant quarante jours, depuis que Yezid l'avoit fait couper à Kerbelai.

Les affaires se traitent en Perse avec une publicité qui s'accorde mal avec la diplomatie européenne. La clause qui contenoit la preuve la plus certaine de la durée des dispositions de la cour, restant sans exécution, le 9 avril, l'envoyé nous chargea Jaffer-Ali-Khan et moi, de donner aux ministres, sur ce sujet, une note, qu'il les prioit de mettre sous les yeux du roi. Nous la portâmes à l'entrée du palais : il s'y trouve des bureaux où les ministres et les secrétaires expédient les affaires de l'Etat, et où ils s'assemblent tous les jours pour être prêts à obéir aux ordres du roi. Nous nous assîmes dans la pièce où étoient les officiers de la cour, et nous attendîmes Mirza-Chefi et le grand-trésorier. Dans une pièce en arrière, on comptoit de l'argent; dans celle où

nous nous trouvions, il y avoit le secrétaire en chef, Mirza-Reza et Ismael-Beg-Damgauni, favori du roi et commandant des gardes-du-corps, ainsi que plusieurs autres personnes occupées à écrire, à causer ou à fumer. Quand le ministre arriva, je lui remis la lettre ostensible, accompagnée d'une note particulière de l'envoyé. Mirza-Chefi ouvrit la dépêche officielle. Plus de vingt personnes qui se trouvoient en ce moment dans la cour, près de la fenêtre à côté de laquelle le ministre se tenoit, regardèrent la dépêche, et en connurent le contenu aussi promptement et aussi bien que le ministre lui-même. Toutes mes représentations ne purent réussir à faire éloigner ces curieux. Quand le ministre eut fini la lecture de la note, il nous dit qu'il la mettroit sous les yeux du roi, et nous pria d'aller dans une autre pièce où nous pourrions boire, manger et nous mettre à notre aise jusqu'au moment où le roi nous enverroit chercher.

Nous entrâmes dans un appartement situé dans une autre partie du palais, et nous y restâmes cinq heures. Nous y reçûmes la visite du fils du grand-trésorier, jeune homme revêtu de l'emploi important de contrôleur de la maison du roi. Il est chargé de fournir la cuisine du prince, d'inspecter chaque chose avant qu'on la lui serve, et de surveiller tout ce qui, dans son département, est relatif à ce que le roi mange et boit. Tandis que nous étions avec lui, on lui apporta quatre plateaux de laitues: au milieu il y avoit un vase d'or avec du vinaigre et du sirop. Il examina les laitues,

goûta le sirop, et approuva le tout comme pouvant être offert au roi. On lui amena ensuite deux jeunes esclaves géorgiens qui étoient à vendre; leur maître demandoit de l'un d'eux cent cinquante tomans. Nous trouvâmes longues et tristes les cinq heures que nous passâmes dans cet endroit; les seuls divertissemens que l'on nous y procura, furent un plat de laitues, l'écuyer tranchant et quelques exemples d'écriture. Chaque individu de la compagnie, excepté moi, fit sur ces exemples des commentaires à l'infini. Les Persans sont de grands admirateurs de ce que nous appelons une belle main. Pour exceller dans l'écriture, il faut, selon eux, un exercice de vingt ans.

On vint enfin nous chercher. Précédés par les deux ministres, nous passâmes par la même porte chétive, et par le même jardin que lors de la dernière audience; nous fîmes autant de saluts, et nous ôtâmes nos pantoufles au même endroit; mais on avoit répandu de l'eau à terre, ce qui rendit cette cérémonie très désagréable en comparaison de notre présentation; car au lieu d'être assis dans l'appartement du roi sur le beau tapis brodé en or, nous étions réduits à rester debout sur un pavé en briques humide, à côté d'un bassin rempli d'eau. Le roi, après s'être informé de la santé de l'envoyé, et avoir fait quelques complimens préliminaires, en vint à la note officielle que ses ministres lui avoient communiquée dans la matinée. Après une explication succincte, le roi continua, et se tenant debout, dans la position la

plus commode à un orateur, parla long-temps avec beaucoup de feu et d'action, sans s'interrompre. Nous retournâmes ensuite à l'appartement où nous étions entrés le matin.

Le premier ministre s'assit contre la fenêtre pour faire une réponse à la communication officielle de l'envoyé. Plusieurs domestiques, placés près de la fenêtre, lurent sa note mot par mot à mesure qu'il l'écrivoit; de sorte que le public connoissoit exactement, et notre lettre et la réponse. Mirza-Chefi nous lut sa lettre, après quoi ayant renvoyé les personnes de sa suite, il nous dit qu'il désiroit s'entretenir avec nous; mais la conférence n'eut pas de résultat satisfaisant, et nous nous retirâmes.

Dans cette conjoncture, le caractère décisif de l'envoyé assura l'objet de sa mission; il obtint ce qu'il vouloit, et il fut convenu en conséquence qu'il verroit le roi le lendemain. M. Bruce et moi nous nous revêtîmes en conséquence de nos kalaats, et nous accompagnâmes l'envoyé chez sa majesté.

Nous trouvâmes ce prince dans *le koula*, construit dans le Gulistan, par Aga-Mahomet-Khan. Assis sur un fauteuil, il portoit un habillement fait d'étoffe de schal; il fut très gracieux, et dit à l'envoyé qu'étant résolu à faire alliance avec nous, il espéroit que son frère le roi d'Angleterre seroit d'accord avec lui.

La salle étoit entièrement garnie de miroirs; un beau lustre pendoit du milieu d'une coupole ornée de la même manière; trois jets d'eau jaillissoient au-dessous.

Le 15, M. Bruce partit pour Bouschir, où il devoit s'embarquer immédiatement pour l'Inde.

Nous nous présentâmes devant le roi. Sa conversation fut très animée. Il nous remit sa lettre pour le roi d'Angleterre. Elle était dorée et ornée de fleurs. Le sceau, apposé sur un papier à part, étoit au bas de la lettre, étiquette usitée en Perse quand le roi écrit à un égal; quand, au contraire, il s'adresse à un inférieur, le sceau est placé au haut de la lettre. Les critiques persans décidèrent que, pour la composition, cette lettre étoit un chef-d'œuvre. Le secrétaire en chef y avoit employé plusieurs jours. Celle que l'on adressoit au ministre des affaires étrangères étoit un morceau non moins parfait, et renfermoit dans son contenu toute la politique du monde.

Sur ces entrefaites il arriva, dans la nuit du 23, une lettre du gouverneur général de l'Inde; il n'est pas à propos d'en révéler la teneur; nous remarquerons seulement qu'elle mettoit l'envoyé du roi dans une situation très embarrassante, dont les dispositions amicales de la cour de Perse pouvoient seules le tirer. Il est de toute justice d'ajouter que le roi de Perse daigna, en cette occasion, donner à sir Harford les marques les moins équivoques de sa protection et de sa bienveillance; et les ministres de ce prince se réunirent pour nous témoigner les sentimens les plus affectueux. Pendant tout le temps que nous nous trouvâmes dans cette position nouvelle et très délicate, leurs procédés furent si droits, si francs, et si en-

courageans, ils s'empressèrent tellement de montrer à l'envoyé des égards et de la confiance, qu'ils nous inspirèrent la reconnoissance la plus vive, et que nous éprouvâmes un grand soulagement en rencontrant parmi des étrangers la cordialité et les principes que nous aurions pu attendre de compatriotes et de frères.

29. Mirza-Aboul-Hassan, beau-frère du grand-trésorier et neveu du précédent premier ministre Hadji-Ibrahim, fut nommé ambassadeur extraordinaire du roi de Perse en Angleterre, où il devoit venir avec moi. Les particularités de son histoire, que je tiens de bonne part, pourront répandre quelque lumière sur l'administration intérieure de ce pays, et feront au moins plaisir à ceux que sa présence à la cour de Londres a intéressés.

Mirza-Aboul-Hassan étoit né à Schiraz l'an de l'hégire 1190 ou 1776 de l'ère chrétienne. Il étoit le second fils de Mirza Mahomet-Ali, homme célèbre en Perse, et savant distingué, un des secrétaires principaux du fameux Nadir-Chah. Son père étoit près néanmoins de n'obtenir, pour prix de ses services, qu'une mort ignominieuse et cruelle, lorsque la Providence interposa sa main pour le sauver et pour frapper plus rigoureusement la tête de son maître barbare. Nadir-Chah, dans un de ses accès de cruauté qui lui étoient si familiers vers les dernières années de sa vie, ordonna de brûler vif Mirza-Mahomet-Ali, avec deux Indous qui avoient également encouru sa disgrace. L'infortuné Mirza, après avoir entendu sa sentence, adressa

des représentations au tyran, et le supplia de lui permettre au moins de mourir seul, afin que ses derniers momens ne fussent pas souillés par la compagnie de gens d'une religion différente de la sienne, et dont on lui avoit enseigné à regarder la personne avec une horreur religieuse. Nadir-Chah lui accorda sa demande, remit sa mort au lendemain matin, et envoya à l'instant les deux malheureux Indous au supplice. Cette nuit même Nadir-Chah fut assassiné dans sa tente, et Mirza-Mahomet-Ali sauvé.

La famille de Mirza-Aboul-Hassan parvint au plus haut degré de puissance sous le règne d'Aga-Mahomet-Chah, prédécesseur du roi actuel. Le père d'Aboul-Hassan mourut au service de Kerim-Khan, son oncle maternel. Hadji-Ibrahim-Khan devint premier visir, et lui, ainsi que la plupart des membres de sa famille, jouirent de la plus grande part dans l'administration des affaires de l'Etat. Un peu avant la mort d'Aga-Mahomet-Chah, Hadji-Ibrahim donna sa fille en mariage à son neveu Aboul-Hassan, qui lui avoit long-temps fait la cour d'une manière particulière. Une sœur de la femme de ce dernier est mariée à Mahomet-Teki-Mirza, un des fils du roi, et une seconde au grand trésorier.

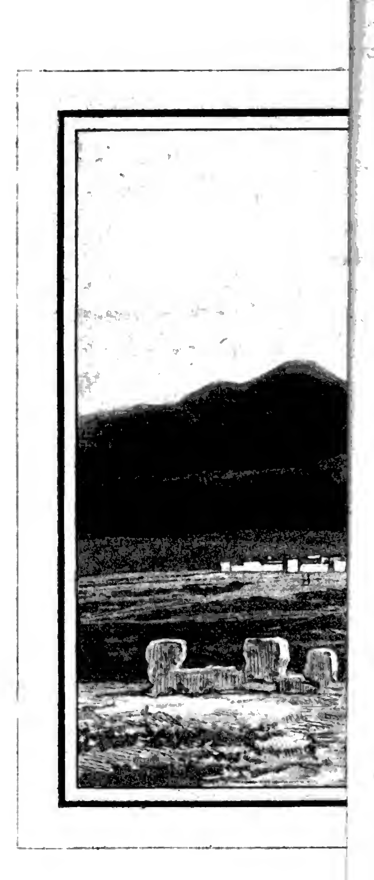
Cette famille ne fut cependant pas toujours favorisée par la fortune. Quelque temps après l'alliance dont je viens de parler, le roi ordonna de faire mourir Hadji-Ibrahim, d'emprisonner ses parens, de vendre ses femmes, et de confisquer ses biens.

Ses neveux partagèrent sa disgrace. L'un fut privé de la vue, il demeure à Schiraz; le plus jeune, alors âgé de vingt ans, mourut sous la bastonade, et le second, Mirza-Aboul-Hassan, à cette époque gouverneur de Schouster, fut traîné en prison dans la capitale. Laissons-le raconter lui-même les circonstances de son arrestation, et la manière dont il échappa à la mort. « Je dormois, me dit-il, quand les officiers du roi entrèrent dans ma chambre : ils se saisirent de ma personne, me dépouillèrent de mes vêtemens, et après m'avoir lié les mains derrière le dos, me traînèrent à Komm où étoit alors le roi, me traitant dans la route avec l'excessive rigueur que l'on fait essuyer à un homme qui a encouru la disgrace de son maître. A l'instant où j'arrivai à Komm, le roi ordonna mon exécution : j'étois déjà à genoux; on avoit découvert mon cou, et l'exécuteur avoit tiré son sabre pour séparer ma tête de mon corps, lorsque le Tout-Puissant interposa sa main : un messager arrive en grande hâte, et annonce ma grace. Je fus redevable de la vie à un homme qui m'avoit connu dès l'enfance, et m'avoit long temps aimé comme son fils. Ce brave homme, nommé Mirza Reza-Kouli, dès qu'il apprit ma condamnation, se jeta aux pieds du roi, et lui représentant ma jeunesse et mon innocence, lui demanda ma grace. Le roi se rendit à ses supplications; on m'apporta mon pardon, et je vis encore pour rendre grace au Tout-Puissant de sa bonté infinie et de sa commisération envers moi. »

Après être échappé aussi miraculeusement à la mort, Mirza-Aboul-Hassan, craignant que le roi ne vînt à se repentir de sa clémence, quitta le royaume, quoique ce prince lui eût ordonné d'aller à Schiraz, et d'y rester. Il sortit de Perse avec la résolution de n'y rentrer que lorsque la disgrace de sa famille seroit entièrement effacée, et que la colère du roi contre lui seroit apaisée. Il courut d'abord à Schouster, ville où naguères il étoit tout puissant, et il y trouva cette hospitalité pour laquelle les Arabes sont si justement renommés. Comme son administration avoit été douce et modérée, il trouva une foule d'amis prêts à le secourir; et quand il partit de Schouster, pauvre et dénué des choses les plus nécessaires, les habitans vinrent le trouver, et le forcèrent d'accepter sept mille piastres. De Schouster il alla à Bassora, traversa le désert d'Arabie, où il fut souvent obligé de voyager à pied faute de monture, et arriva à la Mecque. Dans ce voyage, il visita Deriyeh, résidence d'Abdoul-Assiz, alors chef des Wahabis. De la Mecque il alla à Médine, et après avoir rempli tout ce que prescrit la dévotion du pélerinage, il retourna à Bassora. Il apprit dans cette ville que l'animosité du roi contre sa famille étoit toujours la même. Ayant trouvé un navire anglais prêt à partir pour l'Inde, il s'y embarqua, et ne tarda pas à arriver à Calcuta à l'époque où le marquis de Wellesley étoit gouverneur général de Calcuta. Il se rendit à Mourschedabad, puis à Hyder abad, à Pounah et à Bombai. Il avoit séjourné deux ans et demi dans l'Inde, lorsqu'à

Bombai il reçut un firman du roi de Perse, qui non-seulement lui permettoit de retourner dans sa patrie, mais aussi l'assuroit d'un pardon entier, et de son retour en grace. Il obéit au firman, et depuis ce temps il jouit de la faveur du roi. Il n'a pas, il est vrai, occupé d'emploi bien déterminé dans le gouvernement, mais il a été homme d'affaires de son beau-frère le grand-trésorier, ce qui l'a occupé avantageusement jusqu'au moment où il a été nommé envoyé extraordinaire du roi de Perse à la cour d'Angleterre.

T. I. p. 3.5.



CHAPITRE XIII.

Ville de Téhéran. — Harem du roi. — Famille de ce monarque.—Palais de Takht-ai-a-Cadjar. — Productions de la Perse. — Manufactures. — Climat de Téhéran. — Son insalubrité. — Confiance dans Hafiz. — Médecine persane. — Superstitions. — Environs de Téhéran. — Mont Demawen. — Ruines de Rey. — Ancienne Perse.—Guèbres. — Diversité des rangs en Perse. — Revenu. — Propriété territoriale. — Trésor royal. — Monnaies. — Maison du Roi. — Population de la Perse. — Tribus. — Service militaire. — Gardes-du-Corps. — Gardes de la ville. — Habillement persan. — Caractère des Persans.

Téhéran, la capitale actuelle de la Perse, est située, comme je l'ai vérifié par des observations méridiennes du soleil, sous 35° 40′ de latitude boréale. Cette ville a entre quatre milles et demi et cinq mille de circonférence, à en juger par nos promenades à cheval autour de ses remparts, qui duroient une heure et demie; mais sur cette quantité, il faut déduire quelque chose à raison des détours que font faire les emplacemens des jardins et des abattoirs. Téhéran a six portes dont les massifs sont incrustés en briques coloriées et en mosaïques grossières, qui représentent des tigres et d'autres animaux; elles sont hautes et

terminées par des coupoles. Nous n'en avions pas encore vu en aussi bon état. Au nord-ouest sont des tours isolées. Nous y avons vu deux pièces d'artillerie ; l'une ressembloit à un mortier, l'autre à une couleuvrine. Les fossés s'étant écroulés en quelques endroits, on les avoit soutenus par des ouvrages en briques. (*Voy.* pl. 20.)

Cette ville est à peu près de la grandeur de Schiraz, mais on n'y voit pas autant d'édifices publics. Les maisons sont en briques cuites au soleil, ce qui donne à l'ensemble l'air d'être bâti en boue. La principale mosquée est la mosquée royale, édifice non achevé. On en compte six autres petites, et nullement remarquables, ainsi que trois ou quatre medressés ou colléges. On dit que Téhéran renferme cent cinquante caravanseraïs et cent cinquante bains. Il y a deux meidans, un dans la ville, l'autre dans l'*Ark*, palais de forme carrée et fortifié, qui contient toute la maison du roi ; il est entouré d'un mur et d'un fossé, et l'on y entre par deux portes.

Le harem est très vaste, et renferme autant de femmes que la maison du roi contient d'officiers; parce que chaque emploi rempli par ceux-ci à la cour, l'est par les femmes dans le harem, de sorte que le service du roi se fait avec la même étiquette et la même régularité dans l'intérieur du harem que dans le palais où ce prince se montre en public. Les femmes du harem que l'on élève pour divertir le roi par leur chant et par leur danse, sont instruites par les meilleurs maîtres du pays.

Un Arménien de Schiraz étoit renommé pour son habileté à jouer du kamouncha; le bruit de son talent extraordinaire parvint malheureusement pour lui aux oreilles du roi, qui ordonna de le faire venir à la cour. Le pauvre homme qui avoit sa femme, sa famille et même ses affaires à Schiraz, étoit, lors de notre séjour à Téhéran, retenu dans cette capitale, exprès pour enseigner aux femmes du roi à jouer du kamouncha.

Le roi a soixante-cinq fils. Comme on ne fait pas attention aux filles, on ignore combien il en a; cependant on suppose que leur nombre égale celui des enfans mâles. Il arrive quelquefois que plusieurs de ses femmes accouchent le même jour; et si nous devons en croire le rapport d'un Persan, une de ces heureuses coïncidences arriva durant notre séjour dans la capitale. Six des femmes du roi accouchèrent dans la même nuit; quatre donnèrent le jour à des garçons, et deux à des filles. Le grand-trésorier avoit chez lui un de ces enfans auquel on avoit envoyé d'Ispahan un présent qui consistoit en quatre mulets chargés de toutes sortes de riches étoffes.

Le Takht-ai-a-Cadjar est une maison de plaisance bâtie par le roi actuel, à deux milles environ au nord de Téhéran. On croiroit de loin que ce bâtiment est composé de plusieurs étages; mais quand on en approche, on voit que ce sont des constructions différentes placées sur des terrasses. On y entre par une porte de peu d'apparence, surmontée d'un pavillon. Cette porte mène dans

un vaste enclos ; le milieu est occupé par l'allée principale, formée de jeunes cyprès et de peupliers, et coupée à angles droits au milieu par un conduit en pierres qui porte de l'eau à de petites cascades. Le bâtiment que l'on voit sur la première terrasse est de forme octogone, et terminé par un toit plat et un peu élevé ; il est de tous côtés composé d'arcades à jour, et le plafond en est supporté par des colonnes ; l'intérieur est distribué en un grand nombre de petits canaux : au centre passe le courant principal qui arrose le bâtiment et le jardin. Cette petite maison de plaisance, quoique construite avec des matériaux grossiers, et meublée avec peu d'élégance, est bâtie sur un plan excellent, et admirablement calculé pour les chaleurs de l'été. Au-dessous, sont des chambres souterraines. Sur une terrasse supérieure, s'élève une grande maison, construite d'après des principes moins parfaits que ne l'est la première, mais convenable pour une retraite d'été. L'eau y arrive aussi par une terrasse supérieure. Devant cette maison, se trouve un vaste bassin rempli d'eau, où l'on nous dit qu'il y avoit du poisson, mais nous n'en avons pas vu, quoique l'eau en soit singulièrement limpide et douce. Nous montâmes ensuite deux terrasses plus élevées que la première ; nous n'y vîmes que de petits réservoirs d'où l'eau descendoit de bassins en bassins aux autres terrasses ; chacune est élevée au-dessus de l'autre d'environ 20 pieds. (*V*. Pl. 21.)

Nous finîmes par entrer dans le pavillon prin-

N.° 11 p. 318



cipal, qui, semblable à toutes les maisons de Perse, consiste en une grande cour, autour de laquelle sont des appartemens de dimensions différentes. La plus jolie pièce est petite, et se trouve au haut du bâtiment; on y a réuni des échantillons de tous les ouvrages persans en peinture, en mosaïque et en verre. Nous y avons trouvé des portraits de femmes persanes et même européennes. Les peintures sur verre sont très jolies; les panneaux de portes sont incrustés de passages de poëtes, délicatement taillés en ivoire. On jouit dans cette pièce d'une vue superbe de la ville et du pays d'alentour. Dans les appartemens inférieurs, nous avons aperçu des portraits du roi et de ses favoris. Un des sujets est singulièrement choisi; on a représenté ce prince en maladie.

Tous les bâtimens sont en briques; le mur extérieur est en terre, flanqué de petites tours en briques. La construction de l'ensemble est inférieure aux autres ouvrages en briques, soit de Kerim-Khan, soit des sofis; mais l'on n'a pas non plus choisi un terrain très avantageux; il est tellement imprégné de sel, qu'on voit les murs couverts d'efflorescences salines, et que cette substance mine leur solidité.

Le roi fit bâtir à un demi-mille de la ville, une autre résidence d'été, appelée *le Negaristan;* il y a déjà un bâtiment fini, qui ne consiste qu'en un appartement voûté, où sont des canaux et des jets d'eau. Nous avons trouvé dans le jardin, du cresson

de fontaine. Les Persans ignoroient qu'il est bon à manger.

Le climat de Téhéran est variable, à cause de la situation de cette ville au pied de montagnes élevées, au-delà desquelles on rencontre la mer Caspienne. Durant la première partie de notre séjour, la température fut douce; mais le 10 mars, le thermomètre suspendu près d'une fenêtre ouverte dans un appartement non exposé au soleil, descendit à 51° de Fahrenheit, (8° de Réaumur.) Il tomba beaucoup de neige pendant toute la journée; le lendemain le thermomètre étant à 47°, 6°, la chaleur du soleil produisit un dégel partiel, mais il y succéda un froid si piquant, qu'avant la fin du jour, un officier de la suite du roi, homme très lourd, put se promener et glisser sur la surface d'un réservoir, vis-à-vis de la grande salle d'audience, quoiqu'on en eût brisé la glace dans un coin. La chute de la neige fut un bienfait pour la terre à qui elle procura une humidité dont elle étoit privée depuis long-temps. Le 15 de mars, jour de la nouvelle lune, la pluie commença à tomber; elle continua ainsi régulièrement pendant quelques jours; le temps s'éclaircissoit quatre à cinq heures avant le coucher du soleil, et se couvroit de nouveau pendant la nuit. La hauteur des murs qui nous entouroient, et le défaut de girouettes ou de cheminées, m'empêchèrent de déterminer avec précision de quel côté venoit le vent; mais autant que j'en pus juger, il souffloit généralement du sud-est; quelquefois il vient du mont

Albour, situé au nord; alors il a une telle âpreté, que les habitans n'en parlent qu'avec effroi. Depuis le 23 mars, jour du premier quartier de la lune, nous eûmes une véritable température de printemps, avec de petites bouffées de vent d'ouest dans la soirée. La végétation faisoit des progrès rapides, les chenars venoient de bourgeonner; la neige diminuoit rapidement sur l'Albour; la température tantôt plus haute, tantôt plus basse, étoit en général celle de l'Angleterre au printemps. Le thermomètre se soutenoit généralement de 61 à 64° (12 à 14); à midi, il s'élevoit à 75 (19°); la chaleur étoit sensible dans les rues étroites de la ville. Dans la première semaine d'avril, les matinées furent superbes; mais à midi il s'élevoit un vent chaud du sud-est, qui augmentoit dans la soirée, et tomboit entièrement dans la nuit. Dans la seconde semaine, le temps devint plus frais; tous les végétaux étoient en feuilles, tous nos chevaux furent mis au vert. La chaleur devenoit forte; le 19, le thermomètre, à l'ombre, se tint à 82° (22°). Dans la nuit il tonna, il éclaira; l'Albour fut couvert d'une brume épaisse. Le 21, la température, qui dans l'intervalle s'étoit élevée à 86°, tomba à 67° (15°). Dans la nuit du 20, il y eut une tempête; au point du jour, nous revîmes de la neige sur l'Albour. Ces transitions subites sont communes dans les lieux dont la position ressemble à celle de Téhéran. La pluie contribua à rafraîchir l'air, et donna de la force à l'herbe, qui, dans les emplacemens les plus rapprochés de la ville, a

besoin de beaucoup d'humidité pour percer la dureté de la croûte du sol. Depuis cette époque, les jours commencèrent à être frais, avec beaucoup de pluie et des tempêtes fréquentes. Dans la soirée le froid étoit presque perçant; mais les averses donnèrent un nouveau degré de force à la végétation.

On regarde Téhéran comme un lieu mal-sain. Le sol de la ville est bas, humide, imprégné de sel. On dit qu'en été les chaleurs y sont insupportables, de sorte que toutes les personnes qui peuvent la quitter, vont, à l'exception de quelques vieilles femmes, s'établir dans des tentes au pied du mont Albour, où la température est comparativement plus fraîche. Différentes personnes de notre suite eurent des maladies que nous attribuâmes à l'eau. Les symptômes de ces maux étoient une constipation opiniâtre, avec de fortes tranchées; incommodités très fréquentes dans ce lieu. Notre écrivain persan avoit eu pendant long-temps une fièvre qui l'avoit mis à deux doigts de la mort. On le saigna copieusement six fois dans six jours. Ces gens n'ont nulle confiance dans nos remèdes; aussi cet homme ne voulut-il pas souffrir que le médecin de la légation le visitât. A la fin cependant, ayant tiré au sort un passage dans Hafiz, il y vit qu'il devoit « se confier à l'étranger. » On ne peut se faire une idée de la foi aveugle des Persans pour cette espèce de divination; voici comme ils la pratiquent: on ouvre le livre de Hafiz dans un endroit quelconque, et on lit le passage sur lequel l'œil se porte d'abord;

celui qui fixe ainsi l'attention, contient la prédiction. Avant d'ouvrir le livre, on adresse à Dieu certaines invocations. Le docteur Jukes, en conséquence du changement de détermination du malade, écrivit pour lui une ordonnance; mais je crois que le malade ne fit aucun cas de son avis. Nous désespérions de lui, quand nous apprîmes que le médecin du roi étoit allé le voir, lui avoit donné un melon d'eau à manger, et que le malade se trouvoit mieux. La théorie des médecins persans est à peu près celle de Galien. Ils attribuent toutes les maladies à deux causes: le froid et le chaud. S'ils supposent que le malade souffre de trop de chaleur, ils le saignent outre mesure; quand ils supposent que son mal vient de froid, ils le purgent de la même manière.

Les Persans ont aussi, dans leurs maladies, confiance à une autre remède extrêmement simple. Peut être même la crédulité en ce point n'est-elle pas bornée à la Perse; je crois que l'on est de même généralement persuadé ailleurs que, pour guérir d'un accident ou d'une maladie, le malade n'a qu'à déposer un chiffon sur un buisson, et y prendre celui qu'un autre malade y aura laissé par le même motif.

Du temps des sophis, il existoit en Perse une autre superstition qui n'est peut-être pas entièrement éteinte aujourd'hui. Toutes les personnes qui ont lu Chardin, se souviennent du couronnement de Soliman-Chah; son premier nom étant regardé

comme malheureux, il en changea, et fut couronné de nouveau.

Les fruits que l'on nous servoit tous les jours à dîner durant le mois de mars, étoient les grenades, les pommes, les poires, les melons, les limons et les oranges. Les grenades venoient du Mazanderan; je les trouvai très sucrées et bien supérieures à toutes celles que j'avois mangées en Turquie. Elles avoient généralement un pied de circonférence. Nous mangions des carottes, des navets, des épinards et des betteraves. On élève beaucoup d'abeilles dans tout le royaume. Le miel de Téhéran l'emportoit sur celui que j'avois goûté dans tel pays que ce fût; mais on donne la préférence à celui de Schiraz, et l'on regarde comme le meilleur celui de Kauzeroun, que les abeilles vont recueillir dans les bosquets d'orangers. Le mouton étoit excellent, et à très bon marché; une bête entière ne coûte que deux piastres. Quelquefois le bœuf étoit bon; mais, comme la chair de cet animal n'est pas recherchée par les Persans, on ne l'engraisse pas pour la table. Nous mangeâmes un lièvre qu'un homme avoit pris dans la plaine, et que nous forçâmes ensuite avec nos lévriers. Les Persans regardent la chair du lièvre comme impure, tandis que les Turcs la mangent sans scrupule.

Au mois d'avril, nous eûmes des harengs délicieux de la mer Caspienne, dont l'eau paroît convenir merveilleusement à ces poissons. Ils sont beaucoup plus gros que ceux que l'on pêche sur les côtes d'Angleterre. Les Persans nomment le hareng chah-

mahi, roi des poissons. Vers la fin de ce mois, nous reçûmes en présent, du grand-trésorier, un saumon frais pesant vingt-cinq livres; il venoit aussi de la mer Caspienne. Les Persans donnent au saumon le nom de kizzel ou doré. Nous le trouvâmes aussi bon que le saumon d'Angleterre ; quelques-uns de nous cependant le jugèrent moins délicat.

Suivant ce que le premier ministre nous dit d'une pierre que l'on brûle dans le Mazanderan, il doit y avoir dans cette province de la houille de la plus belle espèce. Parmi les productions de la Perse, on remarque la gomme adragante, l'assa-foetida, le enhé, plus grossier que celui d'Egypte, la garance, qui croît naturellement dans les montagnes, où les tribus errantes des Eléuths vont la chercher; les Hindous en exportent beaucoup. On cultive l'indigo pour teindre la toile et la barbe ; cette plante croît naturellement à Schouster-Desfoul, près de Kherat, et dans le Laristan. L'indigo de Perse n'est pas aussi beau que celui de l'Inde, dont on importe une quantité considérable. Les Persans, pour teindre leurs barbes, ne font usage que des feuilles. Le coton croît assez abondamment pour fournir aux besoins du pays. Ce que l'on fabrique de meilleur, est une espèce de toile de coton qui porte le nom de kadock; on en envoie beaucoup en Turquie. Les plus beaux kadocks viennent d'Ispahan. La plus riche production du royaume, est la soie du Ghilan et du Mazanderan. Les villes manufacturières de la Perse, sont, Yezd pour les étoffes de soie et de coton; Kashan, pour la soie

et les ouvrages en cuivre; Komm, pour la poterie; Schiras, pour les armes à feu, les armes blanches et la verrerie; Rescht, pour la soie et les draps grossiers dont on fait les tekmis; Ispahan, pour les brocards, les toiles de coton, les draps; Kermanschah, pour les armes; Kerman, pour les schalls.

Le 4 mai. La partie la plus belle de la plaine aux environs de Téhéran, est celle du sud-est. A l'époque de mon départ, la verdure étoit magnifique; les travaux de l'agriculture animoient la campagne. Cependant, quoique le printemps fût aussi avancé, le mont Demawend paroissoit plus que jamais couvert de neige, toutes les fois que les nuages qui le cachoient presque constamment, venoient à se dissiper. Cette chaîne est éloignée de Téhéran de quarante milles en ligne directe; on n'en compte que quatorze jusqu'à la base de la première montagne. Nous avions aperçu le Demawend quand nous en étions encore au moins à cent cinquante milles; et on nous dit, comme je l'ai remarqué plus haut, qu'on le découvroit du haut du minaret de la mosquée royale d'Ispahan, c'est-à-dire, à une distance de deux cent quarante milles. On le voit de Rescht, et généralement de toute la côte méridionale de la mer Caspienne; il n'est par conséquent pas incroyable que du sommet du Demawend on découvre la mer Caspienne, qui n'est qu'à quarante milles du pied de la chaîne. D'après quelques récits, personne ne seroit encore parvenu à la cime du Demawend; d'autres rapportent, au contraire, qu'on y peut monter à cheval. Un habi-

tant du Mazanderan me dit fort sérieusement, à Tauriz, qu'il connoissoit plusieurs individus qui étoient arrivés au sommet, et que d'ailleurs des derviches, guidés par les instructions qu'ils trouvoient dans leurs livres, y venoient de l'Inde pour y cueillir une certaine plante qui se convertissoit en or, et qui donnoit une teinte dorée aux dents des moutons qui paissoient sur cette montagne. Au pied de l'Albour, on voit des villages, des maisons de plaisance, et beaucoup de culture. Tout le reste du pays, en suivant cette direction, est tellement aride, que l'on rencontre à peine un buisson.

A l'est de la plaine de Téhéran, une route très élevée, sur un bon fonds, court nord et sud, et semble avoir été joindre la ville de Rey. Le 4 mars, nous visitâmes les ruines de cette ville. Elles sont à peu près à cinq milles dans le sud de Téhéran, et couvrent la plaine à l'est et à l'ouest, aussi loin que l'œil peut s'étendre. A l'est, au pied d'un chaînon qui part de l'Albour, on voit les restes d'une citadelle ; ils offrent des débris de murs et de tours en terre, qu'il est difficile, en général, de distinguer des élévations du sol. Le corps du monticule sur lequel sont ces ruines, semble être plutôt de la terre que du roc. Près du pied de la citadelle on trouve une tour dont, par un calcul fait à la hâte, nous avons estimé la hauteur à cinquante pieds. Elle est en belles briques liées entre elles par du mortier. L'extérieur est divisé en vingt-quatre compartimens triangulaires, dont chacun a cinq pieds de base, ce qui donne pour la circonférence totale cent vingt-

cinq pieds. Au haut de la tour, entre deux rangées d'ornemens en briques, est une inscription en caractères cufiques, formés de petites briques incrustées dans la paroi. L'intérieur de la tour étoit si rempli de paille et de décombres, que nous n'avons pas pu l'examiner. La porte est tournée à l'est. Le genre de la construction ressemble beaucoup à celui des sophis, excepté que les briques sont réunies par une quantité plus considérable de mortier, et que leur couleur est plus foncée. A trois milles au sud, sur une colline isolée, on aperçoit d'autres bâtimens et une tour semblable à celle que je viens de décrire; entre ces deux-là, on en rencontre une autre de forme ronde, en pierre, avec une inscription cufique en briques. Nous vîmes, par une fenêtre, un escalier tournant placé dans le mur, mais nous ne pûmes pas en trouver l'entrée.

Un peu plus loin, sur le sommet d'une colline, au-dessous d'une montagne, est un bâtiment de construction en partie ancienne et en partie moderne. C'est le tombeau de l'une des femmes de l'iman Hossein. Le bâtiment consiste en deux cours et deux appartemens dans l'intérieur. Trois vieilles femmes y font la prière sur le tombeau de la sainte. L'eau est très abondante dans les environs. Une partie sort d'une source située sous un roc. Les montagnes sont arides; leur extérieur semble indiquer qu'elles recèlent des minéraux.

Rey est le Ragès de Tobie. Alexandre se reposa cinq jours dans cette ville, après avoir marché onze jours, depuis Ecbatane ou Hamadan, à la pour-

suite de Darius. Arrien dit qu'elle est à une journée de marche des portes caspiennes.

Rey fut pris par Hobbe, général de Gengis-Khan; des débris de sa population dispersée se forma la ville de Téhéran. Près de ses ruines, on trouve encore un village appelé Chah-Abdoul-Azim avec un lieu d'adoration.

Je recueillis peu d'informations sur l'ancienne Perse. Corrimabad est peut-être le Corbiana des géographes. Près de Schiraz est un district de dix-huit villages, appelé Faza du nom du chef-lieu, éloigné de cinq ou six menzils ou trente-cinq parasanges de Schiraz et d'environ dix-neuf de Persépolis. De Faza à Firouzabad on compte quatre menzils, ou à peu près vingt parasanges. Dans ces deux endroits, et dans l'espace qui les sépare, on voit beaucoup de ruines.

Un habitant de Faza, que j'interrogeai sur ce sujet, me dit que les ruines qui existent dans cette ville sont regardées comme plus surprenantes que celles de Persépolis, à l'exception des colonnes. On y voit de grandes pierres avec des inscriptions persépolitaines, et une immense monceau de terre que, suivant la tradition des gens du pays, les Turcs y ont transporté de Turquie. Le gouvernement de Faza est le plus honorable et le plus lucratif du pays.

Jaffer-Ali me dit que le nombre des guèbres, ou adorateurs du feu, diminuoit annuellement en Perse. Ils sont si avilis et si tourmentés par le gouvernement, qu'ils se font mahométans, ou vont rejoindre leurs frères dans l'Inde. Leur principal

temple de feu ou *atech-gau*, grande excavation dans le roc, où l'on conservoit le feu sacré, étoit à Firouzabad à dix-sept parasanges dans le sud-est de Schiraz. L'entrée en est actuellement bouchée, et, suivant le témoignage d'un docteur musulman, le feu s'éteignit le jour de la naissance du prophète. Les ruines de Firouzabad démontrent l'ancienne importance de cette ville. Yezd est aujourd'hui le chef-lieu de la religion des guèbres; mais ils sont plus pauvres et plus méprisés en Perse, que les juifs les plus misérables ne le sont en Turquie. Les œuvres de Zoroastre furent recueillies par son disciple Jamaz, dans un livre qui a pris le nom de Jamaz-Namah, et aujourd'hui est extrêmement rare.

II. Le seul titre héréditaire en Perse, est celui de mirza : il dérive d'émir, noble et zade fils. Cette espèce de noblesse remonte très haut, et ne vient point de création. Le titre descend à tous les mâles sans exception. Dans la famille royale, il se place après le nom : ainsi l'on dit Abbas-mirza, et Hossein-Ali-mirza. Mirza est un titre civil, khan, un titre militaire. Celui-ci vient de création; les fils des khans portent le titre d'aga ou écuyers; ce dernier est d'origine tartare, et plus fréquent en Turquie qu'en Perse. La création d'un khan est accompagnée d'un petit nombre de cérémonies très simples. Le roi envoie un kalaat ou habillement d'honneur à la personne qu'il vient de créer khan; et, lors de l'investiture, il lui donne un firman déclarant à tous présens et à venir que le porteur sera désormais khan; puis on porte ce firman pendant

trois jours au haut du turban. Quiconque se moque du firman, ou refuse de donner le titre de khan à celui à qui il appartient, se rend coupable d'un crime capital.

Le titre de mirza n'empêche pas la personne qui le porte de recevoir celui de khan, et alors on les place dans l'ordre suivant: mirza-hossein-ali-khan.

Les divers rangs des officiers civils sont:

1°. Le *beglerbey*, qui réside généralement dans les grandes villes et gouverne la province dont elle est le chef-lieu. 2°. Le *hakim*. 3°. Le *thaubeth*; qui tous deux gouvernent une ville. 4°. Le *kelounter*; qui réside dans chaque ville ou village, indépendamment du gouverneur, et surveille la levée des tributs. 5°. Le *ket-khoda*, qui est le chef d'un village. 6°. Le *pak-kar*, espèce de subdélégué ou d'homme d'affaires du ket-khoda, qui a affaire au *rayat* ou paysan. Le pak-kar compte avec le ket-khoda, et celui-ci avec le kelounter.

Ce dernier est un homme de conséquence partout où il préside: il est officier royal, et paroît une fois l'an devant le roi, honneur dont ne jouit pas le ket-khoda. Il reçoit aussi des appointemens du trésor-royal, avantage dont est privé le ket-khoda. Le kelounter est l'intermédiaire par lequel on fait connoître au roi les désirs et les besoins du peuple, dont, en toute occasion, il est le chef et le représentant. Quand les rayats se sentent opprimés, ils le chargent de porter leurs plaintes aux pieds du trône. Le kelounter connoît la fortune de chaque rayat, et les moyens qu'il a d'acquitter

le tribut annuel ; en conséquence, il règle la somme que chaque individu doit payer annuellement. Si son sceau n'est pas apposé aux écrits que le rayat apporte à l'époque de la levée des tributs, la cotte d'imposition de celui-ci ne vaut rien, et on ne reçoit pas la somme qu'il apporte.

Les trois espèces d'impositions acquittées par le peuple. sont : 1°. le maliet ; 2°. le sader ; 3°. le peisch-kesch.

Le maliet est un droit héréditaire qui appartient originairement à la couronne, et se paie en nature et en argent. Le roi reçoit en nature un cinquième des productions de la terre, telles que froment, orge, soie, tabac, indigo, etc., et un cinquième en argent des plantes potagères, des fruits, et des produits les moins importans du sol que vend le propriétaire. Le paiement en nature ne s'opère pas en prenant chaque cinquième gerbe ; mais on fait une estimation approximative du rapport de la terre, calculé d'après le nombre de bœufs qu'entretient le cultivateur ; et cette portion du revenu se perçoit sur le produit de la terre, fixé d'après un taux correspondant. Ainsi l'homme qui possède huit bœufs est supposé posséder une étendue de terre dont la culture requiert ce nombre d'animaux, et il est en conséquence taxé à payer une quantité de grains proportionnée au montant présumé de sa récolte en grand.

Jadis les tributs en nature ou en argent ne s'élevoient qu'au dixième ; mais le roi actuel les a doublés.

Les habitans des villes paient d'après une cotte d'imposition fixée sur le lieu, et qui a pour base le nombre des maisons qu'il peut contenir, et non la fortune individuelle des particuliers. La taxe imposée sur chaque ville fait une portion de ce que doit le district qui en relève. Ainsi, Ispahan, par exemple, qui a dans son arrondissement Komm et Kashan, est tenu de payer une somme déterminée; il en acquitte une portion, et répartit le reste entre les villes du second ordre; celles-ci, à leur tour, subdivisent entre elles et les villages voisins, la somme qu'elles ont à fournir; chaque ville lève ensuite le montant des tributs, en suivant la même gradation, et fait parvenir le tout au trésor royal. Le gouvernement exige que le collecteur d'un district quelconque fournisse une somme déterminée; mais ensuite il lui permet d'ajouter pour son profit tout ce qu'il peut tirer au-delà. La plupart des charges de collecteur se vendent et s'achètent; en conséquence, le montant de l'achat règle le taux de l'oppression. Il en est de même du grand au petit; chaque agent inférieur doit payer une somme déterminée; mais c'est à lui à trouver les moyens d'y pourvoir, et il n'est soumis qu'au contrôle de sa conscience. Voilà quelle est la pratique de l'administration du revenu public en Perse, quelle que puisse être d'ailleurs la théorie.

Le sader est une taxe arbitraire, et la plus onéreuse pour le rayat. Elle prête à toutes sortes d'extorsions, et rend la situation du paysan extrêmement précaire. Elle se lève en certaines occasions,

telles que le passage d'un grand personnage dans la province, les dépenses locales d'un district, ou autres occurrences qui reviennent sans cesse; de sorte que le rayat n'est jamais assuré d'un répit. Cette taxe est, comme la précédente, assise sur le nombre des bœufs que le cultivateur peut entretenir: ainsi, quand on a besoin de moutons, celui qui a un bœuf est obligé de donner un mouton; et de même pour toutes les demandes qu'on peut lui faire.

Le peisch-kesch porte le nom de don volontaire, mais on est tenu de l'offrir tous les ans à la fête du Norouz; on en fixe aussi le montant d'après le nombre de bœufs.

Ces taxes rendent la condition du paysan singulièrement misérable. Le marchand, au contraire, est beaucoup moins opprimé en Perse que toute autre classe d'habitans. Le boutiquier *Dokiandar* paie un tribut; mais le négociant *Sodedger*, qui compose un ordre distinct, ne paie rien à l'état, à l'exception des droits de douane; ces droits sont peu considérables, puisqu'ils ne montent qu'au dixième de la valeur de l'importation. C'est cette franchise de tributs qui rend les négocians les individus les plus riches de la Perse.

Les propriétés foncières sont héréditaires; on les désigne par le nom *œky*. Mais dans le cas où le propriétaire se rend coupable d'un délit, le roi peut les saisir; dans ce cas elles portent le nom de *zapté-chah*, et restent annexées à la couronne jusqu'à ce que la famille soit rétablie; alors, si

c'est le plaisir du roi, on rend le bien. Pendant tout le temps que le roi retient ces biens, il alloue une portion de leur revenu aux parens du propriétaire précédent; cette portion porte le nom de *Mouste meri.* Indépendamment des zaphté-chah, il existe des *halissé* ou terres de la couronne qui de temps immémorial appartiennent aux rois de Perse. Elles sont cultivées par des fermiers qui, après avoir déduit toutes les dépenses, fourni le bétail et les ustensiles d'agriculture, partagent avec le roi le produit net.

A la mort de Kerim-Khan, le trésor royal étoit à peu près vide; mais à celle d'Aga-Mahomet-Khan, dernier roi, on dit qu'il contenoit quinze crores de tomans. Depuis Kerim-Khan, la valeur de l'argent a beaucoup augmenté. Le miscal d'or, qui alors valoit cinq piastres, en vaut aujourd'hui huit et demi. Le miscat d'argent, qui alors étoit à trois cents dinars, est aujourd'hui à cinq cents; et chaque année le prix de ces métaux augmente de quelque chose. On conçoit que les denrées et la main d'œuvre ont augmenté dans la même proportion. Il n'existe aucune prohibition relative à la fonte et à l'exportation des métaux précieux. Chacun peut fondre ses lingots pour son usage. S'il désire avoir son or converti en pièces courantes, il l'envoie à la monnaie, et paie par tomans la valeur du poids d'un pois en or. Le droit de battre monnaie est assuré par des firmans à certaines villes. La plupart des pièces d'or sont rognées, parce que tous les juifs en ôtent un peu. Les boutiquiers ne manquent

pas non plus de frotter les pièces sur une pierre de touche, pour essayer la pureté du métal. Par le moyen de cette opération, il reste sur la pierre de petites particules de métal qui en sont extraites avec soin, et qui se mettent en réserve jusqu'à ce que l'on ait recueilli une quantité d'or suffisante. La plus grande partie de l'argent en circulation vient d'une belle mine d'argent de Boukharie. Il en existe aussi une dans l'Aberdijan, et une autre près de Schiraz; mais celle-ci est négligée, parce que l'on a trouvé que les dépenses excédoient le produit. On dit, et cela paroît très vraisemblable, que le trésor du roi est immense. En effet, les Persans affirment que tout l'argent qui entre dans les coffres du roi n'en sort jamais pour rentrer dans la circulation. Dans un pays aussi pauvre que la Perse, où il y a si peu de grands capitalistes, l'absorption d'un million ou d'une somme moins considérable se feroit sentir immédiatement. Par conséquent, si toutes les sommes qui ont été versées dans le trésor du roi étoient restées un capital mort entre les mains de ce prince, il n'y auroit plus une seule pièce d'or en Perse, car il n'existe pas d'affluence assez forte de métal pour remplir le vide. Tous les ans ce pays exporte dans l'Inde trois cent cinquante mille tomans en espèces; cette quantité de métal est remplacée en partie par le commerce avec la Russie, qui paie en or toute la soie du Ghilan; par le commerce de Turquie, qui acquitte de la même manière les schalvs et le peu de soie qu'elle tire de la Perse. Il est possible que le roi

réserve les deux tiers de ses revenus, et qu'il dépense le reste, qui se monte peut-être à un demi-crore de tomans. Cette supposition acquiert un certain degré de probabilité, tant par l'augmentation de la valeur du métal, que par le compte des trésors d'Aga-Mahomet, et enfin par l'opinion généralement répandue en Perse, qu'une portion considérable des dépenses régulières de la maison du roi est acquittée par le grand-trésorier, au moyen des ressources qu'il doit à son emploi et à son pouvoir. C'est ainsi qu'il paye la dépense de l'intérieur et habille les domestiques, qu'au norouz il fournit une partie des kalaats, qu'il pourvoit à l'entretien des enfans du roi, à la layette de ses enfans nouveau-nés, et à tous les besoins de leurs mères. En Perse, quand une femme est enceinte de cinq mois, elle prépare la layette de son enfant futur. C'est à cette époque que les femmes du roi envoient au grand-trésorier la liste des objets qui leur sont nécessaires, et qu'il est obligé de fournir à l'instant, souvent à grands frais; c'est ce qui l'engage à tenir dans sa maison un magasin fourni d'habillemens convenables à tous les âges. Chaque année il est tenu de bâtir, dans le harem royal, de nouveaux appartemens pour les femmes que le monarque peut avoir l'idée de réunir à celles qu'il a déjà; et dans chacun de ces appartemens il faut qu'il mette un réchaud, une lampe et des chandeliers, des bassins, des cuvettes, des plats, des assiettes, le tout en argent. On conçoit que,

pour subvenir à toutes ces demandes, il doit se permettre des exactions infinies.

La population de la Perse se compose de tribus, dont les unes vivent dans des habitations fixes; les autres, qui sont les plus nombreuses, et les Arabes, habitent sous des tentes. Ces tribus ne sortent jamais de leur district; elles ont leurs cantons d'été et leurs cantons d'hiver. Dans la première saison, elles dressent leurs tentes au milieu des plaines; dans la seconde, elles les placent sur le sommet et sur la pente des montagnes. Elles se tiennent rigoureusement dans ces districts; car la ligne de démarcation des pâturages de leurs troupeaux a été tracée depuis les temps les plus reculés. Chaque tribu a ses traditions, et peut suivre sa généalogie jusqu'à la première génération. Les plus considérables et les plus renommées de ces tribus sont les *Baktiars*, qui errent dans l'Irak; les *Faïli*, répandus dans les montagnes de Schouster ou de Suze, et dont les limites sont contiguës à celles des Baktiars; les *Affschars*, qui vivent près du lac de Schehi; les *Lacs*, que l'on rencontre près de Casbin.

Toutes ces hordes payent tribut. Quand le roi les appelle pour la guerre, toutes, à l'exception des Arabes et des Faïli, sont obligées d'envoyer un nombre d'hommes proportionné à leur population, et toujours prêts à obéir aux ordres du monarque.

Le nom de chacun de ces individus, le nom du père, et tout ce qui concerne la famille, est enregistré dans le *Defter-khonch* au siége du gouvernement. A la fête du norouz, ils se présentent

devant le roi pour s'informer si leurs services sont nécessaires cette année-là. Si on leur répond affirmativement, ils se rendent au camp du monarque; dans le cas contraire, on leur permet de retourner chez eux : mais dans l'une ou l'autre supposition, ils reçoivent une paye fixe. Cette coutume est une des plus anciennes dont les annales de la Perse fassent mention depuis un temps immémorial. Chaque tribu a un chef pris dans son sein; ce chef est toujours un Khan. Il demeure ordinairement avec la tribu. A la capitale il a un vakil qui se rend tous les jours au *der-ai-khoneh*, et fait toutes ses affaires. Ce chef seroit précisément un baron des temps féodaux, si sa place ne dépendoit pas entièrement de la volonté du roi. M. Bruce m'apprit qu'il existe encore en Perse une ancienne coutume; c'est que, dans les cas d'urgence, on requiert, de chaque moulin mu par l'eau, un cheval et un homme armés et équipés pour la guerre; cette réquisition fournit cent mille hommes. La raison pour laquelle le roi ne convoque jamais les Faïlis pour l'accompagner dans ses expéditions militaires, c'est que jadis (des personnes prétendent que ce fut du temps du fameux roi Caioum) quelques Faïlis prirent la fuite et firent perdre la bataille; ils encoururent par-là, pour eux et leur postérité, une interdiction totale du service militaire. Les habitans d'Ispahan et de Kaschan, qui provoquèrent ou partagèrent la fuite des Faïlis, furent enveloppés dans la même prohibition: jusqu'à ce jour ils conservent la qualification de *poltrons fieffés*;

plus heureux peut-être en vivant tranquillement chez eux, qu'en essayant de regagner la réputation d'hommes braves par leurs exploits dans des guerres lointaines.

Les soldats que l'on envoie à l'armée reçoivent du roi une paie, des armes et des chevaux; et, quand ils sont en service effectif, on leur donne aussi des vivres pour le compte du monarque. Lorsqu'il n'a plus besoin d'eux, il les renvoie chez eux. Les tribus composent toute la force militaire du royaume, à l'exception des gardes du roi que l'on ne licencie jamais, et qui forment l'armée permanente. Chaque prince gouverneur de province a aussi sa garde, qui, de même que celle du roi, n'est jamais congédiée.

Les provinces de l'Aberdijan, du Khorassan, de Fars, de Kerman, une partie de l'Irak, contiguë à l'Irak-Arabi, sont gouvernées par des fils du roi. On dit que le prince d'Aberdijan peut lever, sur ses différentes tribus, cinquante mille hommes tant fantassins que cavaliers, sur lesquels le roi n'a pas de pouvoir direct, mais qu'en cas de guerre, il peut appeler à son service, en demandant à son fils de l'accompagner avec toutes ses forces.

Le prince gouverneur du Khorassan peut, de la même manière lever, sur ses différentes tribus, vingt mille hommes tant cavaliers que fantassins. Le prince du Fars a aussi une armée; mais jamais ses troupes n'ont été demandées par le roi pour l'assister dans ses guerres, parce qu'on les laisse

dans leur province pour veiller à la défense des parties méridionales de la Perse. La province de Mazanderan envoie au roi vingt mille hommes tant cavaliers que fantassins. Comme les Quojars ou Cadjars, tribu du roi, habitent cette province, il regarde cette partie de l'armée comme sa sauvegarde particulière. Cette tribu est réputée la plus ancienne et la plus respectable de la Perse. Elle compte quatre rois : Feth-Ali-Chah, assassiné par Chah-Thamas; Hassan-Khan, tué par Kerim-Khan; Aga-Mahomet, et le monarque actuel, son neveu et son successeur. Cette tribu se divise en deux races; la première est celle des Yokari-Basch, à laquelle appartiennent le roi et la mère de l'héritier présomptif de la couronne; la seconde celle d'Aschi-Basch. La noblesse des enfans du roi est sujette à varier beaucoup d'après celle de leur mère.

Les Baktiars et les Faïlis sont les deux plus grandes tribus; chacune consiste en cent mille familles, ce qui, à raison de cinq personnes par famille, donne une population de cinq cent mille âmes. Les Baktiars envoient le plus grand nombre de soldats pour la garde du roi. La garde du corps de ce prince consiste en douze mille hommes, dont la moitié, disciplinée à l'européenne, porte le nom de *Djan-Baz*, par opposition aux troupes levées et disciplinées par les princes, et en particulier par Abbas-Mirza, gouverneur de l'Aberdijan, que l'on appelle *Ser-Baz*. Le mot de Djan-

Baz désigne un homme qui risque son âme; et Ser-Baz, celui qui ne risque que sa tête.

Les douze mille hommes qui composent la garde du roi, sont pris indifféremment dans les tribus, ou parmi les habitans des villes, mais surtout, comme je l'ai déjà remarqué, dans les troupes du Mazanderan, et dans les tribus alliées avec la race d'où sort le roi. Les soldats de la garde ont leur famille et leur domicile à Téhéran, ainsi que dans les villages voisins, et sont prêts à obéir au premier signal: ils sont divisés en corps de trois mille hommes, qui font alternativement le service dans le palais du roi, appelé l'*Ark*. On leur donne le nom de Ketchektchis, ou gardes; chacun de ces corps a un ser-ketchektchi, ou chef de la garde qui commande son corps quand il est de service. Lorsque l'on relève la garde, un mirza qui appartient au corps fait l'appel individuel: les absens sont punis. Les ser-ketchektchis sont des hommes de famille et de rang si distingués, que les fils du roi peuvent occuper ce poste. Les ketchektchis sont distribués dans toutes les parties du palais; on les voit constamment en sentinelle sur les tours du palais. Leur mot d'ordre est *hazir*, garde à vous: ils se le font continuellement passer de l'un à l'autre. Ils forment un corps distinct des ketchektchis de la ville, qui ne sont attachés qu'à la police, et font l'office des gardes de nuit d'Angleterre, avec cette différence que, dans leurs rondes de nuit, ils ont le droit de monter sur le faîte des maisons.

Indépendamment de ce corps de douze mille hommes, le roi a trois mille *goulams*, ou esclaves, qui sont tous cavaliers, et l'accompagnent toujours quand il sort. Toutes ces troupes, soit à pied, soit à cheval, sont payées, nourries, habillées, armées et montées aux frais du roi. Le nom de *goulam*, esclave, est employé figurément pour exprimer le dévouement de ces soldats au service du roi; car ils ne sont pas entrés en servitude réelle par suite de vente; au contraire, le roi a des égards particuliers pour eux, et leur a donné pour chef Ismaël-Bey, son favori. Ismaël-Bey est un des hommes qui se servent encore du nœud coulant avec beaucoup d'adresse; on l'appelle *koummound*, et l'on a des exemples que ce genre d'attaque est encore en usage dans les combats.

HABILLEMENT.

L'habillement des Perses a beaucoup changé depuis le temps de Chardin. Il n'a jamais eu la dignité et les avantages de l'habillement turc; et cela est aujourd'hui plus vrai que jamais. La mode a subi de telles altérations en Perse, qu'en voyant les figures données par Chardin et par Le Brun, et les comparant avec le costume actuel des Persans, il n'est plus possible de reconnoître le même peuple. Il est réellement extraordinaire qu'une nation asiatique, telle que les Persans, qui a constamment passé pour être amie du faste et de l'éclat, ait adopté pour ses vêtemens les couleurs

sombres et foncées que tous les rangs portent aujourd'hui. Sous le règne de la maison des Zound, les couleurs claires étoient en grande vogue; mais la race actuelle, peut-être par esprit d'opposition, préfère les couleurs sombres. Le Persan a par conséquent un extérieur triste, et ressemble beaucoup aux prêtres arméniens que j'ai vus en Turquie. Les couleurs brune, olive-foncée, vert-bouteille et bleu-foncé, sont celles que l'on porte le plus. Les Persans haïssent le rouge: il est singulier que cette couleur semble avoir été bannie aussi de tous les pays qui sont au-delà des limites septentrionales et orientales de la Perse; car les marchands de Boukharie, qui viennent tous les ans à Bouschir pour acheter du drap, laissent de côté l'écarlate, et ne donneroient pas, pour une pièce de cette couleur, la moitié du prix qu'ils paieroient pour une pièce de couleur différente.

Quoique le climat de la Perse exige que l'on y soit autant vêtu qu'en Turquie, je n'ai pas trouvé, durant mon séjour, que l'on s'y habillât aussi chaudement; à mesure que le froid augmente, le Turc augmente le nombre de ses pelisses, au point que j'ai souvent vu en hiver un petit homme, maigre et chétif, présenter une apparence athlétique. Au contraire, la garde-robe des Persans ne s'accroît pas sur leur dos quand la saison devient plus froide.

L'habillement persan se compose des pièces suivantes; 1°. le *dsir-djomah*, espèce de culotte

longue, très large, de soie rouge, ou de toile de coton bleue; elle descend jusqu'à la cheville; elle tient au corps par un cordon qui passe dans une coulisse à la partie supérieure, et que l'on noue par-devant; 2°. *le pira-han*, chemise ordinairement en soie; elle passe par-dessus la culotte, et tombe un peu au-dessous des hanches; elle est attachée par deux boutons au-dessus de l'épaule droite; elle serre la partie inférieure du cou, et y est quelquefois ornée d'un ruban ou d'un petit cordon de soie; l'ouverture de la chemise descend jusqu'au dessous des côtes; 3°. *l'alcalock*, veste très juste, faite de perse et matelassée en toile de coton, avec des nœuds sur les côtés; elle se termine au bas du jarret, elle a des manches qui vont jusqu'au poignet, mais sont ouvertes depuis le coude; 4°. *le caba*, longue veste qui va jusqu'à la cheville, et serre le corps jusqu'aux hanches, où elle est boutonnée sur les côtés; ses manches passent par-dessus celles de l'alcalock, et se ferment depuis le coude, par un rang de boutons, afin qu'on puisse les ouvrir avec facilité jusqu'à ce point, pour les ablutions, quand on finit le namaz ou la prière. Il y a une autre espèce de *caba*, appelée le *bagali*, qui se croise sur la poitrine, et qui se boutonne par le côté jusqu'à la hanche; celle-ci est généralement de drap, d'étoffe de schal ou de toile de coton et matelassée; comme elle est plus chaude, on en fait principalement usage en hiver; 5°. la robe extérieure est toujours

de drap ; on l'ôte ou on la met, suivant que le temps est plus ou moins chaud. On distingue plusieurs sortes de ces robes ; le *tekmeh* a des manches ouvertes depuis le coude, faites pourtant de manière que l'on peut aussi y faire entrer l'avant-bras ; mais ordinairement on les laisse pendre. Cette robe est ronde, se boutonne par-devant, et tombe comme un jupon par-dessus le schal qui fait le tour de la taille. *L'oymeh* ressemble au *tekmeh*, excepté que, depuis la hanche jusqu'en bas, il est ouvert de tous côtés ; *le berouni*, robe ample et lâche, avec de larges manches, ordinairement de drap, et avec des revers en velours ; on la jette négligemment sur les épaules ; 6°. *le schal-kemer* fait le tour de la taille par-dessus *le caba ;* il est ou en schal de Cachemire, ou en schal de Kerman, ou en perse d'Angleterre, ou en mousseline à fleurs ; sa longueur ordinaire est de huit verges (six aunes), et sa largeur, d'une verge (deux tiers d'une aune); à cette ceinture est attaché, par un cordon qui en fait le tour, un *candjar* ou poignard, dont le manche est décoré suivant la fortune de celui qui le porte ; tantôt il est couvert de pierres précieuses, tantôt il est simplement de bois ou d'os. Indépendamment de ces vêtemens, ils en ont aussi de bordés en fourrures ; tel est le catebi, habit magnifique qui couvre tout le corps, avec des bordures en fourrures le long du dos, aux épaules, aux poignets, et intérieurement. Ce vêtement est de brocard d'or, avec un large

galon d'or par-devant; il forme le costume le plus riche et le plus imposant que j'aie vu en Perse; 7°. les Persans portent aussi une espèce de jaquette appelée *le cordi*, qui serre la taille, et a des basques lâches qui tombent sur la cuisse; 8°. la partie la plus chaude de leur habillement est une peau de mouton dont ils font usage, en mettant la laine en dedans; sa qualité sudorifique lui a fait donner le nom de *hommum*, ou étuve; mais on l'appelle plus communément le *pouschti*, ou la peau; c'est un objet laid et désagréable. Les meilleures peaux de mouton viennent de la Boukharie; elles sont couvertes de la laine la plus fine que j'aie jamais vue.

La coiffure générale des Persans, depuis le roi jusqu'au plus mince de ses sujets, consiste en un bonnet noir d'un pied et demi de haut; tous ces bonnets sont d'un noir foncé, et faits de la peau des mêmes animaux. Les plus beaux sont de peau d'agneau, prise dans les premiers momens de la vie de cet animal; leur valeur diminue suivant que la peau a appartenu à un mouton qui avoit acquis toute sa croissance, tels sont les bonnets des rayats. On se sert aussi des peaux d'agneaux pour doubler les vêtemens; elles font d'excellentes pelisses. La seule distinction qui existe en Perse dans la coiffure, consiste en un schal entortillé autour du bonnet; distinction réservée au roi, aux princes ses fils, à quelques nobles et aux grands officiers de l'Etat. Les schals de

Cachemire ont été récemment mis de côté, dans le dessein d'encourager les manufactures nationales de schals brochés.

De même que les Turcs et la plupart des peuples asiatiques, les Persans prennent le plus grand soin de se tenir les pieds chauds; en hiver ils portent un épais chausson de laine; quand ils vont en voyage, ou simplement à l'air, ils enveloppent leurs jambes et leurs pieds de longues bandes de draps, qu'ils augmentent à mesure que le froid prend de l'intensité. Ils ont trois différentes espèces de souliers, et deux sortes de bottes; 1°. une pantoufle verte, avec un talon d'un pouce de haut, et un morceau d'os peint au bout du talon; ces pantoufles sont portées par les personnes de la haute classe, et par tout le monde en présence du roi; 2°. une pantoufle plate, en cuir rouge ou jaune, avec un petit fer demi-circulaire sous le talon, et un morceau d'os par-dessus ce fer, morceau d'os sur lequel, comme dans la première sorte de souliers, le talon est appuyé; 3°. un fort soulier, avec une semelle plate relevée au bout du pied; il couvre tout le pied, et est de cuir ou de toile de coton fortement matelassée. Les paysans, les chatters, et les gens qui vont à pied, en font usage.

Les Persans ont, 1°. de grandes bottes avec de hauts talons; elles sont généralement en cuir de Russie, et relevées au bout du pied: elles couvrent toute la jambe; 2°. des bottes plus petites et plus étroites, qui se boutonnent par côté, et qui ne

vont que jusqu'au gras de la jambe. Quand les Persans vont à cheval, ils mettent un large pantalon en drap, qu'ils appellent *schalouar*, et y font entrer les pans de l'alkalock, aussi bien que les culottes de soie; de sorte que l'ensemble de cet accoutrement ressemble à une vessie gonflée. Le schalouar est très commode pour porter toutes sortes de petits objets, tels que mouchoirs, tablettes, etc., et assez souvent même quelques provisions.

Les Persans se rasent entièrement la tête, à l'exception d'une touffe de cheveux qu'ils laissent sur le sommet, et d'une boucle derrière chaque oreille; mais ils laissent croître leur barbe, beaucoup plus longue et plus ample que celle des Turcs; elle leur prend jusqu'aux oreilles et aux tempes. Ils la teignent généralement en noir par une opération qui n'est pas très agréable, et qu'il faut nécessairement renouveler tous les quinze jours; elle se fait dans l'étuve où le noir, bien imprégné de chaleur, prend mieux la couleur. On prépare d'abord une pâte avec le henné que l'on étend abondamment sur la barbe; quand elle y a resté une heure, on l'enlève en la lavant; elle laisse sur la barbe une teinte orange très forte, qui ressemble à celle de la brique. On prépare ensuite une autre pâte avec la feuille d'indigo, que l'on a préalablement réduite en poudre très fine; on en étend aussi une couche épaisse sur la barbe; mais, pour que cette seconde opération produise bien son effet, il faut attendre deux heures entières. Pendant tout ce temps, l'in-

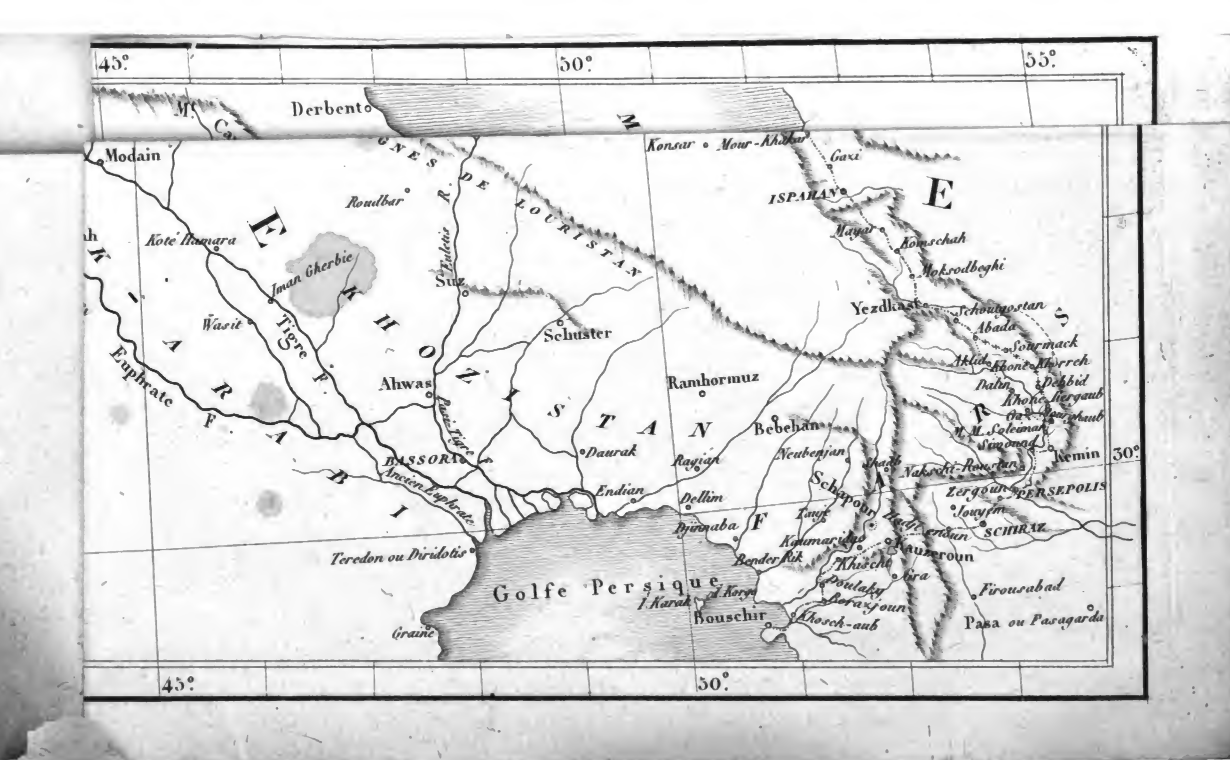
dividu qui la subit reste étendu sur le dos; et les ingrédiens colorant particulièrement l'indigo, qui est beaucoup plus astringent, contractent les traits de sa figure de la manière la plus piteuse, et causent à la partie inférieure de la figure des douleurs et des ardeurs incroyables. Quand l'indigo a été enlevé, la barbe reste d'une couleur vert-bouteille foncé, et ne prend la teinte noir-luisant que vingt-quatre heures après avoir été exposée à l'air. Quelques personnes se contentent d'une barbe au henné orange; d'autres un peu plus recherchés préfèrent une barbe toute bleue. Les Boukariens sont renommés pour leur barbe bleue. On ne peut se faire une idée du soin que les Persans mettent à cet ornement; il est l'objet des vœux ardens des jeunes gens, qui se frottent le menton avec des corps gras pour hâter la croissance de leur barbe, parceque, jusqu'au moment où ils sont privés de cette décoration respectable, on ne les croit pas en état d'occuper un poste de confiance.

Une autre coutume singulière est celle de teindre les mains et les pieds. Cette opération se fait par le henné : on l'étend sur les ongles et les mains jusqu'au poignet, ainsi que sur la plante des pieds, les orteils et les ongles.

La brièveté de mon séjour en Perse ne m'a pas permis d'observer assez le caractère des Persans pour le décrire. Voilà pourquoi je ne présenterai pas au lecteur de ces remarques générales, qui, pour être regardées comme ayant une autorité

décisive, ont besoin d'une expérience de plusieurs années, et d'une connoissance intime de la littérature, des amusemens, ainsi que du gouvernement d'un pays. Les simples incidens notés dans mon journal, comme ils se sont passés, offriront peut-être au lecteur de meilleurs matériaux pour se faire une idée des mœurs et du gouvernement de la Perse, que toutes les conclusions systématiques que j'aurois pu déduire des mêmes sujets.

FIN DU PREMIER VOLUME.



45°
50°
55°
30°
Derbento
Modain
Roudbar
Kote Hamara
Iman Gherbie
Wasit
Tigre F.
Euphrate F.
Suz
Ahwas
Schuster
Ramhormuz
Bebehan
Daurak
Ragian
Endian
Dellim
BASSORA
Ancien Euphrate
Teredon ou Diridotis
Graine
Golfe Persique
I. Karak
Bouschir
Khosch-aub
Bender Rik
Konsar
Mour-Khabar
Gaxi
ISPAHAN
Mayar
Komschah
Moksodbeghi
Yezdkast
Schoulgostan
Abada
Sourmack
Neubenjan
Schapour
Kazeroun
Firousabad
Pasa ou Pasagarda
Zergoun
PERSEPOLIS
Jouyem
SCHIRAZ
Kemin
Nakschi-Roustan
KHOZISTAN
ARABIE



